

LA RENAISSANCE CATHOLIQUE EN FRANCE
AU XVII^e SIÈCLE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

SÉBASTIEN ZAMET, évêque-duc de Langres, pair de France (1588-1655). *Sa vie et ses œuvres. — Les origines du Jansénisme.*

Ouvrage orné d'une héliogravure, de quinze gravures et d'un fac-simile hors texte. Paris. AUGUSTE PICARD, 1 volume in-8° (xvi-569 pp.) 12 fr. 00

LETTRES SPIRITUELLES DE SÉBASTIEN ZAMET, évêque-duc de Langres, pair de France, publiées d'après les copies authentiques avec une introduction et des notes et précédées des *Avis spirituels* du même Prélat. — Paris. AUGUSTE PICARD. 1 volume in-8° (xxxiii-661 pages). 7 fr. 50

Ouvrage couronné par l'Académie française. (Prix Thérouanne).

COURS SUPÉRIEUR DE RELIGION. Paris, GABRIEL BEAUCHESNE.

I. *Les Fondements de la doctrine catholique.* 11^e édition, 1 vol. in-8 couronne (xvi-460 pp.) . . . 7 fr. 50

II. *L'Église.* 9^e édition. 1 volume in-8 couronne (vi-348 pp.) 7 fr. 50

III. *Les Mystères.* 8^e édition, 1 volume in-8 couronne (vii-310 pp.) 7 fr. 50

IV. *La Grâce.* 8^e édition. 1 vol. in-8 couronne (vii-284 pp.) 7 fr. 00

V. *Les Sacrements.* 8^e édition, 1 volume in-8 couronne 7 fr. 50

Ouvrage honoré d'une lettre du Cardinal Gasparri, Secrétaire d'État de S. S. Benoît XV et couronné par l'Académie française. (Prix Juteau-Duvignaux).

LES PAUVRES ET L'ÉGLISE, art. du *Dictionnaire Apologétique de la Foi Catholique*, t. XVIII, col. 1654-1736.

Chanoine Louis PRUNEL

DOCTEUR ÈS-LETTRES

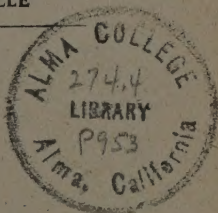
VICE-RECTEUR DE L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

LA

RENAISSANCE CATHOLIQUE

EN FRANCE AU XVII^e SIÈCLE

TROISIÈME MILLE



PARIS

DESCLÉE, DE BROUWER & C^{ie}

ÉDITEURS

30, Rue Saint-Sulpice, 30

AUGUSTE PICARD

ÉDITEUR

82, Rue Bonaparte, 82

1921

34491

A SON ÉMIN. LE CARDINAL DUBOIS

ARCHEVÊQUE DE PARIS,

CHANCELIER DE L'INSTITUT CATHOLIQUE

HUMBLE ET RESPECTUEUX
HOMMAGE.

IMPRIMATUR

Parisiis, die XVI^a Septembris 1921,

LUDOVICUS, Card. DUBOIS,
Archiep. Paris.

PRÉFACE

Les leçons qui forment ce volume ont été données en 1910 à l'Institut Catholique dans la série des Cours publics d'Apologétique. Nos chers auditeurs nous pressèrent alors de les publier ; mais le temps nous avait manqué jusqu'ici.

Si nous nous y décidons aujourd'hui — après avoir complété et remis à jour ce travail, — c'est dans l'espoir que ce volume fera du bien à l'âme de ses lecteurs, en leur rappelant ce que nous devons à nos ancêtres catholiques du XVII^e siècle, et en les excitant à imiter leur esprit de foi, leur charité, leur zèle et leur énergie à procurer la gloire de Dieu.

Aussi bien la France est-elle, comme le proclamait le 6 août, à Rambouillet, S. Exc. Mgr Cerretti, nonce apostolique, en remettant au Président de la République ses lettres de créance, à « une date historique d'une importance exceptionnelle. » Après les terribles guerres de religion, la renaissance catholique du XVII^e siècle fit de la France la première nation du monde. Après l'horrible guerre de 1914-1918, la reprise des relations diplomatiques entre la France et le Vatican est-elle le prélude d'une renaissance catholique qui fera remonter notre pays aux plus hauts sommets, non de la gloire et de l'estime du monde — il y est, — mais de l'influence morale et religieuse et de l'apostolat fécond parmi les nations ?...

De nombreux symptômes permettent de l'espérer. « L'atmosphère politique s'est épurée, écrivait S. Em. le Car-

dinal Dubois dans son mandement de prise de possession du siège archiépiscopal de Paris. A la malveillance, à la suspicion, a succédé cet esprit de justice et de sympathie dont le gouvernement actuel a donné maintes preuves. L'union sacrée, qui fut une des conditions de la victoire, est considérée comme une des plus sûres garanties de la paix. Les voix les plus hautes et les plus autorisées en proclament la nécessité et jurent de la maintenir, et les bons citoyens — les plus nombreux — applaudissent. Le clergé n'est plus tenu à l'écart des cérémonies publiques; on reconnaît son influence; en certaines circonstances, on y fait appel, on la loue et même parfois on la récompense. Demain les relations diplomatiques seront reprises avec le Saint-Siège... Nous sommes vraiment en marche vers plus de justice et plus de liberté »¹.

S. G. Mgr Landrieux, évêque de Dijon, disait, de son côté, dans son allocution à la Messe de communion générale des Hommes du jour de Pâques 1921 : « Il y a quelque chose de changé. C'est un mouvement qui se dessine et qui s'amorce bien, par en haut. Nous avons perdu dans le peuple, dans les masses ouvrières empoisonnées par la presse et par la politique, dans les milieux mondains enfiévrés de plaisir; mais les élites intellectuelles et sociales reviennent au Christ; c'est un mouvement ascensionnel qui s'affirme, qui s'accentue, qui s'impose, qui gagne du terrain de jour en jour. On pourrait déjà reprendre le mot de Tertullien : « Des chrétiens, où n'y en a-t-il pas aujourd'hui ? Ils sont partout, jusque dans le palais de César. » Non seulement ils font nombre et bonne figure dans nos grandes Ecoles nationales, Polytechnique, Saint-Cyr, Centrale, Navale, Normale Supérieure, mais on les

1. Semaine Religieuse de Paris, 4 décembre 1920, p. 633.

trouve maintenant dans tous les grands Corps de l'Etat ; on en compte cent-vingt à la Chambre qui font leurs pâques ; il y en a jusque dans les Conseils du gouvernement. » ¹

A son tour, S. G. Mgr Baudrillart, évêque élu d'Himéria, de qui nous nous honorons d'être depuis neuf ans le collaborateur dans la direction de l'Institut Catholique, et qui a tant travaillé, en France et à l'étranger, à dissiper les préjugés hostiles à l'Eglise ou à notre pays, pourrait témoigner hautement, par des exemples vécus, du changement profond qui s'est produit à Paris dans les sphères officielles.

M. Millerand, dans sa réponse au discours de S. Exc. Mgr Cerretti, n'affirmait-il pas avec fierté que « notre pays a des titres particuliers à la confiance du Saint-Siège et que les prérogatives que les Papes lui reconnaissent sont la juste consécration des services rendus par la France aux intérêts généraux de la chrétienté ? »

Tout cela est de bon augure. Notre patrie peut avoir, comme tout être humain, ses heures d'égarement, errare humanum est ; elle ne persiste pas volontairement dans l'erreur. La Fille aînée de l'Eglise ne peut oublier ses origines et son antique vocation de missionnaire. Elle n'est pas seulement, comme l'a proclamé M. Clemenceau, « le soldat de l'idéal », elle est toujours le soldat de Dieu. Au XVII^e siècle, c'est au Canada, au Levant, à l'Extrême-Orient qu'elle a porté la lumière de l'Evangile. Au XX^e siècle, n'est-ce pas l'immense Afrique que ses soldats et ses missionnaires sont en train de conquérir à la civilisation chrétienne ; l'Afrique, terre ingrate, fécondée par les sueurs d'un Lavigerie et le sang d'un Père de Fou-

1. MGR LANDRIEUX, *Communion générale des hommes*. -- Chrétiens et Catholiques. -- Pâques 1921, p. 4.

VIII LA RENAISSANCE CATHOLIQUE EN FRANCE AU XVII^e SIÈCLE

cauld, domptée par les Marchand, les Psichari, les Mangin, les Gouraud, les Lyautey, sillonnée en tout sens et embrassée avec amour par de nouveaux « Christophores », des hommes qui lui apportent le Christ : les Pères Blancs et les Pères du Saint-Esprit ?... Nos descendants verront de grandes choses. La France est toujours l'instrument de Dieu.

C'est avec une reconnaissance infinie envers le Très-Haut, avec une humble et ferme confiance en Lui que nous nous réjouissons d'être Français et d'avoir vu ce que nos yeux ont vu, la honte de 1870 effacée, Montmartre solennellement consacré, et notre France victorieuse reprendre officiellement le chemin de Rome, siège de l'éternelle Vérité, sedes incommutabilis Veritatis. Maintenant nous pouvons mourir...

Paris, ce 25 août 1921,
en la fête de saint Louis,
l'un des patrons de la France.

PREMIÈRE LEÇON

LA RÉFORME CATHOLIQUE

I. — État de l'Église de France en l'an 1600. — La question qui s'était posée au XVI^e siècle. — Excès des Protestants avant Vassy. — L'amiral de Coligny et les Anglais. — Après Vassy. — Henri IV se fait catholique. — Les conséquences des guerres de religion : 1^o Division des esprits, mais victoire du catholicisme. — 2^o Clergé et moines ligueurs peu apostoliques. — La grande pitié des campagnes. — 3^o Désordre des abbayes : les abus de la commande.

II. — La réforme catholique. — Les instruments de cette réforme. — La France et le Concile de Trente. — La Compagnie de Jésus ; rappel des Jésuites par Henri IV. — Coup d'œil général sur l'action de la royauté : Henri IV, Louis XIII, Louis XIV. — L'épiscopat du XVII^e siècle. — Influence de saint Charles Borromée et de saint François de Sales. — Conclusion.

L'Église catholique a reçu de son fondateur, Notre Seigneur Jésus-Christ, des promesses d'immortalité, et l'étude de son histoire est bien faite pour ranimer, s'il en était besoin, notre foi dans ces promesses divines.

*L'Église
et les
promesses
divines.*

Lorsque, parfois, au cours des siècles, après un assaut plus furieux de ses ennemis, la barque de Pierre semble sur le point de sombrer, lorsque ces mêmes ennemis proclament bruyamment leur triomphe et la mort prochaine de l'Église, soudain un coup de barre énergique du Pilote ramène la barque en pleine mer ; cette Église qu'on croyait morte ressuscite, et par une vitalité singulière, elle s'adapte aux besoins nouveaux des peuples, elle enfante de nouvelles œuvres, et poursuit, allègre et sereine, sa marche à travers l'humanité, les yeux fixés vers le Ciel.

*L'histoire
de l'Église
fortifie
la foi.*

L'histoire des persécutions nous l'a montré : le sang des martyrs était une semence de nouveaux chrétiens, et l'édit de Dioclétien (303) qui prétendait détruire jusqu'au nom du christianisme — *nomine christianorum deleto* — était suivi dix ans après — quelle ironie ! — de l'édit de Constantin (313) qui reconnaissait aux chrétiens les mêmes droits qu'aux autres citoyens.

De même, pendant la Révolution française, sous la Terreur, les temples furent fermés ; il fut défendu de pratiquer la religion catholique sous peine de mort. Et moins de dix ans après, le premier consul Bonaparte rendait les églises au culte et signait avec Pie VII le concordat de 1801.

Il y a quinze ans, en séparant en France les Églises de l'État (1906), les ennemis de l'Église catholique ont cru, eux aussi, lui porter un coup mortel. Le XX^e siècle se chargera de leur démontrer qu'ils se sont trompés comme leurs devanciers. L'histoire de l'Église est faite de résurrections.

*Utilité
de cette étude.* Au moment où l'Église de France, dépouillée de ses biens, en 1907, et naguère persécutée par l'État, est précisément en train de se réorganiser et d'affirmer sa vitalité, j'ai pensé qu'un coup d'œil sur la Renaissance catholique du XVII^e siècle ne serait pas inutile au point de vue apologétique. Le passé est un sûr garant de l'avenir. Si, après la grande secousse de la Renaissance païenne et de la Réforme protestante du XVI^e siècle, l'Église Catholique a pu se réformer elle-même et donner au XVII^e siècle tout entier ce cachet de grandeur qu'admirent tous les esprits sans préjugés, c'est qu'elle possède en elle-même la vie divine que Jésus-Christ, son chef, lui a communiquée, et par conséquent, ce qui s'est produit au XVII^e siècle peut se produire au XX^e. Non pas certes de la même manière ; cela n'est ni possible ni désirable ; on ne retourne pas en arrière. Mais des moyens nouveaux d'adaptation de l'Église au milieu et à l'époque surgiront fatalement — ils surgissent déjà — et aboutiront au même résultat : l'influence plus grande du Christianisme.

En vous conviant à vous intéresser un peu à l'Église de France au XVII^e siècle, mon but n'est pas de vous imposer l'admiration de ce qui se faisait alors, et de vous insinuer que tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes, bien qu'on fût alors enclin à l'optimisme, puisque cette formule célèbre est d'un philosophe de cette époque. Je veux être aussi objectif que possible, vous apporter des faits, et vous laisser tirer vous-mêmes les conclusions et ainsi nous pourrions nous former une opinion sur l'action de l'Église en France au XVII^e siècle et sur les causes de son influence. Chemin faisant, nous rencontrerons quelques objections que nous nous efforcerons de résoudre. Mais pour comprendre cette époque, il est nécessaire de s'abstraire complètement de l'époque actuelle, et de se faire, autant que possible, selon l'expression d'un historien contemporain, « une âme d'ancêtre ». Juger le passé avec les idées actuelles est une faute malheureusement trop fréquente, contre laquelle je ne saurais assez vous prémunir.

*Règles
à suivre.*

Nous nous demanderons aujourd'hui quel était l'état de la religion en France en l'an 1600 ; quels étaient les abus à réformer ; comment l'Église entreprit la réforme de ces abus.

I. — État de la religion en France en l'an 1600. —
Se demander quel était l'état de la religion en France en l'an 1600, équivaut à se demander quel était l'état de la France à cette époque, car il n'était pas une seule famille française qui n'eût pris parti pour ou contre la Réforme, et qui n'eût suivi avec passion les terribles phases des guerres de Religion.

Au fond, la vraie question qui s'était posée au siècle précédent était celle-ci : La France était, depuis Clovis, en possession d'une religion liée intimement à son histoire, et pénétrant jusqu'aux racines du sol français. Les Évêques, selon le mot fameux, avaient fait la France comme « les abeilles font leur ruche ». Le génie catholique et le génie

*La question
posée au
XVI^e siècle.*

français ne faisaient qu'un. Au XVI^e siècle une nouvelle venue s'était présentée, la Religion prétendue Réformée — la R. P. R. — comme on l'appellera dans les actes officiels de la Royauté. Elle s'était présentée les armes à la main, et partout où ses partisans avaient triomphé, ils avaient aboli l'exercice de la religion catholique, « renversé les autels, » brisé les images, brûlé les reliques, abattu ou dévasté les » églises et les monastères, et mis à mort les prêtres et les » religieux. C'était le fer et le feu à la main qu'ils commen- » çaient leur mission, tout en venant, disaient-ils, réformer » l'Église et épurer l'Évangile. C'était en pillant et en » massacrant qu'ils demandaient la tolérance ¹ ». Vous étonnerez-vous dès lors que l'immense majorité des Français qui voulaient conserver la religion catholique dans laquelle ils avaient été instruits dès leur enfance, se soient levés pour la défendre ?... Et voilà la guerre civile en France ! Mais à moins de soutenir que celui qui est assailli au coin d'un bois a le devoir de se laisser égorger, on ne peut s'étonner que la vieille France de Clovis, de Charlemagne et de saint Louis ne fût pas disposée à tendre la gorge au couteau. Voulez-vous quelques exemples des excès des Protestants excès, ceci est très important à retenir, qui ont précédé ceux des Catholiques ?

Excès des Protestants avant Vassy. Dès 1559, trois ans avant le massacre de Vassy « que les protestants donnent comme la cause de la première guerre de Religion afin d'en faire retomber la responsabilité sur les catholiques » ², les Huguenots avaient ravagé le Languedoc, la Guyenne, le Poitou, la Saintonge. En 1560, ils avaient saccagé à Paris l'église Saint-Médard ; en Normandie, dans le Dauphiné, en Provence, ils avaient commis les pires excès ; en 1561 à Pamiers, les églises, l'évêché, les maisons des chanoines et deux hôpitaux avaient

1. PICOT. *Essai historique sur l'influence de la religion en France au XVII^e siècle*, t. I, p. 16.

2. Mgr BAUDRILLART. *L'Église Catholique, la Renaissance, le Protestantisme*, p. 287.

été détruits. A Montauban, à Castres, à Béziers et à Nîmes, ils avaient interdit le culte catholique et obligé le peuple à assister au prêche ; et ils l'y avaient conduit à coups de nerfs de bœuf !

La même année, les calvinistes répandaient le sang dans la cathédrale d'Amiens ; à Meaux, ils brisaient les croix et les images, et pillaient l'église de Saint-Santin ; à Orléans, ils tiraient sur les catholiques pendant la procession de la Fête-Dieu, chassaient les Carmes de leur couvent, et s'y installaient à leur place ; et le jour de Noël, ils abattaient les croix sur les places publiques. Tout cela, je le répète, avant le massacre de Vassy !...

Quant à l'année 1562, dans laquelle eut lieu ce massacre, « elle a vu, écrit M. Louis Batiffol, plus de statues de saints démolies à coups de pierre aux portes des cathédrales que six ans de révolution française n'en ont vu casser ¹ » En 1562, Coligny et les siens livraient le Havre aux Anglais, et les premiers faisaient appel à l'étranger, et à ce propos, je ne résiste pas à la tentation de citer l'opinion d'un homme que personne ne considérera comme suspect dans cette question, M. Hanotaux, qui écrit dans son *Histoire du Cardinal de Richelieu* : « Ces « républicains » (il parle des Protestants) firent l'apologie de l'assassinat politique et ils proclamèrent qu'une conscience honnête et libre et qui se sent inspirée, peut choisir sa victime parmi ses adversaires, et supprimer l'homme qui est un obstacle à l'avènement de la liberté et à l'établissement du règne de Dieu. Plus audacieuse enfin et plus coupable, la doctrine protestante, après avoir autorisé l'insurrection et l'assassinat, conseille le recours à l'étranger, en cas de discordes civiles pour cause de religion. Cette décision fut acceptée par les meneurs du parti, après qu'ils en eurent mûrement pesé les conséquences. Sur les bords du fossé, les meilleurs hésitèrent longtemps. L'amiral, quelque temps avant le

*L'amiral de
Coligny et
les Anglais.*

1. *Revue Hebdo.*, 18 nov. 1908.

traité de Hamptoncourt, avait déclaré qu'il aimerait mieux mourir que de consentir que ceux de la religion fussent les premiers à faire venir les forces étrangères en France. » Et cependant il s'y décida. « Ces hésitations, ajoute M. Hanotaux, prouvent que, dans le parti protestant, on avait conscience du crime que l'on allait commettre. Quant au prétexte invoqué, l'exemple du roi faisant comme de coutume procéder à des enrôlements en Allemagne, pouvait-il justifier ce traité de Hamptoncourt qui, trois mois après, livrait le Hâvre et la Normandie aux Anglais ? ¹ »

Après Vassy. Après 1562, les excès continuèrent, cela va de soi. En 1567, Soissons ayant été pris par les Protestants, ils dépouillèrent et brûlèrent les églises, ainsi que les abbayes de Saint-Crespin et de Saint-Médard ; en 1569, un affreux carnage de catholiques eut lieu à Condom ; à Angoulême, le chœur de la cathédrale fut abattu la même année, celle de Périgueux, celle de Saintes également. En Béarn, le farouche Montgomery, s'étant emparé d'Orthez, (1570), y massacra 2000 catholiques, y compris les femmes, les enfants et les vieillards. Je sais que ce chiffre est contesté par les historiens protestants, mais ce massacre n'est tout de même pas un mythe.

La Saint-Barthélemy. Les catholiques à leur tour usèrent de représailles, et Catherine de Médicis, pour se débarrasser de Coligny, poussa Charles IX au massacre de la Saint-Barthélemy, crime politique sans excuse, qui ne pouvait que surexciter davantage encore les passions, et devait fournir jusqu'à nos jours un thème de déclamation facile contre l'Église, alors qu'il est certain historiquement que Catherine de Médicis en est seule responsable. Or, Catherine de Médicis était si loin d'être une fervente catholique, que, maintes fois, elle fut sur le point de se faire protestante. Elle ne songea pendant tout son règne, car elle régnait sous le nom de Charles IX, qu'à se maintenir au pouvoir. De là cette politique de

1. HANOTAUX, *Histoire du Cardinal de Richelieu*, t. I, p. 503.

bascule, qui n'aboutit jamais qu'à mécontenter tout le monde.

Mais bientôt la vieille dynastie des Valois s'éteint. La mort du duc d'Anjou, frère d'Henri III et héritier du trône, fait passer la couronne de France aux Bourbons. Antoine de Bourbon, roi de Navarre, à qui la couronne eût dû revenir, s'était converti au catholicisme, mais il avait été tué au siège de Rouen en 1562 et sa veuve Jeanne d'Albret avait fait élever son fils Henri dans la religion protestante. L'héritier du trône allait donc être un protestant. La France allait-elle rester catholique, ou être protestantisée, comme l'Angleterre, par la force ? — Éventualité redoutable, qui amena la formation de la Ligue, immense association populaire, destinée à empêcher l'apostasie nationale. Et de fait, Henri IV, ayant échoué absolument pendant quatre ans dans la conquête de son royaume, fut forcé, pour ramener à lui les Français, de se faire catholique (1593). « Si je ne me fais pas catholique, disait-il un jour à l'un de ses amis, il n'y a plus de France. »

Au moment où s'ouvrait le nouveau siècle, la religion catholique venait donc de remporter en France une victoire morale très considérable, puisque ce n'était pas le Roi qui avait conquis la France, mais la France catholique qui avait conquis son Roi. — Cependant la division des esprits persistait. L'édit de Nantes accordé aux Protestants par Henri IV, en 1598, n'était, écrit encore M. Hanotaux, qu'un expédient. « La difficulté subsistait tout entière. » Il y avait un État dans l'État. « Le protestantisme restait constitué à l'état de parti militant... vaincu, mais non soumis, dans l'attente d'une guerre civile que le seul fait de son existence rendait toujours imminente. » L'Édit de Nantes, lorsqu'il parut, fut blâmé des deux côtés, et par les protestants et par les catholiques, parce que « les uns et les autres se croyaient en droit de réclamer la destruction de leurs adversaires ¹ » ; les protestants, parce que le Roi avait été pro-

Henri IV.

La Ligue.

Le Roi se fait catholique.

*Première
conséquence
de la
Réforme et
des guerres
civiles.*

*Division
des esprits
mais victoire
du
catholicisme.*

1. HANOTAUX, *Histoire du Cardinal de Richelieu*, pp. 526 et 527.

testant ; les catholiques, parce que le Roi était devenu catholique. Le problème, loin d'être résolu, devait continuer à se poser dans tout le cours du XVII^e siècle.

Donc, *première conséquence* de la Réforme et des Guerres civiles, conséquence qui se fait sentir encore au début du siècle : Division des esprits, mais néanmoins triomphe du catholicisme.

Deuxième conséquence. *Le clergé et les moines ligueurs sont peu apostoliques.* *Deuxième conséquence :* le clergé catholique était plus batailleur qu'apostolique. Lancé dans la politique, au moment de la Ligue, vivant dans la rue et sur la place publique, mêlé au peuple dont il partageait souvent les fatigues et les repas champêtres, maniant souvent le mousquet avec habileté, il était certes très populaire, mais pour des raisons qui n'avaient rien de spirituel.

Les moines ligueurs, les capucins surtout, renchérisaient encore sur les prêtres séculiers ; la robe retroussée, l'arquebuse sur l'épaule, la bouche pleine d'anathèmes et de grosses plaisanteries, ils excitaient le courage et souvent l'admiration des paysans et des soldats ; et cela ne disparaîtra pas complètement au XVII^e siècle. « Au siège de Dôle en Franche-Comté, pendant la guerre de Trente ans, les religieux de la ville parurent sur les remparts, armés de marteaux pointus dont ils assommaient tout ce qu'ils rencontraient sous leur main. Un capucin, le P. Eustache, l'un des meilleurs canonniers de son temps, dirigeait l'artillerie des Comtois ¹ ».

De ce contact quotidien avec le peuple et les hommes d'armes, ces prêtres et ces moines avaient gardé naturellement quelque vulgarité, et il est difficile de se les représenter vivant d'une forte vie intérieure et y exhortant les autres ². Ils pouvaient alléguer pour excuse la nécessité d'aller au plus pressé et de défendre l'Église par l'action plus que par les prières. L'excuse eût pu être parfaitement valable,

1. D'AVENEL, cité par SICARD, II, 14.

2. Je dois dire cependant que les Capucins exerçaient par leur vertu, une excellente influence sur le peuple.

si, la lutte terminée, et Henri IV devenu Roi catholique, tous avaient repris immédiatement, prêtres ou moines, leur rôle apostolique, mais, en général, il n'en était rien, et les habitudes prises persistaient. Les âmes faibles et délicates avaient alors de la peine à se faire comprendre de ces rudes et énergiques natures, et plus d'une se plaindra, à cette époque, de n'avoir pu trouver un bon Directeur, jusqu'au jour où la Providence leur fera rencontrer un saint François de Sales, ou un prêtre formé à son école.

Il y aurait ici un éloquent, mais triste tableau à faire de l'état de la vie religieuse dans les campagnes au commencement du XVII^e siècle, soit qu'on la considère dans le peuple, soit qu'on l'étudie chez les prêtres eux-mêmes. Il serait trop facile de distribuer abondamment la critique et le blâme et de simuler, comme tant d'auteurs de manuels officiels, une vertueuse indignation, en étalant complaisamment les misères du clergé. Je ne prétends pas les excuser ; je dis simplement qu'il ne faut pas oublier qu'on venait de traverser non pas une période de 10 années de troubles, comme celle qui va de la Révolution au Concordat, mais une période de plus de 30 années de guerres civiles, et si l'on ne s'étonne pas outre mesure des scandales qui ont affligé l'Église à la fin du XVIII^e et au commencement du XIX^e siècle, on doit, me semble-t-il, s'étonner encore moins qu'ils aient pu se produire au commencement du XVII^e siècle.

*La grande
pitié des
campagnes.*

Il ne faut pas oublier non plus que, dans toutes les classes de la société, comme il arrive aux époques troublées, à la fin du XVIII^e siècle, par exemple, régnait une extraordinaire liberté de mœurs et de langage ; et quand on songe qu'il n'y avait pas alors de séminaires pour isoler le futur prêtre et le préserver au moins pendant sa formation, du contact de l'air ambiant, on trouve moins surprenant qu'il n'ait pas toujours eu le feu sacré et qu'il ait parfois manqué de zèle sacerdotal.

Un passage d'Abelly, le premier historien de saint Vin-

cent de Paul, me paraît résumer assez exactement la situation : « On voyait en tous lieux, écrit-il, les temples détruits, les autels abattus, les choses les plus saintes profanées, les prêtres massacrés ; et ce qui était le plus grand et le plus funeste de tous ces maux, un renversement presque universel de tout ordre et de toute discipline ecclésiastique... De ce défaut de vertu et de discipline dans le clergé, procédait un autre grand mal... Le peuple, et particulièrement celui de la campagne, n'était point instruit ni assisté comme il devait l'être dans ses besoins spirituels. On ne savait presque pas ce que c'était que de faire des catéchismes ; les curés de village, pour la plupart, étaient comme ces pasteurs dont parle le prophète qui se contentaient de prendre la laine et tirer le lait de leurs brebis, et se mettaient fort peu en peine de leur donner la pâture nécessaire pour la vie de leur âme ¹ ». Tel était l'état des campagnes de France au début du grand siècle.

Troisième conséquence. Enfin *troisième conséquence* de la période troublée que l'on venait de traverser : le désordre dans les abbayes. Un grand nombre avaient été dévastées par les gens de guerre ; *Le désordre des Abbayes.* d'autres, au lieu de devenir plus ferventes pendant l'orage, s'étaient laissées aller au relâchement des vieilles règles monastiques, les abbayes bénédictines de femmes en particulier. La clôture n'était plus observée. Les abbesses, qui étaient le plus souvent de grandes dames, menaient

1. « Les prêtres marchaient en habits courts de diverses couleurs. La soutane était gardée dans l'église avec les habits sacerdotaux comme ne servant qu'à l'autel. Ils portaient les cheveux longs comme les séculiers ; leurs divertissements étaient la chasse et le jeu et leur demeure ordinaire le cabaret » *Vie d'Alain de Solminihac, évêque de Cahors*, par le Père CHASTENET, 1663, p. 263.

« Beaucoup d'églises étaient en ruines par suite des dévastations que les Huguenots avaient commises dans la province ; d'autres étaient couvertes en chaume ou même n'avaient point de toiture. En divers lieux elles servaient de magasins, étant pleines de bois, de coffres, de barriques. Alain de Solminihac, passant dans son diocèse sans se faire connaître, au retour d'une visite qu'il avait faite à son ami M. de Barrault, l'archevêque d'Arles, en trouva même une dans laquelle le curé de la paroisse faisait tranquillement sa cuisine. » (*Vie d'Alain de Solminihac*, par DE VALON, p. 95).

la plupart du temps une vie mondaine, donnaient des bals et sortaient en grand équipage.

Un certain nombre de filles de qualité — c'était l'expression à la mode — étaient vouées par leurs parents à la vie religieuse, comme leurs frères étaient destinés d'avance à l'état ecclésiastique. N'ayant pas de vocation, elles ne pensaient qu'à chercher des distractions, au dehors ou à l'intérieur du monastère. Elles avaient des laquais et des femmes de chambre, et se faisaient servir leurs repas dans de la vaisselle d'argent. A Maubuisson, par exemple, si nous en croyons une Relation de Port-Royal, « en dehors de l'office, elles passaient le temps à jouer des comédies pour réjouir les compagnies qui les venaient voir ; elles étaient dans l'ignorance du catéchisme, et ne savaient même pas se confesser. Elles crurent avoir trouvé une excellente méthode pour se confesser de composer toutes ensemble, avec beaucoup d'étude, trois sortes de confessions, une pour les grandes fêtes, une pour les dimanches et une pour les jours ouvriers, lesquelles ayant écrites dans un livre, elles se le prêtaient pour s'aller confesser l'une après l'autre, ce qu'elles auraient aisément pu faire toutes à la fois, puis- qu'elles n'y répétaient que la même chose » ¹.

Quant aux abbayes d'hommes, la plupart avaient à leur tête des abbés commendataires, c'est-à-dire qu'ayant l'abbaye en commende ou en dépôt, ils n'étaient pas obligés d'y demeurer et se bornaient à en toucher les revenus. C'était parfois des capitaines dont le Roi voulait par là reconnaître la brillante conduite sur les champs de bataille. C'était même quelquefois des enfants. Au XVI^e siècle, on avait vu des abbayes données en commende à des enfants et même à des protestants. Crillon, l'ami d'Henri IV, jouissait des revenus de deux archevêchés, trois évêchés et une abbaye. Le protestant Sully avait quatre abbayes. Henri IV, en effet, préoccupé, au début de son règne, — nous

Maubuisson.

L'abus de la commende.

1. *Vie de la M. Angélique*, par la M. ANGÉLIQUE DE S^t JEAN ARNAULD, p. 69. Ms de l'Inst. Cath. de Paris.

verrons qu'il s'améliorera dans la suite — d'accroître ses partisans et de récompenser les services rendus — et puis il faut tout dire : Henri IV n'avait pas d'argent — ne rompit pas tout de suite avec l'habitude de ses prédécesseurs et disposa parfois des évêchés et des abbayes, sans se soucier toujours suffisamment de la capacité et même de l'âge des bénéficiaires. C'est ainsi qu'on put voir à Port-Royal des Champs, en l'an 1602, une abbesse de onze ans, qui avait fait profession à neuf ans. Il est vrai qu'elle prit au sérieux sa fonction, et qu'elle fut plus tard la fameuse Angélique Arnauld ; il est vrai encore que la famille Arnauld en demandant à Rome la bulle qui devait suivre la nomination déjà faite par le Roi, la déclarait, par une pieuse supercherie, « religieuse âgée de dix-sept ans » ; néanmoins ce seul fait indique la profondeur du mal. Il était nécessaire en effet, de parler du mal, pour pouvoir parler de réforme. Toute réforme suppose des abus, et c'est le devoir primordial de l'historien de se préoccuper uniquement de dire la vérité.

* * *

II. — La Réforme Catholique. — De quelle manière l'Église de France va-t-elle remédier aux maux dont elle souffre ? — Comment va-t-elle travailler à pacifier les esprits, à communiquer à son clergé, séculier et régulier, la flamme du zèle apostolique et l'éclat rayonnant de la sainteté ? — Comment va-t-elle ramener dans les âmes fatiguées de ces horribles luttes, le véritable sentiment chrétien, fait d'amour de Dieu et d'amour du prochain, ce sentiment intime, pacificateur, qui, lorsqu'il a pris possession des âmes, enfante les grandes œuvres et les grands dévouements ?

*Les instru- L'Église Romaine avait employé au XVI^e siècle pour
ments de la s'opposer à l'hérésie protestante et se réformer elle-même
réforme trois instruments également célèbres : Le concile de Trente,
catholique : (1545-1563), qui avait indiqué très clairement et dans le*

détail la besogne à accomplir, et qui, outre les décrets purement dogmatiques définissant les articles de la foi, avait publié des décrets disciplinaires pour mettre fin aux principaux abus ; l'*Inquisition* qui, par son activité à rechercher et à punir les hérétiques, conserva à l'Église Romaine l'Italie et l'Espagne et les préserva des guerres de religion, qui, vraisemblablement, on pourrait même dire *certainement*, les eussent ensanglantées davantage ; et enfin la *Compagnie de Jésus*, qui fut l'objet, dès son origine, des attaques passionnées des protestants. C'est en effet *contre eux* surtout qu'elle avait été établie. « Qu'était-elle ? Son seul nom l'indique, une Compagnie ou, pour parler comme ses premiers pères, une cohorte, une centurie réunie pour combattre les ennemis spirituels. Les Jésuites sont des soldats ; le livre capital de saint Ignace porte le titre d'*Exercices Spirituels*, par comparaison avec les exercices militaires. Quel était son principe ? L'obéissance absolue, la stricte discipline militaire. — Quel fut son chef ? Le Pape. Quel fut son but ? La restauration de l'autorité romaine dans le monde catholique ¹ ».

Le Concile de Trente.

L'Inquisition.

La Compagnie de Jésus.

Ces trois instruments vont-ils être employés en France ? Non. En France, le Concile de Trente n'avait pas été reçu par la royauté. Catherine de Médicis, soucieuse de ne pas déplaire aux Protestants, ne l'avait pas publié, en vertu des Libertés de l'Église Gallicane. Henri IV, en 1599, avait été sur le point de céder aux instances du Pape et de promulguer le Concile comme Loi de l'État. Il réunit un conseil à ce sujet, et annonça qu'il était disposé à cette publication. Villeroy et Bellièvre étaient favorables, mais De Thou s'y opposa énergiquement et réussit à faire triompher son opinion. Cependant le besoin de réforme qui se faisait sentir, obligea pratiquement la France à prendre l'esprit du Concile, et à agir en quelque sorte sous son inspiration, de sorte qu'à l'Assemblée de 1615, les Évêques décidèrent

La France et le Concile de Trente.

1. HANOTAUX, *Études historiques sur le XVI^e siècle.*

Richer.

*Lettre
du nonce
Ubal dini
(1615).*

de le promulguer eux-mêmes dans leurs diocèses. Cette décision prenait, à cause des circonstances, une importance exceptionnelle. Depuis 1611 en effet, le syndic de Sorbonne, Richer, s'était démasqué, et avait provoqué, par son attitude à la séance du Chapitre Général des Jacobins, une crise aiguë de Gallicanisme. En présence du nonce Ubal dini, du cardinal Du Perron et d'une foule de plus de deux mille personnes, il avait clairement laissé entendre qu'il croyait le Concile supérieur au Pape, et n'admettait pas l'infaillibilité du Pontife romain. Après cet éclat, le nonce Ubal dini l'avait combattu avec énergie et Richer avait été déposé en 1612 de sa charge de syndic. Mais il gardait des partisans, surtout parmi la jeunesse qui est volontiers aventureuse, et amie des opinions extrêmes. Aussi en 1615, le 15 juillet, le nonce écrivait-il triomphalement au cardinal Borghèse, secrétaire d'État de Paul V, qu'il avait enfin la joie inexprimable de l'informer d'un événement « qui avait été l'unique préoccupation de sa nonciature et qu'il avait mis tout son zèle à procurer, événement qui allait être, disait-il, *tout à fait du goût de Sa Sainteté.* » Le 7 de ce mois, continuait-il, Messieurs les Cardinaux Du Perron et de La Rochefoucauld, 8 archevêques et 40 Évêques, un grand nombre d'abbés, et les autres ecclésiastiques députés à cette assemblée générale du clergé de France, d'un commun accord, et sans contradiction même d'un seul d'entre eux, ont accepté et reçu le Concile de Trente, et résolu et juré sur les Saints Évangiles, entre les mains du cardinal de La Rochefoucauld, de le publier effectivement dans leurs synodes provinciaux à tenir dans les six mois, et ensuite dans tous les diocèses du royaume... Les noms de ces Prélats et leur mémoire seront éternellement célèbres et recommandables pour le service singulier qu'ils ont par là, avec tant de générosité, rendu à la vraie Église Gallicane, qui, en sa qualité de membre principal et de fille aînée de l'Église Apostolique Romaine, ne pouvait demeurer plus longtemps séparée de sa mère dans une matière aussi importante

que celle de ce Concile universel, jusqu'ici non encore reçu en France ¹ ».

Vous vous expliquerez certainement, Mesdames et Messieurs, cet enthousiasme du Nonce Ubaldini en 1615. Il voyait dans cet acte la défaite de Richer, mais il voyait clairement aussi que, tant que l'Église Gallicane resterait étrangère à l'esprit du Concile, la vraie réforme catholique n'aurait pas lieu en France. Mais, même après que les Évêques l'eurent promulgué dans leurs diocèses, il fallut de longues années pour arriver à en exécuter pratiquement les prescriptions, et je n'exagérerais guère, je crois, en disant que ce fameux Concile, commencé en 1545 et terminé en 1563, n'eut son *plein effet* — je dis son plein effet — en France que vers le milieu du XVII^e siècle. Nous pouvons donc dire que l'Église de France employa, comme l'Église Romaine, le premier instrument dont celle-ci s'était servi pour se réformer, mais que par suite des préjugés gallicans, elle l'employa un peu tardivement.

Quant à l'*Inquisition*, elle ne fonctionna pas en France mais elle fut remplacée par les guerres de religion, ce qui était pire. — Seule la Compagnie de Jésus exerça en France, dès le début du siècle, comme dans les autres nations catholiques, son influence. Et cependant les Jésuites avaient été chassés de France en 1594, par le Parlement, mais Henri IV les rappela en 1603 à la grande joie des bons catholiques, disent plusieurs mémoires du temps. « Puisque tout le monde les juge utiles, déclara-t-il au Parlement, je les tiens nécessaires à mon État, et s'ils y ont été par tolérance, je veux qu'ils y soient par arrêt. » Et pendant tout son règne, il ne cessa de les protéger et de leur donner des témoignages d'affection, et vous savez qu'il accorda toute sa confiance au P. Coton — (ce que les beaux esprits d'alors exprimaient en disant qu'il avait du coton dans les oreilles). — Les pro-

L'Inquisition.

La Compagnie de Jésus.

*Rappel des
Jésuites par
Henri IV
(1603).*

1. Bibl. nat. *Mss. ital.* 1200, f^o 203. Ces lettres, pourtant si intéressantes du nonce Ubaldini, n'ont pas encore, croyons-nous trouvé leur traducteur.

testants actuels, après trois siècles, ne peuvent pardonner à Henri IV ce rappel des Jésuites. L'acte d'un Roi, naguère protestant, autorisant cet ordre en France, lui permettant même de fonder de nouveaux collèges, à Dijon et à la Flèche, leur semble une anomalie monstrueuse. Henri IV semble avoir répondu d'avance aux critiques dans la harangue qu'il adressa aux Jésuites en 1606. « Il vaut mieux, leur dit-il, qu'on vous porte envie que pitié, et si pour les calomnies on coupait toutes les langues médisantes, il y aurait bien des muets, et on serait en peine de se faire servir. J'ai été des deux religions et tout ce que je faisais étant huguenot, on disait que c'était pour eux ; et maintenant que je suis catholique, ce que je fais pour la religion, on dit que c'est que je suis jésuite. J'ai bien passé par dessus tout cela et m'arrête au bien, pour ce qu'il est bien. Faites ainsi, vous autres ¹. »

*Les causes
de la
renaissance
catholique.*

Nous placerons donc au premier rang, parmi les causes de la renaissance catholique du XVII^e siècle, la bonne volonté d'Henri IV et l'action de la Compagnie de Jésus, action qui se fit sentir par les missions dans les campagnes et par les collèges. Mais nous aurons à mentionner bien d'autres causes. Des hommes suscités de Dieu allaient exercer une influence telle, qu'il n'est pas paradoxal de soutenir que cette influence dure encore. Saint François de Sales, par ses Livres Spirituels, le P. de Bérulle par l'Oratoire, M. Olier par Saint-Sulpice, saint Vincent de Paul par ses Fils et ses Filles, les Lazaristes et les Sœurs de Charité, et bien d'autres personnages de cette époque, agissent encore sur nos contemporains, et nul n'ignore que c'est surtout l'étude du XVII^e siècle, qui a converti Brunetière.

Pour procéder avec ordre, et voir comment l'Église se réforma d'abord par son Épiscopat et son Clergé, et

1. IAGER. *Hist. de l'Égl. cath.*, XV, p. 303 à 309. *Arch. du Gesu*, à Rome; ap. Crétineau-Joly. *Hist. de la C^{ie} de Jésus*, III, 59. — ÉMOND, *Hist. du Collège de Louis le Grand*.

ensuite dans ses ordres religieux, il est nécessaire de dire quelque chose de l'organisation ecclésiastique à cette époque.

Aujourd'hui nous parlerons seulement de l'Épiscopat. C'était la tête qui devait d'abord s'amender, pour réformer ensuite les membres.

Quelle était l'organisation de l'Église de France ? Comment fonctionnait-elle ¹ ?

Les rapports de l'Église et de l'État étaient réglés par le Concordat conclu en 1516 entre François I^{er} et Léon X. Henri IV, comme ses successeurs Louis XIII et Louis XIV, en tira tout le parti possible pour consolider sa situation et rendre durable l'alliance entre le catholicisme et la royauté.

Le Roi nomme aux Évêchés et aux bénéfices majeurs sous réserve de l'approbation du Pape pour ce qui touche à la pureté de la doctrine ; la nomination devait être faite dans les six mois qui suivaient la vacance du siège. Le candidat devait avoir au moins 27 ans, être Docteur ou Licencié en théologie ou en Droit canon. Si le sujet remplissait ces conditions, le Pape le préconisait ; il pouvait refuser, mais en pratique, cela n'arrivait pour ainsi dire jamais. Le Roi s'appuie sur les Évêques ; ceux-ci, une fois nommés, lui prêtent serment de fidélité, et lui promettent de l'avertir s'ils ont connaissance que quelque chose se trame « contre sa personne ou contre la sûreté de l'État. »

A leur tour, les Évêques s'appuient sur le Roi, et font intervenir, dans certains cas, son autorité pour la réforme des abus. Ils ont charge de peuple en même temps que charge d'âmes. Ils sont parfois seigneurs de leur ville épiscopale ; ils sont toujours « seigneurs suzerains » de telle baronnie ou chastellenie de leur diocèse, qu'ils doivent administrer au temporel et où ils rendent souvent la justice. Ils ont à s'occuper d'une foule de questions matérielles ou juridiques, ce qui leur donne une grande expérience pratique des affaires,

*Organisation
de l'Église
de France.
Le concordat
de 1516.*

1. Cf. Abbé SICARD. *L'ancien Clergé de France* ; Mgr BAUDRILLART, 400 ans de Concordat ; HANOTAUX, *Hist. du Card. de Richelieu*, etc.

et en fait d'habiles administrateurs. L'un d'eux, Richelieu, en arrivera à diriger l'État et témoignera d'un véritable génie politique, tandis que d'autres seront d'excellents capitaines, comme le cardinal de La Valette, qui pendant la guerre de Trente ans aura le commandement d'une armée et infligera plusieurs graves déroutes aux Impériaux, comme Sourdis, archevêque de Bordeaux, comme les évêques de Montpellier, de Nîmes, d'Albi et d'autres que Richelieu enverra à la guerre contre les Espagnols à la tête des contingents de leurs diocèses.

Les privilèges du Clergé. Le clergé possède certains privilèges. L'ordre du clergé est le premier des trois ordres. Il a la première place dans les États généraux et dans les États provinciaux. Un certain nombre d'évêques font partie du conseil du Roi. Six d'entre eux sont pairs de France et participent personnellement au sacre du Roi. Trois sont ducs et pairs : M. de Reims, M. de Laon, et M. de Langres. Trois sont comtes et pairs : Beauvais, Châlons et Noyon. Au jour du sacre, l'archevêque de Reims sacre le Roi de France ; l'évêque de Laon porte la sainte ampoule ; l'évêque de Langres, l'épée royale ; celui de Beauvais, le manteau royal, celui de Châlons l'anneau du roi, et celui de Noyon la ceinture et le baudrier du roi. Le Roi en leur écrivant leur dit : Mon cousin, comme aux princes de sang ¹.

Le clergé est exempt de la juridiction civile ; il ne relève que de la justice ecclésiastique. Il est dispensé du service militaire sauf dans les cas de péril extrême, et nous savons qu'alors il ne marchandait pas son concours. Il est dispensé du logement des gens de guerre et exempt de la taille personnelle ; enfin les biens de l'Église sont affranchis, comme ceux de la noblesse, de la taille réelle.

Quel était le revenu des biens ecclésiastiques ? — L'Église possédait en effet des biens fonciers considérables. Ce revenu montait annuellement à environ 100 millions ; il faut y ajouter le produit de la dîme, évalué à 30 millions.

¹ Cf. SICARD. *L'ancien Clergé de France*, I, p. 42, etc.

En retour, le clergé devait supporter les charges suivantes : *Les charges du clergé.* l'entretien et la réparation des églises et édifices destinés au culte, l'entretien de nombreuses œuvres de charité, hôpitaux ou maladreries, fondées par lui, les frais de l'enseignement primaire et secondaire (nous aurons à y revenir), des aumônes considérables, et enfin le « don gratuit » qui était en principe librement consenti au Roi chaque année pour les dépenses générales du royaume, mais qui souvent, au XVII^e siècle, fut pratiquement « exigé » par le pouvoir royal. Ce don gratuit varia d'un million à six millions de livres, et en 1641, plusieurs évêques furent expulsés de l'assemblée de Mantes par ordre du Roi, pour avoir refusé de consentir à voter une contribution qu'ils jugeaient excessive — étant données les autres charges du clergé ¹ — ; mais en dehors de ces petites brouilles passagères, l'union la plus intime régnait entre l'épiscopat et la royauté.

Il ne pouvait en être autrement, puisque les Évêques, choisis presque toujours dans la noblesse, afin d'être plus représentatifs et plus influents, devaient leur nomination au Roi. Ce système de recrutement présentait certes de *Le mode de nomination des Évêques.* grands avantages pour maintenir l'unité morale de la France, *Avantages.* et la soumission au Roi ; les évêques étaient en quelque sorte dans leur diocèse, comme jadis les « missi dominici » de Charlemagne, les yeux et les oreilles du souverain. Mais il y avait aussi des *Inconvénients.* inconvénients. Les cadets de famille étant d'Église, comme les aînés étaient d'épée, il s'était rencontré au XVI^e siècle des prélats sans vocation. Avec des rois comme Henri II, Charles IX et Henri III, cela n'a pas de quoi surprendre. Au XVII^e siècle, le mode de recrutement des évêques ne sera pas modifié, puisqu'il est une des bases du système de gouvernement, mais sous l'influence de la réforme catholique, sous l'influence de quelques saints personnages que nous verrons à l'œuvre,

1. Voir *Mémoires de MONTCHAL*, archevêque de Toulouse, l'un des prélats expulsés.

le mal sera de beaucoup diminué et l'Épiscopat dans son ensemble fera grande figure au XVII^e siècle.

Les choix de Henri IV. Henri IV commença à nommer de bons évêques, ou du moins si ses choix ne furent pas toujours heureux, il eut de bonnes intentions ; « il répétait souvent, écrit du Peyrat, l'un de ses aumôniers, dans son grand ouvrage : *Les Antiquités de la Chapelle du Roi*, qu'il voulait en sa chapelle du Louvre une quantité d'ecclésiastiques de bonne vie, de bonne maison et de bonne littérature, pour s'en servir selon les occasions qui se présenteraient et auxquels il se pourrait plus sûrement fier, les ayant nourris et élevés, qu'à des personnes inconnues qui lui pourraient être présentées sur le rapport d'autrui et qui, conséquemment, lui en auraient une moindre obligation ¹ ». Il chargea le cardinal Du Perron, grand aumônier de France, de remplir sa chapelle de personnes de mérite, afin d'en faire comme un séminaire de futurs évêques. Il offrit l'épiscopat au P. Coton, son confesseur, à M. de Bérulle, à saint François de Sales, qu'il eût voulu voir archevêque de Paris ; mais ils refusèrent, et le Roi se plaignit que ceux qui eussent fait les meilleurs évêques, se jugeassent indignes de cette charge.

Du moins, à défaut de saint François de Sales, qui ne voulut pas quitter la Savoie, Henri IV choisit deux de ses plus chers disciples, Jean Pierre Camus, qu'il nomma à *Belley*, et Pierre Fenoillet qui fut évêque de *Montpellier*. Il nomma également à *Vence* Pierre du Vair, qui refusa toujours, à l'exemple de François de Sales, d'échanger son église pauvre contre une plus riche, ne voulant pas, disait-il, convoler en secondes noces » ; à *Auch*, il donna Léonard de Trappes, qui releva le diocèse des ruines accumulées par les protestants ; *Bourges* eut pour archevêque André Frémyot, frère de sainte Jeanne de Chantal. *Bordeaux* eut François de Sourdis, *Mâcon* eut Gaspard Dinet, de l'ordre des Mini-

1. DU PEYRAT, *Antiquités de la Chapelle du Roy*, in-f°, Paris, 1645, p. 215.

mes, autant d'excellents évêques. Aussi Henri IV pouvait-il, à juste titre, dire en 1605 aux députés du clergé : « Je suis glorieux de voir les évêques que j'ai établis bien différents de ceux du passé. » Il avait tenu sa promesse de 1598 aux mêmes députés. Comme ils lui exposaient leurs doléances, il leur avait répondu : « A la vérité, je reconnais que ce que vous m'avez dit est véritable ; mais je ne suis point auteur des nominations, les maux étaient introduits avant que je fusse venu. Durant la guerre, j'ay couru au feu plus allumé pour l'éteindre. Je feray maintenant ce que je dois en temps de paix. Je sçais que la religion et la justice sont les colonnes et les fondements de ce royaume. Je feray en sorte, Dieu aydant, que l'Église sera aussi bien qu'elle était il y a cent ans. Mais Paris ne s'est pas fait en un jour... Faites donc bien, vous et moi. Allez par un chemin et moi par l'autre, et si nous nous rencontrons, ce sera bientôt fait. Mes prédécesseurs ne vous ont donné que des paroles avec beaucoup d'apparat. *Mais moi, avec ma jacquette grise, je vous donnerai des effets.* Je suis gris au dehors, mais tout doré au dedans ⁽¹⁾... »

*Sa promesse
de 1598.*

Ce langage d'un véritable chef d'État, ne fait-il pas songer à celui que devait tenir plus tard Bonaparte ? A deux siècles de distance, tous deux se rendaient compte que la force et la stabilité d'un État — surtout quand cet État est la France — ne sauraient subsister, si cet État faisait profession d'ignorer la religion.

Plus tard, dans une lettre écrite au cardinal de Givry, il le priait de rappeler au Pape « son dévouement au Saint-Siège, ses efforts pour ramener les hérétiques, *pour remplir les évêchés de sujets capables et pieux*, et rendre tous les bénéfices aux catholiques, le rétablissement des Jésuites dont les villes demandent à l'envi des collèges, et le chagrin que ce retour cause aux ennemis de la religion ². »

*Sa lettre
au cardinal
de Givry.*

1. Pierre DE L'ESTOILE, *Mémoires-Journaux*, VII, 138

2. *Lettres missives de Henri IV*, t. VI, p. 683.

Vous le voyez, Henri IV avait considérablement évolué. Aussi le Pape Clément VIII lui rendit-il ce témoignage : « Le Roi très chrétien professe *hautement* et *fermement* la foi catholique, et en même temps il ne s'attribue rien de ce qui appartient à l'Église et au Saint-Siège. »

J'ai insisté sur le rôle de Henri IV, parce que ce rôle fut très grand, dans la Renaissance catholique de la France, et parce que je crois pouvoir dire qu'il fit tout ce qui était humainement possible pour favoriser ce mouvement. En 1607, Henri IV avait nommé à Luçon, un évêque de 22 ans, pour lequel le Pape avait accordé la dispense d'âge. La France n'eut pas à regretter ce choix, puisque Richelieu joua dans la renaissance catholique un rôle de premier ordre.

*Les choix de
la régente
Marie
de Médicis.*

Pendant la minorité de Louis XIII et la régence de Marie de Médicis, il y eut également d'excellents choix : je citerai seulement Mgr Denis de Marquemont, nommé archevêque de Lyon en 1612 ; il devint ensuite cardinal, et laissa en mourant la réputation d'un saint ; François de Harlay, coadjuteur, puis archevêque de Rouen (1613), habile controversiste un peu trop mêlé peut-être aux discussions passionnées de l'époque, mais adversaire de Richer et ami du Nonce ; Sébastien Zamet, nommé à Langres en 1614 ¹, qui pendant 40 ans réforma les abus dans son diocèse, fonda des hôpitaux pour les malades et des couvents d'Ursulines pour l'instruction de la jeunesse, se fit tout à tous, prêchant, confessant lui-même dans les campagnes et administrant les sacrements aux fidèles comme le dernier de ses curés, et dépensa en bonnes œuvres l'immense fortune qu'il tenait de son père, le financier Zamet. Et puisque je viens de citer ce trait d'un Évêque qui ne craignait pas d'entrer dans un confessionnal de campagne, et d'y recevoir

1. Notons que dès 1610 — deux mois avant sa mort — Henri IV écrivait à son ambassadeur à Rome, M. de Brèves, afin de faire nommer Sébastien Zamet, alors abbé de Juilly, coadjuteur de Langres. (Bible Nat. Mss fr. 3790, f^o 23.)

indistinctement tous ceux qui se présentaient, je ferai remarquer que ce n'est pas là une exception. Beaucoup de bons évêques de cette époque, à l'exemple de saint François de Sales, catéchisaient et confessaient eux-mêmes les fidèles dans les visites qu'ils faisaient de leurs diocèses.

Après la majorité du Roi, on vit un Cordelier, *Frère Suarez de Sainte-Marie*, dit le Portugais, nommé à l'Évêché de Séez et un illustre dominicain, *Nicolas Coëffeteau*, à l'Évêché de Marseille en 1621. De 1617 à 1650 on vit à Beauvais Augustin *Polier de Gesvres*, l'ami de saint Vincent de Paul et de Bourdoise qui travaillera de tout son pouvoir à la sanctification du clergé; Grenoble eut, en 1620, Pierre *Scarron*, dont l'épiscopat d'un demi-siècle fut, écrit M. Prudhomme, l'historien de cette ville, le plus fécond de l'histoire ecclésiastique de Grenoble. S'il favorisa de tout son pouvoir, continue-t-il, le développement des institutions monastiques, il ne négligea pas son personnel paroissial, fit régulièrement ses visites pastorales, et en 1660 interdit à Grenoble les nouveautés de Jansénius ¹. En 1622, Autun reçut Claude *de la Madeleine* qui favorisa la fondation de communautés nouvelles dans son diocèse.

A partir de 1624, Richelieu, qui était pieux (on a de sa piété des témoignages indiscutables) et qui à Luçon avait donné des preuves éclatantes de son zèle épiscopal, choisit ordinairement de bons prélats, et demanda au P. de Bérulle, et au P. de Condren, général de l'Oratoire après Bérulle, de lui désigner de dignes sujets. *Richelieu.*

Parmi ces évêques de la promotion de Richelieu qui s'efforcèrent de marcher sur les traces de saint François de Sales, et travaillèrent énergiquement à la réforme catholique, je citerai seulement quelques noms, ceux des plus austères et des plus édifiants : Henri *Litolphi-Maroni*, évêque de Bazas, d'une famille originaire d'Italie, venu

1. PRUDHOMME, *Hist. de Grenoble*, p. 449.

en France sous Henri III (1634-1645). Livré tout entier à ses fonctions pastorales, visitant assidûment ses diocésains, il établit un séminaire dans sa maison de campagne, où il vivait avec ses séminaristes et donnait des retraites à ses curés. *François de la Béraudière*, évêque de Périgueux, qui se signala par son zèle à réparer les églises, réformer les monastères et favoriser les établissements de piété. *Alain de Solminihac*, évêque de Cahors (1636-1659), qui, après avoir réformé l'abbaye de Chancelade, évangélisa son diocèse et dépensa 300.000 livres pour établir à Cahors une maison de chanoines réguliers destinés à donner des missions dans le diocèse. Il fonda également un Hôtel-Dieu et une maison de la Providence pour les orphelins. Sa réputation de sainteté était telle qu'aujourd'hui encore on lui donne, à Cahors, le titre de Bienheureux, quoiqu'il n'ait jamais été béatifié par l'Église. Puis-je omettre également de citer *François de la Fayette*, nommé à Limoges en 1627, *Godeau*, évêque de Grasse, puis de Vence en 1636, *Charles François de Raconis*, évêque de Lavaur, (1637), les deux frères Eustache et Jean-Baptiste *Gault*, oratoriens tous deux, tous deux nommés successivement évêques de Marseille en 1639? Le second, Jean-Baptiste, fut, aussitôt après sa mort, l'objet d'hommages extraordinaires, et lorsque sa cause fut introduite, le Pape répondit qu'il était inutile de canoniser celui qu'on honorait déjà d'un culte public. Il faut ajouter *Henri de Maupas*, également promu sous Richelieu à l'évêché du Puy (1641) et ensuite à celui d'Évreux, et *Félix Vialart* nommé en 1642 à Châlons-sur-Marne.

Anne
d'Autriche
et saint
Vincent
de Paul.

Lorsque, sous la régence d'Anne d'Autriche, saint Vincent de Paul fut appelé par la confiance de la Reine au conseil de conscience, les choix furent de tout point excellents. Le Saint ne laissa jamais passer de sujets douteux, et il fut en butte, à cause de sa fermeté, à des attaques parfois très violentes de la part de ceux qui se croyaient lésés par lui dans leurs droits. Vous connaissez sans doute cette

anecdote. Un jour, il apprend qu'une grande dame avait obtenu d'Anne d'Autriche la promesse de l'Évêché de Poitiers pour son fils. Or, ce jeune noble, comme ceux dont nous parle La Bruyère — la mode s'en était alors établie — cédait à la passion des liqueurs fortes et de l'eau-de-vie, et il n'était pas rare qu'on le ramassât le soir ivre-mort au coin des rues. Vincent de Paul accourt chez la Reine et n'a pas de peine à la faire revenir sur sa promesse. Anne d'Autriche prie le saint d'aller lui-même annoncer à la solliciteuse que la nomination est rapportée. Vincent accepte cette mission délicate. Il expose son message. La dame est prise d'une telle colère qu'elle saisit un tabouret, le lui lance à la tête, et lui fait au front une large blessure, d'où le sang jaillit avec abondance. Le frère qui accompagnait Vincent veut intervenir. Mais le saint l'arrête d'un geste et dit simplement : « N'est-ce pas admirable de voir jusqu'où va la tendresse d'une mère pour son fils ! » — Une autre fois, un gentilhomme mécontent le traite de vieux fou, un autre le frappe, une dame noble, furieuse de se voir éconduite, lui dit d'un air de dédain : « On voit bien que vous ne savez pas encore de quelle manière il faut agir avec les femmes de ma qualité. » Mais le bon Monsieur Vincent n'était pas homme à s'émouvoir de ces détails.

Si nous considérons maintenant le règne de Louis XIV, *Louis XIV.* nous voyons que ce Roi s'inspirait des mêmes règles que Vincent de Paul ; il regardait la nomination des évêques, comme ce qu'il y avait « de plus épineux en toute la royauté. Car notre conscience, ajoutait-il, demeure engagée pour peu que nous donnions trop ou à notre propre penchant, ou au souvenir des services rendus, ou même à quelque utilité présente de l'État », et dans ses conseils au Dauphin, d'où ces paroles sont tirées, il insistait avec une noble gravité sur la nécessité de ne choisir que d'excellents évêques ¹.

1. *Œuvres de Louis XIV*, édit. de 1806, t. I, p. 199.

Parmi tant de Prélats célèbres, dont quelques-uns donnèrent à la Chaire chrétienne, un éclat incomparable, qu'il me suffise de citer, après les grands noms de Bossuet, de Fénelon, de Fléchier, de Mascaron, ceux du cardinal Le Camus, digne successeur de Pierre Scarron à Grenoble en 1671, de François Fouquet, archevêque de Narbonne, de François de Bosquet, évêque de Montpellier, de Daniel de Francheville, évêque de Périgueux, de François de Baudry de Riencourt, évêque de Mende, de Paul Godet Des Marais, évêque de Chartres, de Brulart de Sillery, évêque de Soissons, tous prélats zélés et édifiants.

Il est donc incontestable que les trois grands Rois du XVII^e siècle, Henri IV, Louis XIII et Louis XIV, contribuèrent par leur choix, à doter la France d'un épiscopat vraiment digne dans son ensemble.

*L'épiscopat
du XVII^e
siècle dans
son ensemble.*

Il est évident en effet qu'on ne saurait sans injustice personnifier l'épiscopat du XVII^e siècle dans un Pardaillan de Gondrin, archevêque de Sens, ou dans un cardinal de Retz, par exemple. Et encore faudrait-il remarquer que ce dernier donna sa démission d'archevêque de Paris en 1662, sans en avoir vraiment exercé les fonctions et que sa conversion et sa retraite lui concilièrent la sympathie et même l'admiration des contemporains. Il acquitta, chose très rare à cette époque, toutes ses dettes qui montaient à 1.100.000 écus et fut loué par Bossuet dans l'Oraison funèbre de Le Tellier d'avoir « méprisé » les vanités du monde.

D'autre part, la Providence avait donné à cet Épiscopat, à la fin du XVI^e siècle et au début du XVII^e, le spectacle de deux Saints, de deux modèles accomplis des vertus de cet état. Et si l'impulsion donnée par un grand homme à son siècle est incalculable, que faut-il dire de l'impulsion donnée par un saint ? — L'Italie avait offert aux yeux du monde saint Charles Borromée, archevêque de Milan ; sa réputation avait passé les monts et excité parmi les évêques français une sainte émulation. Tel jeune évêque

*Saint
Charles
Borromée.*

de France fera, au début de son Épiscopat en 1620, un pèlerinage à son tombeau à Milan, demandera à son intercession les vertus qui font les saints évêques, et il les obtiendra ¹. En Savoie, à l'aube du siècle, un autre saint, apôtre de douceur au milieu des Protestants, exercera sur toute la France une influence considérable. Appelé à la Cour par Henri IV dès 1602, saint François de Sales avait prêché le Carême au Louvre et avait beaucoup plu au Roi, qui l'avait jugé « un esprit solide, clair, résolutif, point violent, point impétueux, et lequel ne voulait emporter les choses de haute lutte ou de volée ». *L'Introduction à la Vie Dévote*, composée en grande partie des Lettres Spirituelles du Saint à Madame de Charmoisy, sa Philothée, et destinée aux gens du monde, obtint un succès inouï ². Du vivant de l'auteur elle fut traduite en 17 langues, et nul ne saurait dire combien d'âmes y trouvèrent lumière et force, pour garder au milieu des dangers et de la dissipation de la Cour ou du monde, cette vie dévote, cette vie intérieure, sans laquelle elles eussent été ballottées à tous les vents et à tous les orages. Ouvrez les livres du temps, consultez les *Mémoires* de l'époque, et vous y verrez quelle grande place tient partout M. de Genève.

*Saint
François
de Sales.*

Mais si son action fut grande sur les fidèles, qui oserait dire qu'elle fut moindre sur le clergé et en particulier sur ses frères dans l'Épiscopat ? Les Évêques qui l'avaient connu, gardèrent toute leur vie, au fond de leurs cœurs, un véritable culte pour sa mémoire, et travaillèrent à hâter sa béatification qui eut lieu 39 ans seulement après sa mort (1661) et sa canonisation qui suivit bientôt en 1665. Dès le 17 février 1623, c'est-à-dire moins de deux mois après sa mort, l'Évêque de Langres écrivait à la Mère de Beaumont, supérieure du monastère de la Visitation de Paris : « Partout où est parvenu le nom de feu notre saint évêque, on

1. Sébastien Zamet, évêque de Langres.

2. Elle parut en 1609.

a déjà ouï raconter ses miracles. A peine nous est-il échappé des mains pour aller dans l'autre vie, que chacun lui court après pour invoquer son secours et son crédit auprès de Dieu. »

Par l'exemple contagieux de sa sainteté, par sa doctrine spirituelle, par sa conception de la vertu chrétienne, conception austère quant à l'intime de l'âme, large au contraire et aimable dans les rapports avec le prochain, saint François de Sales a été au XVII^e siècle, le type du saint « réel », non pas ce type idéal et inaccessible qui effraie la faiblesse humaine, mais un type concret et imitable ; dans l'Évêque de Genève, le saint n'apparaît pas comme un de ces héros du stoïcisme, ou du Jansénisme, qui se raidissent violemment contre la nature, mais sous le saint, on aperçoit l'homme sensible à la joie ou à la douleur, qui laisse voir les émotions éprouvées par « son cœur de chair et qui ne s'en défend pas : « Je suis tant homme que rien plus, écrit-il à sainte Chantal, à la mort de sa petite sœur, Jeanne de Sales, en 1607. Mon cœur s'attendrit plus que je n'eusse jamais pensé. Mais néanmoins au milieu de mon cœur de chair, qui a eu tant de ressentiments de cette mort, j'aperçois fort sensiblement une certaine suavité, tranquillité, et certain doux repos de mon esprit en la Providence divine qui répand en mon âme un grand contentement en ses déplaisirs ¹ ». Cette conception de la vertu, qui consiste dans l'équilibre entre la nature et la grâce, et amène l'âme à trouver « le contentement surnaturel dans les « déplaisirs » naturels, fut certainement productrice de santé morale, et l'on peut dire que sous ce rapport le XVII^e siècle tout entier est tributaire de saint François de Sales.

La santé morale, le bon sens, c'est bien là en effet une des caractéristiques du grand siècle, et si on l'admire dans les chefs d'œuvre littéraires, qui, après avoir élevé si haut la gloire de la France, sont aujourd'hui le patrimoine com-

1. Lettre du 2 nov. 1607 Cf *Œuvres de S. François de Sales*, édit. d'Annecy, t. XIII, p. 380.

mun de l'humanité, il ne faut pas oublier que ces qualités, si elles appartiennent au génie français, appartiennent au génie français catholique, et sont une résultante de la renaissance catholique du XVII^e siècle.

Je me résume : Au début du siècle, comme après toutes les grandes crises, on va travailler avec ardeur à relever les ruines matérielles et morales qui se sont accumulées en France au siècle précédent. Rappelez-vous ce qui s'est passé après la guerre étrangère de 1870 et la guerre civile de 1871. — En 1873, l'Assemblée Nationale vote l'érection de la Basilique du Sacré-Cœur de Montmartre, M. de Mun découvre sa vocation sociale, et fonde les cercles catholiques d'ouvriers, des hommes de bonne volonté surgissent de toutes parts. De même, au début du XVII^e siècle — et davantage encore parce que la crise avait été plus forte — une activité prodigieuse se manifeste. Soutenu par le pouvoir civil, l'épiscopat va donner le branle, des hommes providentiels vont travailler à christianiser et à moraliser la France. Une admirable union, active et éclairée, va s'opérer parmi les catholiques. Évêques, Prêtres et laïques vont rivaliser d'ardeur pour refaire une France nouvelle, plus grande et plus glorieuse.

Conclusion.

BIBLIOGRAPHIE

Mgr BAUDRILLART, *L'Église Catholique, la Renaissance et le Protestantisme. — Quatre cents ans de concordat.*

Le P. CHASTENET, *Vie d'Alain de Salminihac, évêque de Cahors, 1663.*

DEJOB, *De l'Influence du Concile de Trente sur la littérature et les beaux-arts chez les peuples catholiques, Paris, 1887.*

P. de l'ESTOILE, *Mémoires-Journaux.*

HANOTAUX, *Études Historiques sur le XVI^e siècle. — Histotre du Cardinal de Richelieu, t. I, Paris, Didot, 1896.*

HENRI IV, *Lettres Missives.*

IAGER, *Histoire de l'Église catholique en France.*

IMBART DE LA TOUR, *Les Origines de la Réforme.*

30 LA RENAISSANCE CATHOLIQUE EN FRANCE AU XVII^e SIÈCLE

A. LEMAN, *Urbain VIII et la rivalité de la France et de la Maison d'Autriche de 1631 à 1635*, Paris, 1920.

DE MEAUX, *Les luttes religieuses du XVI^e siècle*.

Ch. MERKI, *L'amiral de Coligny, la maison de Châtillon et la Révolte protestante (1519-1572)*.

MONTCHAL, *Mémoires*.

PICOT, *Essai historique sur l'Influence de la religion en France au XVII^e siècle*.

SICARD, *L'ancien clergé de France*, t. I.

DEUXIÈME LEÇON

LA RÉFORME DES ORDRES RELIGIEUX ET DU CLERGÉ

Tout le monde collabore à la renaissance religieuse de la France : les ordres religieux, le clergé, les laïques. — I. — *Réforme des Ordres religieux*. 1° *Les monastères d'hommes*. — Saint Pierre Fourier, Servais de Laruelle, Didier de Lacour. — La Congrégation de Sainte-Vanne. — La Congrégation de Saint-Maur. — Dom Tardieu ; Saint-Germain-des-Prés. — Le Cardinal de la Roche-foucauld. — Réforme de Sainte-Geneviève ; la Congrégation de France. — Les Feuillants. — L'ordre de Cîteaux. — La réforme à Clairvaux. — La réforme à Cîteaux. — Richelieu, général de l'ordre (1635). — Le Père Mussart et les Pénitents réformés. — La Trappe. — Sept-Fons. — 2° *Les monastères de femmes*. — Leur translation des champs à la ville. — Rumilly. — Tart. — Port-Royal.

II. — *Réforme du Clergé*. — 1° Le Père de Bérulle fonde l'Oratoire (1611). Les retraites spirituelles et la formation des prêtres. — Hommage de Bossuet à Bérulle. — L'esprit de l'Oratoire. — Le séminaire de Saint-Magloire. — Richelieu et l'œuvre des séminaires. — Condren et Bourgoing. — 2° Bourdoise et Saint-Nicolas du-Chardonnet. — Originalité de cette œuvre. — La *Bourse cléricale*. — 3° Saint Vincent de Paul. — Les Exercices des Ordinand. — Les conférences du Mardi. — Les Séminaires et la Mission. — 4° M. Olier et Saint-Sulpice. — 5° Le B. Jean Eudes. — La société de Jésus et de Marie (1643). — Conclusion.

La régénération d'un peuple exige, chez ceux qui l'entreprennent, des efforts continus, et un dévouement sans limites. C'était beaucoup qu'au début du XVII^e siècle, le Roi et les Évêques qui formaient comme la tête de la France, fussent disposés à ces efforts et à ce dévouement ; et ils l'étaient, nous l'avons dit. Henri IV mérite, à cet

égard, toute notre reconnaissance. Cela ne suffisait pas cependant. Si l'Épiscopat, même soutenu par Henri IV et plus tard par Louis XIII et Louis XIV, n'avait pas trouvé des collaborateurs, animés du plus pur esprit du christianisme, on n'eût pas vu la France renaître si rapidement de ses ruines et donner ce spectacle que je n'ose pas dire unique dans son histoire, — puisque cette histoire est faite de choses merveilleuses — mais enfin ce spectacle singulièrement glorieux tout de même d'une nation catholique, qui était la première du monde.

*Tout le
monde
collabore
à la
renaissance
religieuse de
la France.*

Quels furent ces collaborateurs des évêques dans la grande œuvre de renaissance chrétienne de notre pays ? Ils sont si nombreux qu'il est impossible de les citer tous ; ce qu'il faut dire, en voyant ce souffle irrésistible qui, d'un bout de la France à l'autre, tourne tant d'âmes vers Dieu et les arrache aux préoccupations vulgaires pour les élever en haut, c'est qu'à certaines heures, notre sol est vraiment d'une fécondité prodigieuse pour le bien, et sincèrement, en présence de tant de vertus, de tant d'œuvres de charité, qui jaillissent à l'envi de notre terre de France, pendant la première moitié du XVII^e siècle, je ne trouve pas d'autre explication que celle du poète :

Terre du dévouement, de l'honneur, de la foi,
Il ne faut donc jamais désespérer de toi ¹ !...

*Les Ordres
religieux,
le clergé,
les laïques.*

Ces collaborateurs du Roi et des Évêques, il faut les chercher à la fois dans les ordres religieux, dans le clergé séculier et dans les laïques.

Nous parlerons d'abord de la réforme des ordres religieux, car elle est la première en date, et ensuite de la réforme du clergé.

* * *

I. — Réforme des Ordres Religieux. — Comme il arrive dans les circonstances difficiles, les âmes de bonne volonté

1. Henri de BORNIER, *La Fille de Roland*.

s'unirent et se communiquèrent leurs projets. L'union fait la force. C'est de Paris que partit le mouvement, ou tout au moins c'est à Paris qu'il s'organisa. Les deux séjours de saint François de Sales à Paris en 1602 et en 1619, séjours qui, chaque fois, durèrent près d'une année, furent très féconds en résultats et le Saint vit se grouper autour de lui tous les hommes qui jouèrent un rôle actif dans cette réforme.

Pour être juste, cependant, il faudrait peut-être attribuer à deux provinces, qui n'étaient pas officiellement françaises, quoiqu'on y parlât français, le mérite d'avoir vu naître l'origine de ce mouvement. La Lorraine, comme la Savoie, possédait en l'an 1600 un grand saint. Si la Savoie avait François de Sales, la Lorraine avait Pierre Fourier, canonisé en 1900 par le pape Léon XIII.

Chanoine régulier de saint Augustin, Pierre Fourier *Saint Pierre
Fourier.* s'était lié d'amitié à Pont-à-Mousson, où il était professeur de théologie avec Servais de Laruelle¹ et Didier de Lacour. Le premier appartenait à l'ordre des Prémontrés, fondé par saint Norbert, l'autre à celui des Bénédictins. Les trois amis prirent ensemble la résolution de réformer leur ordre, et ils eurent le bonheur d'y réussir.

Pierre Fourier voulut rester toute sa vie curé de Matincourt. Dans cette paroisse, il fut ce que devait être au XIX^e siècle, à Ars, Jean-Baptiste Vianney ; il s'occupa des besoins matériels et spirituels de ses paroissiens, fonda pour eux une caisse de secours et d'assurances contre les accidents, sous le titre de *bourse de Saint-Evre*, arrêta les procès en servant d'arbitre entre les parties, fonda des écoles de garçons et de filles et établit la *Congrégation de Notre-Dame* pour l'instruction chrétienne des jeunes filles, congrégation qui compta bientôt en France plus de 80 maisons. La plus célèbre était celle de la rue de Sèvres, connue vulgairement sous le nom de Couvent des *Oiseaux*.

1. Ou *Layruels*, ou *Laruel*.

Mais en même temps il travaillait à la réforme des chanoines réguliers de Lorraine, et quand huit maisons déjà réformées se réunirent en chapitre à Lunéville pour assurer et répandre au loin la réforme, il fut élu malgré lui Supérieur Général de la nouvelle congrégation, dite *Congrégation de Notre Sauveur*. Cependant Pierre Fourier n'abandonna pas pour cela sa paroisse ; il se contenta d'y placer un vicaire, et s'y rendit lui-même aussi souvent que les missions qu'il donnait dans les Vosges et les affaires de sa Congrégation, le lui permettaient. Ses missions étaient renommées dans toutes ces contrées, et même dans toute la France. A Badonvillers, chef-lieu du comté de Salm, il ramena en six mois, au catholicisme toute la population qui était calviniste. On ne l'appelait partout que « le Bon Père de Mattaincourt ».

*Servais de
Laruelle,*

De leur côté, ses amis réformaient leur ordre. Servais de Laruelle, abbé de Sainte-Marie-aux-Bois, près de Pont-à-Mousson, réforma son abbaye de Prémontrés, et sa réforme, approuvée par Paul V, se répandit de là en France, dans les Pays-Bas et jusqu'en Autriche ¹.

*Didier de
Lacour.*

Didier de Lacour, simple religieux bénédictin de l'abbaye de Sainte-Vanne, près de Verdun, entré à dix-huit ans dans cet ordre fameux, pratiquait dans toute sa rigueur, la règle de saint Benoît. Devenu prieur en 1598, il résolut de réformer Sainte-Vanne et il y réussit. Le pape Clément VIII l'approuva.

*La
Congrégation
de
Sainte-
Vanne.*

D'anciens bénédictins, des jeunes gens, des hommes du monde vinrent se mettre sous sa conduite. Les Bénédictins de Lorraine réformés prirent le nom de *Congrégation de Sainte-Vanne*. Leur réputation de sainteté se répandit en France, et bientôt plusieurs abbayes, voulurent suivre, comme celle de Lorraine, la règle primitive et demandèrent à Didier de Lacour de leur envoyer de ses religieux. La première abbaye française qui se réforma fut celle de Saint-Augustin de Limoges en 1613, puis bientôt celles de Saint-Faron de Meaux, de Saint-Pierre de Jumièges et de Bernay.

1. ROHRBACHER, *Hist. de l'Église*, t. XXV, p. 205 et suiv.

Mais comme il était peu séant que les abbayes de France fussent soumises à un Supérieur résidant en Lorraine, car la Lorraine obéissait à son duc, on décida qu'en France, à l'imitation de la Congrégation de Sainte-Vanne, l'ordre réformé prendrait le nom de *Congrégation de Saint-Maur*, Congrégation de

Le pape l'approuva en 1621, et chargea le pieux cardinal de La Rochefoucauld, grand aumônier de France, et abbé de Sainte-Geneviève, d'introduire cette réforme dans toute la France. En peu de temps, la Congrégation de Saint-Maur réformée compta 180 abbayes ou prieurés conventuels ¹. Saint-Maur.

Dom Bérard et Dom Grégoire Tарisse doivent être cités en première ligne avec Dom Didier de Lacour, parmi les ouvriers de cette glorieuse réforme. La Rochefoucauld, Bérulle et Richelieu en furent les auxiliaires intelligents et zélés. C'est grâce au secours de Richelieu que la Congrégation de Saint-Maur put s'annexer les deux premières abbayes de France, l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés en 1631, et celle de Saint-Denis en 1633. C'est également sur les conseils de Richelieu, que Dom Tарisse, supérieur Dom Tарisse. général en France, orienta très nettement les Bénédictins de Saint-Maur dans la voie de l'érudition, et l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, qu'il enrichit d'un grand nombre de livres et de manuscrits, devint comme la tête de cet immense atelier, dont les succursales étaient répandues dans toute la France, et où furent menées à bien, grâce à la collaboration commune, des œuvres gigantesques qui font encore autorité aujourd'hui. (Nous aurons d'ailleurs à y revenir en parlant de la science au XVII^e siècle.) Saint-Germain-des-Prés.

Le cardinal de La Rochefoucauld, dont je viens de pro- Le cardinal noncer le nom, n'avait pas seulement reçu du Pape Grégoire de La XV le pouvoir de réformer l'Ordre des Bénédictins. Nommé commissaire pontifical pour toute la France, il entreprit la réforme de tous les anciens ordres religieux, c'est-à-dire Roche-foucauld.

1. IAGER, *op. cit.*, t. XVI, p. 457 ; LAVISSE, *Histoire de France*, t. VI, p. 379.

de tous les monastères qui suivaient la règle de saint Benoît, de saint Bernard et de saint Augustin ou encore, comme portent plusieurs brefs du Pape, « les monastères des ordres de saint Augustin, saint Benoît, Cluny et Cîteaux ¹ ». Louis XIII, comme son père Henri IV, prit une part directe et personnelle à cette réforme. Pour favoriser la tâche du cardinal de La Rochefoucauld et pour régler les difficultés, qui pourraient surgir dans l'application des règlements du cardinal, le Roi nomma une commission composée de quatre évêques, six conseillers d'État, et deux maîtres des requêtes. De son côté, le cardinal, afin de faire une œuvre solide et durable, et adaptée aux besoins de chaque ordre, s'était adjoint pour l'élaboration des règlements généraux qu'il méditait, un conseil composé d'un Chartreux, Dom Adam Oger, d'un Bénédictin, d'un Jésuite, le Père Étienne Binet, d'un Feuillant, Dom Eustache Asseline, d'un Dominicain, le Père Carré, d'un Minime, le Père Guérin (1623). Il faut dire en passant à l'honneur des Chartreux, qu'ils n'avaient pas besoin de réforme et que leur ordre avait conservé la discipline primitive. Les Jésuites n'en avaient pas besoin non plus, et le Père Binet qui faisait partie du conseil, fut un de ceux qui agirent le plus énergiquement pour la réforme, et l'un des meilleurs auxiliaires du commissaire pontifical. Les autres ordres se réformèrent soit spontanément, soit sur l'ordre du cardinal de La Rochefoucauld, bientôt secondé d'une manière très efficace par l'entrée aux Affaires du cardinal de Richelieu en 1624.

Le cardinal de La Rochefoucauld, chargé de réformer les abbayes de France, ne pouvait manquer de commencer

1. Outre les Bénédictins de Sainte-Vanne et les Bénédictins de Saint-Maur, il faut signaler l'ordre de Cluny, réformé en 1621, par Dom Jacques de Veni-d'Arbouze. Richelieu, qui fut nommé abbé de Cluny en 1629, eût désiré vivement réunir ces trois branches de l'ordre de Saint Benoît : Sainte-Vanne, Saint-Maur et Cluny en un seul grand ordre dont il eût été le général, mais il ne put réussir pour la Lorraine, dont le duc, pendant la Guerre de Trente ans, était allié aux ennemis de la France. Il unit cependant l'Ordre de Cluny à la Congrégation de Saint-Maur en 1636.

la réforme par sa propre abbaye de Sainte-Geneviève, l'une des plus anciennes et des plus illustres de France, puisqu'elle remontait à sainte Clotilde, et qu'elle avait eu à l'origine pour mission de desservir la basilique qui possédait les tombeaux de Clovis et de sainte Geneviève, en attendant qu'elle s'enrichît des reliques de sainte Clotilde elle-même. Nommé malgré lui à cette abbaye par Louis XIII en 1619, il commença immédiatement à faire des conférences aux chanoines réguliers de saint Augustin, sur les obligations de leur état. Il fit venir en 1624 douze religieux de l'abbaye de Saint-Vincent de Senlis, déjà réformée. Il était évêque de Senlis depuis 1606. Devenu cardinal, il avait dû, en effet, pour se rapprocher de Paris, échanger son évêché de Clermont pour celui de Senlis ¹. Ces douze religieux, qui avaient à leur tête le Père Faure, furent les ouvriers de cette illustre réforme qui allait faire de Sainte-Geneviève un chef d'ordre nouveau qu'on appela *la Congrégation de France*, et qui compta bientôt 97 anciens monastères.

*Réforme
de
Sainte-Gene-
viève.*

*La
Congrégation
de France.*

Le Cardinal de La Rochefoucauld et le Père Faure firent pour toute la France ce que saint Pierre Fourier avait fait pour la Lorraine. Le Val des Écoliers, ancien chef d'ordre du diocèse de Langres, n'ayant pas voulu se réformer spontanément fut réuni d'autorité, par l'ordre du Pape et du cardinal, à la Congrégation de France en 1637.

Cet ordre des chanoines réguliers de Saint-Augustin réformés fut divisé en quatre provinces: Province de *France*, Province de *Bretagne*, Province de *Champagne*, et Province de *Bourgogne*. Les plus célèbres monastères dans la province de France étaient : Sainte-Geneviève de Paris, Sainte-Catherine de Paris, Notre-Dame de Livry, Saint-Vincent et Saint-Maurice de Senlis, Saint-Quentin-les-Beauvais, Saint-Acheul, Saint-Martin d'Amiens, Notre-Dame de Beaugency, la Madeleine de Châteaudun. Dans la province de Bretagne, Saint-Lô et la Madeleine de Rouen, Notre-Dame de Corne-

1. Il fit cet échange avec M. Roze, év. de Senlis. Cf. P. DE LA MORINIÈRE *Vie du Cardinal de La Rochefoucauld*, in 4°, 1646.

ville, l'abbaye de Saint-Lô, Notre-Dame de Montmorel, Saint-Denis de Rennes, Saint-Jacques de Montfort, Sainte-Catherine de Laval. En Champagne, Saint-Martin d'Épernay, Saint-Denis de Reims, Saint-Loup de Troyes, Notre-Dame de Châtillon-sur-Seine, le Val des Écoliers, Saint-Pierre et Saint-Eusèbe d'Auxerre, Saint-Jean de Sens, Saint-Crépin de Soissons, Saint-Barthélemy de Noyon. Et enfin dans la province de Bourgogne, Saint-Symphorien d'Autun, Saint-Martin de Nevers, Saint-Ambroise de Bourges, Notre-Dame de Pébrac, la cathédrale d'Uzès, Saint-Gérald de Limoges, La Celle-Saint-Hilaire, l'abbaye de Toussaint d'Angers, etc. ¹.

Les génovéfains entreprirent deux grandes œuvres au XVII^e et au XVIII^e siècle :

1^o La Bibliothèque Sainte-Geneviève, qui, grâce aux savants religieux Fronteau, Lalemant et surtout du Molinet, devint une des plus importantes de Paris. Dès la fin du XVII^e siècle, on y avait joint un cabinet renfermant des collections d'antiquités : médailles, mesures, poids, monnaies romaines et grecques. Elle renfermait aussi des collections de coquillages, minéraux, etc. La bibliothèque n'était pas publique. Cependant les Génovéfains y admettaient volontiers les travailleurs. « M.M. de Sainte-Geneviève, lit-on dans l'almanach royal de 1756, se font un honneur et un devoir d'en partager les richesses avec les savants qui veulent étudier ». En 1759 elle fut ouverte au public les lundis, mercredis et vendredis. Quant au cabinet des antiquités, il s'ouvrait également aux visiteurs les lundis et mercredis.

2^o La seconde œuvre importante à laquelle les chanoines réguliers de Sainte-Geneviève donnèrent leurs soins au XVIII^e siècle fut la construction de la nouvelle église Sainte-Geneviève, que la Révolution laïcisa bientôt sous le nom de Panthéon.

1. Cf. FÉRET. *L'abbaye de Sainte-Geneviève et la Congrégation de France* t. II, p. 123.

Une réforme qui fit alors beaucoup de bruit par son austérité extraordinaire fut celle de Notre-Dame des Feuillants. Elle fut, dans l'Ordre de Cîteaux, la plus importante, puisqu'elle a formé un ordre distinct et séparé qui est devenu une branche de l'Ordre cistercien.

*Les
Feuillants.*

Dom Jean de la Barrière fut l'auteur de cette réforme. Il avait reçu en commendé l'abbaye de Feuillant au diocèse de Rieux en Languedoc, en 1562 ; mais en 1573, il n'en voulut plus toucher les revenus, et fit sa profession solennelle au monastère d'Aune, au diocèse de Toulouse, puis retourna à son abbaye pour la réformer. Son succès fut tel que les religieux revinrent à la ferveur des temps héroïques de Cîteaux. Quelques-uns même allèrent trop loin dans cette voie. Outre l'usage des haïres et des disciplines, les religieux allaient pieds nus, sans sandale, avaient toujours la tête nue, dormaient tout vêtus sur des planches, et prenaient leurs repas à genoux sur le plancher. « Il y en avait même, écrit Hélyot, qui pour se mortifier davantage ne buvaient que dans des crânes de morts accommodés en forme de tasses. Ils ne se servaient que de vaisselle de terre. Ils étaient si fervents qu'ils ne voulaient manger ni œufs, ni poissons, ni beurre, ni huile, ni même du sel, se contentant pour toute nourriture de potage fait avec des herbes, cuites seulement à l'eau et avec du pain d'orge pétri avec le son. Enfin ils retranchèrent l'usage du vin ¹. » Henri III les protégea et les établit rue Saint-Honoré, en 1588.

Clément VII modéra les constitutions; parce qu'il avait appris que quatorze religieux étaient morts dans l'abbaye de Feuillant en une semaine. L'abbaye de Feuillant devint chef d'ordre et un grand nombre de monastères furent fondés en France, en particulier à Paris, Lyon, Rouen, Soissons, Fontaine-les-Dijon, lieu de naissance de saint Bernard et même en Italie. Urbain VIII, en présence de ce grand nombre de monastères, divisa en 1630 l'ordre des

1. HÉLYOT. *Histoire des Ordres monastiques*, t. V, p. 401.

Feuillants en deux congrégations différentes : les Français sous le titre de *Notre-Dame des Feuillants*, les Italiens sous le titre de *Réformés de Saint-Bernard*.

Tandis que les Feuillants attiraient l'attention générale par leur austérité, que devenait l'Ordre de Cîteaux dont ils s'étaient séparés ?

Les ordres religieux se réformèrent, vous ai-je dit, soit spontanément, soit sur l'ordre positif et par suite de l'intervention directe du cardinal de La Rochefoucauld et du cardinal de Richelieu. Si je vous disais, en effet, que tous les abus disparurent immédiatement et que tous les anciens ordres se réformèrent spontanément, vous ne me croiriez pas. Ce ne serait pas « humain », ce serait héroïque, et l'héroïsme, nous ne le savons que trop, ne jaillit pas à jet continu de la nature humaine. Peut-être aussi fut-on parfois trop sévère dans la réforme de certains ordres anciens, au sujet du retour aux observances primitives, en particulier du jeûne perpétuel, de l'absence de viandes et de vin, et des autres mortifications extérieures, et Richelieu, qui avait favorisé le retour à la stricte observance, reconnaissait dans son *Testament politique* que parfois une réforme mitigée était préférable et présentait plus de chances de durée.

L'Ordre de Cîteaux.

Sans prétendre pénétrer les secrètes pensées de Richelieu au moment où il écrivait son *Testament politique*, il est permis de croire qu'il pensait à l'Ordre de Cîteaux dont il était Abbé et Général depuis 1635. La réforme, en effet, y avait été laborieuse, et une lutte très vive s'y était produite entre les anciens religieux partisans du *statu quo* ou d'une réforme mitigée, et les jeunes religieux, qui avec le bel enthousiasme de la jeunesse réclamaient le rétablissement de la règle dans sa pureté primitive. L'Ordre de Cîteaux, l'un des plus illustres par la renommée de son fondateur, saint Bernard, par les Papes qu'il avait donnés à l'Église, et par le nombre considérable de ses abbayes répandues dans le monde entier (plus de 3.000 en 1625), était loin, en effet, de son ancien idéal monastique. Sans doute, il

comptait de bons religieux et d'édifiantes individualités, mais l'Ordre, dans son ensemble, avait besoin de réforme. Le cardinal de La Rochefoucauld se heurtait à l'hostilité ouverte d'un grand nombre de Cisterciens. Il n'est pas de stratagèmes, de brigues, de calomnies qui ne leur parussent légitimes pour le perdre dans l'esprit du Roi et éluder la réforme. Sûr de l'appui de Louis XIII, le pieux cardinal allait de l'avant, et finissait par avoir raison des révoltes, mais il faut reconnaître que Cîteaux et Clairvaux lui causèrent bien des difficultés aux alentours de 1625.

Il arriva en effet, qu'à six mois d'intervalle, Nicolas Boucherat, abbé de Cîteaux, général de l'Ordre, et Denis Largentier, abbé de Clairvaux, c'est-à-dire les deux personnages les plus importants de l'Ordre tout entier, vinrent à mourir. L'élection de leurs successeurs prenait de ce fait une importance exceptionnelle, car les deux défunts s'étaient montrés favorables à la réforme, en avaient conféré à Paris avec le cardinal de La Rochefoucauld, et avaient même rédigé et signé chez lui, en son abbaye de Sainte-Geneviève, un projet fort explicite. Les religieux visés, les anciens principalement, avaient protesté, et le chapitre général de l'Ordre avait en 1623, « rescindé, cassé, et annulé tout ce qui avait été fait par eux en cette affaire ». Néanmoins les deux abbés, encouragés par La Rochefoucauld et par Étienne Maugier, abbé de la Charmoye, qui, le premier de tout son ordre, avait réformé son abbaye, avaient essayé d'introduire un commencement de réforme, en faisant surtout appel à la bonne volonté des jeunes religieux. Qu'allait-il advenir, si leurs successeurs, loin de continuer leur œuvre, la réduisaient à néant, et laissaient les abus se perpétuer ? — Telle était la question qui se posait en 1625.

A Clairvaux, le vieil abbé avait cru prévenir les difficultés que sans doute il prévoyait, en faisant élire en 1621, son neveu Claude Largentier, pour coadjuteur avec future succession. Mais celui-ci, jeune bachelier de Sorbonne, soit qu'il craignît l'hostilité des anciens religieux, soit que per-

*La réforme
à
Clairvaux.*

sonnellement il fût hostile à la réforme, tout en promettant à son oncle de marcher sur ses traces, donnait en même temps des gages aux adversaires de la réforme, de sorte qu'à la mort de l'abbé, un schisme se produisit. Quinze jeunes religieux députèrent à Paris l'un d'entre eux pour demander au cardinal de La Rochefoucauld « un abbé capable de les maintenir dans la régularité où ils étaient ». Le cardinal les prit sous sa protection et leur permit de s'assembler pour prendre les résolutions qu'ils jugeraient nécessaires pour la conservation de la régularité. De leur côté, les anciens religieux adressèrent des remontrances au Roi pour se plaindre du Cardinal et affirmer que la première élection, celle de Claude Largentier, était valide, et qu'on ne pouvait en faire une autre qui fût canonique. « Comment, s'écriaient-ils, peut-on priver tous les anciens de voix active et passive et donner pouvoir à quinze nouveaux venus de choisir un abbé de Clairvaux, supérieur de plus de 800 abbayes, qui sont de sa filiation, et qui en dépendent immédiatement, tant en France, en Italie, en Espagne, qu'autres pays étrangers ¹ ? » Et selon le procédé ordinaire, ils essayaient de se justifier en accusant les autres. D'après eux, l'auteur de tous ces troubles était l'abbé de la Charmoye, qui avait l'oreille du Cardinal de La Rochefoucauld. « Il est toujours, écrivaient-ils au Roi, à courir de çà de là, entreprendre les affaires des moniales, résidant ordinairement en leurs couvents, et à l'heure présente, pendant qu'il s'efforce de détruire l'abbaye de Clairvaux par ses menées, il fait le surintendant des bastimens des Dames du Port-Royal qui font transporter leur monastère au faubourg Saint-Jacques, où l'abbé de la Charmoye employe tout son temps plus à détruire qu'à édifier ² ». Quant aux jeunes religieux qui voulaient la réforme, ils les accusaient de pratiquer l'abstinence pendant le jour et de « faire tourner la broche » pendant la nuit. Enfin — argument suprême —

1. Bib. Nat. Ld 17 Pièce, 1625.

2. Bib. Nat. Ld 17, 14, Pièce, p. 28.

pour toucher Louis XIII, ils allaient jusqu'à évoquer le Roi d'Espagne qui devait être dans cette affaire ; on voulait donc les forcer à vivre à l'espagnole!... Et plus de 3.000 couvents que comptait l'ordre de Cîteaux, au lieu de dépendre de la France, obéiraient au Roi d'Espagne!...

Qui prouve trop ne prouve rien. Cependant la question était embarrassante. Un document inédit du 8 avril 1625, nous montre qu'à cette date, le cardinal ne désespérait pas d'obtenir la cassation de l'élection, car il considérait le monastère comme «dépourvu d'abbé». En attendant la solution de cette affaire, l'abbé de Clairlieu fut nommé administrateur de l'abbaye, et il le resta jusqu'en 1626, date à laquelle le Roi confirma enfin l'élection de Claude Largentier. Rome, en effet, n'alla pas jusqu'à faire élire un autre abbé, dont la tâche eût sans doute été rendue impossible. Claude Largentier une fois confirmé dans sa charge négocia secrètement avec le cardinal de La Rochefoucauld, et d'accord avec lui n'imposa aux anciens religieux qu'une réforme mitigée, mais laissa les jeunes religieux libres de suivre la stricte observance. Il les y encouragea même, puisqu'en 1633, les anciens lui reprochaient d'avoir «fait aller quantité de novices de divers monastères audit Clairvaux¹ ». Lorsque ces derniers furent les plus nombreux, la stricte observance finit par s'établir.

A Cîteaux, l'élection de 1625 avait été plus désastreuse encore, si l'on en juge par les plaintes innombrables qu'elle souleva. Certaines familles parlementaires de Dijon se croyaient le droit d'intervenir dans cette élection². Les Bossuet et les Bretagne en particulier, se heurtèrent au Président de la Berchère, qui réussit à faire triompher son candidat, Pierre Nivelles, abbé de Saint-Sulpice, au diocèse de Belley. Deux lettres, jusqu'ici inédites du sieur Bossuet et du sieur Bretagne, donnent sur cette élection de curieux

*La réforme
à
Cîteaux.*

1. Bib. S.^e Geneviève, ms 3247, f^o 421.

2. Cette histoire montre les inconvénients qui résultaient parfois de cette intervention des laïques dans les nominations aux dignités ecclésiastiques.

détails. Comme ils avaient été évincés, il faut sans doute faire quelques réserves, mais il y a aussi assurément une part de vérité.

« Mon pouvoir, écrivait Bretagne, le 8 novembre 1625, (cinq jours après l'élection) à son cousin Bouthillier, conseiller du Roy et secrétaire des commandements de la Reine Mère à Paris, mon pouvoir, mes prières et celles des amis et serviteurs de l'Ordre de Cîteaux, la qualité et prudence des directeurs de cet acte, ont été fort inutiles contre les violences pratiquées depuis six mois en ça par les plus grandes puissances de cette ville et leurs ministres et adhérens. Ne pouvant faire nommer leur fils et neveu « général de l'Ordre » parce que le Roi ne l'aurait pas souffert, ils ont estimé que s'ils n'étoient titulaires en effet, il fallait sous le nom de quelque idiot, jouir par effet de ce bénéfice et du revenu de cette abbaye... Ils ont fixé leur choix sur l'abbé de Saint-Sulpice, fils d'un libraire de Troyes, bon cloistrier et moine aucunement hypocondriaque, qui sçait bien dire son bréviaire, mais dépouillé de toutes qualités requises à un général d'ordre et abbé de Cîteaux... M. le conseiller Bossuet estant allé à Cîteaux voir son fils religieux, ne put entrer. Monsieur son fils, conseiller aussi au Parlement, désireux de voir son frère, reçut un pareil traitement; on luy ferma la porte. Autant on fit aux autres parents des religieux. » Enfin il y aurait eu des distributions d'argent pour acquérir des suffrages à l'abbé de Saint-Sulpice et même « des artifices monstrueux et diaboliques ». « Quant à la femme du président de La Berchère, peu capable de retenir son secret, elle a dit en divers endroits que si M. de Saint-Sulpice estoit nommé abbé de Cîteaux, son mary et elle, luy donneroient ce qu'il falloit pour son plat, et mettroient ordre à la maison, et au surplus que M. le cardinal de La Rochefoucauld estoit une vieille souche qui tomberoit bientôt par terre, et qu'alors elle et son mary retourneroient à leur premier dessein. ¹ » Ai-je besoin d'ajouter

1. Bib. S^{te} Geneviève ms 3247, f^o 117

que ce dernier projet fut déjoué par le cardinal de La Rochefoucauld qui s'obstina à vivre vingt ans encore et ne mourut qu'en 1645, âgé de quatre-vingt-sept ans.

A la suite de cette élection, 26 religieux firent appel au Pape, et énumérèrent six motifs de cassation, parmi lesquels ceux dont nous venons de parler. Le Pape, à la suite de leur requête, adressa, le 30 décembre, un bref au cardinal, pour l'examen de cette affaire.

L'élection cependant ne fut pas annulée. Il est probable que Richelieu intervint ; il songeait sans doute déjà à devenir général de l'Ordre, et à mettre l'autorité que lui donnerait cette charge, au service de la réforme. Rome agit, selon sa coutume, avec lenteur et patience. Elle supporta Pierre Nivelles, mais profita habilement des circonstances pour diminuer son autorité. A son grand désespoir, il vit le Pape soustraire à sa juridiction plusieurs abbayes de femmes et les placer sous l'autorité de l'ordinaire, afin d'assurer la réforme dans ces abbayes, entre autres l'abbaye de Tart, au diocèse de Langres, celle du Lys au diocèse de Sens, celle de Port-Royal au diocèse de Paris. Enfin, en 1635, Richelieu échangea son évêché de Luçon avec Pierre Nivelles, pour le titre d'abbé de Cîteaux et général de l'Ordre. Pierre Nivelles fut-il enchanté de partir pour Luçon ? Il est permis d'en douter, car à beaucoup de points de vue il perdait au change ¹. Mais les désirs de Richelieu n'étaient pas de ceux qu'on discutait. Si Pierre Nivelles s'en aperçut, l'Ordre de Cîteaux ne tarda pas à s'en apercevoir à son tour, car le nouveau général se prononça énergiquement pour

*Richelieu
général de
l'Ordre
(1635).*

1. Richelieu lui-même avait écrit à Madame de Bourges, au début de son séjour à Luçon : « Je vous puis assurer que j'ai le plus vilain évêché de France, le plus crotté et le plus désagréable... Il n'y a ici aucun lieu pour se promener, ni jardin, ni allée, ni quoi que ce soit, de façon que j'ai ma maison pour prison. »

Parmi le monde ecclésiastique courait ce proverbe plaisant

Beati qui habitant urbes

Exceptis Luçon, Séz et Maillezais.

Cf. Abbé GRENTE, *Jean Bertaut, évêque de Séz*, pp. 62 et 392

la stricte observance qui fut établie au couvent des Bernardins de Paris, à Cîteaux et dans plus de trente monastères. Mais à sa mort les mêmes divisions se reproduisirent et l'Ordre de Cîteaux resta dès lors partagé en deux fractions : les religieux de la *stricte observance* et les autres, ceux de l'observance modérée ou mitigée ou encore de la *commune observance*. Un bref d'Alexandre VII, du 19 avril 1666, régla définitivement cette situation.

Je me suis étendu avec quelques détails sur les péripéties de la réforme de ce grand Ordre, parce qu'on y voit mieux peut-être à quelles difficultés de toutes sortes se heurtaient les réformateurs, et comment, dans certains cas, par suite du jeu de la liberté humaine, les réformes ne pouvaient se faire très rapidement. Elles se faisaient cependant.

Heureusement, dans d'autres cas, elles étaient spontanées ou à peu près, et alors une année ou deux suffisaient pour assurer un changement complet.

Le Père Mussart et les Pénitents réformés. Une communauté qui se réforma alors, et prit une certaine extension, est celle des *Pénitents réformés du Tiers-Ordre de saint François*. Ce fut un Parisien, le Père Vincent Mussart, qui introduisit la réforme et fonda au village de Picpus, alors en dehors de Paris, un couvent, qui devint le chef de l'Ordre. Louis XIII posa la première pierre de l'église de Picpus en 1611 ; le P. Mussart établit en France 34 couvents d'hommes, et plusieurs de femmes, et à la fin du siècle cette congrégation du Tiers-Ordre de saint François comptait 60 couvents d'hommes.

Réforme de la Trappe. Une autre réforme célèbre, quoique plus tardive, fut celle de la Trappe, opérée en 1660 par Armand Jean le Bouthillier de Rancé qui, après une jeunesse mondaine, donna pendant 40 ans, l'exemple de la pénitence et reçut à la Trappe un grand nombre d'Évêques et de hauts personnages de la Cour qui allaient faire des retraites sous sa conduite. Bossuet, vous le savez, au milieu des exercices d'une vie si remplie, trouvait le temps de faire de fréquents

voyages à la Trappe ; il s'y rendait tantôt seul, tantôt avec quelqu'un de ses amis : M. de la Broue, évêque de Mirepoix, l'abbé de Langle, qui devint évêque de Boulogne, l'abbé Fleury, l'abbé de Langeron. Il aimait à dire que c'était le lieu où il se plaisait le plus après son diocèse ¹.

Un digne émule de l'abbé de Rancé, Eustache de Beaufort, avait entrepris la réforme de l'abbaye cistercienne de Sept-Fons, en même temps que ce dernier commençait celle de la Trappe. Cette réforme réussit parfaitement, et beaucoup d'hommes des régions du centre et du midi, à qui le monde n'avait pas donné ce qu'il promettait, se retirèrent dans ce célèbre monastère pour y trouver comme à la Trappe, avec l'oubli du monde, la paix du cœur. L'abbaye de Sept-Fons ne comptait plus que quatre religieux, lorsqu'y entra Eustache de Beaufort ; elle en comptait cent vingt, quand il mourut.

Sept-Fons.

Les anciens monastères de femmes également revinrent peu à peu à leur première ferveur. Nous avons vu dans la leçon précédente combien les abbayes bénédictines de femmes avaient besoin de réforme. La plupart de ces abbayes étaient situées à la campagne où elles possédaient des propriétés foncières ; cet isolement, joint à l'absence de directeurs pieux et instruits, favorisait les abus. Aussi bientôt un mouvement irrésistible se créa pour transporter les monastères « des champs à la ville ». Presque toutes les abbayes réformées s'établirent dans la ville voisine du monastère primitif, et vécurent d'une vie fort édifiante. Là, en effet et là seulement, était le remède. C'est ce qu'écrivait de Grenoble en 1623, le vicomte de Pasquiers au cardinal de La Rochefoucauld. Cette lettre est si sage et si représentative des idées de réforme qui étaient dans l'air, que nous la reproduisons en grande partie.

Les monastères de femmes.

Leur translation des champs à la ville.

1. PICOT, *op. cit.*, II, 346.

Monseigneur,

J'entends avec une merveilleuse joye combien vous, digne protecteur de l'Ordre de Cisteaux, inclinez à la réforme dudit Ordre, et principalement des religieuses, lesquelles par la lycence des champs se portent comme publiquement à des désordres pleins de scandalle. .

... Ces désordres ne proviennent que de l'inobservance des règles de ce saint ordre, auxquelles on ne soumettra les religieuses, principalement qu'en les fermant dans les villes, selon le S^t Concile de Trente, sinon pour y observer les règles entyères en leur rigueur, au moins pour y recevoyr ce principe de réformation qui consiste à se sevrer de la vue et fréquentation des hommes et des vanités du monde, qui les acheminera à sy grande perfection, à l'ayde de tant de pieux et dévots religieux dont les villes abondent que la mesme réformation leur deviendra délices.

Donnez le commencement glorieux à la réforme, Monseigneur, vous employant et près du Roy et envers Sa S^{te} pour faire enclorre dans les villes les couvents de la campagne qui le peuvent plus commodément souffrir, attendant que les plus grands monastères s'y puissent transporter.

Ces villes en deviendront plus belles, ornées de tels édifices, et meilleures, quand les fruits de telles fondations y seront consommés et la dévotion mieux cultivée par les beaux et religieux esprits dont les villes abondent, comme j'ay dict.

Il n'y aura point de changement en l'Ordre lequel on craint tant, synon aux mœurs et en l'habitation, comme il est arrivé à l'abbaye du Tart qui s'est retirée à Dijon.

*Réforme
des Ayes
à Rumilly.*

J'ay quelque cognoissance des affaires dont je vous escriis, ayant une fille que le Roy entendoit devoir succéder à l'abbaye des Ayes près de cette ville, qui en est sortye par les raisons susdites pour prendre la réforme à Rumilly où le feu bien heureux Monsieur de Genève l'avoit establie sans le sceu, au moins sans l'autorité de Monsieur de Cisteaux, donnant la plassage et retraite à celles dudit Ordre qui s'y vouloyent réformer, aydées pour leur entretènement de leurs seules pensions où elles vivent très bien.

Depuis cest establissement, Monsieur l'abbé de Tamiers leur supérieur y a esté, l'approuvant assez, mais ne voullant pas que l'on y recoyve des nouvelles religieuses, croys je attendant la retraite aux villes de tous les couvents qu'on y pourra pousser, comme des Ayes en cette ville, et de S^{te} Catherine à Nessy (Annecy) ou Rumilly, ainsy des aultres.

Je n'ay rien avancé pour la retraite de ma ditte fille en cette ville, où elle vouloyt jetter un fondement de réforme, attendant le règlement universel auquel vous tendez, et où je prie à Dieu qu'il

vous fasse la grâce de parvenir, et à moy au moyen de vous tesmoigner par mes très humbles services que je suis en effet

Monseigneur,

Vostre très humble et très obéissant serviteur

PASQUIERS.

A Grenoble, le 24 novembre 1623.

J'ay oblié à vous dire, Monseigneur, que vendant la cinquième partye des fonds des couvents de la campagne pour employer au bastiment des mesmes couvents dans les villes, les relligieuses vivront mieux dans les dittes villes pour les quatre cinquiesmes restantes qu'aux champs avec tout leur revenu, où les visites des parents et aultres consomment plus que du tyers de leur revenu¹.

Après cette réforme établie à Rumilly par saint François *Réforme de Tart à Dijon.*
de Sales, l'abbaye de Tart, en Bourgogne, à laquelle cette lettre fait allusion, est en effet l'une des premières qui se réforma en 1623, grâce à l'action combinée de l'Évêque de Langres, de Madame de Pourlan et de sainte Jeanne de Chantal. A peine la Communauté fut-elle établie à Dijon que toute la ville fut dans le ravissement à la vue du changement qui s'était opéré en moins d'une année. Et cette réforme des Bernardines de Tart ne se démentit pas un seul instant jusqu'à la Révolution². La renommée de *Réforme de Port-Royal des-Champs à Paris.*
cette réforme arriva à Port-Royal-des-champs, et Angélique Arnauld, pour imiter les religieuses de Tart, transféra son monastère des Champs à la ville en 1625, et s'installa Rue Saint-Jacques, où elle fit bâtir le monastère de Port-Royal de Paris qui a donné son nom au Boulevard de Port-Royal et qui est aujourd'hui la Maternité. Vous savez que la mère Angélique alla si loin dans cette réforme, qu'elle dépassa la mesure de la sagesse, et fut plus sévère que l'Église elle-même. Mais au début, l'exemple qu'elle donna fut

1. Bibl. S^{te} Geneviève, ms. 324, f^o 79.

2. Voir le récit de cette réforme dans notre ouvrage *Sébastien Zamet, évêque de Langres*, ch. VIII, p. 183-200.

salutaire, et amena partout la réforme des vieilles abbayes. Elle envoya des religieuses au Lys, à Maubuisson, à Gomerfontaine, etc.

*Congrégations
nouvelles.*

A côté de cette réforme des anciens ordres, ce qui est intéressant à noter c'est la magnifique floraison de fondations nouvelles qui surgissent à cette époque sur tout le sol de la France. Le Pape avait demandé qu'en expiation des actes de vandalisme et des sacrilèges commis dans les abbayes par les Protestants pendant les guerres de religion, un nouveau monastère fût établi dans chaque diocèse. Le désir du Pape fut comblé et largement dépassé. Ces nouvelles congrégations soit actives, soit contemplatives, issues de la situation de l'Église et de ses besoins d'alors, existent encore pour la plupart. Nous en parlerons avec quelques détails dans la prochaine leçon.

Je veux maintenant vous faire voir, découlant pour ainsi dire de la réforme de l'épiscopat et des ordres religieux, la réforme du clergé séculier.

* * *

II. — Réforme du Clergé. — De même qu'en Lorraine, le pieux triumvirat de Fourier, Laruelle et Lacour à Pont-à-Mousson, avait été le point de départ des réformes que je viens de vous exposer, de même à Paris, les échanges de vues et les pieux entretiens de trois hommes de Dieu, trois amis de saint François de Sales, Pierre de Bérulle, Adrien Bourdoise et Vincent de Paul allaient être le point de départ de la réforme du clergé séculier. Vers 1611, ils se réunissaient et après avoir prié et médité ensemble, se décidaient, pour donner aux évêques les auxiliaires dont ils avaient besoin, à créer, le premier, l'Oratoire de Jésus, le second la Communauté de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, le troisième, la Société des Prêtres de la Mission. Le P. de Bérulle trouvait nécessaire de fonder une congrégation de prêtres savants et vertueux, qui seraient pour les autres, comme de vivants

modèles et travailleraient au bien général par leurs prédications aux fidèles, et par l'enseignement donné aux jeunes gens du monde et aux futurs prêtres. Adrien Bourdoise, en faisant vivre en communauté les prêtres des paroisses, voulait entretenir en eux le zèle sacerdotal et la sainteté de la vie. Vincent de Paul, frappé de la nécessité d'évangéliser les campagnes, songeait à fonder une compagnie de prêtres missionnaires ¹.

Comme il arrive presque toujours, les commencements de ces œuvres furent modestes ; c'est l'histoire du grain de sénévé de l'Évangile. Ce fut Pierre de Bérulle qui agit le premier. Le 11 novembre 1611, il fondait l'Oratoire de France, prolongement de celui de Rome, institué par saint Philippe de Néri. « Le soir du 10 novembre, nous dit une relation manuscrite de la fondation due au Père Bourgoing, six prêtres se trouvaient réunis dans la maison du Petit Bourbon, rue Saint-Jacques ². C'étaient MM. de Bérulle, Bence, Gastaud, Bourgoing, Métezeau et Caron, curé de Beaumont, qui se retira un an après. Le lendemain, fête de saint Martin, l'oraison eut lieu de grand matin, puis la sainte messe, et les trois bonnes dames, comme les trois Maries ³, Madame de Maignelay, Madame d'Autruy et Mademoiselle Acarie vinrent communier avec Madame de Marillac... Le Père Coton, lors confesseur du Roy, vint aussitôt nous voir et embrasser tous avec grand témoignage d'amitié, et remarqua en tous beaucoup de ferveur au renouvellement de la prière sacerdotale du Sauveur qui fut le sujet de l'entretien ⁴ ».

I
*Le Père
 de Bérulle
 fonde
 l'Oratoire
 (1611).*

1. Des scènes semblables ont été souvent imaginées après coup. Celle-ci est contée par DESCOUREAUX, *Vie de M. Bourdoise*. Paris, 1714. Si elle n'est pas historique, elle est vraisemblable et synthétise bien le rôle des trois interlocuteurs dans la réforme du clergé.

2. L'hôtel du Petit-Bourbon était situé dans l'emplacement actuel du Val-de-Grâce.

3. Elles sont ainsi appelées parce qu'elles avaient aidé à la fondation.

4. Arch. Nat. M. 215.

*Les retraites
spirituelles
pour les
prêtres.*

Dès sa fondation, l'Oratoire s'appliqua à la sanctification du clergé ; le Père de Bérulle et ses premiers confrères donnèrent beaucoup de retraites particulières de huit à dix jours à des prêtres et à des ordinands qui venaient se recueillir à l'Oratoire, attirés par la réputation de sainteté de ces hommes de Dieu. C'est de ces retraites, prolongées par les plus fervents pendant un mois, deux mois et même trois mois avant la réception de chaque ordre sacré, que naquirent les premiers séminaires ¹.

*Leur
formation.*

M. de Bérulle pouvait, en effet, écrire dès 1613 à M. de Soulfour, qui négociait à Rome l'approbation de la nouvelle congrégation et l'obtint le 10 mai de la même année : « Outre ce que font les congrégations d'Italie, nous avons encore un soing particulier d'instruire les prestres ès choses de leur ministère, qui est un bien indicible en France pour le nombre de prestres ignorants qu'il y a... Plusieurs personnes se disposent par ce moyen à se rendre capables de bien faire les fonctions ecclésiastiques et à se rendre bons ouvriers en la vygne de Dieu, quelques-unes mesme à estre de bons prélats, car ils peuvent y estre appelez, et un de ces jours doit entrer parmi nous un ecclésiastique qui se désigne à un évesché ² ».

Cinq ans après la fondation, l'Oratoire trop à l'étroit — il comptait déjà plus de soixante confrères — s'installa (1616) dans l'Hôtel du Bouchage, rue Saint-Honoré, où se voit encore la chapelle bâtie par le Père de Bérulle sous le vocable de l'Immaculée-Conception, et qui est aujourd'hui le temple protestant de l'Oratoire. La première pierre fut posée le 27 septembre 1621, au nom du Roi, par le duc de Montbazon, avec le titre de chapelle du Louvre.

*Oratoriens
célèbres.*

Parmi les sujets distingués qui entrèrent bientôt dans la nouvelle congrégation, il faut citer le marquis d'Andelot, François de Coligny, petit-fils de l'amiral, le baron de

1. R. P. INGOLD, *Biblioth. Oratorienne* ; le Père Cloyseault, t. II, p. 8.

2. Arch. Nat. M. 215

Harlay de Sancy, futur évêque de Maint-Malo, M. le Bouthillier, M. de Créqui, M. de Chanteloube, M. de Condren, Emmanuel de Gondi, père du cardinal de Retz, les deux frères Eustache et Jean-Baptiste Gault, futurs évêques de Marseille, le P. Lejeune, etc. Saint Vincent de Paul avait en Bérulle une telle confiance qu'il voulut vivre sous sa direction avec les premiers Oratoriens, et ce fut pour lui obéir qu'il accepta la cure de Clichy et plus tard celle de Châtillon-les-Dombes, où il vit de près le peuple des campagnes et se forma lui-même aux missions, avant d'y former ses disciples.

Ce qu'était Bérulle, Henri IV l'avait déjà pressenti, lorsque, lui ayant offert un évêché, il se l'était vu refuser. Bérulle, en effet, ordonné prêtre en 1599, était aumônier d'Henri IV, et le Roi, nous l'avons dit, désirait faire de ses aumôniers des Évêques, parce qu'il les connaissait mieux. Si Bérulle devint plus tard Cardinal, cette dignité lui fut imposée malgré lui. Aussi Bossuet, en décrivant ce qu'était « ce grand homme » et son œuvre, s'exprimait-il en ces termes :

« En ce temps, Pierre de Bérulle, homme vraiment illustre et recommandable, à la dignité duquel j'ose dire que même la pourpre romaine n'a rien ajouté, tant il était déjà relevé par le mérite de sa vertu et de sa science, commençait à faire luire à toute l'Église Gallicane les lumières les plus pures et les plus sublimes du sacerdoce chrétien et de la vie ecclésiastique. Son amour immense pour l'Église lui inspira le dessein de former une Compagnie à laquelle il n'a pas voulu donner d'autre esprit que l'esprit même de l'Église, ni d'autres règles que ses canons, ni d'autres supérieurs que ses évêques ni d'autres liens que sa charité ni d'autres vœux solennels que ceux du baptême et du sacerdoce ¹ ».

Vous venez d'entendre admirablement résumé l'esprit de l'Oratoire. L'Oratorien du XVII^e siècle, à la différence

*Hommage
de Bossuet
à Bérulle.*

*L'esprit de
l'Oratoire.*

1. BOSSUET, *Oraison funèbre du P. Bourgoing.*

du jésuite, ne dépendait que des Évêques et n'avait pas de vœux ; il ne se proposait que la perfection sacerdotale ; il pouvait sortir de la congrégation, s'il le voulait. L'Oratoire — comme les Prêtres de Saint-Nicolas, comme les Lazaristes, comme plus tard Saint-Sulpice — est une congrégation séculière. Au début, les premiers oratoriens sont envoyés par Bérulle aux Évêques qui les demandent, et une fois arrivés dans les diocèses, ils se mettent entièrement à la disposition de l'Évêque, prêchant à la ville ou à la campagne, faisant le catéchisme aux enfants, se consacrant à l'instruction et à l'éducation des futurs prêtres, et ainsi ils sont des exemplaires vivants des vertus sacerdotales ; le clergé séculier les prend pour modèles d'autant plus facilement qu'au fond, ils ne sont pas de véritables religieux. C'est ainsi que dès 1616, le P. de Condren qui devait succéder au cardinal de Bérulle dans la direction de l'Oratoire, est envoyé à Langres auprès de l'Évêque, Sébastien Zamet, qui veut régénérer son diocèse. Il établit là une maison de l'Oratoire, fonde avec l'Évêque un Séminaire (1616), prêche et s'occupe même de l'administration, car l'Évêque en fait son vicaire général.

Il en fut ainsi dans beaucoup de diocèses, où les Évêques favorisèrent l'établissement de l'Oratoire et lui confièrent leurs séminaires¹. Richelieu appela les Oratoriens en 1617 à diriger le séminaire qu'il fondait à Luçon ; la même année, Gaspard Dinet, évêque de Mâcon, muni de lettres patentes du Roi autorisant la création d'un séminaire (1614), y installait également les disciples de Bérulle.

Le séminaire de Saint-Magloire. A Paris, outre la maison-mère de la rue Saint-Honoré, l'Oratoire s'établit en 1620 dans la vieille abbaye bénédictine de Saint-Magloire, rue Saint-Jacques, à côté de l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas, et y fonda le sémi-

1. Sur l'Oratoire et ses origines, voir l'abbé HOUSSAYE, *Le Père de Bérulle et l'Oratoire de Jésus*, Paris, Plon 1874 ; TABARAUD, *Vie du Cardinal de Bérulle*, Paris, 1817 et *Arch. Nat.* M. 215.

naire diocésain, le séminaire officiel de l'archevêché de Paris ¹.

Ce séminaire jouit vite d'une grande réputation. Le Père de Condren, premier supérieur, y faisait « des conférences de piété et d'études », auxquelles venaient assister un grand nombre d'ecclésiastiques de Paris. A partir de 1629, il y eut sans interruption à Saint-Magloire, huit oratoriens et plusieurs jeunes ecclésiastiques qui payaient pension et se formaient sous la direction de l'Oratoire ².

Cependant le Père Bourgoing désirait quelque chose de plus parfait et voulait admettre gratuitement un certain nombre d'élèves. Le 31 mai 1640, il faisait décider par le conseil, en l'absence du Père de Condren, l'établissement d'une « étude régulière de théologie » à Saint-Magloire. Le supérieur général ratifiait cette décision le 21 juin et, le 10 octobre 1640, des cours réguliers de théologie étaient ouverts aux jeunes étudiants ³.

Quelques mois après, le Père Bourgoing devenait général de l'Oratoire (janvier 1641). Préoccupé de recevoir des boursiers et de faire de Saint-Magloire un vrai séminaire, conforme aux vœux du Concile de Trente, il allait exposer ses idées à Richelieu. Le grand ministre lui donnait sa pleine approbation, lui remettait trois mille écus pour recevoir gratuitement les clercs et lui ordonnait de fonder deux autres séminaires, à Rouen et à Toulouse ; en même temps il

*Le Père
de Condren.*

*Le Père
Bourgoing.*

*Richelieu
et
l'œuvre
des
séminaires.*

1. Les lettres-patentes de Louis XIII sont de 1618, et en 1620, Henri de Gondy, évêque de Paris, confiait la maison de Saint-Magloire à M. de Bérulle et à ses successeurs, « pour y établir un séminaire diocésain. »

Les supérieurs signaient : « N... supérieur de la maison de Saint-Magloire et du Séminaire de Mgr l'Archevêque de Paris. » (Arch. Nat. MM 500). Un document officiel de 1660, émanant d'Alexandre de Hodencq, vicaire général de Paris, est adressé « *Dilectis nostris Superiori et Directori Seminarii Archiepiscopalis et Diœcesis parisiensis in domo presbiterorum Cong^g D^l N^l. J. C. in antiquo monasterio Sancti Maglorii in Suburbio Sancti Jacobi fundati et erecti.* » (M. 200). Enfin l'*Almanach Royal*, en énumérant les séminaires parisiens, les place dans cet ordre : Saint-Magloire, Saint-Sulpice, Saint-Nicolas du Chardonnet, les Bons-Enfants, N.-D. des Vertus, les Missions Étrangères, etc.

2. Arch. Nat. M. 201.

3. Arch. Nat. M. 228 B.

faisait remettre mille écus à saint Vincent de Paul, et enfin il encourageait M. Olier à se consacrer à la même œuvre.

Le supérieur général de l'Oratoire exécuta immédiatement « les commandements » de Richelieu, de sorte qu'au commencement de 1642 l'Église de France eut enfin des « institutions ecclésiastiques » tout à fait semblables aux grands séminaires actuels.

*Une lettre du
Père
Bourgoing.*

Ce fait résulte d'une lettre autographe du Père Bourgoing adressée à l'un des auxiliaires de Richelieu, « Mgr Chavigny conseiller du roy en ses conseils, et secrétaire d'État, en Cour ¹ ». En voici le texte :

Blois, le 16 avril 1642.

Monseigneur,

Selon l'ordre exprès de Son Altesse Royale, je me suis rendu à Lion avant le premier dimanche de Caresme. J'y ai employé le temps à la visite de nos maisons, en l'attendant toujours sur les bruits différents de son voyage, mais ses indispositions l'ayant arrêtée, je suis venu à Blois pour ces saints jours ¹ ; avant mon départ de Paris, j'avais fait commencer en notre maison de Saint-Magloire une institution de jeunes ecclésiastiques, *selon les commandements et les intentions de Son Éminence*. Le succès surpasse nos espérances. Ils y sont seulement quatorze bien choisis, mais plusieurs, qui se présentent, en restant institués un ou deux ans, promettent beaucoup pour le service de l'Église. Le Père de la Barde, que j'ose vous assurer estre un des éminens de ce temps dans les sciences, leur enseigne la théologie morale ; le Père d'Arci, qui a grand talent pour les missions, leur en monstre la méthode, et de catéchiser et prescher utilement ; un autre Père fait leçon sur le rituel, de la pratique de l'administration des sacremens et des autres fonctions, et un quatriesme bien

1. Arch. du Ministère des Aff. Étrang. France, 1590. Nous avons publié cette lettre, jusqu'alors inédite, dans les *Études* du 5 février 1909. Vu son importance, nous la reproduisons ici. M. DEGERT et plusieurs autres historiens en ont tiré d'intéressantes conclusions et ont cité notre article à plusieurs reprises. Cf. DEGERT, *Histoire des Séminaires français jusqu'à la Révolution* t. I, pp. 91, 134, 136, 137, 166, 174, 175, etc. MOURRET, *Hist. Générale de l'Église*, t. VI, p. 137.

Voir aussi dans A. DEGERT, *op. cit.* Chap. IV, l'histoire détaillée de toutes les tentatives antérieures, depuis la fondation en 1567 du Séminaire de Reims par le Cardinal de Lorraine.

dressé au chant ecclésiastique et aux cérémonies, les y exerce tous les jours. Ce sont les exercices de cette Académie spirituelle, sous l'ordre journalier des règlements de piété d'une vie consacrée au fils de Dieu en l'état ecclésiastique. Une institution semblable et dans les mesmes exercices, est commencée à Rouen, avec dix ecclésiastiques d'espérance, qui y sont entrés d'abord. Le nombre croîtra à proportion du fond. Les préparatifs du logement et de l'emmeublement nous consomment, *mais dans Paris l'estime et l'odeur fait souhaiter qu'il y ait des places pour une cinquantaine*. Celle de Rouen a suivi la mission la plus fructueuse pendant trois mois qui se soit vue, que Madame la duchesse d'Aiguillon a fait faire et dont elle témoigne toute satisfaction. Nous espérons au premier jour faire la troisieme institution à Tolose. On y prépare les choses nécessaires. Je vous demande pardon, si *estant obligé de rendre ce petit conte à Son Éminence*, j'ose vous supplier très humblement, Monseigneur, de luy en vouloir dire quelque chose. Je continueray tous les jours mes vœux à l'autel pour sa prospérité et la vostre, qui suis

Monseigneur

Vostre très humble et très obéissant serviteur,

François BOURGOING,
prestre de l'Oratoire de Jésus.

L'Oratoire avait donc, en 1642, trois séminaires qui fonctionnaient normalement ; un autre document nous apprend en effet que Toulouse avait, comme Rouen et Saint-Magloire, quatorze élèves, soit dans chaque institution, dix boursiers et quatre séminaristes « entrés avec pension », « ce qui fait tant d'odeur et d'éclat que dans les villes on bénit la piété de son Éminence et plusieurs prélats désirent de l'imiter ¹ ».

C'est pourquoi le Père Bourgoing, saintement ambitieux, *Projet d'un* conçut l'idée de créer un séminaire français à Rome « pour toute la France » et il adressa à Richelieu une supplique : *séminaire français à Rome.* pour lui demander d'établir ce séminaire à Saint-Louis des Français.

« S'il plaisait à son Éminence, écrivait-il, que la supériorité pour le spirituel fût affectée à l'Oratoire et à celui

1. Arch. du ministère des Aff. Étrang. France, 845.

qui serait envoyé par le supérieur général, et eust pouvoir d'examiner et recevoir les prestres et les renvoyer, sans se mêler néanmoins de l'administration temporelle, *il s'y ferait une très belle et très utile Institution ecclésiastique pour toute la France, semblable aux trois susdites établies par la piété et la libéralité de son Éminence, sous la conduite de l'Oratoire*, et respandrait aussy grande odeur dans l'Italie ¹ ».

La mort de Richelieu, survenue en décembre 1642, empêcha la réalisation de ce généreux projet qui ne fut mis à exécution que deux siècles plus tard par les Pères du Saint-Esprit.

*La
prospérité
de Saint-
Magloire.*

Quant à Saint-Magloire, sa prospérité ne fit que s'accroître. En 1642, il comptait quatorze séminaristes ; dès 1643, les élèves qui se présentaient étaient si nombreux qu'il fallait agrandir les locaux, et bientôt le désir du Père Bourgoing « qu'il y eût des places pour une cinquantaine » devenait une réalité. En 1660, il comptait soixante-six séminaristes « des bonnes familles de la ville et des considérables du royaume ». Aussi Bossuet pouvait-il, dans l'oraison funèbre du Père Bourgoing, rendre justice en ces termes à Saint-Magloire et au zélé disciple de Bérulle : « Allez à cette maison où reposent les os du grand saint Magloire ; là, dans l'air le plus pur et le plus serein de la ville, *un nombre infini d'ecclésiastiques* respirent un air encore plus pur de la discipline cléricale ; ils se répandent dans les diocèses et portent partout l'esprit de l'Église ; c'est l'effet des soins du Père Bourgoing. Mais pourquoi vous parler ici d'un séminaire particulier ? Toutes les maisons de l'Oratoire n'étaient-elles pas sous sa conduite, autant de séminaires des Évêques ² ? »...

A la fin du XVII^e siècle, l'Oratoire possédait en France soixante-quinze maisons et dans ce nombre une quinzaine de séminaires.

1. Arch. du ministère des Aff. Étrang. France, 845.

2. La maison de Saint-Magloire est aujourd'hui l'Institution nationale des Sourds-Muets.

Nous retiendrons de cet exposé que le cardinal de Bérulle fut l'un des grands initiateurs de la réforme du clergé et de l'institution des séminaires. En joignant son nom à celui de Richelieu, qui comprit la nécessité de cette grande œuvre, nous lui associerons également ses successeurs dans le généralat de l'Oratoire, le Père de Condren et le Père Bourgoing, qui continuèrent glorieusement la réalisation de sa pensée maîtresse. Mais nous n'aurons garde d'oublier ses disciples et fils spirituels qui travaillèrent de leur côté, dans ce champ réservé du Père de famille, et égalèrent, puis surpassèrent plus tard, dans la formation du clergé, l'Oratoire devenu janséniste. Bourdoise, saint Vincent de Paul, le Bienheureux Jean Eudes, eurent en effet le Père de Bérulle pour directeur spirituel, et M. Olier eut le Père de Condren. Les noms de ces hommes de Dieu qui furent des réalisateurs doivent former la couronne de celui qui fut l'initiateur.

*Les
réformateurs
du Clergé.*

II. — Adrien Bourdoise, après une retraite faite à l'Oratoire en 1611 sous la direction de Bérulle, résolut de se vouer à l'apostolat des vicaires et des prêtres habitués des paroisses, et de restaurer l'esprit paroissial altéré par le trop grand nombre de chapelles particulières ¹.

*II
Bourdoise et
St Nicolas
du
Chardonnet.*

Dès 1612, il établit dans ce dessein la Communauté de Saint-Nicolas du Chardonnet, destinée à servir de modèle aux prêtres de paroisse et à les amener à vivre en communauté. Malgré la simplicité de son caractère qu'il qualifiait lui-même de « rusticité et de brutalité », s'oubliant jusqu'à traiter saint Vincent de Paul de « poule mouillée », M. Bourdoise s'imposait par son zèle et sa vertu, et son influence fut considérable.

Comme les Oratoriens, les Prêtres de Saint-Nicolas s'adonnaient aux catéchismes, aux missions et aux confé-

1. Cf. le t. I^{er} du très érudit et très substantiel ouvrage de M. SCHÖNHERR, *Hist. du Séminaire de S. Nicolas du Chardonnet (1612-1908)*, p. 26. Voir aussi HOUSSAYE *Le Père de Bérulle et l'Oratoire*, 1611-1625, p. 24.

rences. Cette petite congrégation ne possédait que trois établissements :

1^o *Le séminaire de Saint-Nicolas*, où l'on recevait surtout des prêtres qui venaient de différents diocèses et même de l'étranger, et qui, tout en suivant des cours de théologie en Sorbonne ou au Collège de Navarre, se formaient à la vie intérieure et aux vertus de leur état.

2^o *La Communauté de Saint-Nicolas*, comprenant le curé Froger, ses vicaires et les prêtres habitués.

3^o *Le séminaire de Laon*, qui fut pendant un demi-siècle dirigé par les Oratoriens (1676-1724), mais revint ensuite aux Nicolaïtes (1725) ¹.

L'exemple de la vie commune pour le clergé paroissial, donné à Saint-Nicolas fut suivi dans plusieurs paroisses, à Saint-Jean en Grève, à Saint-Leu, à Saint-Côme, à Saint-Paul. D'autre part, Bourdoise parcourut en 1620 les diocèses de Meaux, de Senlis, de Beauvais, afin de visiter les curés de campagne et de les pénétrer de l'esprit ecclésiastique ².

*Originalité
de cette
œuvre.*

Là est la grande originalité de l'œuvre de Bourdoise : secourir les ecclésiastiques pauvres, les aider à faire leurs études et à devenir de bons prêtres, et spécialement de bons curés de campagne. Les prêtres des villes ont tant de facilités et de moyens d'entretenir leur zèle et leur esprit d'apostolat ! Les prêtres de village, obligés de vivre au milieu de gens ignorants et matérialisés par suite de l'absence prolongée du culte pendant les guerres de religion, ont si peu de ressources et de consolations ! Du moins qu'ils soient irréprochables et actifs et l'exemple de Bourdoise, celui de M. Vincent à Clichy et à Châtillon-les-Dombes montreront ce que peut, même dans les campagnes, un homme de Dieu !...

1. Cf. P. SCHÖNHER, *op. cit.* pp. 383-445.

2. Bourdoise demeura dix ans à Liancourt où il établit une communauté qui périclita après son départ. Cf. SCHÖNHER, *op. cit.* p. 157. Il en fonda également à Orléans, à Troyes, à Angers, à Saint-Malo, à Auxerre, à Bordeaux, à Lyon.

Le séminaire annexé à la paroisse de Saint-Nicolas du Chardonnet, et autorisé verbalement en 1631 par l'archevêque de Paris, puis érigé officiellement par lettres patentes du Roi en 1643 et par Jean-François de Gondi en 1644, présente un caractère spécial, *sui generis*. Il vit, grâce aux aumônes de la « Bourse cléricale », fondée par de pieux laïques, très probablement affiliés à la Compagnie du Saint-Sacrement¹. *Le dessein des assemblées de la Bourse cléricale*² nous révèle des détails curieux et fort édifiants sur cette œuvre.

*La Bourse
« cléricale ».*

« Quelques personnes de piété, ayant, ces années précédentes, considéré avec douleur la désolation spirituelle de beaucoup de paroisses, principalement à la campagne... après avoir employé quelque temps leurs prières pour obtenir du souverain maistre de la moisson des ouvriers fidèles à ces églises désolées, ils y adjoutèrent plusieurs soins pour en chercher, mais à peine purent-ils en trouver un seul après une longue recherche, ce qui les fit résoudre en l'année 1637 de faire une bourse commune en laquelle chacun d'eux contribueroit selon sa dévotion pour aider au paiement de la pension des pauvres ecclésiastiques qui seroient jugés avoir un vrai désir et les dispositions nécessaires pour apprendre les obligations et les fonctions de leur estat, sous la conduite des prestres de Saint-Nicolas du Chardonnet.

« ... Depuis 1637 jusqu'à 1642, 118 ecclésiastiques furent instruits et formés en ladite communauté par le secours de cette bourse.

« Dans la réception que l'on fait des ecclésiastiques, on observe l'ordre qui suit : les curés sont préférés aux simples prestres, les prestres aux autres clerks inférieurs. Ceux qui y sont admis y demeurent plus ou moins, selon que leurs Évêques leur en donnent licence, ou que leurs affaires et emplois leur permettent. On les retient néanmoins ordinairement durant une année, quelquefois moins, mais rarement davantage.

« On instruit ces ecclésiastiques pauvres, d'ordinaire déjà prestres, à devenir de bons curés, parce que la plupart des ecclésiastiques appliqués au service des paroisses, sont pour l'ordinaire destitués de

1. Voir Chap. V.

2. *Le Dessein des Assemblées de la Bourse clericale établie à Saint-Nicolas du Chardonnet pour l'instruction des ecclésiastiques destinés au service des églises paroissiales.* (1657). Bibl. Nat. D. 32080

moyens temporels avant que d'être appelés à ces emplois, si bien qu'ils ne peuvent se faire instruire dans les séminaires, n'ayant pas le moyen d'y payer pension.

On le voit, ce sont de préférence des curés, ou des prêtres destinés à devenir curés ou vicaires, « principalement à la campagne », qui se forment en 1657, date de ce document, à la pratique du ministère paroissial et des vertus de leur état dans la Communauté-séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet. Comme il arrive souvent, le besoin a créé l'organe ; Bourdoise est allé au plus pressé ; sa maison est devenue le refuge de ceux qui n'avaient plus ni le loisir, étant déjà prêtres pour la plupart, ni les moyens de se faire instruire dans les séminaires ordinaires. En travaillant ainsi à la sanctification du clergé, Adrien Bourdoise et ses successeurs à Saint-Nicolas ont bien mérité de l'Église de France.

III. *Saint Vincent de Paul.*

III. — Saint Vincent de Paul qui, dès 1611, songeait de son côté, pour évangéliser les campagnes, à fonder une compagnie de missionnaires, mit à exécution son projet en instituant en 1625 la Congrégation de la Mission. Par là, il contribua grandement, lui aussi, à la formation du clergé français ¹.

La grosse affaire, en effet, et pour répondre aux désirs du Concile de Trente, et parce que c'était nécessaire, était de fonder des séminaires et de faire vivre dans la retraite, pendant leur préparation, ceux qui devaient être, selon le mot de l'Évangile, le sel de la terre. On a pu reprocher, peut-être justement, au prêtre français du XIX^e siècle, d'avoir vécu trop solitaire, de s'être trop confiné dans la sacristie, pour employer l'expression consacrée, de ne s'être pas assez mêlé au monde et d'avoir par là perdu de son

1. La Mission fut installée le 17 avril 1625 en l'hôtel de Gondi, rue Pavée. La bulle d'Urbain VIII l'érigent en congrégation sous le nom de Société des Prêtres de la Mission, est datée du 12 janvier 1632.

influence. Mais alors, nous l'avons dit, au début du XVII^e siècle, l'écueil était tout opposé ; le prêtre vivait trop au milieu du monde et oubliait trop son caractère d'homme de Dieu, le bas clergé dans la fréquentation du peuple, le haut clergé dans celle de la noblesse et de la Cour. Il fallait arracher le prêtre au monde, l'isoler du monde et en faire un homme « intérieur », et c'est à ce but que tend la réforme entreprise par les congrégations séculières et réalisée par la fondation des séminaires.

Un jour de juillet de l'année 1628, l'évêque de Beauvais, *Les Exercices des Ordinands à Beauvais.* Augustin Potier de Gesvres qui, comme la plupart des évêques d'alors, désirait vivement régénérer son diocèse, s'entretenait avec Vincent de Paul de la manière de former les aspirants au sacerdoce ; car dans une conversation précédente, le saint lui avait représenté qu'il fallait aller à la source du mal, pour y appliquer le remède. Puisqu'on ne « pouvait que très difficilement convertir et changer les anciens prêtres, il fallait avoir soin d'en former de bons pour l'avenir ¹ ». C'était donc aux jeunes qu'il fallait s'adresser, les examiner et n'admettre que ceux qui auraient la science requise et les vertus nécessaires. L'évêque soumit alors à M. Vincent l'idée qui lui était venue de réunir chez lui les aspirants aux saints ordres quelques jours avant l'ordination, de leur faire subir un examen et de les soumettre à des exercices réguliers pour les instruire des choses de leur état et de la perfection sacerdotale ². Le saint approuva sans réserve et accepta de prêcher la retraite d'ordination pour les Quatre-Temps de septembre ³. Les résultats

1. ABELLY, *Vie de Saint Vincent de Paul*, Paris 1891, t. I, p. 174
MAYNARD, *Saint Vincent de Paul*, t. I, pp. 24-28.

2. Cette idée des retraites était dans l'air et déjà réalisée, nous l'avons vu, à l'Oratoire et à Saint-Nicolas, mais plutôt pour les prêtres que pour les jeunes ordinands.

3. M. COSTE a publié dans la *Revue de Gascogne* (juillet-août 1909) une lettre inédite du Saint « à M. du Coudray, ecclésiastique au collège des Bons Enfants, joignant la porte de Saint-Victor à Paris ». « De Beauvais, ce 15 septembre 1628. Il y a trois jours que nous sommes arrivés en cette ville en bonne disposition, Dieu mercy, où l'on commença

en furent si merveilleux que l'archevêque de Paris, Jean-François de Gondi, ordonna par un mandement du 21 février 1631 que tous ceux qui devraient recevoir les ordres à Paris s'y prépareraient par une retraite de dix jours.

Les Exercices des Ordinands à Paris. Bourdoise avait songé à se charger de cette œuvre des exercices des ordinands ; mais sa maison étant trop incommode, il pria Vincent de Paul de recevoir au collège des Bons-Enfants les aspirants aux Ordres. Le saint refusa d'abord, disant que l'objet propre de sa congrégation était de donner des missions dans les campagnes. Mais la pensée du bien à faire le décida :

A chaque ordination, on y recevait pour dix jours de 80 à 90 aspirants. Bientôt, le nombre augmentant et le collège des Bons-Enfants étant trop petit, Vincent de Paul les transporta dans la maison de Saint-Lazare qu'on venait de lui offrir ¹.

Comme Vincent ne pouvait suffire à diriger lui-même toutes ces retraites, quelques prêtres zélés se joignirent à lui et grossirent le nombre des Prêtres de sa Congrégation, désormais aussi connus sous le nom de Lazaristes que sous leur nom primitif.

hier l'examen des ordinands et continuera-t-on aujourd'hui qui est vendredy et demain pour commencer l'exercice dont Dieu a donné la première pensée à Mgr de Beauvais dimanche prochain. L'ordre estoit que lesdits ordinands vivront et logeront ensemble au collège, là où M. Duchesne le jeune (archidiacre de Beauvais) doit aller avec eux et leur faire observer le règlement qui leur a été prescrit pour l'emploi de la journée ; et Mgr de Beauvais fera l'ouverture pour l'exercice dimanche au matin et M. Messier (archidiacre) et M. Duchesne et moi devons parler alternativement chaque jour selon la matière qu'on a jugée convenable. Et M. Duchesne le jeune et un autre bachelier curé d'icy, doivent enseigner les cérémonies requises à chaque ordre. Plaise à N. S. donner sa sainte bénédiction sur ce bon œuvre qui semble être utile à son Église, et je vous prie de le recommander et de le faire recommander à N. S.»

Voir l'ordre, le règlement et l'esprit de ces Exercices dans MAYNARD, *op. cit.* t. I, p. 30-44.

1. Cette maison de Saint-Lazare située près de la gare du Nord, non loin de l'église Saint-Vincent-de-Paul, existe encore, telle, au moins extérieurement, qu'au XVII^e siècle ; c'est la prison de Saint-Lazare destinée aux femmes.

Aux *Exercices des ordinands* ou Retraites de Saint-Lazare, s'ajoutèrent bientôt les *Conférences spirituelles du mardi* pour les Prêtres de Paris, conférences qui avaient lieu sous la présidence de Vincent de Paul ou d'un Lazariste ¹. Ces retraites et ces conférences furent imitées dans tous les diocèses de France ; jointes à l'institution des Séminaires, elles firent du clergé français sous Louis XIV le premier clergé du monde.

Bossuet, qui avait suivi ces retraites et ces conférences du mardi à Saint-Lazare, en parlait ainsi en 1702, dans une lettre adressée au Pape Clément XI, afin de rendre témoignage à la sainteté du serviteur de Dieu : « Élevé au sacerdoce, nous eûmes le bonheur d'être associé à cette compagnie de vertueux ecclésiastiques qui s'assemblaient toutes les semaines pour conférer ensemble des choses de Dieu. Vincent fut l'auteur de ces saintes assemblées, il en était l'âme. Jamais il n'y parlait que chacun de nous ne l'écoutât avec une insatiable avidité et ne sentît que Vincent était ce ministre, qui, selon l'expression de saint Pierre, parle de Dieu d'une manière si sage, si relevée, que Dieu même semble s'expliquer par sa bouche. Il y avait souvent à ces conférences des évêques d'un grand nom et d'un grand mérite, qui, grâce à Vincent, étaient aidés d'une manière admirable dans leur charge pastorale ; car ils trouvèrent là de dignes ouvriers qui étaient toujours prêts à porter la parole de vérité dans leurs églises, et qui n'étaient pas moins éloquents par leurs exemples que par leurs discours ² ».

Vincent de Paul, frappé du bien que faisaient aux ecclésiastiques les retraites spirituelles, ouvrit en 1634 la maison de Saint-Lazare aux laïques et y reçut tous ceux qui désiraient y faire une retraite. On y voyait réunis pendant quelques jours, logés et nourris dans la maison, des seigneurs,

Les
*Conférences
du Mardi.*

Le
*témoignage
de Bossuet.*

*Retraites
pour les
laïques.*

1. Elles commencèrent le 25 juillet 1633 à Saint-Lazare.

2. BOSSUET. *Lettre à Clément XI. Œuvre de Bossuet*, édit. Lebel, t. XXXVIII, p. 335.

des officiers, des soldats, des étudiants et des paysans. Vincent recevait tout le monde et en toute saison ; il lui arrivait même de céder sa chambre, quand la place venait à manquer.

*Les
Séminaires
et la
Mission.*

Par la force des choses, saint Vincent de Paul devait se trouver entraîné vers l'œuvre des séminaires, encore qu'il n'eût pas assigné cette fin à sa compagnie dès l'origine, ne voulant pas « enjamber sur la Providence ». Mais lorsque la Providence eut manifesté sa volonté, il l'accepta, écrivant dès 1647 et sans doute bien auparavant dans des lettres aujourd'hui perdues : « Notre institut n'a que deux fins principales, savoir et l'instruction du pauvre peuple de la campagne *et les séminaires.* » Le 28 août 1650, il disait de même dans sa lettre à Innocent X : « Nous formons les clercs dans les séminaires aux mœurs et à la science ecclésiastique et aux saintes cérémonies ¹ ».

*Annecy
(1641).*

Quels furent les premiers séminaires dirigés par la Mission ? « Le premier grand séminaire, dans toute la rigueur de cette dénomination, écrit M. l'abbé Maynard, le premier grand séminaire à l'usage du clergé séculier fut celui d'Annecy, ouvert et en exercice dès le commencement de 1641, peut-être même dès 1640 ² ». Le second fut celui d'Alet, le troisième fut celui des Bons-Enfants, fondé à Paris le 15 février 1642, grâce au subside de mille écus donné à Vincent, par Richelieu, qui en remettait en même temps trois mille au Père Bourgoing, pour les trois séminaires de Saint-Magloire; Rouen et Toulouse ³.

*Alet.
Les Bons-
Enfants
(1642).*

Le séminaire des Bons-Enfants compta primitivement

1. MAYNARD, *op. cit.*, t. I, p. 175.

2. *Ibid.*, pp. 162 et 168. M. MAYNARD cite une lettre de M. Vincent du 26 août 1640 et une du 7 septembre 1641, à M. Codoing, supérieur d'Annecy, parlant du séminaire déjà « commencé ». D'autre part, « au procès informatif pour la béatification de Saint Vincent, Pierre Chollier, secrétaire du supérieur général de la Congrégation de la Mission, dépose que le séminaire d'Annecy fut fondé le 8 octobre 1641 et celui des Bons Enfants le 15 février 1642. (Archives (non classées) de la Cong. des Rites). (Cf. A. DE-GERT, *Hist. des Séminaires*, I, p. 164.)

3. Voir plus haut, pp. 55-56.

douze séminaristes, en souvenir du collège apostolique, mais très vite ce nombre s'accrut et devint considérable. En même temps Vincent, pour satisfaire au vœu du Concile de Trente, créait près des Bons-Enfants, le séminaire Saint-Charles pour les tout jeunes clercs. C'était le petit séminaire à côté du grand.

Le règlement donné par Vincent au Séminaire des Bons-Enfants dès 1642, et sans doute à celui d'Annecy, est essentiellement le même que celui des séminaires actuels. Il rédigea également un plan d'études visant surtout à la pratique du ministère ecclésiastique : catéchisme, prédication, cérémonies. Pour les classes, il condamne la méthode des cours dictés et permet l'emploi d'un auteur approuvé. Il ne s'agit pas, en effet, dans sa pensée de faire concurrence à la Sorbonne ou au collège de Navarre, mais avant tout de former de saints prêtres et de bons curés.

Les Lazaristes furent bientôt appelés à Cahors par Alain de Salminihac (1643), puis à Saintes, à Saint-Malo, à Tréguier, à Agen, à Montauban, du vivant même de Vincent. Après sa mort (1660) ils fondèrent les séminaires de Narbonne et Metz en 1661, d'Amiens, Troyes et Noyon en 1662, de Saint-Brieuc en 1666, de Marseille en 1672, de Saint-Flour en 1674, de Sens en 1675, d'Arras en 1677, de Béziers et d'Alet ¹ en 1678, de Beauvais en 1679, de Tours, Chartres, Toul et Auxerre en 1680, de Poitiers, Boulogne et Châlons en 1681, de Bayeux et Bordeaux en 1682, etc. En 1788, ils possédaient en France cinquante-trois grands séminaires ².

Tout ce que nous venons de dire ne démontre-t-il pas jusqu'à l'évidence que le saint dont le nom est devenu synonyme d'apôtre de la charité, mérite d'être appelé avec autant de justice l'apôtre du clergé ?...

*Les
Séminaires
de la
Mission.*

1. La première fondation du séminaire d'Alet en 1641 avait périclité

2. Voir la liste complète dans MAYNARD, *op. cit.* I, p. 197. Les Lazaristes dirigeaient également neuf petits séminaires

IV. — Le séminaire d'Annecy avait été fondé en 1641 par les Prêtres de la Mission. Quelques mois plus tard, le 29 décembre de la même année, un disciple de saint Vincent de Paul et du Père de Condren, un ami de Bourdoise et de Jean de Vaugirard. Eudes, s'installait dans une petite maison de Vaugirard avec deux autres prêtres, afin de se consacrer exclusivement à l'œuvre des séminaires. Les trois amis se nommaient Jean-Jacques Olier, François de Caulet et Jean du Ferrier.

En attendant les élèves, les trois futurs directeurs se préparaient à leur mission par l'étude, la prière et le ministère paroissial ; car le curé de Vaugirard s'était aussitôt absenté en leur confiant le soin de la paroisse. Bientôt cinq ou six clercs ou prêtres prirent le chemin de Vaugirard, avant le 12 mars 1642¹, et le séminaire put ainsi commencer ses exercices, au moment même où Saint-Magloire et les Bons-Enfants inauguraient les leurs.

Vaugirard compta finalement huit séminaristes² qui recevaient un enseignement théorique dans la maison, et pratique à l'église paroissiale. On en était là, « quand un événement assez inattendu vint donner une efficacité nouvelle à leurs efforts. M. Olier se vit offrir la cure et la paroisse de Saint-Sulpice en plein Paris. Il accepta ; et sa paroisse, loin de le détourner du séminaire, devait au contraire offrir aux aspirants ecclésiastiques le champ d'expérience ou d'application nécessaire pour leur préparation aux fonctions du saint ministère. Car M. Olier en était encore, à cette date, à la conception de M. Bourdoise. Le séminaire devait être une sorte d'apprentissage du ministère paroissial ; il comportait la vie en commun des clercs ou des prêtres tous voués ou occupés à l'administration des paroisses. Aussi bien, même en

1. F. MONIER, *Les origines du Séminaire de Saint-Sulpice*, p. 18.

2. Voir leurs noms dans LEVESQUE, *Bulletin trimestriel de Saint-Sulpice*, mai 1904.

ceci, Saint-Sulpice ne faisait que continuer Vaugirard ¹ ».

M. Olier, comme tous les saints prêtres de cette époque, comme M. Vincent et les Lazaristes, aimait les missions, auxquelles il s'était appliqué avec eux pendant près de dix ans ; l'idée d'accepter l'évêché de Langres, dont M. Zamet voulait se défaire vers 1635, lui avait même souri, mais le Père de Condren l'en avait dissuadé, le jugeant destiné à l'œuvre des séminaires. Jusqu'à la fin de sa vie il rêva de missions au Canada ; mais Saint-Sulpice le fixa définitivement, et fit de lui, sans qu'il y eût pensé, le père d'une Compagnie nouvelle qui devait jouer un grand rôle dans la formation intellectuelle, morale et religieuse du clergé ².

Cette « manière de congrégation » presque séculière, comme l'Oratoire et la Mission, attira vite un grand nombre de sujets distingués et de naissance aristocratique, et M. Olier pouvait écrire au Pape en parlant de son séminaire : « Jusqu'à présent, il a donné grand nombre de curés, de chanoines, de dignités et même d'évêques en ce royaume ³ ».

L'éloge de cette pieuse Compagnie n'est plus à faire, depuis le mot de Fénelon, tant de fois cité : « Il n'est rien de si apostolique et de si vénérable que Saint-Sulpice. » On sait aussi quelle influence M. Emery, supérieur de Saint-Sulpice, eut sur Napoléon I^{er} et quelle déférence et quelle estime lui témoigna toujours l'Empereur.

A M. Olier remonte la construction de l'église Saint-Sulpice dont la reine Anne d'Autriche posa la première

1. A. DEGERT, *Hist. des Séminaires*, t. I, p. 188. Cf. également. G. LETOURNEAU, *La mission de Jean-Jacques Olier et la fondation des grands séminaires en France*.

2. FAILLON, *Vie de M. Olier*, t. III, p. 9.

3. Un de ses biographes nous cite un trait charmant de l'humilité du fondateur : « M. Olier avait des liaisons particulières avec les RR. PP. de l'Oratoire et les Messieurs de la Mission, et les regardait comme ses pères ; il disait que sa maison n'était qu'un rejeton de ces deux grands arbres et que les ecclésiastiques de Saint-Sulpice allaient glaner et ramasser quelques épis après ces dignes moissonneurs. » (GIRY, *Vie de J. J. Olier*, p. 119). Depuis cette époque, le rejeton est devenu grand arbre, et très grand arbre...

pierre en 1646. C'est lui également qui bâtit le séminaire Saint-Sulpice (1649), séminaire qui abrita les clercs du diocèse de Paris et d'un grand nombre de diocèses de France jusqu'en décembre 1906.

M. Olier, ayant donné la démission de sa cure en 1652, continua de diriger son séminaire de Saint-Sulpice et fonda des séminaires à Viviers, au Puy, à Bourg-Saint-Andéol, à Clermont et à Montréal au Canada. Ainsi se réalisa par ses fils spirituels, son rêve d'évangélisation du Canada. La Compagnie de Saint-Sulpice eut bientôt en France une douzaine de séminaires, et elle en comptait une vingtaine à la veille de la Révolution.

V. Le
Bienheureux
Jean Eudes.

V. — Enfin, à côté de ces hommes apostoliques qui travaillèrent si efficacement à réformer le clergé séculier, une place toute spéciale doit être réservée au Père Eudes, que l'Église a inscrit en 1909 au nombre des Bienheureux.

Frère aîné de l'historien Mézeray, membre de l'Académie française, dont l'*Histoire de France* obtint au XVII^e siècle un succès prodigieux, Jean Eudes entra d'abord à l'Oratoire en 1625. Il en sortit en 1643, et, chose curieuse, ici encore nous retrouvons l'influence de Richelieu qui, nous le répétons, fut considérable dans la réforme de l'Église et du clergé.

La Société
de Jésus
et de
Marie
(1643).

A plusieurs reprises au cours de cette année 1642, le Père Eudes, encore oratorien, put entretenir le grand ministre de ses projets pour l'érection des séminaires, et le trouva tout disposé à le seconder pour la fondation de la nouvelle Congrégation qu'il méditait ⁽¹⁾. Richelieu se préoccupa de lui faire obtenir des lettres patentes du Roi et lui fit remettre par sa nièce, la duchesse d'Aiguillon, une somme considérable. Le Cardinal mourut en décembre 1642, et l'œuvre à laquelle il s'était intéressé fut fondée à Caen,

1. Cf. P. Julien MARTINE, *Vie du R. P. Jean Eudes*, Caen, 1880, t. I, p. 118.

le 25 mars 1643, sous le titre de *Société des Prêtres du Séminaire de Jésus et Marie* ¹.

Le Père Eudes, ayant passé près de vingt ans à l'Oratoire, en avait gardé l'esprit et sa congrégation ressemble étrangement à l'Oratoire et à la Mission, voire même à Saint-Sulpice. Comme Bérulle et Bourgoing, comme saint Vincent de Paul, comme M. Olier, il n'a que deux pensées : les séminaires et les missions. Il fallait donc que le besoin de telles congrégations fût bien grand, puisque le Saint-Esprit qui assiste l'Église inspirait aux fondateurs de les instituer toutes sur le même modèle ! En effet, la Société de Jésus et de Marie, écrit M. Henri Joly, « devait être constituée, comme l'Oratoire et Saint-Sulpice », sans autres vœux solennels que ceux du baptême et du sacerdoce. « Elle devait cependant avoir son caractère à elle, tout empreint des dévotions que le Bienheureux allait s'efforcer de faire agréer par l'Église. Le public était si rempli du souvenir des grands succès remportés par le fondateur dans ses missions, qu'il n'appelait sa maison que de ce nom : la Mission. De fait le Père Eudes entendait bien allier à la formation de ses jeunes prêtres les exercices, si utiles pour eux-mêmes, de missions nouvelles ; et ainsi, formations sacerdotales, propagation d'une dévotion choisie, missions populaires, les trois choses devaient aller de front ² ».

Le séminaire de Caen devint pour ainsi dire le centre de la congrégation de Jésus et de Marie, plus connue sous le nom de congrégation des Eudistes. Du vivant du Père Eudes, qui mourut en 1680 à l'âge de soixante-dix-neuf ans, de nouveaux séminaires se fondèrent en Normandie, à Coutances, Lisieux, Rouen et Évreux.

Le Père Eudes fonda également à Caen la maison de Notre-Dame de la Charité où il établit les Dames du Bon Pasteur

*Le Bon
Pasteur.*

1. Voir le texte des lettres patentes datées de décembre 1642, dans Henri JOLY, *Le Bienheureux Père Eudes* (Collect. les Saints) 1909, p. 81.

2. H. JOLY, *op. cit.*, p. 106. Cf. surtout BOULLAY, *Vie du Bienheureux Jean Eudes*.

qui travaillent aujourd'hui encore à la conversion des pauvres filles tombées dans le désordre. Aussi mérita-t-il, à de multiples titres, d'être appelé l'apôtre de la Normandie.

Conclusion. Dans cette trop courte esquisse, nous avons déjà vu apparaître quelques-uns des grands réformateurs du XVII^e siècle : trois saints canonisés : saint François de Sales, saint Pierre Fourier, saint Vincent de Paul ; un bienheureux : Jean Eudes ; trois cardinaux : La Rochefoucauld, Bérulle, Richelieu ; des religieux d'une haute valeur intellectuelle et morale : Servais de Laruelle, Didier de Lacour, Dom Bérard, Dom Tarris ; des prêtres tout apostoliques : Bourdoise, Condren, Bourgoing, Olier. Il en faudrait citer des centaines d'autres, aussi grands peut-être devant Dieu. J'ai dû me borner aujourd'hui à ces quelques noms qui vous sont familiers et qui, devant les hommes, sont les plus grands. Nous en rencontrerons d'autres encore, des noms de femmes admirables ou de laïques pieux et courageux, qui, malgré le recul du passé, sont toujours admirables... et imitables.

BIBLIOGRAPHIE

- ABELLY, *Vie de S. Vincent de Paul*.
 Arch. Nat. M. 201, 228b, etc. Ach. des Aff. Étrang. France 845 et 1590
 BOULLAY, *Vie du B. Jean Eudes*.
 A. DEGERT, *Histoire des Séminaires*, 1912.
 DESCOURS, *Vie de M. Bourdoise*, 1714.
 FAILLON, *Vie de M. Olier*.
 FÉRET, *L'abbaye de Sainte Geneviève et la Congrégation de France*. —
La Faculté de théologie de Paris.
 Gallia Christiana, t. VII, p. 328.
 GIRY, *Vie de J. J. Olier*.
 HÉLYOT, *Histoire des Ordres monastiques*, t. V.
 HOUSSAYE, *Le Père de Bérulle et l'Oratoire*.
 H. JOLY, *Le B. Père Eudes*.

LAVISSE, *Histoire de France*, t. vi.

G. LETOURNEAU, *La mission de Jean-Jacques Olier, et la fondation des grands séminaires en France*.

L. PRUNEL, *Sébastien Zamet, évêque-duc de Langres (1585-1655). — Les origines du Jansénisme*.

MAYNARD, *S. Vincent de Paul, sa vie, son temps, ses œuvres, son influence*, 4 vol.

P. DE LA MORINIÈRE, *Vie du Cardinal de la Rochefoucauld*, in-4. 1646.

P. SCHENHER, *Hist. de S. Nicolas du Chardonnet*, 1909.

TABARAUD, *Vie du Cardinal de Bérulle*.

TROISIÈME LEÇON

L'ÉGLISE ET LA VIE INTÉRIEURE AU XVII^e SIÈCLE

Intensité de la vie intérieure : vie contemplative, vie active. I. — *Les Ordres contemplatifs* : Le Carmel ; Bérulle et Madame Acarie. — Les Carmes. — Le Calvaire et le Père Joseph. — Le Val-de-Grâce. — Les Annonciades. — La Visitation et Madame de Chantal. — II. — *Les Ordres actifs d'hommes* : Les Capucins : Le P. Ange de Joyeuse ; le P. Honoré de Paris ; Édouard Molé ; Brulart de Sillery. — Les Capucins en temps de peste. — Les Jacobins : Coëffeteau. — Les Augustins : Notre-Dame des Victoires. — Le Petit Père André. — Les Jésuites : Le Père Cotton, le Père Binet ; Bourdaloue, etc. — III. — *Les Ordres actifs de femmes*. — Les Ursulines. Françoise de Bermond. — Madame de Sainte-Beuve. — La congrégation de Paris. — Les congrégations de province. — Les Dominicaines ou Filles Saint-Thomas. — Les Dames de Saint-Maur. — Les Miramionnes. — Les Filles du Bon Pasteur. — IV. — *L'apostolat ouvrier*. — Henri Buch. — Les frères cordonniers et les frères tailleurs. — M. de Renty. — Conclusion.

Pour se rendre compte de l'importance du mouvement catholique qui se produisit sous Henri IV et Louis XIII, il faudrait parler en détail de toutes les fondations nouvelles qui eurent lieu en France à cette époque. Nous sommes obligés de nous contenter d'un rapide aperçu, aussi sommaire que possible. Un grand nombre de ces fondations ont duré jusqu'à nos jours ; les autres ont laissé leur nom à un certain nombre de rues de Paris ; aussi est-il utile d'en dire quelques mots.

La vie contemplative et la vie active. De tout temps, dans l'Église, depuis l'histoire de Marthe et de Marie, deux grands courants se sont manifestés parmi les âmes qui se sont décidées à suivre courageusement Notre Seigneur, et ont entendu son appel, *Veni, sequere me* :

la vie contemplative et la vie active. Parmi ces âmes, les unes, comme Marie, se sentent appelées à méditer dans la retraite — loin du monde qu'elles redoutent, et où parfois elles ont fait la triste expérience de leur faiblesse — les grandes vérités de la religion, à s'étudier pour se connaître et connaître Dieu, et à consumer ainsi leur vie dans la pénitence et dans la prière, comme la petite veilleuse qui se consume devant le Saint-Sacrement ; elles prient pour les pécheurs, et leurs vertus cachées rétablissent l'équilibre rompu par les crimes des méchants. D'autres, au contraire, comme Marthe, sentent en elles l'attrait de l'action : agir, se dépenser, user leurs forces vives, intelligence, sensibilité, volonté, au service du bien, se jeter dans la mêlée et lutter, par la parole ou par la plume, ou par les œuvres extérieures de charité, ou d'apostolat, contre toutes les formes du mal, voilà le but qu'elles rêvent de donner à leur vie.

Les deux tendances se rencontrent naturellement au début du XVII^e siècle et se feront jour, pendant toute la durée du siècle. Cependant, une tendance plus accusée se constate vers la vie active. Et cela est naturel. Il y a des ruines à relever, il faut payer de sa personne, et agir extérieurement — je dirais volontiers socialement. — Pour un couvent de Carmélites qui se fonde en France, on voit surgir quatre ou cinq couvents d'Ursulines.

Prédominance de la vie active.

Une remarque, qui s'impose cependant, c'est qu'un grand nombre d'hommes illustres de cette époque, ont jugé nécessaire de réunir les deux tendances et les ont favorisées de tout leur pouvoir. Je vais plus loin ; ils les ont réunies en eux-mêmes, dans leur propre vie. Ainsi Bérulle qui fonde la congrégation séculière de l'Oratoire, qui s'occupe des affaires politiques avec Richelieu et se charge de missions diplomatiques très importantes, est en même temps supérieur général des Carmélites de France, qu'il introduit à Paris en 1604, et écrit des livres de haute mystique. Ainsi le Père Joseph est un habile politique, au courant de presque tous les secrets de l'État ; il fonde les missions

Union des deux tendances.

Bérulle.

Le Père Joseph.

catholiques en Orient, à Constantinople, en Grèce et en Asie-Mineure ; il rêve d'une croisade générale contre les Turcs — et en même temps, il dirige les Filles du Calvaire, qu'il a établies à Paris en 1617, et il écrit, comme Bérulle, des ouvrages de spiritualité qui respirent la plus tendre piété envers Notre Seigneur Jésus-Christ. Son historien, M. Gustave Fagniez, membre de l'Institut, ne craint pas d'affirmer que son rôle si considérable en politique, sa connaissance des hommes et des affaires temporelles, ont un lien très étroit avec l'intensité de sa vie intérieure¹. Les exemples seraient faciles à multiplier. Saint François de Sales, saint Vincent de Paul, présentent le même caractère, la réunion des deux tendances.

Voyons quels furent les ordres contemplatifs les plus célèbres, introduits en France à cette époque ou fondés en France même. Nous parlerons ensuite des ordres actifs.

* * *

I. — Les ordres contemplatifs. — 1. En 1604, les Carmélites espagnoles, réformées par sainte Thérèse, arrivèrent en France, au nombre de six, sur l'initiative de M. de Bérulle, et s'installèrent au faubourg Saint-Jacques et rue d'Enfer pour former les novices qui ne tardèrent pas à affluer². Et ces novices, préparées par Madame Acarie, qui devint la Bienheu-

1. G. FAGNIEZ. *Le Père Joseph*, t. II, pp. 81-103.

2. Elles y sont restées trois siècles jusqu'à leur expulsion en 1906, et l'on pouvait voir encore récemment rue Denfert-Rochereau, puisque la rue d'Enfer est devenue la rue Denfert-Rochereau, leur couvent abandonné et déjà en partie démoli. C'est là qu'elles se formèrent à la rude vie du Carmel.

M. BRÉMOND attribue à Jean de Quintanadoine de Brétigny le premier rôle dans l'origine du Carmel français. Son aïeul, Jean de Quintanaduenas était venu de Séville en Normandie. Il alla lui-même avec le Père de Bérulle négocier l'affaire en Espagne, et ramena à Paris la mère Anne de Jésus, espagnole, qui fut avec Madame Acarie, la fondatrice (1604). Puis il prit part à la fondation des Carmels de Dijon (1605), Rouen (1609), Besançon (1614), Beaune. Il mourut en 1634 à Rouen. Son cœur fut donné aux Carmélites de Beaune et son corps inhumé au Carmel de Rouen avec une épitaphe attestant qu'il est « le premier qui ayant traduit d'espagnol en français, les livres de sainte Thérèse, procura que son ordre des reli-

reuse Marie de l'Incarnation, portaient des noms illustres. C'était la marquise de Bréauté, Louise Séguier, la présidente de Bérulle, mère du fondateur, Mademoiselle de Brissac, fille unique de Charles de Cossé, duc de Brissac et maréchal de France, les trois filles de Madame Acarie, Marie-Sylvie de La Rochefoucauld, sœur du cardinal, Marie Phelipeaux-d'Herbault, Mesdemoiselles de Marillac, de Raconis, etc.¹ Il y a là un spectacle qui ne manque pas de grandeur.

Dès l'année suivante, en 1605, on créait un nouveau monastère à Pontoise et un autre à Dijon ; puis bientôt on en établit d'autres à Amiens, à Tours, à Rouen, etc. En 1616, la duchesse de Longueville en créait un second à Paris, rue Chapon, et ensuite il s'en fonda un troisième rue de Grenelle. On en comptait soixante-deux en France à la fin du siècle. Le Pape avait nommé supérieurs des Carmélites de France, Pierre de Bérulle, Duval et Gallemant. C'est dans le premier monastère du Faubourg Saint-Jacques que se retira plus tard en 1674, une célèbre pénitente, Mademoiselle de la Vallière, là qu'elle expia pendant trente ans ses faiblesses, sous le nom de sœur Louise de la Miséricorde, et qu'elle écrivit les *Réflexions sur la Miséricorde de Dieu, par une dame pénitente*, qui furent annotées par Bossuet et publiées d'abord en 1680, puis, plus récemment, en 1854. Heureux siècle, que celui où tant de grands coupables donnaient à Dieu et au monde le spectacle d'une expiation volontaire, qui les rendait plus grands que leurs fautes ne les avaient abaissés !

gieuses carmélites déchaussées fût établi en France, Bourgogne et Flandre.
Cf. H. BRÉMOND, *Hist. littéraire du sentiment religieux en France*, t. II, pp. 263-322.

1. Parmi les premières novices, on voyait aussi Madeleine de Fontaines-Marans, qui fut la première professe le 12 novembre 1605, et la première prieure française le 20 avril 1608 du couvent de l'Incarnation du faubourg Saint-Jacques. Elle devint célèbre et eut une énorme influence sous le nom de Mère Madeleine de Saint-Joseph. M. l'abbé ERIAUX vient de publier (1921) un *Essai sur la vie et les lettres inédites de la Vénérable Madeleine de Saint-Joseph (1578-1637)*, avec préface de M. Alfred RÉBELLIAU, membre de l'Institut.

Les Carmes. 2. Les Carmes, à leur tour, obtenaient en 1611, des lettres patentes qui leur permettaient de s'établir en France, et le 22 mai de la même année, ils prenaient possession d'une maison sise rue de Vaugirard, maison qui leur était donnée par Nicolas Vivien, ancien maître des comptes. Deux ans après, le 20 juillet 1613, Marie de Médicis posait la première pierre de leur église qui fut achevée en 1620 et consacrée solennellement le 21 décembre 1625, sous l'invocation de saint Joseph ¹. Cette église qui nous est chère à tant de titres et surtout parce qu'elle conserve les ossements de nos martyrs et la tombe d'Ozanam, fut une des premières où le culte redevint public à Paris, après la Révolution, et les grandes voix de Frayssinous, de Legris-Duval, de Lacordaire, attirèrent au XIX^e siècle, l'attention sur elle, jusqu'au jour où elle devint la chapelle de l'Institut Catholique.

3. L'ordre de Saint-Benoît réformé, dont je vous ai déjà entretenu dans la dernière leçon, donna naissance à deux congrégations également célèbres : Les Filles du Calvaire, et le Val de Grâce.

Les Filles du Calvaire. Les Filles du Calvaire furent fondées à Poitiers par le P. Joseph du Tremblay et par Antoinette d'Orléans, marquise de Bellisle, qui, à la mort de son mari, était d'abord entrée chez les Feuillantines, ordre contemplatif aussi austère que celui des Carmélites.

Le second monastère fut celui d'Angers, puis deux autres monastères furent établis à Paris par Marie de Médicis et par Louis XIII. Le premier fut construit sur l'ordre de la reine en 1620, à côté de son palais du Luxembourg, près du musée actuel ; l'entrée en est encore visible et de la rue de Vaugirard on peut encore lire au-dessus d'une porte

1. Il ne faut pas confondre les *Carmes déchaussés* de la rue de Vaugirard avec la congrégation de Rennes qui comprenait 30 maisons, parmi lesquelles le couvent des Carmes, dit des Billettes, à Paris. Cette congrégation était une réforme de l'ordre des Carmes, opérée au commencement du siècle par Pierre Behourt et Philippe Thibaut.

l'inscription : *Couvent des Filles du Calvaire*. L'autre couvent fut fondé en 1633 par Louis XIII dans le quartier du Marais dans la rue qu'on appela et qu'on appelle encore Rue des Filles du Calvaire. Cette congrégation compta bientôt une vingtaine de monastères, situés surtout dans l'Ouest de la France.

4. Le Val de Grâce — ou plutôt la réforme du Val de Grâce comme on disait alors — ne fut pas moins célèbre. *La Réforme du Val de Grâce.* Le Val-de-Grâce était une abbaye bénédictine, située à trois lieues de Paris, à Bièvre-le-Châtel. Marguerite d'Arbouze, une parente du garde des sceaux, M. de Marillac, — encore une personne de la plus haute vertu, dont la vie a été écrite par Fleury — transporta son abbaye à Paris avec le secours d'Anne d'Autriche (1621). Elle l'établit au faubourg Saint-Jacques, et la Reine posa la première pierre en 1624.

Cette abbaye qui est aujourd'hui un hôpital militaire, vécut dans une si exacte discipline et une si grande ferveur que plusieurs monastères de province de l'Ordre de Saint-Benoît, supplièrent qu'on leur envoyât quelques religieuses pour apprendre d'elles la pratique de la perfection, en particulier le monastère de la Celle, en Provence, près de Brignoles, et celui du Puits d'Orbe, à Châtillon-sur-Seine. C'est ce qu'on appela la Réforme du Val-de-Grâce. L'abbaye du Val-de-Grâce avait le droit de porter les armoiries de France, et celui d'inhumer dans son église les cœurs des princes ou princesses de la famille royale.

5. Il faut citer encore les Feuillantines établies en 1622 *Les Annonciades.* dans l'impasse des Feuillantines, puis les *Annonciades Célestes*, fondées à Gênes en 1602, par Victoire Fornari, et introduites en 1616 à Nancy et en 1621 à Paris, rue Culture Sainte-Catherine, près de l'Hôtel Carnavalet. Elles portaient un habit blanc, un manteau et un scapulaire bleu. De là, leur nom d'Annonciades Célestes ou Filles Bleues.

Il y eut encore à Paris les *Annonciades du Saint-Sacrement*, les *Annonciades des dix vertus*, rue des Saints-Pères, les *Annonciades du Saint-Esprit* dont la chapelle est aujourd'hui l'église Saint-Ambroise. Elles se répandirent dans un grand nombre de villes de France. Les plus célèbres fondations étaient Nancy, Bordeaux et Langres.

Les Annonciades, comme les Capucines, les religieuses de la Conception, les Cordelières, les Récollettes et les Filles de l'*Ave Maria*, étaient autant de branches de l'ordre de Sainte-Claire, quoiqu'elles eussent toutes des constitutions particulières.

J'ouvre ici une parenthèse. Certains d'entre vous s'étonneront peut-être qu'Henri IV et Louis XIII aient permis la fondation de tant de couvents. Il est certain, en effet, qu'Henri IV n'y mit aucun obstacle. Au contraire, il favorisa ce mouvement. Il ne jugea pas ces couvents dangereux pour la sécurité de l'État, mais il pensa très justement que la vie religieuse en France en serait accrue d'autant. Et Louis XIII jugeait de même. Un cloître, en effet, est une école de vertu et de grandeur morale, et par là, il remplit un rôle social. Il agit d'abord sur les parents et les amis des religieux ou des religieuses ; il agit ensuite — je ne me place ici qu'au point de vue purement humain — même sur les visiteurs, et sur ceux que la seule curiosité y attire pendant quelques heures. Si un artiste comme Huysmans subit le charme des offices liturgiques à Solesmes ou à Ligugé, ou dans une trappe célèbre, combien de visiteurs de la Grande Chartreuse, qui faisaient cette excursion classique, par simple curiosité, redescendaient de la montagne, plus émus qu'ils ne voulaient le laisser paraître ! J'en ai moi-même été témoin, plusieurs fois. La simple vue de ces religieux équivalait à un reproche secret contre la lâcheté morale, la vanité ou la sensualité de la vie d'un grand nombre. La bure du Chartreux était une leçon d'énergie et d'empire sur soi-même.

6. Je reviens à mon sujet. A la suite de ces ordres contemplatifs je ne puis omettre une Congrégation, moitié contemplative, moitié active, car, au début, elle se consacra à la visite des malades, et depuis, elle s'est vouée à l'instruction des jeunes filles : la *Visitation Sainte-Marie*. Sainte Jeanne de Chantal, fille du Président Frémyot, de Dijon, lorsqu'elle eût trouvé, dans la personne de saint François de Sales, le directeur qu'elle attendait depuis longtemps, s'éleva rapidement à une haute perfection.

*La
Visitation.*

*Madame
de Chantal.*

Loin de se laisser décourager par les critiques des gens du monde et des familles parlementaires de Dijon, qui ne pouvaient voir une personne de sa condition, cachée, disaient-elles, sous deux aunes d'étamine, elle brisa toutes les oppositions pour suivre sa vocation. Il n'est pas rare aujourd'hui encore de faire grief à Madame de Chantal d'avoir abandonné un devoir certain, celui de l'éducation de ses enfants, pour un devoir douteux, celui de suivre sa vocation. C'était le reproche que lui adressaient déjà, lorsqu'elle partit pour Annecy, les beaux esprits dijonnais, et son propre père, le Président Frémyot, qui changea d'opinion dans la suite. On oublie qu'elle sut concilier dans la mesure du possible ses devoirs de religieuse et de mère de famille, qu'elle fit de fréquents voyages à Dijon, pour s'occuper de ses enfants, qu'elle leur adressait des lettres fortifiantes, qu'enfin elle les suivit jusqu'à leur mariage, et leur fit trouver alors des partis fort avantageux. Son fils Celse-Bénigne, le père de Madame de Sévigné, lui rendit ce témoignage significatif qui suffit à réfuter l'objection précédente, et justifierait, s'il en était besoin, sainte Jeanne de Chantal, même au point de vue étroit de l'intérêt humain :

*Réponse
à une
objection.*

« Quand vous seriez demeurée au monde selon nos souhaits, lui écrivait-il, et que vous auriez pris les soins de nous avancer, que votre amour maternel et votre non pareille prudence auraient su vous faire inventer, vous n'auriez pas pensé à me loger mieux que je ne suis, Dieu m'ayant

donné, en mon mariage, tous les avantages souhaitables à ceux de ma condition, de mon âge et de mon humeur ¹ ». Cette lettre, lorsqu'elle lui parvint, dut faire plaisir à la sainte ².

Les
fondations
de
monastères.

Cependant Madame de Chantal avait fondé à Annecy, en 1610, de concert avec saint François de Sales, le premier monastère de la Visitation. Puis bientôt, en 1619, elle fit la fondation de Paris, rue Saint-Antoine, près de la Bastille; l'église de ce monastère porte aujourd'hui le titre officiel de « Temple protestant de la Visitation Sainte-Marie ». Paris eut ensuite un second couvent de Visitandines rue Saint-Jacques en 1633 et à Chaillot en 1651. En 1622, le 8 mai, sainte Jeanne de Chantal se rendait à Dijon, sa ville natale, pour y établir ses filles, et si elle eût été sensible à la gloire humaine, l'ovation qui lui fut faite par ses compatriotes, l'eût bien récompensée du blâme qui avait suivi son départ en 1610. « Une foule de peuple, dit une relation du temps conservée à la Bibliothèque Mazarine ³, l'accueillit à l'entrée de la ville, et l'accompagna jusqu'à la petite maison, où elle descendit avec ses filles; la presse était si grande, qu'il fallut une heure pour faire un trajet d'un quart d'heure, et les acclamations si fortes et si unanimes, qu'on n'entendait point rouler le carrosse. » Il n'y eut pas jusqu'aux artisans qui ne vinssent la saluer, et même après les compliments des magistrats et des personnes les plus éminentes en condition et en dignité, une foule de paysans, tant hommes que femmes, s'approchèrent d'elle pour lui demander sa bénédiction. Après Dijon, ce fut Toulouse, Riom, Montbrison, Reims, Paray-le-Monial, etc. qui demandèrent des Visitandines. — Madame de Chantal faisait toutes ces fondations elle-même, et passait six mois ou un an dans chaque ville,

1. *Mémoires de la Mère de Chaugy*, p. 210.

2. Quant à ses filles, l'une, Marie-Aimée, avait épousé, en 1610, Bernard de Sales, frère de l'évêque de Genève et l'autre, Françoise, épousa plus tard M. de Toulonjon.

3. Bib. Mazarine, ms. 2431.

jusqu'à ce que l'établissement fût affermi — et enfin Moulins, où elle mourut.

Sa grande réputation de sainteté, jointe à celle de saint François de Sales, rendit aussitôt la Visitation très populaire en France. Comme chez les Carmélites, on y vit entrer des filles de la plus haute noblesse, et nous ne pouvons oublier qu'avant la fin du XVII^e siècle, dans un des monastères de la Visitation, le plus humble peut-être, à Paray-le-Monial, prenait naissance la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, aujourd'hui répandue dans le monde entier; nous ne pouvons oublier davantage la consécration solennelle de la Basilique de Montmartre le 16 octobre 1919 par le cardinal Vico, légat du Pape, en présence de tous les évêques de France et de nombreux prélats étrangers. La Providence a voulu que ce temple, voué au Sacré-Cœur après la défaite de 1870 par l'Assemblée Nationale, fût achevé et consacré au lendemain de la victoire éclatante de 1918.

Si le Carmel était une protestation contre la sensualité, qui minait le monde, surtout depuis la Renaissance, si les pénitences du Carmel, par leur austérité, attiraient les âmes les plus ardentes, la Visitation, par sa règle plus douce, permettait un refuge à d'autres âmes, travaillées du goût et du besoin de la vie religieuse. Les veuves, les personnes âgées, les malades même, pouvaient être admises. « Je suis, écrivait saint François de Sales, partisan des infirmes ». Ce n'est pas à dire, vous le pensez bien, que chaque couvent de la Visitation, fût une sorte d'Hôtel des Invalides, où l'on ne recevait que des personnes éclopées, mais par cette large tolérance, le fondateur assurait à des personnes qui, seules et désolées, eussent terminé leurs jours tristement, les bienfaits et les agréments de la vie commune, la participation aux prières et aux mérites de la communauté, et par là, lui aussi, il faisait un bien social, puisqu'il diminuait la souffrance humaine.

Il y aurait encore bien des noms à citer, mais il faut savoir se borner et j'arrive aux *ordres actifs*.

*Les ordres
actifs
d'hommes.*

*Les
Capucins.*

*Le Père
Ange de
Joyeuse.*

II. — **Les ordres actifs d'hommes.** — Un des plus actifs, certes, parmi les grands ordres — et, je crois, le plus populaire — c'est celui des Capucins, qui n'est, vous le savez, qu'une branche du grand ordre de saint François d'Assise. Introduit en France, à la fin du XVI^e siècle, en 1574, il prit à l'époque qui nous occupe, une extension considérable. Chose curieuse, — et qui ne peut s'expliquer que par le besoin profond d'humilité et de vraie sainteté qui travaillait les grandes âmes du XVII^e siècle, cet ordre — que je vous ai montré sous la Ligue, presque trop populaire — est peut-être celui où l'on trouve sous Henri IV et Louis XIII, les plus grands personnages. Vous représentez-vous l'effet que dut produire en France, l'exemple du P. Ange de Joyeuse, Capucin ? Issu de la maison de Joyeuse, dont les membres étaient gouverneurs du Languedoc, et frère du cardinal de Joyeuse, il avait fait profession chez les Capucins en 1587, deux mois après la mort de sa femme. Pendant cinq ans, il vécut de la vie religieuse ; mais en 1592, pendant la Ligue, étant donnée la gravité des circonstances, le Pape le releva de ses vœux et l'obligea à devenir gouverneur du Languedoc, parce que la maison de Joyeuse avait péri tout entière pendant les guerres civiles, et qu'il pouvait, dans cette charge, rendre de grands services à la cause catholique. Il reprit les armes, parut à la tête des armées, gouverna le Languedoc avec beaucoup de sagesse, et fut nommé par Henri IV, qui voulait se l'attacher, Duc et Pair et Maréchal de France. C'est ainsi que le Roi se vengeait de ses adversaires de la veille !

Mais alors voyant que sa présence n'était plus nécessaire à la tête du Languedoc, parce que le Roi ralliait enfin à lui tous les Français, il rentra dans son couvent et le Maréchal de France redevint le Frère Ange, prêchant infatigablement, soit à Paris, soit dans les villes ou dans les campagnes, et donnant jusqu'à sa mort, l'exemple de toutes les vertus de son état. On rapporte qu'Henri IV, apprenant qu'il retournait dans son couvent, s'était écrié : « Nous allons avoir une longue paix, puisque nos capitaines quittent

les armes et se font capucins.» L'événement, en effet, justifia la prédiction ¹.

Un autre exemple célèbre, que je citerai sans autres détails, parce qu'il fut donné au delà de nos frontières, est celui du Duc de Modène, Alphonse d'Este, qui renonça à sa souveraineté, et entra en 1626, chez les Capucins de Munich, où il demeura jusqu'à sa mort.

Pour rester en France, nous devons mentionner de nouveau le Père Joseph du Tremblay, l'Éminence grise, qui faillit devenir l'Éminence rouge, puisqu'il fut nommé Cardinal et mourut avant d'avoir reçu le chapeau. Du moins, Richelieu fit-il rendre à sa dépouille mortelle tous les honneurs dûs aux Princes de l'Église. Toute la maison de Richelieu, et le Parlement tout entier, assistèrent aux funérailles. Son cœur fut donné aux Filles du Calvaire du Marais, tandis que son corps était inhumé chez les Capucins de la Rue Saint-Honoré auprès de celui du Père Ange de Joyeuse. Le monastère de la rue Saint-Honoré était le plus important et le premier en date. L'Ordre en avait deux autres à Paris, au faubourg Saint-Jacques et au Marais, Rue du Perche et Rue d'Orléans. L'église actuelle de Saint-Jean-Saint-François, est l'ancienne église des Capucins du Marais, édiflée pour eux en 1620.

Un autre personnage important de l'Ordre à cette époque — et un saint par surcroît ; sa cause de béatification a été introduite à Rome — c'est Charles Bochart de Champigny, fils d'un conseiller d'État, connu sous le nom de Père Honoré de Paris. Il donna des missions en beaucoup d'endroits, prêcha en Lorraine, dans les Pays-Bas, en Dauphiné ; il revenait ensuite à Paris, où il dirigeait beaucoup d'âmes, étant lui-même originaire de Paris. Il mourut à Chaumont où il était Provincial en 1624 et son tombeau fut l'objet de la vénération publique. Richelieu y pria longuement, lorsqu'il se rendit à Chaumont en 1639, à la suite d'un

*Le Père
Honoré
de Paris.*

1. Sa vie a paru en 1682, sous ce titre : *Le Courtisan prédestiné*, par GAILLÈRE, in 12.

voyage d'inspection militaire des villes frontières, pendant la guerre de Trente ans ¹.

Édouard
Molé.

Édouard Molé, frère du célèbre procureur général, Mathieu Molé, se fait également capucin, et sous le nom de Père Athanase, ramène un grand nombre de protestants au sein de l'Église, et établit à Paris la maison du Refuge de Sainte-Madeleine.

Brulart de
Sillery.

On en pourrait citer d'autres encore. Brulart de Sillery, par exemple, Commandeur de Malte, d'abord ambassadeur en Espagne et à Rome, qui, à 23 ans, se convertit, et au moment où ses parents veulent le marier avec « un des partis les plus considérables qui fût alors à Paris », s'enfuit à Amiens et prend l'habit chez les Capucins. Ses parents et alliés allèrent assiéger le couvent, menaçant de le réduire en cendres, mais le jeune novice fut inflexible et, trois ans après, il vint célébrer sa première messe à Paris.

Cet événement amena la conversion de son oncle, le Commandeur de Sillery, qui se lança dans les œuvres de charité, et se fit prêtre lui-même à 55 ans. C'est lui, qui interrogé par sa sœur, sur ce changement extraordinaire répondit : « C'est l'effet de la pure miséricorde de Dieu. Je n'ai fait que *tourner la médaille* et maintenant je fais pour Dieu, ce que je faisais pour le monde ». — Nous aurons à parler de lui au sujet des Missions.

Les
Capucins
en temps
de peste.

Parmi les œuvres des Capucins, outre la prédication, les missions et leur vie pénitente, il faut signaler la visite et le soin des malades en temps de peste. Plus que tout autre, cet Ordre se distingua pendant les années où ce terrible fléau, venu d'Allemagne, sévit sur la France au XVII^e siècle. A Rouen en 1622, dix-neuf Capucins sont victimes de leur dévouement. A Langres, à Dijon, à Chaumont, à Bordeaux, à Paris, de 1630 à 1638, un grand nombre périrent de la peste.

1. Cf. notre *Vie de Sébastien Zamet, évêque de Langres* ; Un procès de béatification. Le Vénérable Père Honoré de Paris, pp. 360-364.

En Franche-Comté, en 1636, plus de 80 Capucins sur 180 succombent. Le fait est mentionné dans une bulle d'Urbain VIII du 5 octobre 1637 ; cette bulle adressée au général de l'Ordre lui permet, pour remplacer les morts, de faire ordonner les novices en quelques jours sans observer les instertices d'une année prescrits par le Concile de Trente entre le sous-diaconat, le diaconat et la prêtrise¹.

Lorsqu'on lit les mémoires de cette époque, ou qu'on dépouille les registres des délibérations des conseils de ville, lors de ces épouvantables fléaux, on remarque invariablement qu'il est fait mention des Capucins. Seuls, dans plusieurs villes, à l'exclusion du clergé et des ordres religieux, ils avaient le droit de pénétrer dans les quartiers où l'on isolait les malades. Aucune autre personne ne devait y pénétrer sous peine d'être « arquebusée ». C'était là pour les Capucins un privilège glorieux.

Un autre ordre actif, très ancien comme le précédent, mais qui fut alors réformé par Sébastien Michaelis, est celui des *Dominicains* ou *Jacobins* du nom de leur principale église, dédiée sous le vocable de Saint-Jacques, près de la Sorbonne actuelle. Le plus célèbre de leurs couvents était celui de la Rue Saint-Honoré, fondé en 1613 par Sébastien Michaelis. Ils possédaient encore au faubourg Saint-Germain, un couvent situé Place Saint-Thomas d'Aquin, entre la rue du Bac et la rue Saint-Dominique. L'église actuelle de Saint-Thomas d'Aquin n'est autre que l'église de ce couvent, convertie en église paroissiale.

*Les
Jacobins.*

Les Dominicains au XVII^e siècle ne semblent pas avoir eu d'hommes supérieurs. On ne trouve pas chez eux de Bourdaloue ni de Père Joseph. Je vous ai déjà cité *Nicolas Coëffeteau*, prieur du couvent de Saint-Jacques, l'un des fondateurs de la prose française. Évêque de Dardanie, puis de Marseille, il passa pour un des plus habiles contro-

1. Cf. Abbé MOREY, *Les Capucins en Franche-Comté*, p. 82.

versistes de son temps. La controverse joua en effet un rôle capital au XVII^e siècle. Il réfuta Duplessis-Mornay, Dumoulin, Jacques I^{er}, roi d'Angleterre, et Marc-Antoine de Dominis, et mourut en 1622 ¹.

Un autre dominicain, célèbre au XVII^e siècle par son érudition, c'est Noël Alexandre (1639-1724) originaire de Rouen. Il fut appelé par Colbert avec d'autres savants, à collaborer à l'instruction et à l'éducation de son second fils, Jacques Colbert, qui fut plus tard archevêque de Rouen. Tandis que d'autres faisaient à ce jeune homme des conférences scientifiques, Noël Alexandre traita de l'Histoire Ecclésiastique. Ce fut l'occasion pour le savant professeur d'écrire une véritable histoire de l'Église en 24 vol. in-8°. Elle parut de 1676 à 1686, en latin, sous le titre de *Dissertationes historiquæ, chronologiquæ, criticæ, dogmaticæ*.

Le gallicanisme de cet ouvrage le fit condamner par Rome en 1684. Noël Alexandre publia également en 1689 six volumes in-8°, toujours en latin, sur l'*Histoire dogmatique de l'Ancien Testament* et une *Théologie morale* en dix volumes in-8°, sans parler d'un grand nombre d'écrits de polémique dans lesquels se fait jour une nature irascible, et aussi l'opiniâtreté d'un janséniste impénitent ².

Parmi les religieux qui ont illustré le couvent du faubourg Saint-Germain, on distingue Vincent Baron, savant théologien, et François Romain qui s'est rendu célèbre comme ingénieur et comme architecte. Il commença en 1684 la construction du pont de Maëstricht et de retour à Paris, il fut chargé par Louis XIV d'ouvrages importants et de l'inspection des bâtiments de la Généralité de Paris.

Je ne puis omettre un autre ordre populaire, presque aussi populaire que les Capucins, ordre mendiant comme

1. Cf. Abbé URBAIN, *Nicolas Coëffeteau, évêque de Marseille*, Paris 1892.

2. Cf. FÉRET, *La Faculté de Théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres*, Picard, 1907, t. V, pp. 247-261.

eux, et comme eux voué à la prédication : celui des *Augustins déchaussés et réformés*, désignés par le peuple sous le nom de Petits Pères. Introduits en France en 1596, sous Henri IV, ils n'obtinent qu'en 1620 de l'Évêque Henri de Gondî la permission de s'établir à Paris. En 1629, ils sollicitèrent Louis XIII de vouloir bien se déclarer fondateur d'une nouvelle église qu'ils allaient construire. Le Roi consentit et rapportant à la Sainte Vierge toutes les victoires qu'il avait remportées sur les Calvinistes de son royaume, et en particulier la prise de la Rochelle, voulut que la nouvelle église fût placée sous le vocable de *Notre-Dame des Victoires*. Le 8 décembre 1629, le jour de l'Immaculé-Conception, l'Archevêque de Paris François de Gondî (le siège de Paris était érigé en archevêché depuis 1623) planta une croix à l'entrée de l'emplacement où devait être bâti le monastère. Le Roi lui-même, suivi des princes et des seigneurs de sa cour, arriva peu après et fut reçu par le prévôt des marchands, les échevins et les autres officiers de la ville. Louis XIII posa alors la première pierre de cette église qui devait devenir si célèbre à Paris et dans le monde entier. Peu de jours après, le Roi faisait expédier des lettres patentes, aux termes desquelles il se déclarait protecteur des Petits Pères, fondateur de leur église et de leur couvent, et leur accordait tous les privilèges, droits et franchises dont jouissaient les autres églises et communautés de fondation royale¹. Ce nom de Petits Pères était venu de la petite taille des fondateurs : les RR. PP. Hamel et Mathieu de Saint-François.

*Les
Augustins.*

*Notre-Dame
des Victoires.*

Les Augustins comme les Capucins évangélisèrent bientôt toute la France et devinrent très populaires. Le Petit Père André² est célèbre par les plaisanteries et les jeux de mots dont il émaillait ses sermons, et tous les manuels

*Le Petit
Père André.*

1. Une grande plaque de marbre fixée au premier pilier de gauche, dans l'église Notre-Dame des Victoires, rappelle ces faits.

2. De son nom de famille : André Boulenger.

de Littérature française en citent des exemples. On peut contester son bon goût, comme par exemple lorsqu'il comparait les quatre docteurs de l'Église latine aux quatre rois du jeu de cartes : saint Augustin au roi de cœur à cause de sa grande charité, saint Ambroise au roi de trèfle à cause des fleurs de son éloquence, saint Jérôme au roi de pique à cause de son style mordant, saint Grégoire le Grand au roi de carreau à cause de son peu d'élévation. On peut, dis-je, douter de son bon goût, on ne peut contester son zèle apostolique et son succès auprès du peuple.

Les Jésuites. Un ordre éminemment actif dont l'influence, — nous l'avons dit déjà — fut très considérable au XVII^e siècle, ordre qui comptait alors comme aujourd'hui, des ennemis acharnés et des amis très dévoués, c'est la Compagnie de Jésus, et je ne puis que renvoyer ceux d'entre vous qui désireraient étudier à fond cette question au grand ouvrage du Père Prat : *La Compagnie de Jésus en France au temps du Père Coton*, 5 vol. in-8, qui fait toujours autorité parmi les historiens ¹. Cette période d'une trentaine d'années étudiée par le P. Prat, ne fut pas, tant s'en faut, pour sa compagnie, une période de paix. D'ailleurs la Compagnie de Jésus a-t-elle jamais connu la paix ? Je ne vous étonnerai donc pas en vous disant que, même pendant cette renaissance catholique dont nous parlons, c'est la lutte qui domine. Lutte lorsqu'Arnauld, le père de la Mère Angélique, appelait, les Jésuites, nous dit Pierre de l'Estoile, « voleurs, corrupteurs de la jeunesse, assassins des roys, ennemis conjurés de cet État, pestes des républiques, perturbateurs du repos public, bref les traita comme des gens qui ne méritaient pas seulement d'estre chassés d'un Paris, d'une Cour et d'un Royaume, mais d'estre entièrement raclés et exterminés de dessus la face de la terre » ; lutte après l'attentat de Jean Châtel,

1. Voir aussi CRÉTINEAU-JOLY, *Histoire de la Compagnie de Jésus* ; le P. BRUCKER, *Histoire de la Compagnie de Jésus*.

et pendant leur proscription; lutte après leur retour en France; malgré la protection d'Henri IV; lutte vers 1611 contre le Richérisme; lutte au moment de l'Assemblée du Clergé de 1625, qui voulait anéantir leurs privilèges; et plus tard jusqu'à la fin du siècle, lutte contre le Jansénisme. S'il est vrai de dire que « la lutte, c'est la vie », il faut conclure que la Compagnie était bien vivante.

Outre le Collège de Clermont qui devint le Collège Louis-le-Grand, fondé en 1618, aujourd'hui Lycée Louis-le-Grand, les Jésuites avaient à Paris leur maison professe rue Saint-Antoine; et leur église Saint-Louis, aujourd'hui l'église Saint-Paul-Saint-Louis, était l'une des plus fréquentées de la capitale. Lorsque Bourdaloue y prêchait la Passion, le Vendredi-Saint, les places étaient gardées par des laquais 48 heures d'avance et Madame de Sévigné ne pouvait pas toujours en obtenir une. En 1671, elle écrit à sa fille, le 27 mars, jour du Vendredi-Saint: « J'ai entendu la Passion de Mascaron; j'avais envie de me jeter dans le Bourdaloue; mais l'impossibilité m'en a ôté le goût. Les laquais y étaient dès le mercredi et la presse y était à mourir. » D'ailleurs que Bourdaloue prêchât à Saint-Louis, ou à Saint-Jacques de la Boucherie ou dans d'autres églises, l'affluence était la même.

Bourdaloue.

En dehors de Bourdaloue, les Jésuites ont eu au XVII^e siècle un grand nombre d'hommes de valeur, soit dans l'enseignement, soit dans la prédication. Le Père Coton était un des plus célèbres prédicateurs de son temps et il était doué en même temps d'un bon sens pratique, d'une prudence et d'une habileté qui lui permit de triompher de difficultés de toute sorte, et de représenter dignement la Compagnie dans le calme ou dans la tempête. Sa mort, dans les circonstances où elle se produisit, ramena aux Jésuites une partie de l'opinion publique troublée par les déclarations de l'Assemblée de 1625. Cet illustre Jésuite mourut le 19 mars 1626. Deux jours auparavant, le 17 mars, on était allé, par ordre du Parlement, lui faire

*Le Père
Coton.*

signer sur son lit de mort une *Déclaration*, qui condamnait la doctrine de Santarel et proclamait que « les Rois relèvent indépendamment, c'est-à-dire directement de Dieu » et non du Pape. Cette contrainte morale, exercée en un pareil moment, émut le peuple de Paris, et ses funérailles furent une véritable apothéose.

*Le Père
Binet.*

Parmi les Jésuites qui, sous Henri IV et sous Louis XIII, se signalèrent par un zèle extraordinaire, soit dans les controverses avec les protestants, soit dans la direction des gens du monde et des âmes les plus saintes de cette époque, soit dans la réforme des ordres religieux, et souvent dans tout cela à la fois, je ne ferai que citer le Père Gontery, qui combattit le ministre protestant Dumoulin, le Père Suffren, confesseur de Louis XIII, avec le trop célèbre Père Caussin, puis le Père Binet ; ce Père Binet, on le trouve partout ; il est impossible de parcourir les cartons des Archives ou des Bibliothèques sans rencontrer un certain nombre de ses lettres aux plus grands personnages ; lettres qui, je crois, sont pour la plupart inédites. Impossible aussi de découvrir autre chose dans ces lettres que le plus grand zèle de la gloire de Dieu. Il était très lié avec saint François de Sales ; il jouissait de la confiance de sainte Jeanne de Chantal et de la mère Angélique Arnauld. Les Évêques, même ceux qui étaient hostiles à sa Compagnie, lui témoignaient leur estime. Bref, son action dans le mouvement religieux d'alors fut très considérable. Il faudrait citer encore le Père Séguiran, puis un peu plus tard, vers 1640, le Père Bagot, célèbre par la Congrégation d'écoliers qu'il fonda à La Flèche d'abord, puis au collège de Clermont, congrégation qui prépara des membres à la Compagnie du Saint-Sacrement, et joua un grand rôle dans la fondation du Séminaire des Missions Étrangères. Puis-je oublier aussi le prince Charles de Lorraine, évêque de Verdun, qui se démit de son évêché, entra dans la Compagnie de Jésus, y prononça ses vœux en 1624, et vécut jusqu'en 1631 d'une manière fort édifiante, comme le dernier des religieux,

sans regretter ni les honneurs du monde, ni les dignités de l'Église? Quant au Père de La Chaise qui donna son nom au fameux cimetière parisien et aux autres Pères, qui jouèrent un rôle sous Louis XIV, ils sont trop connus pour que j'insiste.

* * *

III. — Les ordres actifs de femmes. — Après avoir parlé des ordres actifs d'hommes, il y aurait à dire un mot des ordres actifs de femmes, et des congrégations nouvelles qui se vouèrent à l'enseignement ou à la charité : les Filles de la Charité, les Hospitalières, les Ursulines, les Dominicaines, les Dames de Saint-Maur, les Miramionnes, etc. Je réserve les Filles de la Charité et les Hospitalières pour la leçon suivante.

*Les ordres
actifs de
femmes.*

Les Ursulines, fondées en Italie au XVI^e siècle par sainte Angèle Mérici connue aussi sous le nom d'Angèle de Brescia, furent introduites en France en 1594 par Françoise de Bermond. Leur premier établissement fut celui de l'Isle-sur-Sorgues, non loin d'Avignon. Le vénérable César de Bus, fondateur des Pères de la doctrine chrétienne, prit part à la fondation, ainsi que le Père Romillon, qui fut un de leurs premiers directeurs, de sorte que ces premières Ursulines étaient aussi désignées sous le nom de Sœurs de la Doctrine chrétienne. De l'Isle-sur-Sorgues, elles essaimèrent à Aix, à Marseille, à Valence.

*Les
Ursulines.*

*Françoise de
Bermond.*

*César de
Bus.*

Ici encore, nous allons rencontrer l'intervention de M. de Bérulle. En 1603, il s'était rendu à Avignon, avait conféré avec le vénérable César de Bus, et avait pu se rendre compte du bien que faisaient déjà les Ursulines ; l'idée lui vint aussitôt de doter Paris d'une communauté d'Ursulines. La contre-réforme catholique, qu'il fallait opposer à la réforme protestante, était l'une de ses principales préoccupations et il pensa qu'un ordre religieux qui se consacrerait partout à l'éducation chrétienne des jeunes filles, serait un des instruments les plus utiles de ce renouvellement chrétien

Bérulle.

de la France. Il en parla à Madame Acarie ¹ qui approuva ce projet avec empressement, et proposa à sa cousine Madeleine Lhuillier, veuve de M. de Sainte-Beuve, conseiller au Parlement, de devenir fondatrice du nouvel Institut. Madame de Sainte-Beuve, qu'on appelait communément en changeant une lettre de son nom, la Sainte Veuve², accepta avec joie, car cette proposition répondait à un dessein qu'elle avait elle-même depuis quelque temps. Elle se consacra de sa personne et de ses biens à l'établissement des Ursulines à Paris, les dota de 2.000 livres de rente, et acheta pour elles l'Hôtel de Saint-André et, dit l'acte d'achat, « une grande place en un lieu appelé les Poteries, tenant d'un côté à l'Hôtel de Saint-André, de l'autre aboutissant à une petite ruelle nommée rue du Paradis, autrement rue Jean-le-Riche, et d'autre part depuis la rue du Faubourg Saint-Jacques jusqu'au chemin qui est devant la porte de la Santé au faubourg Saint-Marcel. » Madame de Sainte-Beuve ne se contenta pas du titre de fondatrice du couvent de la rue Saint-Jacques ; elle en fonda un second rue Sainte-Avoye, un troisième à Pontoise et un quatrième à Saint-Denis. Elle avait fait venir de Marseille pour former les Ursulines de Paris aux devoirs de leur état, la mère Françoise de Bermond ; elle-même habitait près du couvent de la rue Saint-Jacques, suivait les mêmes exercices que les Ursulines, et faisait même la classe aux enfants. Elle mourut en 1630, et fut inhumée dans l'église du monastère, à cause de sa qualité de fondatrice.

La La congrégation de Paris eut bientôt en France 80 maisons.
Congrégation Ses premières filles furent Abbeville, Pontoise, Amiens,
de Paris. Rennes, Eu, Rouen, Crépy-en-Valois, Caen, Évreux, Saint-Omer, Bourges, Montargis, Montluçon et Meaux.

Mais en même temps d'autres congrégations d'Ursulines,

1. Madame Acarie devint Carmélite à Amiens et prit le nom de Sœur Marie de l'Incarnation, sous lequel elle a été béatifiée par Pie VI le 24 mai 1791.

2. Cf. *Vie de Françoise de Bermond*, par une Ursuline. Delhomme et Briguet, 1896.

d'autres maisons-mères, si vous voulez, s'étaient fondées de divers côtés. Indépendantes les unes des autres, ayant des constitutions à peu près identiques, sauf quelques points particuliers, ces congrégations portaient toutes également le nom d'Ursulines et regardaient pareillement sainte Angèle comme leur patronne.

En dehors de la congrégation de Paris, on distinguait : *Les*

1^o la congrégation de Lyon, fondée par Françoise de Bermond qui comptait 74 maisons. *congrégations de province.*

2^o la congrégation de Bordeaux, instituée par Françoise de Cazères, qui comprenait plus de 100 maisons, dont plusieurs en Allemagne et en Italie.

3^o la congrégation de Franche-Comté ou de Dôle, fondée en 1604 par la célèbre Anne de Xainctonge, comptait 6 maisons ¹.

4^o la congrégation de Dijon, établie en 1619 par Françoise de Xainctonge, sœur de la fondatrice des Ursulines de Dôle, possédait 20 maisons.

5^o Celle de Toulouse, due à Marguerite de Vigier, commença en 1611 et avait 20 monastères.

6^o Celle de la Présentation, dont la fondatrice fut Lucrèce de Gastineau, comprenait 22 maisons qui dépendaient de celle d'Avignon.

7^o La congrégation d'Arles, que fonda Jeanne de Rampale en 1624 et qui comptait 8 monastères.

8^o Enfin la congrégation de Tulle, due à Antoinette Micolon, avec 6 maisons.

Vous me pardonnerez cette nomenclature ; mais je l'ai crue nécessaire, pour bien marquer l'indépendance de ces congrégations entre elles et pour faciliter les recherches de ceux ou de celles d'entre vous qui étudieraient cette question toujours à l'ordre du jour. Récemment encore

1. La fondation des Ursulines de Dôle et la vie d'Anne de Xainctonge ont été écrites par l'abbé MOREY, et ses 2 volumes jouissent d'une grande autorité. Tout récemment en 1919, Madame DE NITRAY a publié une nouvelle vie d'Anne de Xainctonge sous ce titre : *Une éducatrice au XVII^e siècle*, avec préface de Mgr BAUDRILLART, de l'Académie française.

M. Fagniez consacrait un article de la *Revue des Deux-Mondes* à l'éducation donnée par les Ursulines au XVII^e siècle. Nous aurons d'ailleurs à parler de cette éducation.

Au total, les Ursulines possédaient environ 320 maisons en France au XVII^e siècle. M. Fagniez parle de 400, mais je crois ce chiffre erroné, pour la France seule ; il ne peut être obtenu qu'en y comprenant les maisons que possédaient les Ursulines françaises à l'étranger. 320 monastères, et 9.000 Ursulines donnant l'instruction et surtout l'éducation aux jeunes filles pauvres aussi bien qu'aux jeunes filles riches ; ces chiffres sont par eux-mêmes assez éloquents et je ne suis pas surpris que M. Ch. de Sainte-Foi ait pu écrire : « Ce que la Compagnie de Jésus fut pour les hommes, celle de sainte Ursule le fut pour les femmes ; et ces deux illustres sociétés, s'emparant ainsi des deux moitiés de la famille, produisirent des fruits admirables de grâces et de vertus. Nées en même temps, produites par le même esprit, tendant au même but, fleuries en quelque sorte sur la même tige, il n'est pas étonnant qu'elles aient révélé dès l'origine, les liens de fraternité qui les unissaient, et que marchant toujours côte à côte, comme deux sœurs, elles se soient toujours soutenues mutuellement. »

Il était nécessaire, en effet, d'insister sur cette fondation d'un ordre nouveau, d'une congrégation nouvelle, dont l'influence devait être considérable sur la femme française au XVII^e siècle et par la femme sur toute la société d'alors.

Les
Dominicai-
nes.

Les Dominicaines s'adonnèrent aussi à l'instruction des jeunes filles. Ces religieuses du second ordre et du tiers-ordre remontaient à saint Dominique lui-même. Au commencement du XVII^e siècle, à la suite de la réforme de Sébastien Michaélis, les couvents du Tiers-ordre se multiplièrent en Italie, en Espagne, en Portugal, en Pologne et jusqu'aux Indes Occidentales.

A Paris, les filles de Saint-Thomas d'Aquin ou filles

Saint-Thomas, de l'ordre de Saint-Dominique furent établies par les soins d'Anne de Caumont, femme de François d'Orléans-Longueville, comte de Saint-Pol et duc de Fronsac. Elles arrivèrent de Toulouse au nombre de sept, le 27 novembre 1626. Leur supérieure était Marguerite de Sénau, en religion Marguerite de Jésus. Elles s'installèrent d'abord provisoirement à l'Hôtel de Bonair, rue Neuve-Sainte-Geneviève, puis en 1632, rue Vieille-du-Temple. Elles y entrèrent le 7 mars, jour de la fête de saint Thomas d'Aquin, et placèrent leur maison sous l'invocation de ce saint. C'est là l'origine du nom qu'elles prirent. Leurs sœurs de Toulouse, qu'elles avaient quittées pour venir faire la fondation de Paris, étaient placées sous le vocable de sainte Catherine de Sienne.

*Les Filles
Saint-
Thomas.*

C'était d'ailleurs non loin de Toulouse, près du sanctuaire de N.-D. de Prouille, que saint Dominique avait fondé le premier monastère de Dominicaines en l'an 1206, pour recueillir les jeunes filles de ces régions et les préserver de l'hérésie albigeoise. Les Dominicaines avaient été fondées avant les Frères Prêcheurs qui ne datent que de 1215. De Prouille, les religieuses du second ordre dominicain, comme on les appela, se répandirent en France, dans les Pays-Bas, en Espagne et en Angleterre.

*N.-D. de
Prouille.*

*Le second
ordre.*

Le tiers-ordre de saint Dominique avait été fondé également par le Saint pour donner au clergé une armée d'auxiliaires laïques, hommes et femmes qui, tout en vivant dans le monde, travailleraient à la défense de l'Église. En même temps se forma en Portugal dès 1240, un tiers-ordre régulier qui se répandit ensuite en Italie, où, au XVI^e siècle, il fut illustré à jamais par Catherine de Sienne.

Le tiers-ordre.

Au commencement du XVII^e siècle, à la suite de la réforme du grand ordre de saint Dominique par Sébastien Michaélis, « les monastères cloîtrés du tiers-ordre se multiplièrent en Italie, en Espagne, en Portugal, en Pologne et jusqu'aux Indes Occidentales. En France, pour ne citer que ceux-ci,

les couvents d'Aumale, de Rouen, de Rosay en Brie, de Toul, de Langres, etc., répandirent alors une admirable odeur de sainteté. »

Le couvent de Langres, en particulier, est devenu l'un des plus importants de France, et au XIX^e siècle il a été, écrit le P. Bayonne, « le précurseur de la résurrection de la famille dominicaine en France, car il y a devancé de plus de trente-cinq ans le rétablissement des Frères-Prêcheurs. Grâce à la sage direction qu'il reçut du Père Lacordaire, et des Pères Besson et Jandel, il a répandu des germes de vie sur presque tous les monastères du Tiers-Ordre et a été leur initiateur au véritable esprit dominicain ¹ ».

Les Filles de la Croix.

Peu de temps après l'établissement des Filles Saint-Thomas, la Mère Marguerite de Jésus fonda, rue de Charonne, en 1642, un nouveau monastère du même ordre, sous le titre de la Sainte-Croix, et l'on eut alors *les Filles de la Croix* qui étaient du Tiers-Ordre, comme les Filles Saint-Thomas et celles de Sainte Catherine de Sienne ².

Les Filles de la Croix furent fondées grâce à la générosité de Madame de Combalet, qui donna à cet effet 30.000 livres tournois en 1637, et de la maréchale d'Effiat qui, en présence de la vocation de sa fille, assura, au moment de son entrée dans ce couvent, une dot de 50.000 livres à la communauté ³.

1. R. P. BAYONNE, *Les Dominicaines de Langres*, p. 158. HERVÉ-BAZIN, *Les Grands ordres de femmes*, 1888, p. 155.

2. Nous suivons ici l'*Épitaphier du Vieux Paris*, t. II, *Couvent des Filles de la Croix*. Les auteurs ne sont pas d'accord sur cette question. Cf. HÉLYOT, *op. cit.*, t. VIII, p. 127, d'après lequel les Filles de la Croix n'appartiendraient pas à l'Ordre de Saint-Dominique. Il est assez difficile aujourd'hui de se reconnaître au milieu de tous ces titres, car chaque monastère prenait un titre spécial.

3. Madame de Combalet, de son nom de famille Marie-Magdeleine de Vignerot, et à partir de 1638 duchesse d'Aiguillon, était fille de la sœur de Richelieu. On la trouve mêlée à toutes les bonnes œuvres du temps, et DU FERRIER, dans ses *Mémoires inédits*, cite d'elle un trait qui le ravissait d'admiration : Une nuit qu'il était allé à l'église Saint-Sulpice après minuit — car étant l'un des trois fondateurs de la Com-

Une autre fondation du XVII^e siècle consacrée à la vie active, est celle des Sœurs de l'Instruction charitable du saint Enfant Jésus dites *Dames de Saint-Maur*, répandue aujourd'hui jusqu'au Japon, en Chine et dans la Malaisie. Cette congrégation fut fondée par un minime, le P. Barré, en 1666, pour l'instruction gratuite des petites filles pauvres. L'œuvre, commencée à Rouen, fut bientôt établie à Paris dans la rue Saint-Maur, aujourd'hui rue de l'abbé Grégoire. C'est de là que vint leur nom de Dames de Saint-Maur, qu'elles ont conservé jusqu'à nos jours. Plus heureuses que d'autres, elles habitent encore la vieille maison de jadis, devenue le berceau de leur Institut. Chassées pendant la Révolution, elles y revinrent en 1806, et elles y sont encore. Elles avaient il y a quelques années 20.000 élèves, parmi lesquels 12.000 dans les classes gratuites et 8.000 dans les pensionnats.

*Les Dames
de Saint-
Maur.*

Un mot maintenant des Miramionnes. Madame de Miramion, née en 1629 à Paris, eut, bien involontairement, une jeunesse mouvementée. Elle devint veuve à seize ans de M. de Miramion, donna, cinq mois après, le jour à une fille et fut enlevée à dix-huit ans par Bussy-Rabutin qui voulait l'épouser ; elle refusa, fit vœu de chasteté et se consacra aux œuvres, en même temps qu'à l'éducation de sa fille. « On la fit trésorière des pauvres de la paroisse Saint-Nicolas des Champs, et comme c'était dans le temps des guerres civiles et que le nombre des pauvres était fort grand dans Paris, son zèle trouva de quoi s'exercer, leur faisant distribuer plus de 2.000 potages par jour sans parler des autres charités secrètes qu'elle faisait aux pauvres honteux avec tant de générosité que la misère augmentant, et ses revenus n'y

*Madame
de
Miramion.*

pagnie, il y pouvait entrer à toute heure — il avait eu la surprise d'y trouver la duchesse d'Aiguillon faisant sa visite au Saint-Sacrement. Et comme il s'étonnait, elle lui dit que, revenant de la Cour où elle avait passé toute la journée sans pouvoir faire cette visite, elle avait dit à son cocher d'arrêter à l'église Saint-Sulpice et qu'elle s'était fait ouvrir par le sacristain, afin de prier Dieu quelques instants sans être dérangée et d'oublier là tout le fracas de la Cour.

pouvant pas suffire, elle vendit son collier de perles 24.000 livres et un an après, sa vaisselle d'argent, dont le produit lui servit à faire des Missions, à établir des Écoles pour la jeunesse, et à des charités pour les pauvres malades de la campagne, dont elle voulut prendre elle-même le soin, apprenant par cet effet à soigner, à médicamenter les plaies, et à composer des onguents, et autres choses nécessaires, dont elle avait un cabinet bien garni, pour tous ceux qui avaient recours à sa charité ¹ ». Après avoir marié sa fille à M. de Nesmond, elle ne songea plus qu'à sa propre perfection.

Les Miramionnes.

Depuis longtemps elle songeait à établir une communauté de Filles qui tiendraient de petites écoles à la campagne, panseraient les blessés, et assisteraient les malades. En 1661, elle réalisa son projet et vécut d'abord rue Saint-Antoine, puis sur la paroisse Saint-Nicolas du Chardonnet, avec quelques filles qui se sentaient attirées par cette vocation. La Communauté s'établit sous le titre de la *Sainte Famille*. Mais dès 1636, une communauté semblable, avec le même but, avait été fondée par M^{lle} Blosset sous le titre de *Filles de Sainte-Geneviève*. Les deux communautés se réunirent en une seule en 1665 sous la direction de Madame de Miramion qui donna 60.000 livres pour affermir la fondation. Bientôt les « *Miramionnes* » ou Filles de Sainte Geneviève s'établirent à Amiens et à La Ferté-sous-Jouarre, où Bossuet les installa, et prononça à cette occasion un éloquent discours.

Madame de Miramion obtint également que sa maison fût ouverte aux dames qui désiraient y faire des retraites, comme les Jésuites l'avaient fait pour les hommes.

Après sa mort survenue en 1696, ses filles continuèrent à enseigner les petites filles, à former des institutrices, et à soigner les malades et les blessés.

Les Filles.

Signalons enfin l'établissement des *Filles du Bon-Pasteur*

1. Cf. HÉLYOT, *op. cit.*, VIII, pp. 212, 224 et *Vie de Mad. de Miramion*, par l'abbé DE CHOISY

ou Filles Pénitentes par Madame de Courbé en 1688. Cette fondation répondait certainement à une nécessité publique, car le nombre des *Bons Pasteurs* devint rapidement très considérable.

*du Bon
Pasteur.*

IV. — L'Apostolat ouvrier. — Tandis que de toutes parts on voyait la noblesse et la bourgeoisie donner à Dieu ses fils et ses filles, tandis qu'on voyait ces âmes généreuses, éprises de perfection et de dévouement, se jeter dans le cloître ou se consacrer à l'apostolat, il ne faudrait pas croire que le peuple fît exception. De simples ouvriers, ignorants des lettres humaines, mais instruits de la science des saints, exercèrent sur leurs compagnons de travail une influence profonde, parce qu'elle était le rayonnement de leur vie intérieure et de leur amour de Dieu. L'un de ces ouvriers, un simple cordonnier, Henri Michel Buch, (ou Buche) qu'on appelait communément le *bon Henri*, se proposa d'être apôtre parmi les garçons cordonniers ; prenant pour modèles saint Crépin et saint Crépinien, patrons des cordonniers, il travaillait courageusement de son dur métier, et n'avait qu'une préoccupation : faire du bien aux membres de cette corporation, les arracher au cabaret, ou au vice, leur faire lire de bons livres et les amener à la pratique des sacrements et à une vie vraiment chrétienne. Après plusieurs années passées ainsi dans le Duché de Luxembourg, d'où il était originaire, et dans le pays Messin, il vint à Paris, où il continua son apostolat auprès des cordonniers. Son succès fut tel, que le baron de Renty, dont on a pu dire qu'il ne s'était pas fait de son temps une bonne œuvre dans Paris, sans qu'il y participât, voulut absolument le connaître ; et bientôt une de ces amitiés, qui suppriment les distances sociales et que seul le christianisme peut inspirer, s'établit entre le noble gentilhomme et l'humble artisan. Pour lui donner plus d'influence encore sur ses compagnons, M. de Renty voulut qu'il devînt maître cordonnier, afin de pouvoir prendre chez lui plusieurs apprentis et compagnons, et leur faire plus de bien. Il s'employa à détruire ce qu'on appelait alors le *campagnonnage*, sorte

*L'apostolat
ouvrier.*

Henri Buch.

de pacte qui existait parmi les compagnons de chaque métier et les engageait à soutenir des maximes subversives et sacrilèges. Il y employa d'abord la douceur et la persuasion, puis finalement avertit l'autorité ecclésiastique, qui interdit ces assemblées sous peine d'excommunication. Grâce à cette mesure énergique, le compagnonnage finit par disparaître.¹

*Les frères
cordonniers.*

C'est alors que M. de Renty conseilla au bon Henri de former une société de gens de sa profession, qui sanctifieraient leur travail par des exercices de piété accomplis en commun. Le bon Henri accepta, et le 2 février 1645 à l'église Saint-Paul, la nouvelle société des Frères Cordonniers fut formée avec M. de Renty comme protecteur et le bon Henri pour supérieur. Bientôt trois autres communautés se formèrent à Paris et en 1647, deux maîtres tailleurs, édifiés de tout ce qu'ils apprenaient de la piété et de la vie exemplaire des Frères Cordonniers, fondèrent également à Saint-Paul, avec les règlements que leur donna le supérieur de ces derniers, une société semblable de Frères Tailleurs.

*Les frères
tailleurs.*

Ces communautés se répandirent dans beaucoup de diocèses, et jusqu'à Toulouse où le bon Henri se rendit à pied pour en établir une. Ce saint homme mourut en 1666, et fut inhumé dans le cimetière de Saint-Gervais, sa paroisse. M. de Renty l'avait depuis longtemps précédé dans la tombe. Il était mort à 38 ans en 1649, après une vie extraordinairement remplie, par des œuvres de toutes sortes. Hôpitaux, Séminaires, Missions, Compagnies du Saint-Sacrement établies en province, il s'occupait de tout et entretenait une correspondance des plus actives, dans tout le royaume. Après sa mort, sa veuve continua, autant qu'elle le put, ses bonnes œuvres, et ses quatre enfants, deux fils et deux filles, marchèrent sur ses traces.

Ce pieux gentilhomme, qui personnifie peut-être le mieux la charité laïque au XVII^e siècle, n'était cependant pas

1. Voir, au sujet du compagnonnage, l'action de la Compagnie du Saint-Sacrement, leçon V, p. 167.

une exception. Il avait beaucoup d'émules, et nous en retrouverons quelques-uns en parlant de la Compagnie du Saint-Sacrement. Comme lui, en dehors de la vie religieuse, ces hommes d'action, le marquis de Salignac-Fénelon, le marquis d'Andelot, par exemple, se consacraient aux œuvres et à l'apostolat dans le monde, dans l'état de mariage, et savaient vivre d'une forte vie intérieure.

Ce tableau succinct de l'essor de la vie religieuse au début du XVII^e siècle, — tout incomplet qu'il soit — nous montre quel changement prodigieux s'accomplit en France sous les règnes de Henri le Grand et Louis le Juste, pour parler comme les écrivains de l'époque. Au siècle précédent, comme le remarque Mgr Bougaud, c'étaient les grands et les nobles qui avaient tout perdu, les uns en se jetant par ambition ou par esprit frondeur dans le Protestantisme, les autres en faisant dévier la Ligue de son but. Au XVI^e siècle, c'est cette même noblesse de race, que Dieu appelle à l'honneur de tout réparer. Aux Carmélites, à la Visitation, à Sainte-Ursule, comme à l'Oratoire ou dans la Compagnie de Jésus, comme à la Trappe ou chez les Capucins, la noblesse remplit tout de ses grands noms et ce qui vaut mieux de ses grandes vertus. Ces couvents, dont je vous ai parlé — indépendamment de leur rôle social, auquel ils n'ont pas failli, — n'eussent-ils donné au monde que le spectacle de la vie intérieure, qui, au fond, n'est autre chose que l'amour de Dieu et par conséquent l'essence même de la religion, c'en était assez pour qu'ils fussent une apologétique vivante en face du Protestantisme, c'en était assez pour démontrer que l'Église catholique, contrairement aux allégations des Protestants et des révoltés de tous les temps, pouvait toujours donner satisfaction aux besoins les plus sacrés des âmes éprises de perfection, et par conséquent qu'elle n'avait pas dévié de son but : sanctifier les âmes et les conduire au ciel.

Conclusion.

BIBLIOGRAPHIE

R. P. BAYONNE, *Les Dominicaines de Langres*, 2 vol.

BOUGAUD (Mgr), *Vie de sainte Jeanne de Chantal*, 2 vol. in-8.

G. FAGNIEZ, *Le Père Joseph*, 2 vol.

HÉLYOT, *Histoire des Ordres monastiques*, 8 vol. 1718.

HERMANT, *Histoire des Ordres religieux*, 1710.

HERVÉ-BAZIN, *Les grands ordres et congrégations de femmes*, Lecoffre, 1889.

PICOT, *Essai historique sur l'influence de la religion en France au XVII^e siècle*.

PRAT, *La Compagnie de Jésus en France au temps du Père Coton*, 5 vol. *Épitaphier du Vieux Paris*, t. II.

Vie de Françoise de Bermond, par une URSULINE.

Abbé MOREY, *Les Capucins en Franche-Comté*.

Etc., etc.

QUATRIÈME LEÇON

L'ÉGLISE ET LA CHARITÉ AU XVII^e SIÈCLE

- I. — *Les Hôpitaux.* — Réforme des anciens hôpitaux. — Les nouvelles congrégations hospitalières : Saint-Jean de Dieu et les Frères de la Charité. — Saint Camille de Lellis. — Les nouveaux hôpitaux : Henri IV, Louis XIII, Louis XIV. — La répression de la mendicité. — Les Hôpitaux Généraux et les Jésuites; les Pères Chaurand, Dunod et Guevarre.
- II. — *L'action individuelle :* 1^o Les « charités » avant le XVII^e siècle. — 2^o Les Dames de la Charité. — Saint Vincent de Paul. — Les statuts des Confréries de Charité. — Les pauvres honteux. — Les Dames de la Charité à l'Hôtel-Dieu de Paris ; quelques noms illustres. — Claude Bernard, le pauvre prêtre. — Le règlement de Saint-André-des-Arts (1652). — Les Enfants trouvés. — 3^o Les Filles de la Charité. — L'institution et la fin de la Compagnie. — Le « séminaire » de la rue du Bac. — Jugement de Pie VII et de Benoît XV sur les Filles de la Charité.
- III. — *L'exercice pratique de la charité au XVII^e siècle.* — Les misères de la guerre de Trente ans et de la Fronde. — L'action de Saint Vincent de Paul et de la Compagnie du Saint-Sacrement. — Le Magasin Général de la Charité. — Le règlement de Saint-Eustache. — Les idées charitables de l'époque. — Réponse aux objections.

L'Église catholique n'a jamais séparé l'amour du prochain de l'amour de Dieu. « Aimer Dieu et son prochain, c'est là toute la loi, » dit Notre Seigneur. La foi sans les œuvres n'est qu'une foi morte, ajoute saint Jacques (*Ép. II, 26*). C'est pourquoi la vie intérieure intense du XVII^e siècle ne pouvait manquer de s'accompagner des œuvres de charité. Et il nous est permis d'en tirer un argument apologétique en faveur de l'Église, pour montrer comment,

*L'Église et
la charité.*

sur ces deux points essentiels, elle est restée fidèle aux principes de son fondateur. Et cependant le croirait-on ? il n'est pas rare de rencontrer des hommes même instruits qui s'imaginent qu'avant 1789 on ne savait pas secourir l'indigence. Dans le monde officiel on ne veut même plus du mot *charité* ; on dit *l'assistance*, la *solidarité*. Or, après tous les travaux d'archives qui ont été entrepris sur les œuvres hospitalières dans les villes et dans les campagnes avant la Révolution, il est impossible de nier que la charité catholique ait réalisé, même alors, les meilleures conditions de l'assistance des pauvres.

*Saint
Vincent de
Paul.*

On ne peut parler de la charité au XVII^e siècle sans qu'aussitôt le nom de saint Vincent de Paul se présente à l'esprit. Ce grand homme que nous avons déjà rencontré au conseil de conscience, faisant nommer de bons évêques, que nous avons vu ensuite travailler à la réforme du clergé séculier et fonder les Prêtres de la Mission, est resté dans la mémoire des peuples comme l'incarnation la plus sublime de la charité. Et le portrait traditionnel qui le représente portant sous son manteau des enfants trouvés, qu'il réchauffe sur son sein, n'est pas seulement symbolique, il correspond à une réalité historique ; car bien des fois il traversa les rues de Paris à onze heures du soir, ou minuit, portant véritablement, sous son grand manteau, ces précieux fardeaux. Aujourd'hui, les Filles de la Charité sont, aux yeux du monde, son plus beau titre de gloire. « Une sœur de Charité, a dit Lacordaire, est une démonstration complète du Christianisme ». Or, si elles sont restées exactement jusqu'à nos jours ce qu'elles étaient au XVII^e siècle, c'est parce qu'elles ont continué à être dirigées par les Prêtres de la Mission. Et cependant, Vincent, en fondant les Lazaristes, avait posé en principe qu'ils ne s'occuperaient que des Missions et ne dirigeraient aucune communauté de femmes ; peut-être se rappelait-il le mot de saint Ignace, qui, après avoir admis en principe, l'existence de « Jésuitesses » et en avoir dirigé quelques-unes, pria le Pape de les supprimer, « disant

ingénument que le gouvernement de trois dévotes lui donnait plus de peine que toute la Compagnie ¹ » ; en tout cas, Vincent craignait que cette occupation, pour sainte qu'elle fût, ne nuisît au but primordial de l'institution des Prêtres de la Mission. Mais les circonstances, dans lesquelles il vit avec raison l'action de la Providence, devaient en décider autrement, et personne, que je sache, n'a jamais eu à le regretter.

Comment s'organisa la charité au XVII^e siècle ? Voyons d'abord l'action publique de la charité, manifestée par les hôpitaux ; nous parlerons ensuite de l'action individuelle ou de l'initiative privée.

* * *

I. — Les Hôpitaux. — 1^o Réforme des anciens hôpitaux.

— Pendant les guerres de religion, le désordre s'était introduit dans les hôpitaux, comme ailleurs. La Réforme avait eu pour effet en Allemagne et en Angleterre de tarir la générosité envers les hôpitaux et même, en beaucoup de cas, de les supprimer, leurs biens ayant été confisqués avec les biens d'Église. Afin de remédier au mal dans les pays restés fidèles à l'Église romaine, le Concile de Trente avait rappelé, au sujet des hôpitaux, les traditions des premiers siècles et affirmé contre les Protestants l'impérieuse nécessité des œuvres. Les évêques sont tenus « de paître leur troupeau en lui donnant l'exemple de toutes les bonnes œuvres, et de prendre un soin paternel des pauvres et de toutes les autres personnes malheureuses, *bonorum omnium operum exemplo pascere, pauperum aliarumque miserabilium personarum curam paternam gerere* ² ». Ceux qui possèdent des bénéfices séculiers ou réguliers sont tenus d'exercer avec zèle les devoirs de l'hospitalité, selon leurs revenus. Les commendataires d'hôpitaux ou d'asiles pour les pèlerins ou les malades doivent s'acquitter exactement des charges

*Le Concile
de Trente
et les
Hôpitaux.*

1. HÉLYOT, *op. cit.* VII, p. 491.

2. *Sess. XXIII, Decret. de Reform. cap. I.*

inhérentes à leur commende et « les ordinaires des lieux auront soin que tous les hôpitaux en général soient bien et fidèlement gouvernés par les administrateurs, de quelque nom qu'ils soient appelés et de quelque manière qu'ils soient exempts ¹ ». « Que si les hôpitaux créés pour recevoir une espèce déterminée de pèlerins, de malades ou d'autres personnes n'ont plus de pensionnaires, ou trop peu, le Concile ordonne de convertir les revenus des fondations en quelque autre pieux usage qui se rapprochera le plus possible du but primitif ; il appartiendra à l'ordinaire, avec deux membres expérimentés du Chapitre, de prendre les mesures les plus appropriées ² ». Enfin, les évêques doivent visiter les hôpitaux, se faire rendre des comptes par les administrateurs, et si ceux-ci ont prévariqué, ils doivent restituer les revenus indûment perçus et peuvent être frappés de censures ecclésiastiques. Afin d'éviter l'abus des bénéfices, l'administrateur doit être renouvelé tous les trois ans, à moins de dispositions contraires dans l'acte de fondation.

Henri IV et les anciens Hôpitaux. Entrant dans les vues du Concile de Trente, bien qu'il n'eût pu se résoudre à « le faire publier comme loi de l'État », Henri IV avait établi en 1606 une *Chambre de la Charité chrétienne* qui, sous la direction du grand aumônier, devait procéder à la « réformation générale » des hôpitaux et notamment au contrôle des dépenses. Par son initiative, il fut procédé dans tout le royaume à la reddition des comptes et « révision des baux à ferme des hôpitaux, hôtels-Dieu et autres lieux pitoyables ³ ».

1. Sess. XXII, *Decret. de Reform. cap. VIII* et Sess. VII *cap. XV*.

2. Sess. XXV, *Decret. de Reform. cap. VIII*.

3. Paris avait, depuis le VII^e siècle, son Hôtel-Dieu, fondé par l'évêque saint Landry en 651 et desservi par les Augustines. Il avait servi de modèle aux hôpitaux de province, et il n'était guère de ville et même de bourg, dans l'ancienne France, qui n'eût, depuis le moyen-âge, son Hôtel-Dieu ou sa Maison-Dieu.

Les Augustines de l'Hôtel-Dieu ont traversé depuis le VII^e siècle bien des révolutions — pendant la Révolution française, l'Hôtel-Dieu était

2^o *Les nouvelles congrégations hospitalières et les nouveaux hôpitaux.* — Mais comme il était arrivé dans le domaine *congrégations nouvelles.* de la vie contemplative, la Providence, pour entretenir dans les âmes le feu sacré de la charité, suscita des congrégations nouvelles ayant pour but exclusif le soin des pauvres malades. Leur succès et leur popularité, après trois siècles, sont tels qu'il suffit de prononcer leur nom pour provoquer le respect ; car elles sont restées si fidèles à l'esprit des fondateurs qu'aucune réforme ne fut jamais nécessaire parmi leurs membres.

C'est d'abord la congrégation fondée en Espagne en même temps que l'Hôpital de Grenade, entre 1540 et 1550, par le Portugais Jean Ciudad, bien vite connu sous le nom de Jean de Dieu, tant son héroïque charité pour les pauvres faisait éclater sa vertu. Placée par saint Pie V sous la règle de saint Augustin (1571), confirmée par Sixte-Quint, elle est soustraite à la juridiction des évêques par Paul V en 1619 et érigée en ordre proprement dit. Les Frères que l'on appelle bientôt en Italie *Fate ben Fratelli* (d'une parole que criait dans les rues de Grenade le fondateur en demandant l'aumône pour ses pauvres : « *Faites-vous du bien à vous-mêmes, mes frères* », en Espagne *Frères de l'Hospitalité*, en France *Frères de la Charité*, prononcent les trois vœux de pauvreté, d'obéissance et de chasteté, auxquels ils ajoutent celui de soigner les malades ; *ac præterea quartum de jувандis infirmis*, dit le Bref de Paul V du 13 février 1617. Ils portent « une robe de drap brun, avec un scapulaire de même couleur et un capuce rond, la tunique ou robe

Saint Jean de Dieu.

devenu le Grand Hospice de l'Humanité — et cependant elles étaient restées à leur poste, gardées par l'affection du peuple de Paris. Après 1250 ans de service, elles ont été chassées de l'Hôtel-Dieu, le 15 janvier 1908, et reçues avec reconnaissance à l'Hôpital Boucicaut. Elles quittaient le vieil hôpital parisien dont elles étaient l'âme pour un hospice privé. Les catholiques ne peuvent oublier que le dernier acte officiel du vénéré cardinal Richard fut la visite qu'il leur fit ce jour-là dans leur nouvelle demeure, pour leur porter ses consolations. C'est après cette visite, faite par une froide journée d'hiver qu'il se mit au lit pour ne plus se relever.

étant serrée d'une ceinture de cuir noir. Ils n'ont que des chemises de serge et ne couchent que dans des draps de serge ». Les armes de l'Ordre sont d'azur à une grenade d'or surmontée d'une croix de même, l'écu timbré d'une couronne¹.

*Les Frères
de la
Charité.*

La renommée des Frères de Saint Jean de Dieu s'étend bientôt, et l'Espagne, le Portugal, l'Italie, l'Allemagne, la Hongrie, puis la France et même l'Amérique se couvrent de trois cents hôpitaux dirigés et desservis par eux. En France, Marie de Médicis avait fait venir à Paris en 1601 les *Frères de la Charité* ; elle avait été témoin à Florence de leur zèle pour le soulagement des malades, et les installa au faubourg Saint-Germain, rue des Saints-Pères. C'est l'*Hôpital de la Charité* d'aujourd'hui. Paris eut dans les fils de Saint Jean de Dieu ses Frères de la Charité, comme il allait avoir, dans les filles de Saint Vincent de Paul, ses Sœurs de la Charité. Cette maison contenait soixante religieux qui donnaient leurs soins à un grand nombre de malades, et comme Henri IV, par lettres-patentes de 1602, leur permettait « d'ordonner, faire construire et édifier des hôpitaux et iceux régler et faire desservir et administrer par les formes, règles, statuts prescrits par l'institution d'icelle congrégation », ils eurent bientôt vingt-quatre hôpitaux dans le royaume au XVII^e siècle, et ils en comptaient trente-huit à la veille de la Révolution.

« Ils sont très savants ès remèdes de toutes maladies, écrit un contemporain, Palma Cayet ; ils sont hospitaliers, non seulement pour héberger les passants, mais aussi les malades, même de maladies dangereuses, les panser eux-mêmes de leurs mains, leur fournir des médicaments et les nourrir. Ils vaquent aussi à leur réconciliation avec Dieu ; si les malades meurent, ils leur font le dernier office de sépulture chrétienne, priant

1. HÉLYOT, *Hist. des Ordres monastiques*, IV, p. 146 L. SAGLIER, *Vie de Saint Jean de Dieu*, Paris 1877

Dieu pour eux, par un catalogue exprès qu'ils gardent dans leur église ¹ ».

L'Hôpital de la Charité a été enlevé aux Frères de Saint Jean de Dieu pour être laïcisé ; mais tout Paris connaît leur clinique de la rue Oudinot, où plus d'une fois ont séjourné les laïcisateurs ou leurs successeurs, désireux d'être « bien soignés » chez les Frères, comme M. Clémenceau voulut l'être chez les Sœurs du Saint-Sauveur, rue Bizet.

Un autre ordre hospitalier, répandu surtout en Italie, en Espagne et en Portugal, eut pour fondateur un autre saint, Camille de Lellis, qui naquit au diocèse de Chieti, en Italie, l'année même de la mort de saint Jean de Dieu (1550). Après avoir combattu contre les Turcs, il est atteint d'un ulcère à la jambe et conçoit l'idée de se consacrer au service des infirmes et de réunir des hommes disposés à soigner les malades pour l'amour de Jésus-Christ. En 1582, il jette les fondements d'une association de laïques qui visitent les malades et les aident à bien mourir. De là les noms de *ministri degl'infermi*, *ministri del ben morire* sous lesquels on les désigne. On les appelle aussi *Crociferi* parce qu'à partir de 1584, saint Camille de Lellis et ses disciples revêtent un habit religieux de couleur noire, avec une grande croix de drap rouge cousue sur le côté droit de la tunique et du manteau. Bientôt Sixte-Quint les érige en congrégation et leur permet de prononcer les trois vœux ordinaires et en outre celui d'assister les moribonds, même en temps de peste. Puis en 1591, Grégoire XIV les soustrait à l'autorité de l'Ordinaire et place les *Ministres des infirmes* sous l'autorité immédiate du Saint-Siège.

Saint
Camille
de Lellis.

« Créés surtout en vue de l'assistance à domicile, les disciples de Camille de Lellis se trouvent amenés à desservir des établissements comme l'hôpital de Milan, ce qui nécessite

1. PALMA GAYET, *Chronique septénaire*, t. VII, p. 228. Coll. Michaud et Poujoulat.

de nouveaux règlements, approuvés par Clément VIII (29 décembre 1600). Ils ne doivent exiger aucune rétribution pour les services et se contenter de ce que les administrateurs veulent bien leur donner. Saint Camille meurt le 14 juillet 1614 ; il existe alors des maisons de son ordre à Rome, Bologne, Gênes, Florence, Messine, Naples, Mantoue, etc. On en trouve en Hongrie. Dans l'espace des trente premières années, deux cent vingt religieux succombent à la suite de maladies contractées au chevet de ceux qu'ils assistent... En 1630, cinquante-cinq pères périssent au milieu des guerres, des famines et des pestes. D'autres, en grand nombre, sont emportés par des affections contagieuses à Rome et à Naples (1656). Ces apôtres du *bien mourir* se trouvent décimés à Murcie (1677), à Messine (1763). Ils donnent de cette manière en tous lieux l'exemple des vertus les plus héroïques ¹.

Henri IV. Pour revenir à la France, nous devons signaler sous le règne d'Henri IV, et de ses successeurs la fondation d'un grand nombre d'hôpitaux, et l'on peut dire que le XVII^e siècle, après les destructions dues aux guerres de religion, apparaît comme le grand siècle de l'organisation de l'assistance publique.

Henri IV fonda à Paris en 1606 le premier hôpital militaire et l'année suivante il posa la première pierre de l'Hôpital Saint-Louis qui, bâti par Pierre de Châtillon au faubourg du Temple, fut un des plus beaux de l'Europe. L'Hôpital de la Charité, nous l'avons dit, date de la même époque.

Tandis que les Frères de Saint Jean de Dieu soignaient les hommes dans leurs hôpitaux, la vénérable Françoise de la Croix fondait à Paris, en 1624, près de la place Royale (aujourd'hui place des Vosges), un nouvel hôpital pour les femmes et les jeunes filles malades et cet hôpital dépendant de l'Hôtel-Dieu était desservi par les *Sœurs Hospitalières*

1. LALLEMAND, *Histoire de la Charité*, t. IV, 1^{re} partie, pp. 39-41.

de la *Charité Notre-Dame*, également fondées par Françoise de la Croix. Ces hospitalières se répandirent en beaucoup de villes, parmi lesquelles La Rochelle, Patay, Toulouse, Béziers, Bourg, Pézenas, Saint-Étienne, Albi, Gaillac, Limoux, etc. A Paris, une seconde maison se fonda bientôt rue de la Roquette.

Sous Louis XIII, Paris vit se construire l'*Hôpital de la Pitié* en 1612 ; l'*Hôpital des Convalescents* en 1631, rue du Bac ; l'*Hôpital de Notre-Dame de la Miséricorde* ou des *Cent Filles*, fondé par Antoine Séguier, président au Parlement, pour cent orphelines ; l'*Hôpital des Incurables* en 1634 ¹.

Sous Louis XIV, c'est l'*Hospice du Saint Nom de Jésus* pour les vieillards, fondé par saint Vincent de Paul en 1653. C'est surtout l'*Hôpital Général*, comprenant la Salpêtrière, Bicêtre et la maison Scipion, fondé en 1656 et destiné à recevoir les mendiants de Paris et à les faire travailler. C'est le plus vaste établissement qui ait été consacré à une œuvre de ce genre en Europe ; il reçut jusqu'à 10.000 pauvres, en y comprenant les Enfants-trouvés. En cinq ans, suivant une déclaration du Parlement de Janvier 1663, par conséquent les cinq premières années, car il n'avait été terminé qu'en 1657, « plus de 60.000 pauvres ont trouvé

1. Le 11 mars 1641 fut consacrée la chapelle de l'Annonciation de la Sainte Vierge de l'Hôpital des Incurables, 42, rue de Sèvres. Cet hôpital fut créé grâce aux largesses de Marguerite Rouillé (1632), de Jean Joullet de Châtillon et du cardinal de La Rochefoucauld (1634). Ce fut d'abord l'hospice des incurables hommes et femmes. De 1801 à 1869 on n'y admit que des femmes. La femme Simon y fut reçue en 1796 et y mourut en 1819 en affirmant l'évasion du Dauphin. « Rosalie Lamorlière, qui assista avec le plus grand dévouement la reine Marie-Antoinette à la Conciergerie en qualité de servante, était logée aux Incurables pendant la Restauration. La duchesse d'Angoulême lui servait une pension de 200 francs, mais ne vint pas la voir. » (Marquis de Rochemore.) M^{me} de La Sablière mourut également aux Incurables. Dans la chapelle on enterra le ministre Turgot et l'évêque de Belley, Mgr Camus. La fontaine adossée au mur de l'hospice, en face du 97, a été dessinée par Bralle et exécutée par Gachter. Depuis 1878, l'Hôpital des Incurables s'appelle Hôpital Laënnec, du nom du grand savant catholique.

dans l'Hôpital Général, de la nourriture, des vêtements, des médicaments; de plus, à tous les ménages nécessiteux, des portions ont été distribuées, en attendant que la maison leur puisse être ouverte. » Enfin, en 1674, Louis XIV fait bâtir l'*Hôtel des Invalides* pour les soldats blessés au service de la France.

Ce que nous voyons à Paris existe en province. Dans chaque ville on crée un Hôpital de la Charité. Par ordre du roi, toutes les villes de France devaient créer un *Hôpital Général* sur le modèle de celui de Paris. Lyon l'avait fondé dès 1614, sous le titre de Notre-Dame de la Charité, Reims en 1632, Langres en 1638, Marseille et Aix en 1640, Dijon en 1643. Auxerre ne le fonde qu'en 1675. Ces créations dépendent beaucoup des circonstances locales, et de l'initiative des Évêques ou des principaux habitants des villes. Mais partout ces fondations s'inspirent d'une pensée religieuse et les initiateurs sont souvent des prêtres ou des Évêques.

3^o La répression de la mendicité. — Les Hôpitaux Généraux et les Jésuites.

Les
Hôpitaux
Généraux
destinés à
recevoir les
mendicants.

Une question qui préoccupe beaucoup Louis XIII, Louis XIV et leurs contemporains, c'est la répression de la mendicité. Partout cette préoccupation se fait jour et, en principe, l'Hôpital Général dans chaque ville devait seulement recevoir les mendiants valides de la ville et des faubourgs. Dès qu'il était achevé, on organisait une sorte de battue, disons une rafle, pour employer une expression moderne, et l'on y conduisait tous les gens trouvés sans moyens d'existence. C'est ce qui explique que 60.000 pauvres aient passé en cinq ans par l'Hôpital Général de Paris.

Paris.

Les lettres patentes de fondation de ces Hôpitaux sont d'ailleurs très nettes sur ce point : « Tous les pauvres mendiants... qui se trouveront dans la ville et faubourgs de Paris... seront enfermés dans ledit hôpital et les lieux qui en dépendent ».

Dans celles de l'Hôpital Général d'Auxerre, nous lisons que cet établissement est créé « pour retirer les mendiants de l'oisiveté et de la fainéantise où ils ne croupissent que trop, ce qui est la cause de leur mendicité, comme elle l'est de tous les vices, et enfin pour les rendre capables de gagner leur vie en leur faisant apprendre des métiers auxquels ils auraient plus d'aptitude ».

Auxerre.

A Dijon, les Religieuses Hospitalières du Saint-Esprit qui, le jour de leur profession, se donnaient « à Dieu, à la Bienheureuse Vierge Marie, au Saint-Esprit et à Messieurs les pauvres pour être tous les jours de leur vie leurs servantes » — c'est la formule de leurs vœux — dirigeaient à l'Hôpital Général de la Charité la « nourricerie » (on dirait aujourd'hui la crèche), l'asile des vieillards, l'orphelinat où l'on apprenait aux garçons à carder la laine, à tisser la toile, etc., et aux filles « les ouvrages de tapisserie : nuance, point-coupé, point d'Espagne et de Gênes, et autres propres à des filles de leur condition, et encore à lire et à écrire ». Enfin, elles s'occupaient, sous la direction de l'intendant des « manufactures », des pauvres gens qui étaient amenés à l'Hôpital de la Charité. Aussi n'était-il permis à aucun pauvre de mendier, soit par la ville, soit dans les églises, sous peine d'être fouetté et chassé de la ville. Il en était de même à Paris et partout. « Auparavant, écrit un contemporain, on était assiégé aux églises pendant la longueur d'une messe d'autant de pauvres qu'il y a de minutes en une demi-heure qu'elle peut durer ». Il était également défendu aux habitants de leur donner l'aumône sous peine de dix livres d'amende la première fois et de trente la seconde. Pour assurer l'exécution de cet article, des chassecoquins devaient « faire tous les jours une revue parmi la ville et dans les églises ; principalement celles où l'on faisait fête ou solennité particulière » et conduire à l'Hôpital les individus qu'ils auraient surpris à mendier. (N'oublions pas qu'à cette époque tous les gouvernements de l'Europe prennent des me-

Dijon.

sures très rigoureuses contre les mendiants et les vagabonds.)

Ici nous devons signaler l'action considérable du Père Chaurand, du Père Dunod et du Père Guevarre, tous trois appartenant à la Compagnie de Jésus.

*Le Père
Chaurand.*

Le Père Chaurand, entré dans cette Société en 1636, enseigna à Avignon, selon l'usage, la grammaire, les humanités et la rhétorique pendant sept ans ; il se livra ensuite pendant vingt ans à la prédication dans les principales villes du royaume. Enfin, il passa le reste de sa vie à créer des *bureaux de charité* et des *Hôpitaux Généraux*. Le total des maisons de bienfaisance fondées par lui ne s'élève pas à moins de 126.

*Le Père
Dunod.*

Il commença par la Normandie et eut pour auxiliaire le Père Dunod, originaire du Jura. Un des premiers Hôpitaux Généraux qu'ils créèrent fut celui de Vire (1683), puis ceux de Valognes, Cherbourg, Coutances, Saint-Sauveur, Granville, Carentan, Thoiry. Celui de Saint-Lô dont les revenus étaient dissipés fut reconstitué. Dans les bourgs et les villages trop peu peuplés pour pouvoir subvenir à l'entretien des hôpitaux, ils créèrent des « charités ». Le résultat fut tel que l'intendant de Caen, M. de Morangis, écrivait en 1683 à Le Pelletier, contrôleur général des finances : « Il y a près de cent vingt villages du diocèse de Coutances où la mendicité a cessé ¹ ». Peu de temps après, on retrouve le Père Chaurand dans le midi de la France ; il fonde des bureaux de charité à Valréas, Bollène, Malaucène, Carpentras, l'Isle, Sarrians, Bédarrides. On le voit travailler avec les intendants du Languedoc et de Provence, à établir un hôpital Général à Nîmes, à réorganiser ceux de Marseille et d'Aix, où il a pour collaborateurs les Pères Dunod et Guevarre. A Marseille où l'on organise sur de nouvelles bases, en 1687, l'Hôpital Général, — celui de 1640 avait servi surtout aux malades, et les ressources avaient

1. DE BOISLISLE, *Correspondance des contrôleurs généraux des finances avec les intendants des provinces*, in-4° 1874, t. I, p. 8.

manqué pour recevoir les mendiants, — les échevins rendent une ordonnance semblable à celle que ceux de Dijon avaient rendue dès 1643, pour obliger tous les mendiants étrangers à sortir de la ville et interdire aux autres de demander l'aumône et aux habitants de la donner.

Le Père Chaurand s'était acquis une telle réputation dans la fondation des Hôpitaux Généraux, que le Pape Innocent XII le fit venir à Rome avec le Père Guevarre pour en établir un à Saint-Jean-de-Latran, afin de supprimer la mendicité, issue du « *dolce farniente* » qui fut toujours si cher aux descendants de Romulus.

Après la mort du Père Chaurand, survenue en 1697, *Le Père Guevarre.* le Père Guevarre le remplaça brillamment, et tandis que le Père Dunod, après avoir fondé l'Hôpital Général de Dôle, restait en Franche-Comté pour y faire des fouilles archéologiques (l'archéologie étant, après l'amour des pauvres, sa plus grande passion), le Père Guevarre travaillait en Languedoc, en Gascogne, en Piémont, et y fondait toujours des Hôpitaux Généraux jusqu'en 1724, date de sa mort ¹.

Nous n'oserions dire que la création des Hôpitaux Généraux et les mesures prises dans la plupart des villes de France aient parfaitement résolu le problème social de la mendicité, puisqu'en plein XX^e siècle ce problème se pose toujours, mais c'était un devoir de justice de signaler les efforts tentés sous Louis XIII et Louis XIV pour essayer de moraliser par le travail la classe si nombreuse des vagabonds.



II.—L'action individuelle :— 1^o *Les Confréries de Charité.*

— Les Hôpitaux sont, pour ainsi dire, l'action publique de la charité. Mais, à côté de cette action publique, existait dès le Moyen-Age et dès le commencement de l'Église, l'action individuelle qui consiste surtout dans la distribution de secours aux indigents, action qu'au XIX^e siècle

II
L'action
individuelle.

1. Cf. CH. JORET, de l'Institut, *Le Père Guevarre et les Bureaux de Charité au XVII^e siècle*, Annales du Midi, 1889.

Les « charités » Ozanam devait rendre si féconde par la création des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul. Partout on trouvait, XVII^e siècle. dans les villes et les campagnes, des charités, c'est-à-dire des institutions de bienfaisance régies par les administrations locales, comme la *Charité de Saint Césaire* à Nîmes, la *Charité de la Pentecôte* à Bergerac, la *Charité de Saint Raymond* dans le Comté de Foix, etc. Il existait également des *Confréries de Charité* qui, par l'assistance réciproque des confrères et les secours aux indigents, en faisaient de véritables sociétés de secours mutuels ; d'ailleurs il en était de même des autres confréries si nombreuses dans l'ancienne France, confréries du Saint-Sacrement, confréries de Saint-Éloi, de Saint-Pierre, des patrons de la paroisse, etc. Le pouvoir que possédaient les chefs ou présidents des confréries de retrancher de leur sein les membres qui « causaient du scandale » conférait à ces associations une influence hautement moralisatrice.

Ces charités, répétons-le, avaient existé avant le XVII^e siècle. C'est ainsi qu'on trouve au XVI^e siècle des *Bureaux de Charité*, comme par exemple la *Chambre des Pauvres* de Beaune et de Calais, le *Bureau perpétuel* d'Amiens, le *Bureau de misère* de Reims, le *Bureau des pauvres* de Bayonne, le *Bureau de Miséricorde* de Rethel. Ils étaient secondés par les *Bouillons des pauvres* qui distribuaient de la viande et des médicaments aux « pauvres honteux ». On étonnerait probablement un certain nombre de nos modernes philanthropes en leur apprenant que ces expressions de Bureau des Pauvres, de Bouillon des Pauvres, de pauvres honteux, etc., étaient déjà employés au XVI^e et au XVII^e siècle, et que loin d'innover dans leur organisation des Bureaux de Bienfaisance, ils ne font que copier leurs ancêtres catholiques.

Les Dames
de la
Charité.

2^o Les Dames de la Charité : Beaucoup de ces confréries avaient disparu pendant la tourmente des guerres de religion. C'est la gloire de saint Vincent de Paul de les avoir

reconstituées et remises en honneur sous le nom de *Compagnies des Dames de la Charité*.

Lorsqu'il était curé de Châtillon-les-Dombes, il avait fondé en 1617 une confrérie de Dames de la Charité; les dames riches de sa paroisse, parmi lesquelles Madame de la Chassaigne, visitaient les malades et leur portaient les secours dont ils avaient besoin. Cette confrérie donna naissance à d'autres; elle fut imitée à Bourg, la ville voisine, puis bientôt, par l'intermédiaire de Madame de Gondî, des compagnies de Dames de la Charité furent établies à Villepreux, à Joigny, à Montmirail, et dans presque toutes les terres appartenant aux Gondî. Dès 1618, l'évêque de Paris en approuve les réglemens pour son diocèse, et en 1620, l'évêque d'Amiens les approuve à son tour.

Quels étaient les statuts de ces confréries? Avant d'entrer dans les détails, citons quelques extraits des statuts de la confrérie des Dames de la Charité de Rethel, instituée par l'initiative de Monsieur Vincent en 1643 et récemment découverts aux archives de Reims par M. Henri Jadart, membre de l'Institut. On ne peut s'empêcher de remarquer l'analogie de ces documents et de ceux que nous citerons ensuite avec les statuts des Maisons-Dieu du Moyen-Age et les textes des Pères de l'Église relatifs aux pauvres. On y retrouve le même esprit et parfois les mêmes expressions, tellement la charité chrétienne, à dix ou quinze siècles de distance, est semblable à elle-même.

Le *but* d'abord: «Soulager les pauvres malades de la paroisse, tant corporellement que spirituellement». L'*esprit* de cette œuvre: «Les dames employées dans ce saint exercice tâcheront en iceluy de s'avancer de plus en plus dans l'amour de Jésus-Christ, lequel elles considèreront en la personne de ces pauvres malades, et agiront vers eux comme elles feraient vers ce Seigneur, si luy-même était malade dans la paroisse.» L'*organisation*: elle est très simple. Trois officières: une supérieure qui doit veiller à ce que tous les malades soient visités; une trésorière qui doit

*Saint
Vincent
de Paul.*

*Les statuts
de ces
confréries.*

centraliser les secours ; une garde-meuble qui doit garder le linge pour les malades. Quant aux autres dames, « elles iront voir à leur tour les pauvres malades, leur porter à dîner, qui sera d'ordinaire du potage et un peu de viande avec un petit pain blanc, et leur laisseront une couple d'œufs pour le soir, avec du pain suffisamment. Elles feront cuire la viande en leur logis et la porteront environ sur les dix heures chez les malades. Elles tâcheront elles-mêmes à les faire dîner et être là présentes et *les consoler et réjouir doucement.* » Voilà pour les secours corporels. Pour les secours spirituels, les Dames de la Charité sont exhortées à faire du bien aux âmes des malades, à les engager à recevoir les sacrements et à faire dire une messe pour les morts, aux frais de la Confrérie.

Voyons maintenant le sens pratique des organisateurs. Dans le règlement de la confrérie de la paroisse Saint-Eustache (1654) publié en 1903 par la *Société des Bibliophiles français*, on lit les recommandations suivantes d'une éternelle actualité :

Les pauvres honteux.

« *Ordre à tenir pour la visite des pauvres honteux :* Prendre garde aux surprises et artifices des pauvres qui veulent passer pour de vrais pauvres honteux, ce qui mérite grand examen parce qu'ils ont les aumônes de ceux qui sont véritablement pauvres. » On recommande aux visiteurs de se méfier de ceux qui déguisent leurs noms, qui les changent, qui en prennent plusieurs, qui n'exposent pas la vérité « dans leurs billets ». C'est pourquoi « il est plus sûr de leur donner les choses en nature, comme de l'estoffe, de la soye, du cuir, que de l'argent... » Il est aussi très à propos de leur réserver du charbon, des chaussures et autres petits soulagements pour l'hiver ». Enfin on ajoute : « Il importe aussi d'avoir un magasin pour les provisions et besoins nécessaires aux pauvres et des meubles et ustanciles marqués à la marque de la Paroisse et de leur donner par prêt, afin qu'ils ne les puissent vendre, ni les créanciers ou les propriétaires de la maison les saisir. »

A Paris, la Compagnie des Dames de la Charité trouva un champ immense d'apostolat ; la présidente Goussault qui en était l'âme avait été frappée de ce fait que 25.000 malades environ passaient chaque année par l'Hôtel-Dieu de Paris. Elle s'était rendu compte par de fréquentes visites que les sœurs, malgré leur dévouement, ne pouvaient consacrer que peu de temps aux malades, juste le temps nécessaire aux soins corporels et à l'exécution des ordonnances des médecins. Il y avait quelque chose de plus à faire. Elle en parla à M. Vincent et obtint son assentiment. Il donna aux Dames de la Charité quelques règles pratiques, et en 1634 elles commencèrent leurs visites aux malades de l'Hôtel-Dieu. Vincent leur avait recommandé de s'habiller simplement, de se montrer familières et cordiales avec les pauvres, d'être très respectueuses vis-à-vis des religieuses et de ne froisser personne. Elles portaient aux malades des fruits et des confitures, des biscuits, des bouillons au lait, et surtout elles les consolait et leur témoignaient « compassion de leurs maux », tout en leur parlant doucement et suavement de la religion.

« On vit alors à l'Hôtel-Dieu un admirable spectacle : des femmes jeunes, belles, riches, devenues les humbles auxiliaires des sœurs gardes-malades, et cela non pas sous l'influence d'un enthousiasme éphémère, mais avec une persévérance continue, à jour et à heure fixes, aussi prodigues de leur peine que de leur argent, aussi secourables aux malades que déférentes envers les sœurs « maîtresses de la maison ¹ ».

Quelles étaient les plus connues de ces Dames de la Charité ? C'étaient, avec la Présidente Goussault, Élisabeth d'Aligre, chancelière de France, M^{me} de Traversay, Marie Fouquet, la mère du trop fameux surintendant, femme toute surnaturelle, qui, en apprenant la disgrâce de son fils, dit simplement : « Je vous remercie, ô mon Dieu ; je vous avais

*Les Dames
de la
Charité à
l'Hôtel-Dieu
de Paris.*

*Quelques
noms
illustres.*

1. Ctesse Roger DE COURSON, *Revue Hebdomadaire*, 25 juillet 1908.

toujours demandé le salut de mon fils ; en voilà le chemin ». C'était encore Marguerite de Gondî, marquise de Maignelay qui, veuve à vingt ans, se consacra aux pauvres de l'Hôtel-Dieu pendant sa vie et leur laissa soixante mille livres à sa mort ; c'était M^{me} de Miramion, M^{me} de la Suze qui pansait les galeux et ensevelissait les morts, la figure couverte d'un voile pour qu'on ne la reconnût pas. Puis M^{me} de Pollalion, M^{me} de Saintot, veuve du trésorier de France ; la baronne de Renty, la duchesse de Schomberg (née Marie de Hautefort), M^{me} Séguier, femme du chancelier, M^{me} de Lamoignon et la duchesse d'Aiguillon, nièce de Richelieu, qui toutes deux présidèrent la Compagnie après M^{me} Gousault, M^{me} de Brienne, M^{me} de Herse, la princesse de Condé, mère du Grand Condé, la duchesse de Nemours, la princesse Louise Marie de Gonzague, qui devint reine de Pologne. Citons enfin M^{lle} Legras, la bienheureuse Louise de Marillac, que saint Vincent de Paul employa à partir de 1629 à la visite des confréries et que Rome a placée sur les autels le 9 mai 1920 ¹.

Dès 1634, M. Vincent écrivait à Rome à Du Coudray que la Compagnie se composait déjà de cent vingt dames de la plus haute qualité. Bientôt la Reine elle-même et les princesses de la Cour formèrent une compagnie semblable, à laquelle le saint donna un règlement ².

1. Voir des notices sur dix-huit Dames de la Charité dans P. COSTE, *Saint-Vincent de Paul et les Dames de la Charité*, Paris, 1917. Cf. aussi G. GOYAU, *les Dames de la Charité de Monsieur Vincent*, Paris, 1918.

2. Nous ne pouvons omettre de mentionner ici Claude Bernard, dit « le pauvre prêtre », dont le nom est inséparable de celui de l'Hôtel-Dieu.

Né à Dijon en 1588, comme le vénérable Bénigne Joly, qu'on a appelé le Saint Vincent de Paul de la Bourgogne, Claude Bernard, après une vie assez mondaine, avait été converti par Camus, évêque de Belley, qui avouait l'avoir porté sept ans dans son cœur et l'avoir demandé pendant tout ce temps à Notre-Seigneur. »

Camus devait avoir l'honneur de l'ordonner prêtre, « comme étant l'enfant de ses larmes et de ses prières. » (Cf. LE GAUFFRE, *Vie de Claude Bernard, dit le pauvre prêtre*, 1680, p. 53.) Il lui conféra la prêtrise au noviciat des Pères Jésuites. Puis Bernard se disposa à célébrer sa première messe à l'Hôtel-Dieu, « où il assembla tous les pauvres de la ville,

Il s'en forma bientôt dans toutes les villes de France, et à Paris même dans toutes les paroisses entre 1650 et 1660, et l'on prit pour modèle le règlement de la Compagnie des Dames de la Charité de l'Hôtel-Dieu, fondée en 1634, comme nous l'avons dit. Des modèles imprimés furent envoyés dans les différentes villes ; l'un d'eux qui se trouve à la Bibliothèque de l'Arsenal ¹ est intitulé : « *Mémoire de ce qui est observé par la Compagnie des Dames de la Charité de l'Hôtel-Dieu à Paris, pour en former d'autres semblables à d'autres villes du royaume.* » Nous trouvons là, indiscutablement, l'influence de la Compagnie du Saint-Sacrement, dont faisait partie saint Vincent de Paul, car nous savons par les *Annales* de cette Compagnie qu'elle fit écrire en 1645 à toutes ses filiales de province pour les exhorter à établir dans leurs villes une assemblée de dames semblable à celle de l'Hôtel-Dieu de Paris ². Et en effet, l'on retrouve

au milieu de ses parents, afin de contracter solennellement avec eux de les servir toute sa vie et de les aimer comme ses frères. »

Après avoir fait son apprentissage à l'Hôtel-Dieu, visitant les malades, les exhortant à prier Dieu et à souffrir avec patience, les soignant lui-même et les préparant à la mort, Claude Bernard alla exercer le même ministère à l'Hôpital de la Charité, où il faisait des conférences aux malades le mercredi et le vendredi ; puis il se fit une spécialité de la visite des prisons et de l'assistance des condamnés à mort. Moins rude que Bourdoise, il savait tenir à Richelieu un langage aussi apostolique. Un jour que le premier ministre lui disait : « Voyons, n'avez-vous pas quelque faveur à me demander ? Parlez, et je vous l'accorderai » — « Si j'osais vous demander une faveur, répondit-il, ce serait de faire mettre une meilleure planche dans la charrette des condamnés à mort, afin que ces pauvres gens et le prêtre qui les assiste, ne soient pas distraits de la pensée du salut par la crainte de tomber dans la rue. »

Richelieu, lui ayant fait obtenir une abbaye, Claude Bernard lui écrivit une lettre pour la refuser. Le tout-puissant ministre y put lire : « Celui qu'on a vu dans les prisons et les hôpitaux, etc. accepterait une mitre ! Quoy donc, le pauvre prestre qui tant de fois a chanté le mépris du monde et qui n'a jamais demandé à Votre Éminence que le privilège d'accompagner ses enfants dans la honte du supplice et l'horreur de la mort, s'oublie de sa demande et préférant la pompe à l'infamie, renonceroit à la couronne qui l'attend au bout de la lice et à l'issue du combat ! » (Op. cit. p. 177).

1. Ms. 2565.

2. Cf. *Annales de la Compagnie du Saint-Sacrement*, publiées par Dom BEAUCHET-FILLEAU, p. 20 ; Raoul ALLIER, *La cabale des Dévots*, p. 58,

peu à peu dans beaucoup de villes, et à Paris pour la plupart des paroisses, les règlements des Compagnies fondées sur le modèle de celles de l'Hôtel-Dieu que nous pouvons appeler la Compagnie type ¹.

Le règlement de Saint André-des-Arts (1652). A la différence des règlements élaborés par saint Vincent de Paul, on y voit que la Compagnie, au lieu d'être présidée par un prêtre de la Mission, est placée sous la direction du curé de la paroisse. Et cela même nous fait entrevoir la fécondité de l'œuvre, qui déborde vite l'action personnelle du fondateur et de ses disciples, les Prêtres de la Mission, mais devient — ou redevient, comme aux siècles précédents — une œuvre populaire, une œuvre paroissiale et par là une œuvre quasi nationale. D'ailleurs la première compagnie n'avait-elle pas été fondée par le saint, tandis qu'il était curé de Châtillon-les-Dombes et les Dames n'étaient-elles pas dans sa pensée les auxiliaires du clergé paroissial ?...

RÈGLEMENTS DE LA COMPAGNIE DE CHARITÉ DE LA PAROISSE SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS ², 1652.

« La principale fin de la Compagnie sera de se lier et de s'unir en l'esprit de charité avec son Pasteur pour honorer J. C. en ses membres, qui sont les pauvres, et travailler sous sa bénédiction au soulagement du prochain dans toute l'estendue de la Paroisse.

La C^{ie} sera composée des Dames de la Paroisse de toute sorte de conditions, et qui auront assez de charité pour assister les pauvres dans leurs besoins.

et surtout l'article du R. P. Yves DE LA BRIÈRE, *Cabale des Dévots*, dans le *Dict. Apol. de la foi catholique*.

1. Voir dans P. COSTE, *op. cit.*, à la partie documentaire, divers projets de règlements autographes de saint Vincent de Paul, datant de 1660, c'est à dire postérieurs à ceux dont nous parlons. Les règlements de la Compagnie de Charité de la paroisse Saint-André des Arts et ceux de la paroisse Saint-Eustache, publiés en 1903 par la *Société des Bibliophiles*, datent en effet, les premiers de 1652, les seconds de 1656. Ceux de Saint-Sulpice datent également de 1652, ceux de Saint-Paul de 1655, ceux de Saint-Germain l'Auxerrois de 1658.

2. Bibl. Nat. (p. Z 4, réserve). Nous respectons l'orthographe de l'original.

L'élection des dames, qui seront en office, sera faite à certains jours, et on limitera le temps durant lequel elles seront en charge, et pourront être continuées selon qu'il sera jugé à propos par la Compagnie, et la trésorière rendra ses comptes tous les six mois.

Les assemblées se tiendront chez Monsieur le Curé, s'il le juge à propos, tous les derniers dimanches du mois après Vespres, ou autre jour de la semaine, s'il y a quelque affaire ou empêchement le Dimanche : et pour lors on en advertira.

Monsieur le Curé présidera l'Assemblée, et recueillera les voix pour prononcer à la pluralité, ou quelqu'un de messieurs ses Ecclésiastiques en son absence nommé par lui à cet effet.

Auparavant l'ouverture de l'Assemblée, se fera lecture de quelque livre de piété, pour l'édification de la Compagnie et sa récollection devant Dieu, au cas qu'il y ait du temps suffisamment.

L'Assemblée commencera par la prière du *Veni Creator*, et finira par le psaume *Laudate Dominum, omnes gentes*.

On prendra séance sans distinction de rang et de condition, et celles qui arriveront les premières prendront les premières places, en simplicité, pour éviter la perte de temps et les cérémonies inutiles.

Le secrétaire fera l'ouverture de l'Assemblée par la lecture de ce qui aura été arrêté en la précédente, et après on écrira les résolutions pour la suivante. Sera observé grand silence et modestie extérieure pendant la séance, et chacune se tiendra recueillie en la présence de Dieu pour attirer bénédiction sur les affaires qui se traiteront en Assemblée, en laquelle on ne parlera que de celles des pauvres.

Chacune étant appelée sur le registre rendra compte de sa commission aux Ordres de l'Assemblée, et celles qui ne pourront pas venir à l'Assemblée feront leur rapport par billet ou par autrui.

On évitera les interruptions, demeurant à la prudence de Monsieur le Curé, ou de celui qui conduit la Compagnie en son absence, de les faire selon le besoin.

Les rapports se feront succinctement et simplement sans attache, chaleur ni exagération, laissant le tout à la pluralité des voix, par laquelle la volonté de Dieu est connue, et à sa Providence de pourvoir aux besoins des pauvres par d'autres voies.

On évitera dans les rapports les circonstances qui pourraient porter scandale au prochain, dont en ce cas le nom se mettra au dos d'un billet et se donnera à Monsieur le Curé.

Les délibérations seront tenues secrètes, pour éviter l'importunité des pauvres et afin que l'avis de chacune des Dames ne soit point révélé hors la Compagnie, ce qui donne autrement sujet aux pauvres de murmurer contre elles.

Le temps le plus ordinaire du domicile est de six mois pour pouvoir être admis aux charités de la Paroisse, ce qui n'a point lieu lorsqu'il s'agit de la religion, de l'honnêteté, ou du scandale public, ni à l'é-

gard de ceux qui sont nés dans ladite Paroisse lorsqu'ils y sont de retour, parce qu'elle est toujours leur Mère.

Si quelqu'une des Dames de la Paroisse demande d'être admise dans la Compagnie, elle s'adressera à M. le Curé ou à celui qui la conduit en son absence, pour en conférer avec les Dames officières, et pour cela, il y aura un registre pour écrire leur nom, si mieux elles n'aiment y venir volontairement sans être inscrites.

Tout billet contiendra le nom et surnom et demeure de chaque pauvre, ceux de leur femme et le nombre de leurs enfants : et au cas que le tout ne soit exprimé, la Dame qui sera députée pour les visites prendra la peine de s'en informer et de le marquer sur son billet pour ensuite le rapporter au secrétaire.

L'on fera toujours les visites en personne, s'il est possible, et les billets de sa propre main pour éviter les surprises.

Tous les ans, au commencement de l'année, on fera une visite générale et plus exacte qu'à l'ordinaire de tous les pauvres que l'on assiste et auparavant on fera une Assemblée aussi plus générale où toutes les Dames seront conviées d'assister.

Les aumônes seront volontaires et on mettra un petit coffre en forme de tronc sur la table afin que l'on ne puisse voir ce que chacune des dames aura dévotion de donner, si mieux elles n'aiment se taxer de payer tous les ans ; et celles qui n'auront pas le moyen pourront aider de leur avis et de leur peine. »

La lecture de ce document montre mieux que tout commentaire l'organisation des Confréries ou Compagnies de la Charité, qui s'établirent alors dans toute la France. Nous verrons dans la prochaine leçon que la Compagnie du Saint-Sacrement ne fut pas étrangère à ce vaste mouvement, et que même dans la rédaction de certains règlements de confréries de charité, on retrouve son influence ; de sorte que la prochaine leçon complètera celle-ci. Comme vous pouvez vous en rendre compte, les divisions que j'ai été obligé d'établir entre les sujets de ces Conférences sont forcément artificielles. Il faudrait pouvoir présenter en même temps et dans une sorte de tableau d'ensemble, afin de pouvoir y donner un coup d'œil simultané, toutes ces œuvres qui se compénètrent pour ainsi dire, et dans lesquelles on retrouve souvent l'influence des mêmes hommes : réforme des ordres religieux et du clergé, fondation des

congrégations nouvelles, organisation de la charité, organisation des Missions, organisation des Écoles, tout cela se fait en même temps. On n'en peut présenter que des tableaux successifs, et je sens trop l'artificialité de ces divisions qui sont cependant nécessaires. Mais quelles qu'aient pu être les initiatives qui aboutirent à la création par la présidente Goussault et saint Vincent de Paul, de la Compagnie de Charité de l'Hôtel-Dieu, il reste que le rôle du saint fut très considérable et qu'il peut toujours en être regardé à juste titre comme le grand initiateur et que cette compagnie-modèle joua un rôle capital dans l'histoire de la Charité. En effet, les Dames de la Charité ne bornèrent pas leur zèle aux malades de l'Hôtel-Dieu ; elles se consacrèrent de leur personne et de leurs biens à l'œuvre admirable des *Enfants Trouvés*.

On sait quelles furent les péripéties de cette œuvre, et les paroles de Monsieur Vincent lors de la détresse de 1647 sont dans toutes les mémoires. Comme les Dames hésitaient à continuer, faute de ressources, l'entreprise commencée en 1638 : « Or sus, Mesdames, leur dit-il, la compassion et la charité vous ont fait adopter ces petites créatures pour vos enfants ; vous avez été leurs mères selon la grâce, depuis que leurs mères selon la nature les ont abandonnées ; cessez d'être leurs mères pour devenir à présent leurs juges : leur vie et leur mort sont entre vos mains ; je m'en vais prendre les voix et les suffrages ; il est temps de prononcer leur arrêt et de savoir si vous ne voulez plus avoir de miséricorde pour eux. Ils vivront, si vous continuez d'en prendre un charitable soin, et au contraire ils mourront et périront infailliblement, si vous les abandonnez ; l'expérience ne vous permet pas d'en douter. » Que répondre à de telles paroles, sinon de s'engager à continuer l'œuvre ? C'est ce que firent les Dames.

Ce qui est moins connu et ce qui fait le grand intérêt de la publication de M. Coste, ce sont les discours et conférences autographes du saint aux Dames de la Charité ;

*Les
Enfants
Trouvés.*

c'est la constante hauteur des vues surnaturelles et en même temps le sens du réel, le sens pratique et positif avec chiffres à l'appui, qui se révèlent dans tous ces discours. Il relève et exalte devant elles la condition des enfants trouvés auxquels il trouve six points de ressemblance avec Jésus-Christ ¹, et à deux reprises, il dit aux Dames que « peut-être s'en trouvera-t-il quelques-uns qui seront grands personnages et grands saints. Rémus et Romulus, les fondateurs de Rome, étaient des enfants trouvés et furent nourris par une louve. Melchisédech, prêtre, était, selon saint Paul, sans père ni mère, qui est à dire enfant trouvé ; saint Jean fut comme un enfant trouvé dans le désert. Moïse était un enfant trouvé par la sœur de Pharaon » ².

Lorsque de nouveau, en 1649, la détresse revenue, les enfants ramenés de Bicêtre à Paris, furent exposés à mourir faute d'argent, M. Vincent stimula une fois encore le zèle des Dames, en leur disant, non sans ironie : « Quand chacune s'efforcerait à cent livres, c'est plus qu'il ne faut... Hélas ! combien de nigoteries a-t-on au logis qui ne servent de rien !... Une dame donnait ces jours passés tous ses bijoux pour cela. Cinq ou six dames nourrissent une province » ³.

Il est certain que, sans les aumônes considérables des Dames, les Filles de la Charité, malgré leur dévouement, n'auraient pu soutenir et continuer cette œuvre,

Il nous faut en effet parler des Filles de la Charité, vulgairement appelées *Sœurs grises* au XVII^e siècle, et aujourd'hui, le plus souvent, Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul.

Les Filles de la Charité.

3^o *Les Filles de la Charité* : Leur origine est curieuse. Nous avons dit comment la petite Confrérie des Dames de la Charité de Châtillon-les-Dombes avait été le poin-

1. COSTE, *op. cit.* p. 134.

2. COSTE, *op. cit.* pp. 125, 134.

3. COSTE, *op. cit.* p. 156 ; GOYAU, *op. cit.* pp. 58-60.

de départ de toutes les autres. Ici les débuts sont encore plus modestes.

Une dame du monde, Louise de Marillac, veuve d'Antoine Le Gras — M^{lle} Legras, comme on l'appellera, le titre de Madame étant réservé à la reine, aux princesses, aux abbesses et à quelques privilégiées — restée veuve en 1625 avec un fils de douze ans, conçoit à trente-cinq ans, l'idée de se consacrer tout à fait au service des pauvres et des malades. Comment ? elle ne le savait pas.

*Louise de
Marillac.*

D'abord pénitente de Camus, évêque de Belley, disciple et ami de saint François de Sales, son directeur, obligé de résider dans son diocèse, et par suite loin de Paris, lui conseille de s'adresser à M. Vincent. Celui-ci, malgré le grand nombre d'hommes et de femmes du monde qu'il dirigeait, l'accepte. Elle lui fait part de ses projets. Il ne répond rien ; il avait l'habitude de ne rien brusquer et d'agir lentement. Il ne faut pas, disait-il, « enjamber sur la Providence ». Il perfectionne son âme et l'éprouve pendant deux ou trois ans. En 1629, il l'emploie à la visite des Confréries de la Charité. Il l'envoie à Montmirail, à Saint-Cloud, à Villepreux, à Beauvais, etc. Elle emporte, avec elle, une grande provision de linge et toute une pharmacie. Partout, elle visite les malades et les soigne de ses propres mains, donnant l'exemple aux Dames des Confréries et faisant d'abondantes aumônes.

Enfin son directeur lui permet de réunir chez elle trois ou quatre jeunes filles de la campagne, simples villageoises, qui devaient rendre des services dans les confréries de charité, sous la conduite des Dames. Elles devaient être tout simplement les *servantes* des pauvres et aussi des Dames, afin de remplir auprès des malades les plus humbles emplois, ceux que décernent, et à moins d'un héroïsme semblable à celui que nous avons signalé chez M^{me} de La Suze, une femme du monde ne pouvait guère exercer. La Dame de Charité ne pouvait faire que des visites aux malades et se devait avant tout à son mari et à ses enfants. La Fille de

*Les Filles de
la charité,
servantes
des pauvres
malades.*

Charité, au contraire, serait toujours à la disposition des Dames et au service des malades. M^{lle} Legras forma ces jeunes filles elle-même et les envoya dans les confréries. Quand elles partirent de chez elle, d'autres vinrent les remplacer et faire leur noviciat sous sa direction. Les Filles de la Charité étaient fondées. Louise de Marillac avait trouvé sa vocation et, le 25 mars 1634, elle prononçait enfin la formule de sa consécration à Dieu et s'engageait par un vœu irrévocable au service des pauvres et des malades.

L'institution de la Compagnie.

Il ne restait plus, pour assurer la perpétuité de l'œuvre et sa stabilité, qu'à dresser des constitutions et régler le bon fonctionnement de l'Institut. Vincent de Paul, par respect pour la hiérarchie, pensait à mettre les Filles de la Charité dans chaque diocèse sous la direction des évêques. M^{lle} Legras lui fit observer, avec raison, que l'esprit de la fondation pourrait s'altérer dans la suite, et que des changements pourraient s'introduire par suite des vues différentes de tel ou tel évêque et nuire ainsi à l'unité de la Compagnie. Elle ne voyait qu'un moyen, disait-elle, de conserver dans la suite cette unité, c'était d'abord que M. Vincent fût le supérieur des Filles de la Charité sa vie durant, et qu'ensuite les prêtres de la Mission qui conserveraient son esprit, voulussent bien se charger de leur direction. Vincent comprit la justesse de ce raisonnement, et fut amené, — lui qui n'aurait jamais voulu voir ses missionnaires s'occuper de communautés de femmes — à solliciter cette faveur auprès de l'archevêque de Paris, qui l'accorda. Et aujourd'hui encore le Supérieur général des Lazaristes est en même temps Supérieur général des Filles de la Charité.

La fin de la Compagnie.

Quelle est la fin de la Compagnie des Filles de la Charité ? Pour répondre à cette question, je ne puis mieux faire que citer saint Vincent de Paul expliquant cette fin à ses Filles dans les conférences qu'il leur faisait à la fin de sa vie.

« Les Chartreux, leur dit-il, ont pour fin principale une grande solitude pour l'amour de Jésus-Christ ; les Capucins, la pauvreté de Notre-Seigneur ; les Carmélites, une grande mortification pour faire pénitence et prier pour l'Église ; les Filles de l'Hôtel-Dieu, le salut des pauvres malades. Vous, mes Filles, vous vous êtes données à Dieu pour assister les pauvres malades, non quelques-uns et en une maison seulement, comme celles de l'Hôtel-Dieu, mais les allant trouver en leur maison et les assistant tous avec grand soin, comme faisait Notre Seigneur, sans acception, car il assistait tous ceux qui avaient recours à lui. Ce que voyant, il a dit : « Ces filles me plaisent ; elles se sont bien acquittées de cet emploi ; je veux leur en donner un second ; et c'est celui de ces pauvres *enfants abandonnés* qui n'avaient personne pour prendre soin d'eux. Et comme il a vu que vous aviez embrassé ce second emploi avec charité, il a dit : « Je veux leur en donner encore un autre. » Oui, mes Filles, et Dieu vous l'a donné sans que vous y eussiez pensé, ni M^{lle} Legras non plus que moi. Mais quel est cet autre emploi ? C'est l'*assistance des pauvres forcés*. O mes Filles, quel bonheur pour vous de les servir, eux qui sont abandonnés entre les mains de personnes qui n'en ont aucune pitié ! Je les ai vus, ces pauvres gens, traités comme des bêtes... Un autre emploi qu'il a voulu vous donner encore est celui d'assister ces *pauvres vieillards* du Nom de Jésus (aujourd'hui les Incurables) et ces pauvres gens qui ont perdu l'esprit. Quel bonheur et quelle grande faveur ! » Et Vincent exhortait ses filles à penser, en allant voir ces pauvres fous, à honorer en eux la sagesse incréée d'un Dieu qui a voulu être traité d'insensé.

Il ajoutait : « Voilà donc vos fins, mes Filles, jusqu'à présent. Nous ne savons si nous vivrons assez longtemps pour voir si Dieu donnera de nouveaux emplois à la Compagnie... » Et bientôt, en effet, les Filles de la Charité devaient avoir un nouvel emploi. En 1658, on songe à elles pour soigner les soldats blessés, transportés à Calais après la

*Les enfants
abandonnés.*

*L'assistance
des forcés.*

Les vieillards.

Les fous.

*Les soldats
blessés.*

prise de Dunkerque et la bataille des Dunes. Anne d'Autriche demande à Vincent des Filles de la Charité. Le saint en envoie quatre. Au bout de quelques jours, deux avaient succombé à d'excessives fatigues. On en demande deux autres. Vingt se présentent pour les remplacer. Ce geste bien français qui s'est renouvelé tant de fois depuis, n'est-il pas le même que celui du soldat qui, voyant tomber un de ses camarades, prend aussitôt sa place sans souci du danger ? Cet apostolat sur les champs de bataille, les Filles de la Charité l'ont toujours exercé depuis 1658.

Il me semble utile de faire ici une remarque importante sur le véritable état des Filles de la Charité. Saint Vincent de Paul leur répéta toute sa vie qu'elles n'étaient pas des religieuses, mais des séculières. Et il leur disait cela d'une manière pittoresque : « Mes filles, vous n'êtes pas des religieuses, et s'il se trouvait parmi vous quelque esprit brouillon qui dît : « Il faudrait être religieuses, cela est bien plus beau », ah ! mes sœurs, la Compagnie serait à l'Extrême-Onction. Craignez, mes filles, et tant que vous vivrez, ne permettez pas ce changement... Car *qui dit religieuse dit cloître, et les Filles de la Charité doivent aller partout.* » Il exprima encore la même pensée sous cette forme : « Elles considéreront qu'encore qu'elles ne soient pas dans une religion, cet état n'étant pas convenable à leur vocation, néanmoins parce qu'elles sont beaucoup plus exposées que les religieuses cloîtrées et grillées, n'ayant pour monastère que les maisons des malades, pour cellule quelque pauvre chambre, et bien souvent de louage, pour chapelle l'église paroissiale, pour cloître les rues de la ville, pour clôture l'obéissance, pour grille la crainte de Dieu et pour voile la sainte modestie ; pour toutes ces considérations, elles doivent avoir autant ou plus de vertu que si elles étaient professes dans un ordre religieux ».

Pour qu'on ne les considérât pas comme des religieuses, le saint fondateur voulut qu'on appelât sé-

minaire et non noviciat le temps qu'elles passent à la maison-mère pour se former aux vertus de leur vocation ; et aujourd'hui encore la maison-mère de la rue du Bac est appelée *le séminaire*. Qui dit séminaire dit en effet un établissement où l'on se prépare, non pas à vivre dans un cloître, mais à vivre dans le monde.

*Le
séminaire.*

Nous retrouvons ici le même esprit qui avait présidé à la fondation des Oratoriens, des Lazaristes et des Sulpiciens, qui ne sont pas des ordres religieux proprement dits, mais des compagnies ou congrégations séculières. Les vœux des Filles de la Charité ne sont qu'*annuels et intérieurs*. Elles les renouvellent tous les ans le 25 mars, jour où Made-moiselle Legras prononça elle-même sa consécration. Chaque année au 25 mars, toutes se lèvent donc libres ; elles peuvent quitter la Compagnie ; mais toutes ce jour-là s'empressent de reprendre joyeusement le joug du service de Dieu et des pauvres. Elles sont les servantes des pauvres. « De même, leur avait dit leur fondateur, de même que le Pape signe : *Clément ou Urbain, serviteur des serviteurs de Dieu*, vous, mes filles, vous signerez : *Filles de la Charité, servantes des pauvres malades*. » Et aujourd'hui, comme alors, dans chaque établissement, la Sœur Supérieure est appelée *Sœur servante*.

Est-il besoin d'ajouter que du vivant même de saint Vincent de Paul, les Filles de la Charité créèrent de nombreux établissements en France et jusqu'en Pologne, où elles fondaient une maison à Varsovie, dès 1652 ? Aujourd'hui, elles sont plus de 30.000 — une armée — répandues dans le monde entier, où leur cornette blanche suscite partout des sentiments de respect et de vénération, comme l'a proclamé solennellement S. S. le Pape Benoît XV dans les lettres de béatification de Louise de Marillac, le 9 mai 1920 : « Parmi les familles religieuses instituées par Dieu au cours des siècles, non seulement pour le bien et l'ornement de son Église, mais aussi pour l'édification et l'utilité de la société humaine, assurément la très illustre société des Filles

*Benoît XV
et la
B. Louise
de Marillac.*

de la Charité occupe une place de choix. Cette communauté compte en effet jusqu'à 37.000 sœurs répandues d'une façon merveilleuse dans toutes les parties du monde catholique ; dans les écoles, les orphelinats, les hospices pour enfants trouvés, les hôpitaux, les prisons et même dans les camps, au milieu des soldats, elles remplissent les offices de la charité chrétienne, forçant, à juste titre, l'admiration de tous ¹ ».

III. — L'exercice pratique de la Charité au XVII^e siècle — *Les idées charitables de l'époque.*

Si le XVII^e siècle charitable se résume en saint Vincent de Paul, c'est qu'au milieu de misères sans nom, ce grand homme apparut comme la providence des malheureux et exerça son activité bienfaisante dans tous les domaines du vaste royaume de la charité. Prenant son point d'appui dans la sainteté, son action sociale universelle fut centuplée par le concours que lui prêtèrent l'autorité royale et surtout la puissante association des Confrères du Saint-Sacrement. Des millions et des millions de livres lui passèrent par les mains, parce que le prestige de sa vertu inspirait confiance à tous et qu'il apparaissait comme l'incarnation vivante de tous les bons désirs, de tous les sentiments de pitié dispersés dans les âmes les plus belles et les plus généreuses de son siècle.

*Les misères
de la guerre
de Trente
ans et de la
Fronde.*

Le mal était immense. La réplique de la charité fut sublime. Si l'Allemagne et diverses nations de l'Europe furent cruellement éprouvées pendant la guerre de Trente Ans, la France connut durant cette longue période et au milieu des troubles de la Fronde des horreurs effroyables.

1. Ce n'est pas céder à une sorte de chauvinisme français, puisque c'est une vérité proclamée par un autre Pape italien, Pie VII, de dire que la Fille de la charité française est la première religieuse du monde. « Devant les malades, la femme italienne, disait Pie VII, n'a pas assez de force morale ; l'allemande a trop de laisser-aller ; l'anglaise est trop prude. La femme française seule possède l'adresse, l'assurance, la résolution, le commandement doux, la pitié sévère, indispensables à un tel état. » C'est un Pape qui parle ainsi. Il n'y a rien à ajouter. » (Mgr BOUGAUD, *Saint Vincent de Paul*, II, p. 152.).

Les bandes luthériennes du baron d'Erlach commirent en 1649, dans le Laonnois, des excès tels qu'on pourrait douter de la véracité des historiens, si la guerre de 1914-1918 ne les avait vus reparaître. La Picardie, la Champagne, la Bourgogne et la Lorraine, saccagées par les Espagnols, les Suédois, les Allemands, les Autrichiens, ou les Croates « s'en allèrent en désert » ; plusieurs milliers de villages y furent « brûlés, ruinés et abandonnés », et lorsqu'on lit sur pièces d'archives les détails de ces horribles calamités, l'évocation de la dernière guerre se fait tout naturellement dans l'esprit ; la France et l'Europe ont en effet revu, comme autrefois, des foules de « pauvres gens mourants de faim ». Alors comme aujourd'hui, le prix des vivres avait considérablement augmenté : la douzaine d'œufs qui se vendait douze sols en 1635 montait en 1636 à 50 sols et un œuf frais à 6 sols ; un lièvre passait de 12 sols à 5 livres, un poulet de 10 sols à 3 livres ; une perdrix de 16 sols à 4 livres ¹. La similitude des épreuves nous permet de comprendre facilement les malheurs des « réfugiés » et les horreurs des « pays dévastés ».

Mandaté à la fois par une ordonnance du Roi du 14 février 1651, et par ses pieux et discrets confrères de la Compagnie du Saint-Sacrement, saint Vincent de Paul fut à la fois le « grand aumônier de France » et le « Père de la Patrie ». L'ordonnance du Roi constatait que « les habitants de la plupart des villages de ses frontières de Picardie et de Champagne étaient réduits à la mendicité et à une entière misère », et aussi que « plusieurs personnes de sa bonne ville de Paris (surtout les confrères du Saint-Sacrement) faisaient de grandes et abondantes aumônes fort utilement employées par les prêtres de la Mission de M. Vincent ». Aussi Sa Majesté prenait-elle ces derniers « en sa protection et sauvegarde spéciale afin de leur assurer les moyens d'assister les pauvres et les malades et de faire en ces villages

*L'action de
S. Vincent
de Paul et
de la
Compagnie
du Saint-
Sacrement.*

1. *Arch. des Aff. Étrang. France*, 818, f^o 55.

la distribution des provisions qu'ils y porteraient, en sorte qu'ils fussent en pleine et entière liberté d'y exercer leur charité en la manière et à ceux que bon leur semblerait ¹ ». Le saint avait donc une mission officielle pour la distribution des secours aux provinces de Picardie et de Champagne. Il en fut de même pour les autres provinces, car un acte de M. Vincent, daté du 21 juin 1652, « certifie à tous ceux qu'il appartiendra » qu'il a envoyé des secours en nature : pain, viande, vin, farine, etc., » pour l'assistance des pauvres malades de Palaiseau et des villages circonvoisins ² ». Quant à la malheureuse Lorraine, nous savons que cinq à six millions de livres lui furent portés par le frère Mathieu Renard, lazariste, qui fit plus de cent cinquante voyages, tout chargé d'or, qu'il portait dans une vieille besace pour dépister les voleurs.

*Le Magasin
Général de
la Charité.*

Les besoins étaient tels qu'il avait fallu créer un organisme spécial. Un pieux laïque, membre de la Compagnie du Saint-Sacrement, Christophe Duplessis, baron de Montbard, conseiller du Roi en ses conseils d'État et privé, réalisa une œuvre conçue sans doute dans les réunions secrètes du jeudi. Il eut l'idée de créer un *Magasin général de la Charité* où seraient rassemblés tous les dons en nature apportés par les âmes de bonne volonté ou recueillis par des quêteurs qui, avec des chariots, iraient de maison en maison implorer la charité publique, de préférence chez les bouchers, laitiers, bonnetiers et marchands de toutes sortes. Le résultat dépassa les espérances. Bientôt deux magasins furent installés à l'hôtel de Bretonvilliers et à l'hôtel de Mandosse qui regorgèrent de marchandises gratuitement offertes. La corporation des bouchers offrit 6.000 livres de viande et celle des laitiers 2 à 3.000 œufs par semaine. Une publication intitulée : *Le Magasin charitable* fut répandue à profusion, afin d'exciter la générosité

1. A. FEILLET, *La Misère au temps de la Fronde et saint Vincent de Paul*, pp. 246-249.

2. A. FEILLET, *loc. cit.* p. 251-252.

du public, et des *Relations* le renseignèrent sur l'emploi des fonds. De pauvres gens donnèrent de leur nécessaire (vêtements et chaussures) pour secourir leurs frères affligés, tandis que des Dames de la Charité, à l'exemple de M^{me} de Miramion, vendaient leurs colliers de perles et leur vaisselle d'argent ¹.

Cette initiative, due aux efforts combinés de Duplessis-Montbard, de M. Vincent, de leurs confrères du Saint-Sacrement, des Prêtres de la Mission, des Dames et des Filles de la Charité, procura en 1653 des secours très importants à 193 villages, mentionnés dans le *Magasin charitable*.

Nous devons signaler à la même date un effort méritoire pour revenir à l'esprit des premiers siècles du christianisme ; on essaie, non seulement de secourir le pauvre par des aumônes et des dons d'aliments, de vêtements et de médicaments, mais de le « rétablir en l'exercice de son métier », afin de lui permettre de gagner honnêtement sa vie. C'est l'application du principe moderne de l'assistance par le travail.

Ici encore, nous retrouvons l'influence de la Compagnie du Saint-Sacrement qui crée dans toutes les paroisses de Paris des espèces de filiales, non plus secrètes, mais publiques, avec un but nettement déterminé. Les hommes seuls en font partie, ecclésiastiques et séculiers, comme nous l'apprend le curieux *Règlement de la Compagnie instituée pour le rétablissement des pauvres familles honteuses de la paroisse Saint-Eustache* (1654).

« Au lecteur chrétien. — Mon cher lecteur, si tu as de l'amour pour Dieu et de la compassion pour les pauvres qui sont ses membres, tu te réjouiras sans doute d'apprendre les progrès qui se font en la paroisse de Saint-Eustache par la compagnie formée depuis six mois, afin de procurer le bien et empêcher tout le mal possible (c'est la devise même de la Compagnie du Saint-Sacrement) et surtout

*Le rétablissement
des pauvres
honteux.*

1. A. FEILLET. *op. cit.* pp. 446-450.

afin de restablir plusieurs honnestes familles autant affligées par la honte de leur pauvreté que par leur pauvreté mesme. Cette sainte société est composée d'ecclésiastiques et de séculiers de toute sorte de conditions, qui s'emploient d'un commun accord et par une sainte jalousie à l'exécution de ce pieux dessein... Ils n'ont point d'yeux pour les serviteurs inutiles qui croupissent dans l'oisiveté et qui, comme les frelons, veulent vivre aux dépens des abeilles, mais quand ils rencontrent un sujet rempli de bonne volonté et à qui il ne manque pour travailler que de la matière et des facultés c'est alors qu'ils lui ouvrent leur sein, qu'ils lui donnent moyen de se restablir en l'exercice de son mestier et de subsister avec sa famille. Leur charité passe au-delà du secours temporel ; ils instruisent ces bonnes gens dans les mystères de notre foi et les excitent à bien vivre... ¹ ».

*La
conversion
des filles
débauchées.*

Le même règlement nous fait entrevoir une autre espèce de charité. « Leur zèle s'étend aussi à procurer une retraite aux filles débauchées qui songent sérieusement à changer de vie... Des dames s'occupent d'elles. Elles s'étudient de leur imprimer une vive douleur de leurs désordres passés et de leur faire connaître l'obligation qu'elles ont de se nettoyer par les larmes de la pénitence de toute la saleté qu'elles ont prise dans la boue des plaisirs terrestres, et parce que le motif de cette Compagnie est purement surnaturel et sans mélange d'aucune police humaine, ils n'usent que de persuasion envers ces filles et ne les retiennent en cette sainte maison qu'autant qu'elles le veulent, n'estimant pas qu'une conversion puisse être de durée si elle n'est entièrement libre.

« Toutes ces choses se font dans une vue très pure, dans une soumission très grande et dans une union parfaite. La gloire de Dieu est la seule fin qu'ils se proposent... »

Conclusion.

En résumé, la charité est considérée au XVII^e siècle

1. *Sté des Bibliophiles français*, 1903. Réserve, Bib. Nat. Voir plus haut, p. 120, un extrait de ce règlement que nous omettons ici.

comme une obligation proprement religieuse. Les fidèles se proposent de procurer la gloire de Dieu et de faire leur salut, mais en même temps ils agissent par surcroît pour le bien de l'État et de la communauté. Beaucoup d'entre eux ont le cœur assez large pour secourir non seulement les pauvres vertueux et catholiques, mais même les personnes débauchées, libertines ou protestantes, pour les aider à sortir du mal moral, de l'athéisme ou de l'hérésie. On ne s'occupe plus des mendiants d'une manière individuelle, puisque l'Hôpital Général est créé pour eux.

Dans la seconde moitié du siècle, on se préoccupe de relever le pauvre, de le rétablir et, à cet effet, les compagnies de charité lui fournissent « les outils et les marchandises dont il a besoin, de la soie, du cuir, de la laine ». Les outils du pauvre ont-ils été engagés ? Par une dérogation à la règle générale, on les lui rachète. « Par leur nature même, ces secours sont essentiellement temporaires ; ils ne doivent pas, sauf exception, se prolonger au-delà de six mois ou un an ; car si l'ouvrier veut travailler, il peut se rétablir dans ce laps de temps ». On va bientôt plus loin ; on prête de l'argent au pauvre, en lui demandant de le rembourser quand sa situation sera moins précaire¹. « Il y a donc là, conclut M. Léon Cahen, quelques-uns de nos principes les plus modernes en fait de charité² ».

* * *

Est-il nécessaire maintenant de réfuter les objections modernes contre la charité catholique ? *Réponse aux objections.*

I. — *Les Filles de la charité, dit-on, ou les catholiques qui les imitent, parlent de la religion aux malades. Or, c'est contraire à la neutralité.*

La réponse est facile : Faut-il s'étonner que les Dames

1. Règlement de la C^{te} de Charité de Saint-Séverin, 1703.

2. LÉON CAHEN, *Les idées charitables à Paris au XVII^e siècle d'après les règlements des Confréries paroissiales*. Revue d'Hist. mod. et contemporaine, mai-juin 1900.

de la Charité et les Frères de saint Jean de Dieu et les Filles de la Charité, *qui voyaient dans les pauvres Jésus-Christ*, et qui dès lors les soignaient avec un respect que n'auront jamais des incrédules qui ne voient dans l'homme qu'un agrégat de matière destiné au néant, aient voulu faire du bien non seulement à leur corps, mais à leur âme, et qu'ils aient eu le désir de leur procurer la consolation que la résignation chrétienne devait apporter à leurs maux ? Mettre dans l'âme d'un malade la paix, la douceur et l'espoir, au lieu d'en faire un désespéré et un révolté, n'est-ce pas lui donner, au contraire, la plus grande preuve d'amour, qui consiste à communiquer aux autres tous les biens dont on jouit soi-même ?

Et d'ailleurs n'avons-nous pas assisté, n'assistons-nous pas trop souvent à la violation par les adversaires de l'Église de cette neutralité qu'ils invoquent et qu'ils ne pratiquent pas eux-mêmes, parce qu'elle est impraticable ? N'a-t-on pas vu, ne voit-on pas, dans beaucoup de bureaux de bienfaisance, poser comme condition que les secours ne seront accordés que si les parents s'abstiennent d'aller à la messe et d'envoyer leurs enfants aux écoles catholiques ?... Les faits étaient si nombreux avant la guerre qu'il est inutile d'insister.

II. — Une autre objection très répandue, et que l'on trouve même dans les cours de philosophie de certains lycées, est celle-ci : *Le catholique, en faisant la charité, songe à la récompense future. Donc son geste n'est pas désintéressé.*

La réponse ici encore est trop facile. Beaucoup de ceux qui donnent, n'en pensent pas si long. Ils donnent, parce que leur cœur se serre en présence de la misère, et que de longues hérédités chrétiennes leur ont fait comprendre d'instinct que cela est beau et que la charité rachète la multitude des péchés, selon le mot de l'Apôtre. Et quand cela serait, quand même ils penseraient à la récompense

future, où serait le mal ? Il est rare d'agir sans avoir un intérêt en vue, et j'ai bien peur que ceux qui reprochent aux catholiques de donner de *leurs propres biens* pour mériter le Ciel, ne soient de ceux qui ne se font pas scrupule de donner le *bien des autres*, le bien de ces mêmes catholiques pour s'en servir comme de tremplin électoral. Le premier motif est tout de même plus noble, plus élevé, et aussi plus désintéressé.

III. — Dernière objection : *Les distributions de soupe ou les charités qui se faisaient autrefois à la porte des couvents, loin d'être utiles, ne faisaient qu'entretenir une population oisive.*

Hélas ! Beaucoup de ces distributions ne se font plus à la porte des couvents puisqu'on les a fermés. Mais elles se font à la porte des casernes, à la porte de certains grands magasins ou de tels grands industriels qui, pour se faire de la réclame, — politique ou commerciale — font annoncer dans les journaux, que tel jour, à telle heure, ils distribueront tant de milliers de bons de pains ou de vêtements aux pauvres de leur arrondissement. Et tout le monde admire, et personne ne dit que cela favorise la paresse ou l'oisiveté !...

Tous les reproches que l'on a pu formuler contre la charité catholique, on peut les adresser *a fortiori* à l'assistance laïque, et plutôt à Dieu qu'elle n'en eût jamais mérité de plus graves !...

BIBLIOGRAPHIE

- ANSART, *L'esprit de S. Vincent de Paul*, 2 vol. Lyon, 1819.
- ARGENSON (René de Voyer d'), *Annales de la Compagnie du Saint-Sacrement* (publiées par Dom Beauchet-Filleau, Toulouse, 1889). Toulouse, 1889.
- LÉON CAHEN, *Les idées charitables à Paris au XVII^e siècle* (Revue d'Hist. mod. et contemporaine, mai-juin 1900).
- P. COSTE, *Saint Vincent de Paul et les Dames de la Charité*, Paris, 1917.
- FEILLET, *La misère au temps de la Fronde et S. Vincent de Paul*.

G. GOYAU, *Les Dames de la Charité de M. Vincent*, Paris, 1918.

Le GAUFFRE, *Vie de Claude Bernard, dit le pauvre prestre*, Paris, 1680.

HÉLYOT, *Hist. des Ordres monastiques*, t. IV.

Ch. JORET, *Le P. Guevarre et les Bureaux de Charité au XVII^e siècle*.

LALLEMAND, *Histoire de la Charité*, 4 vol.

A. LOTH, *La charité catholique en France avant la Révolution*.

MAYNARD, *Saint Vincent de Paul*, 4 vol.

L. SAGLIER, *Vie de Saint-Jean de Dieu*, Paris, 1877.

Etc.

CINQUIÈME LEÇON

LA COMPAGNIE DU SAINT-SACREMENT

Découverte des Annales de la Compagnie. — La mésaventure de M. Rabbe. — I. — *Origine de la Compagnie* : Les premiers confrères.

II. — *Organisation* : Confrérie de piété et association militante. — Le secret; Ses raisons. — Le Roi est informé; ses lettres à l'archevêque de Paris. — Hostilité de l'archevêque. — Zamet et le Père de Condren. — Rome n'approuve pas la Compagnie. — Les précautions relatives au secret. — Les Compagnies de Dames.

III. — *Influence*. — 1^o Extension de la Compagnie. — 2^o Ses membres les plus célèbres. — Le témoignage de Du Ferrier. — 3^o Ses œuvres : A. Charité et assistance. — Les Compagnies de Paris, de Marseille, de Grenoble, de Toulouse, etc. — La Compagnie de Paris provoque des congrès. — B. Répression des scandales. — Le compagnonnage, l'immodestie dans les églises, la débauche, le duel. — La déclaration de Saint-Sulpice (1651). — La Propagation de la foi chez les infidèles; la lutte contre l'hérésie. — La Compagnie et les Protestants. — Les agissements des Protestants. — Les persécutions anglaises contre l'Irlande catholique. — Les secours des Protestants français. — Le cynisme de Jurieu, agent d'espionnage de l'Angleterre. — La Révocation de l'Édit de Nantes. — L'idéal de la Compagnie. — Son loyalisme.

IV. — *Dissolution de la Compagnie*. — L'Ermitage de Caen. — L'arrêt du Parlement (1660). — Les œuvres qui survécurent. — La Compagnie après 1660. — Le Conseil charitable de Saint-Sulpice. — Les *Œuvres fortes* de Dijon. — La persistance à Lyon et à Marseille. — La Congrégation. — Réponse aux objections : Différences avec la Franc-Maçonnerie : l'esprit, le but, les moyens. — Conclusion.

En 1900, un Bénédictin, Dom Beauchet-Filleau, estimant que l'historien, selon le conseil donné par Léon XIII, « ne doit rien oser dire de faux, mais doit oser dire tout ce qui est vrai », et que finalement l'Église n'a rien à craindre de

*Découverte
des Annales
de la
Compagnie.*

la vérité, publiait le manuscrit 14.489 du fonds français de la Bibliothèque Nationale intitulé : *Annales de la Compagnie du Saint-Sacrement, par le comte Marc-René de Voyer d'Argenson*. C'était l'histoire, inconnue jusqu'alors, d'une société secrète catholique au XVII^e siècle dont l'influence a été des plus considérables. Cette publication eut le don de surexciter les esprits. Des articles de revue et bientôt des livres parurent, tous plus ou moins tendancieux, attaquant la Compagnie ou l'exaltant, selon qu'ils étaient écrits par des protestants ou par des catholiques. Tant il est vrai que les divisions d'autrefois subsistent et qu'aujourd'hui est bien fils d'hier. Un protestant surtout, M. Raoul Allier, professeur à la faculté de théologie protestante, et collaborateur du *Siècle*, s'est fait remarquer par le ton passionné et continuellement hostile de son livre intitulé : *La Cabale des Dévôts* (1627-1660).

Pourquoi cette question a-t-elle provoqué un pareil intérêt ? 1^o Parce que la Compagnie du Saint-Sacrement, si elle n'explique pas la renaissance catholique — puisqu'elle ne date que de 1630 — explique cependant une foule d'événements du XVII^e siècle jusqu'alors difficiles à comprendre, et qu'elle fut, pendant les 36 ans de son existence, l'organe le plus puissant de cette renaissance. 2^o Parce que c'était une société secrète, une sorte de *franc-maçonnerie* catholique, et dès lors on n'a pu s'empêcher de faire à son sujet des réflexions d'actualité. A vrai dire, plusieurs écrivains du XVII^e et du XVIII^e siècle avaient parlé dans leurs *Mémoires* de la Compagnie du Saint-Sacrement ; c'est ainsi que vous pouvez y trouver des allusions répétées dans les *Mémoires* du Père Rapin, de la Compagnie de Jésus (t. II, et t. III, p. 11 à 15), dans les *Mémoires* de Du Ferrier, (ces *mémoires* manuscrits sont aux Archives Nationales dans le carton M. 215 ; on trouve même dans Du Ferrier, des détails assez curieux et je les citerai tout à l'heure) ; dans les *Mémoires* d'Hermant (t. IV, p. 392) ; enfin dans les *Mémoires* du Père Batterel, de l'Oratoire (I, 277). Mais faute de

renseignements plus circonstanciés, on n'avait pu se rendre compte de l'importance de cette Compagnie. De même, en 1888, lorsque, pour la première fois, son rôle commença à être mis en lumière par le P. Clair, dans les *Études* des Pères Jésuites, l'attention des érudits ne fut pas suffisamment éveillée. Il fallut la maladroite intervention de M. Rabbe, dans la *Revue Historique* du 1^{er} novembre 1899, pour poser enfin le problème devant l'opinion publique.

M. Rabbe, en effet, s'imaginait avoir découvert le premier l'existence de la Compagnie et les *Annales* de d'Argenson, et avec une naïveté plaisante, il insinuait que si, depuis le XVII^e siècle, les historiens catholiques avaient fait le silence sur cette société secrète, c'est que le catholicisme avait trop à redouter de la découverte que lui, Félix Rabbe, venait de faire ; si la découverte ne s'était pas faite plus tôt, c'est qu'on n'avait pas voulu la faire. Et il s'étendait avec complaisance sur l'intolérance de la Compagnie vis-à-vis des blasphémateurs et des Protestants.

La
mésaventure
de
M. Rabbe.

Là-dessus, le Père Chérot, enlevé trop tôt à l'érudition catholique, et l'un des hommes les plus versés dans la connaissance du XVII^e siècle, rappela M. Rabbe à l'humilité. Il le renvoya aux quatre articles du P. Clair parus dans les *Études* en 1888, bien avant sa soi-disant découverte ; il fit ressortir sa légèreté et même son ignorance, puisqu'il avait pris saint Vincent de Paul, pour un certain « abbé Paul Vincent » et le Père de Rhodes, le célèbre Jésuite, pour un nommé *Rodin*, et à ce propos le Père Chérot lui indiquait malicieusement la cause probable de son erreur ; il avait dû, en se rendant à la Bibliothèque Nationale, voir s'étaler sur les affiches en gros caractères le nom de Rodin, le héros du *Juif-Errant*, et poursuivi par cette sinistre vision, il avait sans s'en douter transformé le Père de Rhodes en Rodin.

Mais ce sont là procédés de polémique, et j'ai hâte d'arriver au résultat qui fut obtenu à la suite de ces batailles entre érudits qui, pour être pacifiques, ne sont pas cependant

sans portée. Le résultat, c'est qu'on ne peut plus aujourd'hui étudier le XVII^e siècle sans tenir grand compte de la Compagnie du Saint-Sacrement. La question est posée, et chaque année de nouvelles découvertes viennent confirmer son importance ¹.

Voyons quelle fut l'origine de la Compagnie du Saint-Sacrement — Quelle fut son organisation — Quelle fut son influence.

* * *

I.
*Origine
de la
Compagnie
du Saint-
Sacrement.*

I. — Origine de la Compagnie. — L'idée première en est due à un laïque, Henri de Lévis, duc de Ventadour, pair de France, lieutenant du Roi en Languedoc, mais habitant ordinairement Paris. Il se dit vers 1627 que, si son dessein se réalisait, si l'on parvenait à grouper secrètement *l'élite du catholicisme*, prêtres et laïques, pour les décider à agir énergiquement et avec ensemble dans une direction donnée, on pourrait faire des merveilles : couvrir la France de bonnes œuvres, détruire l'hérésie, et établir le règne du Christ.

Il s'ouvrit de son projet à un capucin, le Père *Philippe d'Angoumois*. Celui-ci approuva et communiqua le projet à l'abbé de Grignan, futur évêque d'Uzès, et à Henri de Pichery, officier de la maison de Louis XIII.

Les quatre amis attendirent patiemment, ne sachant à qui s'adresser, ou craignant la violation du secret. Ils procédèrent avec des précautions infinies, ne s'adressant qu'aux hommes qu'ils jugeaient les plus solidement pieux et les plus vertueux. Enfin en 1630, la Compagnie était constituée, et peu à peu, elle allait augmenter le nombre de ses adhérents et fonder en province des *Compagnies filiales*.

A Paris, voici les noms des premiers confrères : le Père Sufren, Jésuite, confesseur du Roi, et le Père de Condren, général de l'Oratoire, Charles, marquis d'Andelot et François de Coligny, fils et petit-fils de l'amiral de Coligny, victime

1. Voir la bibliographie du sujet à la fin de cette leçon.

de la Saint-Barthélemy, tous deux très ardents catholiques ; deux évêques, Charles de Noailles, évêque de Saint-Flour, et Jaubert de Barrault, évêque de Bazas, des gentilshommes et des officiers, le comte de Brassac, ambassadeur de France à Rome, Zamet de Saint-Pierre, frère de l'évêque de Langres, Gédéon de Vic, René du Renouard de Souvré, François de Rochechouart de Saint-Cyr, etc.

* * *

II. — Quelle était l'organisation de la Compagnie ?

— Les confrères se réunissent tous les jeudis, le jeudi étant consacré dans l'Église à honorer le Saint-Sacrement. L'autorité appartient à un supérieur, un directeur, un secrétaire, et six conseillers *renouvelés tous les trimestres*, de sorte que chaque confrère pouvait à son tour devenir supérieur. On se réunit tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, pour mieux garder le secret ¹.

1° *La Compagnie est d'abord et avant tout une Confrérie de piété.* — Aussi la séance du jeudi s'ouvre-t-elle par la prière. Le supérieur donne lecture de l'ordre du jour. C'est la liste des *œuvres de piété et de charité* que l'on propose au dévouement des Confrères. La discussion s'engage sur les moyens les plus propres à les faire réussir, et se termine par un vote. Puis le secrétaire donne connaissance aux confrères des correspondances venues de province. On termine la séance par la lecture d'un chapitre de la *Bible*, de l'*Imitation* ou du *Combat spirituel* ; ensuite un ou deux confrères, désignés au préalable, échangent publiquement leurs réflexions sur un sujet de méditation pieuse. Enfin, on fait la prière et l'on se sépare après avoir jeté quelque aumône dans un *coffret* destiné à cet usage. Le supérieur eut parfois la surprise en ouvrant le coffret de trouver jusqu'à 50.000 écus.

Mais la Compagnie n'est pas seulement une Confrérie de piété.

II.
Organisa-
tion.

1° C'est
une Confrérie
de piété.

1. Les premières réunions eurent lieu au couvent des Capucins du faubourg Saint-Honoré.

2^o et une
association
militante.

2^o Elle est de plus une *association militante*. Les confrères doivent promouvoir autour d'eux l'amour et le respect envers le Saint-Sacrement. Ils doivent combattre ou guérir toutes les formes de la misère physique ou morale — *faire tout le bien possible et éloigner tout le mal possible*. — Cette formule est comme la devise de la Compagnie. — « La Compagnie travaille, dit une circulaire de 1660, non seulement aux œuvres ordinaires des pauvres, des malades, des prisonniers, et de tous les affligés, mais aux missions, aux séminaires, à la conversion des hérétiques et à la propagation de la foi dans toutes les parties du monde ; à empêcher tous les scandales, toutes les impiétés, tous les blasphèmes ; en un mot, à prévenir tous les maux et à y apporter les remèdes ; à procurer tous les biens généraux et particuliers ; à embrasser toutes les œuvres *difficiles* et *fortes*, négligées, abandonnées ; et à s'y appliquer, pour les besoins du prochain, dans toute l'étendue de la charité ¹ ».

Le secret.
Première
raison
du secret.

Pourquoi le secret ? D'abord, parce que le secret est la condition du succès. Si la Compagnie agit au grand jour, elle s'attirera des inimitiés violentes, qui paralyseront tous ses efforts : il y a tant d'abus à réformer ! Tous ceux qui donnent lieu à ces abus, ou qui vivent de ces abus, se tourneront contre elle, et la feront dissoudre ². Cependant

Le Roi est
informé.

Louis XIII fut informé de l'existence de la Compagnie, et par qui ? Par le Père Suffren, son confesseur, pourrait-on croire ? — Non, par Henri de Pichery, maître d'Hôtel ordinaire du Roi, un des quatre premiers confrères. Louis XIII, frappé du bien qui en pouvait résulter, autorisa verbalement les assemblées secrètes, à condition que de temps en temps on l'avertirait de ce qui s'y déciderait.

1. *Annales de la Compagnie du Saint-Sacrement*, publiées par BEAUCHET-FILLEAU, pp. 17 et suiv.

2. « La fin du secret est de donner le moyen d'entreprendre les œuvres fortes avec plus de prudence, de désappropriation, et avec moins de contradictions, car l'expérience a fait connaître que l'éclat est la ruine des œuvres. » *Annales de la C^{ie}*... p. 195.

Richelieu fut averti également par le Père Joseph. L'approbation officielle et légale eût été facile à obtenir, mais il eût fallu pour cela des lettres patentes du grand sceau, et dès lors le secret n'existait plus, et l'on tenait au secret. Louis XIII écrivit même à l'archevêque de Paris une lettre de sa main pour l'engager à approuver et bénir la Compagnie. Voici le texte de cette lettre datée de Saint Germain-en-Laye, le 27 mai 1631, et signée : LOUIS.

*Lettres du
Roi à
l'Archevêque
de Paris
(1631).*

« Monsieur l'Archevêque de Paris, la connaissance que des plus qualifiez, des plus fidelles et des plus pieux de mes sujets m'ont donnée du dessein qu'ils avoient de s'assembler en secret pour procurer la gloire de Dieu, le soulagement des pauvres et le bien de mon Estat, m'oblige à vous faire cette lettre pour vous dire qu'après avoir examiné leur projet, et fait examiner par les personnes de ma plus grande confiance (Richelieu sans doute et le P. Joseph) je n'y ai trouvé que de l'avantage pour mon royaume. Ainsy je leur ay permis de s'assembler sous le nom de la Compagnie du Saint-Sacrement, à la charge que quelqu'un d'entre eux, qui me sera connu, m'informera de temps à autre de ce qui s'y passera de plus important. Vous me ferez donc chose agréable de donner vostre bénédiction à cette Assemblée et de l'approuver en ce qui dépend de vous. Et la présente n'estant pour autre sujet, je prie Dieu, Mons^r l'Archevêque de Paris, qu'il vous tienne en sa sainte et digne garde ¹ ».

1. Telle est la lettre citée par d'ARGENSON. Or M. Allier a publié dans son ouvrage sur *la Compagnie du T. S. Sacrement de l'Autel à Marseille*, p. 37, une autre lettre du Roi, datée du 6 mai 1631 — trois semaines avant la précédente — et beaucoup plus explicite. En voici le texte :

« Monsieur l'Archevêque de Paris, Ceux que vous savez être animés d'un pieux désir de rendre à N. S. Jésus-Christ, au mystère adorable du S. Sacrement un particulier culte et révérence et qui, pour son amour, se portent avec charité envers le prochain soit en lui bien faisant, ou en le retirant du mal, ayant su que je vous avais mandé d'empêcher une conférence ou espèce d'assemblée qui se tient toutes les semaines à S. Victor, ont appréhendé que vous, interprétant mes intentions aller aussi à défendre la leur, vous vous servissiez pour cet effet du contenu en la même lettre ; et parce que non seulement ils ont dévotion à cet auguste sacrement par la vertu duquel Dieu nous a conservé la vie, mais que je suis d'ailleurs bien informé de la fin de leur assemblée, ayant bonne connaissance de l'utilité qui en revient, et comme leur exemple pourra attirer d'autres personnes à mener une vie aussi parfaite que celle où ils tendent, je n'ai dû leur refuser de vous mander que vous leur permettiez de continuer leur assemblée, croyant qu'ils vous ont informé comme ils m'ont fait de leur conduite, de leur intention et des règles qu'ils se

*Hostilité
de
l'Archevêque.*

Malgré cette lettre du Roi, l'archevêque Jean-François de Gondî, très jaloux de son autorité, et craignant sans doute de la part de cette Compagnie, composée en majeure partie de laïques, un empiétement sur ses droits, refusa obstinément de l'approuver et de la bénir.

*L'Institut du
Saint-
Sacrement
fondé par
Mgr Zamet,
évêque de
Langres.*

Il y aurait là un curieux point d'histoire à élucider. Pourquoi ce refus obstiné de l'Archevêque ? Pour moi, je suis persuadé qu'il y a un rapport étroit entre l'attitude de l'Archevêque vis-à-vis de la Compagnie du Saint-Sacrement, et son attitude à l'égard d'un ordre nouveau qui s'établissait à la même date et qui devait dans la pensée du fondateur, rayonner sur toute la France sous le nom d'Institut du Saint-Sacrement. Il s'agissait d'un ordre de femmes qui devait être consacré à l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement. Le fondateur en était l'évêque de Langres, Sébastien Zamet, frère de Zamet de Saint-Pierre, un des premiers confrères de la mystérieuse Compagnie, (et non son oncle, comme l'ont cru Dom Beauchet-Filleau et M. Raoul Allier). Cet Institut fut établi rue Coquillière, et la Mère Angélique Arnauld en fut la première supérieure. Il y avait certainement au moins dans la pensée du fondateur, un lien essentiel entre les deux fondations. Or, malgré la faveur que le Roi et les grands personnages de la Cour témoignaient à cet ordre nouveau, que le Père de Condren de son côté, approuvait grandement disant que « tout ce que les docteurs savaient alors du Saint-Sacrement n'était

*Le Père
de Condren.*

sont données, que pour mon particulier, je loue et approuve et dont ils attendent la confirmation du Saint-Siège, croyant être du devoir du Roi et successeur de S. Louis d'approuver ceux qui font profession de rendre honneur à Jésus-Christ dont la grandeur se couvre à nos yeux par les espèces et dont nous ressentons les effets de sa puissance par grâce, et leur aider et conforter en un si beau dessein, à quoi m'assurant que vous vous porterez d'affection, je prierai Dieu qu'il vous ait, Monsieur l'archevêque de Paris, en sa sainte garde. Écrit à Fontainebleau ce 6^e jour de mai 1631. Et plus bas : LOUIS et au dessous : De Loménie. »

Il y aurait donc eu deux lettres du Roi à l'archevêque de Paris. Pourquoi ces deux lettres, sinon parce que le Prélat ne voyait pas sans déplaisir l'action de la Compagnie ?..

rien auprès de tout ce qui s'en saurait communément par les âmes communes devant que le siècle finit ¹ », l'Archevêque de Paris se montra nettement hostile à l'Institut du Saint-Sacrement. Et cependant Sébastien Zamet avait eu la délicate précaution de l'en faire nommer supérieur conjointement avec lui-même et l'archevêque de Sens. De même les Carmélites avaient eu à l'origine trois supérieurs, Bérulle, Gallemant et Duval. Rien n'y fit. Après cinq ans d'existence, la maison de la rue Coquillièr fut fermée et l'Institut du Saint-Sacrement disparut, sinon complètement — puisque à l'heure actuelle les Bernardines du Saint-Sacrement de Saint-Remy-les-Montbard se rattachent par un lien direct aux religieuses restées fidèles à l'Église et à l'évêque de Langres ² — du moins cessa d'occuper la mémoire des hommes. Par une sorte de fatalité, il était devenu le berceau du Jansénisme, et l'abbé de Saint-Cyran qui dirigeait les religieuses, avait travaillé de telle sorte que la Mère Angélique Arnauld était demeurée, une année, cinq mois sans communier, et cela dans une maison destinée à honorer le Saint-Sacrement ! Ces conséquences cependant, ne pouvaient être prévues à l'origine, et il faut voir sans doute dans l'attitude de Jean François de Gondi, et vis-à-vis de la Compagnie et vis-à-vis de l'Institut, la crainte qui était certainement fondée, de n'avoir pas sur ces deux associations une autorité absolue.

Ayant échoué auprès de l'Archevêque, la Compagnie voulut du moins obtenir de Rome une bénédiction et une approbation en règle. « Le refus de M. l'Archevêque de Paris, écrit d'Argenson, donna la pensée d'avoir recours au Pape, pour obtenir sa bénédiction et son approbation

*La
Compagnie
demande
l'approbation
de Rome.*

1. Lettre du 23 mars 1627. Cf. Louis PRUNEL, *Sébastien Zamet, évêque de Langres ; les Origines du Jansénisme*, p. 221.

2. Nous sommes heureux de signaler cette persistance à Saint-Remy-les-Montbard (Côte d'or) du Port-Royal orthodoxe, dont les religieuses suivent encore les réglemens de Mgr Zamet et portent encore l'habit blanc avec la croix rouge sur le scapulaire, donné par le Prélat à la mère Angélique et immortalisé par les tableaux de Philippe de Champaigne.

en faveur de la Compagnie ¹ ». L'Archevêque d'Arles et le Père de Condren en parlèrent au nonce, Alexandre Bichi, et à l'ambassadeur auprès du Saint-Siège, M. de Brassac, qui était membre de la Compagnie. Urbain VIII, sollicité, se contenta d'envoyer un bref avec quelques indulgences, comme pour une confrérie ordinaire.

Elle ne peut l'obtenir. Ce n'était pas là ce que désirait la Compagnie ; aussi repoussa-t-elle la qualité de Confrérie et les indulgences, et essaya-t-elle d'obtenir un nouveau bref qui contiendrait sa reconnaissance officielle par le Pape. De longues négociations eurent lieu sous les deux successeurs d'Urbain VIII, sous Innocent X (1645) et sous Alexandre VII (1657 et 1659). Elles furent dirigées avec beaucoup d'habileté par Du Plessis-Montbard et Laurent de Brisacier, mais elles n'aboutirent pas davantage ². Rome, par prudence, n'approuva pas, sans doute à cause du secret.

Et ici qu'il me soit permis de faire une simple réflexion. Quelle n'eût pas été la joie des adversaires de l'Église, s'ils eussent pu établir que la Compagnie du Saint-Sacrement était approuvée par l'Église et qu'elle était un instrument au service d'un « pouvoir étranger », comme ils osent désigner le Souverain Pontife ! Quelles tirades indignées, quelles exclamations véhémentes nous aurions entendues ! Ils doivent en faire leur deuil. La Compagnie du Saint-Sacrement n'a jamais été approuvée par le Pape.

Au point de vue civil et ecclésiastique, la Compagnie n'avait donc pas d'existence légale. Cependant la lettre du Roi servait à rassurer les timorés, qui hésitaient à entrer dans une association illégale. Dès lors que Louis XIII et Richelieu étaient au courant, il y avait là une sauvegarde morale.

1. *Annales...*, p. 24.

2. Ces négociations ont été exposées dans tous leurs détails par M. CROULBOIS. *L'intrigue romaine de la C^{te} du S^t Sacrement*. *Revue d'Hist. et Litt. relig.* 1904, et dans les Documents publiés par le Séminaire des Missions Étrangères.

Une autre raison du secret, raison découverte après coup, disent les adversaires de la Compagnie, est celle-ci : Les confrères se plaisaient à faire un rapprochement entre l'état d'anéantissement de Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement et l'état de la Compagnie ; ils se réjouissaient « de porter les livrées d'un Dieu caché ».

« En somme, écrit très justement M. Souriau, ce secret qu'on leur a tant reproché, ne tiendrait-il pas tout simplement à leur amour de la vie cachée, à leur désir d'éviter toute marque de gratitude de la part de leurs innombrables débiteurs ? Renty, leur modèle, n'aime rien tant que de rester inconnu « ne faisant aucune chose qui eût pu donner des reconnaissances vers lui, et lui acquérir les affections ». Il en arrive à ne plus regarder personne dans les quartiers où il est connu, pour passer tout à fait inaperçu. Ce n'est ni par prudence ni par politique, mais par humilité qu'il se cache, même dans les missions où il accompagne M. Eudes. En 1649, il écrit au missionnaire que lui et sa femme iront l'aider à Dreux : « Nous tâcherons de faire cela sans éclat et sans que l'on nous connaisse, prenant un petit logis à part. » Ni lui ni ses amis ne veulent jouer de la grosse caisse pour édifier les badauds. Ils ne disent pas comme Tartuffe :

Si l'on vient pour me voir, je vais aux prisonniers,
Des aumônes que j'ai, partager les deniers,

mais ils vont aux prisons, et ils font la charité, discrètement ».¹

Quant au secret, il était admirablement gardé. Les actes et les procès-verbaux étaient renfermés dans un coffret, portant le nom d'un confrère, et placé à titre de dépôt chez un autre confrère. Si le dépositaire venait à mourir, le coffret était remis au propriétaire fictif dont le nom était inscrit sur le coffret et ainsi de suite. Pour les fonds à conser-

*Deuxième
raison du
secret :
imiter la vie
cachée de
Jésus-Christ
au Saint-
Sacrement.*

*Précautions
relatives au
secret.*

1. MAURICE SOURIAU. *La Compagnie du T. S. Sacrement de l'Autel à Caen*. Paris, 1913, p. 45.

ver, les legs faits par testaments, les dons manuels, etc., on agissait de même par personnes interposées.

Pour que le secret fut mieux gardé, on résolut de ne pas accepter de religieux, en dehors des trois premiers que nous avons vus à l'origine de la Compagnie, le Père Philippe d'Angoumois, le Père Suffren et le Père de Condren.

Le Capucin, le Jésuite et l'Oratorien, jugeant qu'un religieux ne pourrait assister aux séances sans autorisation de son supérieur, et que chacun d'eux aurait une tendance à faire prévaloir dans la Compagnie l'esprit de son ordre, firent voter eux-mêmes l'article 18 des Résolutions qui exclut « tous les religieux et tous les prêtres soumis à un général ». Ceci visait les congrégations séculières : Saint-Sulpice, l'Oratoire et les Prêtres de la Mission.

Quant aux laïques mariés, il va de soi que le secret leur était recommandé vis-à-vis de leurs femmes. C'était là, paraît-il, une précaution élémentaire ¹.

Les Compagnies de Dames du Saint-Sacrement. Y eut-il des Compagnies de Dames du Saint-Sacrement ? Ce que nous venons de dire du défaut si communément attribué aux femmes paraîtrait devoir faire trancher la question par la négative. De plus, à la suite d'une circulaire imprimée, signée de M. de Renty, supérieur, et adressée, à la date du 15 mars 1646, par la Compagnie de Paris à celle de Marseille pour annoncer « le décès de M. Richard, ecclésiastique, de la Compagnie de Dijon », on lit cette addition manuscrite : « Il a été ici arrêté que la Compagnie de Paris ni toutes les autres n'auront aucune liaison, communication et correspondance avec aucune Compagnie de femmes, sous quelque titre que ce soit ». Et le destinataire marseillais, au reçu de la circulaire, ajouta à son tour sur l'adresse : « On ne doit avoir aucune liaison avec les Compagnies de dames ² ».

1. C'est du moins ce que suggèrent les statuts de la Compagnie de Poitiers.

2. Alfred RÉBELLIAU, *La Compagnie secrète du Saint-Sacrement*, p. 65. Notons que M. Raoul Allier a publié (p. 278, *op. cit.*) des statuts pour les compagnies de Dames.

Ces deux textes indiquent-ils, comme on l'a cru tout d'abord, la non existence de Compagnies de Dames du Saint-Sacrement ? Ne prouveraient-ils pas au contraire, qu'il y eut avant 1646 des Compagnies de Dames en rapports étroits avec celles de Messieurs, et qu'à la suite d'inconvénients constatés, la Compagnie de Paris fit passer ce mot d'ordre à ses filiales ? Enfin qui pourrait assurer que la recommandation fut parfaitement observée ?...

C'est la conclusion qui nous paraît ressortir de la découverte faite par nous d'une Compagnie de Dames du Saint-Sacrement fondée à Dijon en 1643, en même temps que la Compagnie de Messieurs ¹. Le fondateur, M. de Renty, écrivait, en effet, au Père Saint-Jure, le 20 septembre 1643 : « Me voicy de retour de Bourgogne, puisqu'il plaist à Notre-Seigneur ; nostre voyage a esté assez plein d'emplois pour aider à former diverses compagnies d'hommes et aussi de femmes, qui ont grand désir de bien servir Dieu ² ». D'autre part, nous avons eu entre les mains un petit ouvrage anonyme, dû probablement à Philibert Boulrier, intitulé : *La dévotion au Très Saint-Sacrement de l'Autel et à la sainte et miraculeuse hostie de Dijon*. Il est dédié : « Aux Dames de la Société du Saint-Sacrement, établies en la Sainte Chapelle de Dijon, à l'instance de M. de Renty en 1643 pour l'adoration de la sainte et miraculeuse hostie qui y est conservée ³ ».

1. Cf. L. PRUNEL, *Y eut-il des Compagnies de Dames du Saint-Sacrement au XVII^e siècle ?* Revue pratique d'Apologétique, 15 janvier 1911.

2. *Vie de M. de Renty*, par le P. SAINT-JURE, 7^e édit. Paris, 1664, p. 183.

3. Le R. P. JEAN-MARIE (de Vernon), religieux du Tiers-Ordre de Saint François, dans la *Vie de la Vénérable mère de Saint-Xavier*, Paris, Josse, 1665, corrobore ces renseignements et nous donne des détails très précieux sur le secret qui fut observé lors de la création de la Compagnie de Dijon ; il nous révèle également l'existence d'une Compagnie de Dames à Paris et dans « plusieurs villes du royaume ». Il est impossible d'admettre qu'il n'ait pas été particulièrement renseigné.

« M. de Renty, dit-il, retourna vers la Bienheureuse (la mère Marguerite Coutier de Chateau-Bornay, dite de Saint-Xavier, ursuline) qui lui promit d'y travailler, à condition qu'on ne sceut point qu'elle y eust part, il l'assura qu'elle aurait cette satisfaction qu'il demandait aussi pour luy...

Le doute n'est donc plus possible. La seule hypothèse qui permettrait de concilier ce fait de l'existence des Compagnies de Dames avec la défense citée plus haut, serait celle-ci : admettre que les compagnies de dames et de messieurs s'ignoraient mutuellement. Or, il n'en est rien, pour Dijon tout au moins, car dans un « Mémoire sur l'établissement du monastère du Refuge » conservé aux Archives de la Côte d'or ¹, la mère de Zénobis cite les noms des fondateurs du Refuge et elle a soin de nous avertir qu'ils se réunissaient dans la maison de M. Gontier « où se fit cette sainte Société et Compagnie de Messieurs les plus sages et vertueux de la ville » ; elle ajoute qu'« il y avait deux de ces Messieurs nommés de la Compagnie pour s'informer deux fois par semaine des nécessités des religieuses ² ». L'auteur du Mémoire connaissait donc les Confrères du Saint-Sacrement, et nous voyons même que parfois le mari fait partie de la Compagnie de Messieurs, tandis que sa femme est inscrite dans la Compagnie de Dames. C'est le cas de Bénigne Berbis, conseiller au Parlement de Dijon, « le premier et le plus zélé dans l'établissement du Refuge. » Est-il possible dès lors que le secret ait

La mère de Saint-Xavier communiqua ce pieux dessein aux présidentes Des Barres et Frémyot et à deux autres dames des plus considérables, sous le secret et séparément, qui ont été les pierres fondamentales de cette Institution ; elle en conféra aussi avec deux des plus fameux confesseurs de la ville et d'autres personnes d'autorité et de mérite. Plusieurs y formèrent des difficultés qui furent incontinent surmontées par le zèle et les puissantes raisons des deux saintes personnes dont Dieu se servait pour ce dévot établissement ; quelques-unes offrirent de quoy en fournir les frais. Le choix du directeur ayant été laissé à notre Bienheureuse, elle nomma le curé de l'une des premières paroisses de la ville, homme selon Dieu, qui fut accepté d'un commun accord. Les statuts que l'on observait à Paris ayant été proposés, on résolut d'y ajouter que la cause de cette Institution faite à Dijon estoit pour honorer singulièrement l'hostie miraculeuse qui s'y garde depuis plusieurs siècles. » (Op. cit. pp. 250-254).

1. H., 1439, Liasse.

2. Cf. L. PRUNEL, *Deux fondations de la Compagnie du Saint-Sacrement de Dijon : le Refuge et le Séminaire (1653-1660)* dans *Revue d'Hist. de l'Église de France*, 25 juillet 1911.

existé entre de si pieuses personnes unies à la fois par le lien du mariage et la dévotion active au Saint-Sacrement ¹ ?

Quoi qu'il en soit, les cent-quarante-sept lettres publiées en 1908 par M. Rébelliau et adressées par la Compagnie de Paris à celle de Marseille, nous apprennent beaucoup de choses nouvelles que les *Annales* ne pouvaient mentionner. Elles nous renseignent, par exemple, sur la manière dont les deux Compagnies procédaient en 1652, pendant la Fronde, à cause du danger de voir leur correspondance saisie. Le 21 janvier 1652, la Compagnie de Paris dissimule, sous la signature d'un certain M. Lépine, une circulaire qui eût pu la compromettre, et elle recommande à la Compagnie de Marseille d'adresser les lettres « à M. Lépine, maître d'hôtel du Roy, rue Matignon, derrière Saint Thomas du Louvre, dans le fonds du cu-de-sac, et mettre sur le paquet : Pour les expresses affaires du Roy ² ». Le 5 juin suivant, une lettre signée : LÉPINE contient ceci : « La mesme subscription que j'ay mise sur la depesche du mois de janvier, je la mets sur celle-cy. Pour plus d'assurance, on peut bien mettre que c'est pour les expresses affaires du Roy, puisque les plus importantes affaires qu'ayent leurs Majestés, c'est de procurer et avancer la gloire de Dieu qui les fait régner ³ ».

Les
précautions
pendant la
Fronde.

1. M. l'abbé AUGUSTE a signalé également l'existence à Toulouse d'une Compagnie de Dames du Saint-Sacrement (Cf. *La Compagnie du Saint-Sacrement à Toulouse*, 1913, p. 33, 101-102). Mais il est arrêté par le texte de d'Argenson et n'ose conclure. Il s'inquiète même de trouver, en 1666, non plus le terme de « Compagnie » comme précédemment, mais celui de « Congrégation » et se demande, p. 102, s'il existerait un lien entre les Dames de Toulouse et le monastère de la rue Coquillière fondé par Zamet en 1633. Non, évidemment, puisque les Bernardines du Saint-Sacrement étaient des religieuses cloîtrées et que ce monastère fut détruit en 1638, tandis que la congrégation — ou réunion ou Compagnie — des Dames du Saint Sacrement de Toulouse continue à s'occuper des œuvres de charité extérieure : Bouillons des pauvres, etc. Ce sont, comme à Dijon, des Dames du monde : M^{me} de Fieubet, M^{me} de Puget, etc. (*Op. cit.*, p. 105).

2. A. RÉBELLIAU, *op. cit.*, p. 88.

3. *Ibid.*, p. 91.

M. Rébelliau, en appréciant ces nouveaux documents, se montre beaucoup plus favorable à la Compagnie qu'en 1903, parce qu'il la connaît mieux, et il excuse ce secret, sans lequel, dit-il, elle n'eût pu faire autant de bien.

■ * *

III.
*Son
influence.*

III. — Influence de la Compagnie du Saint-Sacrement.
— Pour mesurer cette influence, il nous faut voir successivement quels furent :

- 1^o L'extension de la Compagnie.
- 2^o Ses membres les plus célèbres.
- 3^o Les principales œuvres qu'elle entreprit.

1^o *Son
extension
dans toute
la France.*

1^o *Extension.* — La Compagnie s'étendit dans toute la France. Le manuscrit du comte d'Argenson ne nous donne pas la liste complète des villes où la Compagnie fut établie, de même qu'il ne nous livre pas les noms de tous les membres. Mais ce que nous savons est largement suffisant pour nous faire apprécier l'influence de la Compagnie.

D'Argenson cite quarante-neuf villes où des Compagnies furent établies et correspondaient secrètement avec celle de Paris. Des érudits de province découvrent, chaque jour, des traces de la Compagnie en étudiant l'histoire locale du XVII^e siècle. Voici les villes citées par D'Argenson : aux environs de Paris : Amiens, Chartres, Noyon, Soissons, Senlis. En Normandie, Rouen, Alençon, Caen. En Bretagne : Rennes, Vitré, Morlaix, Saint-Brieuc, Nantes. En Lorraine : Metz. En Bourgogne, Dijon. Dans l'Ouest : La Flèche, Laval, Blois, Tours, Angers, Poitiers, Angoulême, La Rochelle, Périgueux. Dans le centre : Orléans, Nevers, Moulins, Riom, Clermont-Ferrand, Le Puy, Limoges. Dans la vallée du Rhône ou dans le sud-est : Lyon, Grenoble, Vienne, Avignon, Beaucaire, Orange, Aix, Arles, Nîmes, Montpellier, Marseille et Toulon. Dans le midi : Bordeaux, Bazas, Pau, Agen, Cahors et Toulouse.

2^o *Membres.* — Quant aux membres de la Compagnie, l'auteur des *Annales* nous dit qu'ils appartenaient à toutes les classes sociales, afin d'agir par là plus efficacement. Il y avait donc des confrères pris parmi le peuple, mais nous n'en connaissons pas les noms, sauf Henri Buche peut-être ¹. D'autre part Du Ferrier écrit dans ses *Mémoires* : « C'était une Compagnie composée d'ecclésiastiques et de laïques de toutes sortes de conditions, prélats, abbez et prestres, princes, ducs, cordons bleus et noblesse, conseillers d'État, présidents, Messieurs des Requestes, conseillers, avocats, marchans, bourgeois, entre lesquels il y avoit tant d'humilité et de charité que c'étoit une image du premier esprit du christianisme. Le nombre étoit d'environ cent dans cette assemblée, où il y avoit toujours deux ou trois ecclésiastiques qui parloient pour instruire et édifier. On proposoit une infinité de bonnes œuvres et charités à faire ; on en mettoit les mémoires écrits dans une cassette ouverte par dessus, où on les prenoit, et après avoir nommé quelqu'un pour les vérifier, on ne manquoit jamais d'y remédier et souvent avec une telle effusion de charité que j'ai vu dans une séance aller jusqu'à cinquante mille escus ».

«... Il est certain qu'on lui doit attribuer la soumission de la ville de Paris dans les troubles arrivés après la minorité du Roy. Il suffit de dire qu'elle donna cent vingt mille escus pour fonder les trois évêchés de Bérîte, d'Héliopolis et de Metellopolis, et pour équiper les trois illustres Prélats qui allèrent annoncer la foy aux Indes Orientales ² ».

Nous ne connaissons que les noms des évêques, prêtres ou laïques les plus en vue. Parmi les évêques, Charles de Noailles, évêque de Saint-Flour, un des premiers confrères, Alain de Solminihac, évêque de Cahors, qui réforma son diocèse et laissa la réputation d'un saint, Potier, évêque de

2^o *Ses membres les plus célèbres.*

Le témoignage de Du Ferrier.

Évêques.

1. Voir p. 101.

2. DU FERRIER, *Mémoires manuscrits*, 2^e cahier ; la pagination n'est pas indiquée. Arch. Nat. M. 215.

Prêtres.

Beauvais, François de La Fayette, évêque de Limoges, Godeau, évêque de Vence, Sébastien Zamet, évêque de Langres, etc. Parmi les prêtres qui deviendront évêques, elle compte Bossuet, affilié à Metz, Abelly, futur évêque de Rodez, qui écrivit la vie de saint Vincent de Paul, Gabriel de Roquette, futur évêque d'Autun, Philibert Brandon, nommé à Périgueux, Charles de Bourlon à Soissons, etc. D'autres enfin qui ne seront pas honorés de l'épiscopat, mais n'auront pas pour cela moins d'influence : plusieurs curés de Paris, les fondateurs de Saint-Sulpice, Du Ferrier et Jean-Jacques Olier et enfin saint Vincent de Paul.

Laïques.

Parmi les laïques, on distingue plusieurs présidents au Parlement : les Lamoignon, père et fils, celui-ci premier président ; des membres de la Chambre des Requêtes, parmi lesquels René de Voyer d'Argenson, l'historiographe de la Compagnie ; des membres de la Chambre des Comptes, de la Cour des Comptes ; des avocats : du Plessis-Montbard, Poncet d'Ablis et l'Hoste ; trois ambassadeurs successifs de France à Rome : MM. de Brassac, de Noailles, de Fontenay-Mareuil ; des personnages de la Cour : le marquis de la Roche du Maine, le duc de Liancour, le duc de Nemours, le prince de Conti, le marquis de Salignac-Fénelon, le marquis de Laval, le marquis de Saint-Mesmes, le comte d'Albon ; les maréchaux de Schomberg et de la Meilleraye ; le baron de Renty, véritable apôtre laïque ¹, etc.

1. Nous avons déjà parlé à plusieurs reprises de M. de Renty, l'une des figures les plus sympathiques de la Compagnie. Né en 1611, il épousa à 22 ans la fille du comte de Graville, et mourut à Paris à l'âge de 38 ans, en 1649, laissant deux garçons et deux filles qui furent les héritiers de ses vertus ; sa postérité n'est pas éteinte et l'un de ses descendants habite Paris.

Sa *Vie*, publiée par le P. de SAINT-JURE, à laquelle nous avons déjà fait allusion, parut deux ans après sa mort, en 1651 ; elle fut réimprimée dix fois en quelques années et fut traduite en italien et en anglais. Nous en extrairons seulement ce passage :

« Il n'y avait aucune bonne œuvre publique d'importance dans Paris et bien loin, à laquelle il n'eût part et grande part. Il n'y avait point d'entreprise qui regardât l'honneur de Dieu et le bien du prochain dont il ne fût l'auteur ou le promoteur ou l'exécuteur et biensouvent tout cela en-

3^o *Les Œuvres de la Compagnie.* — Comment agit cette élite catholique ?

3^o *Ses Œuvres.*

Conformément à son programme, elle fait tout le bien possible, et avec des intentions très pures et très surnaturelles. On peut ramener à trois chefs principaux, son action admirablement organisée, qui s'étendait à tout.

A. — *Les œuvres de charité et d'assistance.* — Sur ce point, personne n'ose la blâmer, car sans cette forte organisation, sans ce zèle toujours en éveil, sans la centralisation des aumônes au sein de la Compagnie, pour les distribuer ensuite, jamais la France ne se serait couverte en trente ans, de cette multitude innombrable d'établissements et d'œuvres de charité, admirables sous tous les rapports. Sans elle, jamais saint Vincent de Paul n'eût pu faire tant de bien. Ce n'est pas à dire qu'il faille lui enlever le mérite de son dévouement et de sa sainteté, comme quelques-uns le font aujourd'hui, et prétendre qu'il ne fut que l'agent de la Compagnie. Non. Son initiative reste très grande. Mais grâce à l'appui moral et financier de tous ses amis de la Compagnie, il a pu faire plus de bien.

A. - *Charité et assistance.*

Il faudrait parler en détail de ces œuvres admirables ; nous n'en avons pas le temps. Qu'il me suffise de dire que l'œuvre des galériens, l'œuvre des prisons, l'œuvre de

Les œuvres parisiennes.

semble. Il était de toutes les assemblées de piété et en était comme l'âme et le premier mobile. Il avait des correspondances par tout le royaume pour toutes les œuvres de charité qui y étaient à faire ; il recevait de tous côtés des dépêches pour avoir son avis sur les difficultés qui se présentaient en l'établissement ou à l'avancement des hôpitaux, des séminaires, des lieux de dévotion, des Compagnies de personnes vertueuses, etc...

« Il s'appliquait aux besoins des Anglais, des Hibernais, des captifs en Barbarie et des missions du Levant. Il a grandement travaillé au bien de l'hôpital des forçats qui est à Marseille et il a extrêmement contribué à l'avancement des affaires de la nouvelle France. » (SAINT-JURE, *Vie de M. de Renty*, 1651, in 4^o, p. 93.)

Une nouvelle biographie de M. de Renty est contenue dans le beau livre de M. Maurice SOURIAU, *La Compagnie du Saint-Sacrement de l'Autel à Caen. Deux mystiques normands au XVII^e siècle : M. de Renty et Jean de Bernières*. Paris, Perrin, 1913. — Mais SAINT-JURE reste l'ouvrage fondamental.

protection des filles tombées, les distributions de secours aux provinces ruinées par la guerre et, la famine, la fondation du magasin général de la Charité où l'on centralisait les objets en nature, que l'on distribuait aux pauvres ¹, l'activité des Confréries de charité, et même des Dames de la Charité, la fondation de l'Hôpital Général pour détruire la mendicité, etc., etc., ne peuvent s'expliquer que par l'influence et le zèle tout surnaturel de la Compagnie du Saint-Sacrement. Le *secret*, tant reproché à la Compagnie, avait sur ce point, quelque grandeur. Il y a tant d'hommes, qui, lorsqu'ils font une œuvre de charité, aiment à le crier sur les toits. Ici, du moins, personne ne dira que les Confrères ont agi par amour de la gloriole humaine, puisque l'on ne savait pas que l'idée de ces œuvres et l'impulsion donnée à ces œuvres venaient d'eux, et qu'on ne l'a su qu'au XX^e siècle.

Il faut donc, pour être dans la vérité historique, restituer à la Compagnie du Saint-Sacrement sa part capitale dans l'organisation de la Charité au XVII^e siècle ; et la fondation des Compagnies de la Charité dans chaque paroisse de Paris, à partir de 1650, doit sans aucun doute lui être attribuée. La Compagnie secrète du Saint-Sacrement restait dans l'ombre, mais les Compagnies de Charité qui travaillaient au grand jour, le faisaient, sans s'en douter, sous son inspiration, et dans le même esprit qu'elle. Je n'en veux pour preuve que les *Règlements de la Compagnie instituée pour le rétablissement des pauvres familles honteuses de la paroisse Saint-Eustache* imprimés en 1654, et répandus dans la paroisse, comme les prospectus ou circulaires que l'on distribue aujourd'hui à la porte des églises de Paris ².

Tout ce qui se fait à Paris sous le rapport de la Charité est donc l'œuvre directe ou indirecte de la Compagnie du Saint-Sacrement. Bien qu'il faille se garder des généralisations hâtives, nous connaissons à l'heure actuelle assez

1. Voir leçon précédente, p. 136.

2. Voir pp. 120 et 137.

de documents sur cette Compagnie pour affirmer que son influence dans toute la France fut prodigieuse pour le bien. Que nous apprennent en effet les récentes découvertes sur la Compagnie de Marseille ? Elles nous montrent que cette Compagnie, à peine établie en 1639, s'efforce de créer une maison « pour y enfermer et nourrir tous les pauvres », qu'en 1641, la « maison de charité » est fondée, qu'en 1643, la Compagnie s'efforce de faire bâtir un hôpital « pour les pauvres galériens malades ». Emmanuel de Gondi, père du Cardinal de Retz et futur oratorien, en jette les premiers fondements ; Jean-Baptiste Gault, évêque de Marseille, travaille activement à cette œuvre avec un laïque, membre de la Compagnie, Gaspard de Simiane, chevalier de la Coste. La Compagnie de Marseille appuie leurs efforts et les fait appuyer par celle de Paris. *Les œuvres marseillaises.*

Elle ne crée pas seulement cet hôpital de galériens malades, elle agit pour procurer la justice et la liberté aux forçats qui avaient achevé leur temps. De 1642 à 1645, elle travaille avec courage à l'élargissement d'un nommé Jacques Sauvage, retenu indûment aux galères, après l'expiration de sa peine, et elle réussit. Aussi la Compagnie de Paris lui adresse-t-elle ses fraternelles félicitations : « Votre dernière qui nous apprend la délivrance du pauvre Sauvage par votre courageuse, longue et puissante poursuite, nous donne non seulement grande satisfaction de voir que vous ayez si fort affectionné les sujets venant de nostre part de vous donner matière d'exercer votre charité, mais aussi eschauffe extrêmement nostre zèle pour, à vostre exemple, entreprendre les occasions des plus difficiles affaires de charité ² ».

Avec une affectueuse sollicitude, la Compagnie de Marseille cherche à faciliter le « commerce des lettres entre ces pauvres forçats et leurs familles, et pour cela elle paie le port de ces lettres ».

1. Cf. RÉBELLIAU, *La Compagnie secrète du Saint-Sacrement*, pp. 21, 28, 57.

2. Lettre du 3 nov. 1645. A RÉBELLIAU, *op. cit.*, p. 56-57.

Elle crée à Marseille une Compagnie des Dames de la Charité, et demande à la Compagnie de Paris de lui envoyer le règlement de celle de l'Hôtel-Dieu. Elle établit une maison de la Propagation de la Foi pour servir d'asile aux filles languedociennes qui « désireraient se convertir au catholicisme. » En 1654, elle fonde une maison « pour les pauvres convalescents sortants des hôpitaux de la ville pour y recouvrer leur entière santé » ¹ et un hôpital pour les « pauvres incurables ». En 1656, elle crée l'Hôpital Général.

Son activité s'étend vraiment à tout. Je lis dans les procès-verbaux : Du 2 janvier 1648 : « Fust procuré de faire avoir de petites clochettes à chaque église pour servir à l'élévation du Saint-Sacrement à chaque messe. » Du 29 février 1649 : « Fust procuré qu'on aurait diverses bières pour l'ensevelissement des pauvres. » Du 18 octobre 1650 : « Fust procuré l'établissement des catéchismes aux paroisses de la ville pour l'instruction des ignorants des mystères de la foy. Fust délibéré pour faire une quête générale par toute la ville pour la subsistance des maisons des Repenties et du Refuge. » Du 26 février 1654 : « Fust délibéré de procurer l'établissement d'une maison pour le logement des pauvres passants. » Du 24 août : « Fust procuré la mission particulière à chaque quartier du terroir de cette ville » et ainsi de suite.

*Les œuvres
de la
Compagnie
de Grenoble,
fille de
Marseille.*

La Compagnie de Marseille, on le voit, apparaît extrêmement zélée pour la gloire de Dieu et le salut du prochain. Aussi ne sera-t-on pas surpris qu'elle soit très vite devenue conquérante et qu'elle ait réussi, trois ans après sa propre fondation, à créer une filiale à Grenoble en 1642. « Marseille est une fille de Paris ; Grenoble est une fille de Marseille ; à la seconde génération des succursales, l'esprit de la première institution se conserve dans son entier » ².

De même qu'à Dijon le voyage de M. de Renty a pour

1. ALLIER, *op. cit.*, p. 56.

2. A. RÉBELLIAU, *La Compagnie du Saint-Sacrement de Grenoble Revue d'Hist. de l'Égl. de France*, Mai-Juin 1914, p. 305 ; Abbé LA-GIER, *La Compagnie du Saint-Sacrement de Grenoble*, 1916.

résultat la création d'une Compagnie du Saint-Sacrement, de même à Grenoble celui de M. de Foresta en 1642 ou 1643 ; il s'abouche, lui aussi, avec « une personne de condition et d'autorité », sans doute Gaspard de Simiane, chevalier de la Coste, et la Compagnie est bientôt fondée avec vingt-cinq ou trente membres dont les principaux sont les trois présidents de chambre, de Chevrières, de Beauchesne, et Marillier, les chanoines Brun et Balme, MM. de Marnais, de Saint-Ferjus, le conseiller Roux, l'avocat général de Galles.

La Compagnie se préoccupe vivement du « renfermement des pauvres » et travaille à faire venir de Paris des Frères de la Charité de Saint Jean de Dieu pour les malades ; elle visite les prisons et signale des abus : « M. le supérieur a observé que « les couvertures données par les consuls n'étaient guère bonnes ; que deux prisonniers étaient attachés à la même chaîne ; que les prisonniers civils sont fort mal couchés, nonobstant qu'ils donnent cinq sols par jour ¹ ».

C'est le même caractère de charité que nous trouvons dans la Compagnie de Toulouse fondée vers la même date par Gaspard de Simiane et Jean de Garibal. Les confrères règlentent « l'aumône générale » et transforment en hôpital général l'hôpital des pauvres pestiférés de la Grave ; ils s'occupent avec sollicitude des frères cordonniers et tailleurs. Les Dames du Saint-Sacrement s'occupent de la « distribution des bouillons aux pauvres malades de la paroisse Saint-Étienne ² ».

*La
Compagnie
de
Toulouse.*

A Caen, M. Souriau nous révèle les mêmes œuvres, inspirées par M. de Renty et M. de Bernières.

Eh bien, supposez que l'on retrouve dans toutes les villes les registres de la Compagnie du Saint-Sacrement comme

1. *Ibid.*, p. 312.

2. Abbé AUGUSTE, *La Compagnie du Saint-Sacrement à Toulouse*, Paris, 1913.

on les a retrouvés à Marseille, à Grenoble, à Toulouse, à Lyon ¹, à Caen et voyez à quelle somme prodigieuse d'efforts, de travaux, d'entreprises de toutes sortes on aboutirait pour toute la France, car partout l'esprit était le même, et ce qui fut fait à Marseille et à Paris fut certainement fait partout. Voilà pourquoi je disais tout à l'heure que l'on pouvait généraliser sans crainte.

*La
Compagnie
de Paris,
comité
central.*

La Compagnie de Paris, nous l'avons dit, fut toujours la tête et le cœur du mouvement. Les Compagnies de province n'ont pas leur autonomie; elles doivent obéir à la Compagnie de Paris, non seulement pour les « statuts et règlements », mais aussi pour les « résolutions » votées à Paris. La Compagnie de Paris, c'est le *comité central* qui maintient l'unité de vues et d'action dans toutes les Compagnies filiales, qui envoie des circulaires, des lettres de faire part des confrères défunts et demande pour eux des prières.

*Un Congrès
à Paris
(1659).*

Cependant, bientôt la Compagnie de Paris est débordée. Sa fonction d'intermédiaire central devient difficile dès 1655, car elle a une correspondance très suivie avec une cinquantaine de Compagnies de province. Elle imagine alors en 1659 un moyen tout moderne de suppléer à cette difficulté : et ce moyen c'est le *Congrès*. Un grand nombre de confrères de province arrivèrent à Paris et prirent part à des conférences particulières, afin de se bien pénétrer de la conduite et des maximes de la Compagnie de Paris. En 1659 il y eut deux Congrès de ce genre ; les confrères de province préparaient avant de se rendre à Paris des « Mémoires » dont ils envoyaient d'avance le double à la Compagnie parisienne, afin que ces mémoires pussent être discutés, en pleine connaissance de cause, dans le Congrès.

« Ainsi, écrit M. Rébelliau, furent débattus à Paris, grâce à la Compagnie du Saint-Sacrement, les grands intérêts de la France catholique aussi à fond, sinon plus, que dans

1. Le registre de Lyon doit être publié par M. Guigue, archiviste du Rhône.

ces officielles assemblées du Clergé, réunies pour voter le don gratuit. »

Un second aspect de l'action de la Compagnie du Saint-Sacrement, c'est la répression des scandales. Les confrères les dénonçaient impitoyablement à la police et les faisaient réprimer.

Quels étaient ces scandales ? L'« Affaire des Poisons » en donne une idée ¹. Mais l'immoralité et le libertinage de l'esprit ne régnaient pas qu'à la Cour. On découvrit alors parmi les ouvriers des divers corps de métier, des sociétés secrètes dont les membres juraient « sur leur part de Paradis », au milieu de parodies de la messe et des cérémonies catholiques, de ne rien révéler de ce qui se disait ou se passait dans les réunions. Les Compagnons du Devoir, comme ils se nommaient entre eux, s'entendaient pour faire grève simultanément, si l'un d'eux quittait son « maître » ou patron, et le compagnon qui refusait d'obéir était maltraité et en danger de perdre la vie, comme parfois nos modernes syndicalistes.

Une fois découverte par M. de Renty et Henri Buche l'existence du Compagnonnage, la Compagnie poursuivit chez les menuisiers, cordonniers, tailleurs, selliers, etc. « l'abolition de cette pratique infâme qu'ils observent quand ils passent compagnons ² ». Par deux fois, en 1645 et en 1655, la Sorbonne déclara : « qu'en ces pratiques, il y a péché de sacrilège, impureté et blasphème contre les mystères de notre religion ; que le serment qu'ils font de ne pas révéler ces pratiques, même dans la confession, n'est ni juste ni légitime ; que ceux qui sont dans ces compagnonnages ne sont pas en sûreté de conscience ³ ». L'action la plus efficace fut celle de l'exemple et les pieuses associa-

B. Répression des scandales.

Le Compagnonnage.

1. Cf. FUNCK-BRENTANO, *Le Drame des Poisons*.

2. A. RÉBELLIAU, *loc. cit.*, p. 311. Cette phrase est tirée du registre de Grenoble.

3. R. ALLIER, *La Cabale des Dévots*, p. 209.

tions ou syndicats chrétiens d'Henri Buche amenèrent de féconds résultats ¹.

- L'immodestie dans les églises.* La Compagnie entreprit une véritable croisade contre le laisser-aller ou le désordre des mœurs. Lutte contre le manque de respect envers le Saint-Sacrement et l'immodestie des toilettes féminines dans les églises ²; lutte contre
- La débauche.* la débauche et les saturnales des jours gras, lutte contre la pornographie et les tenanciers de brelans ou maisons
- Le jeu.* de jeux suspects — le jeu faisait fureur alors et des fils de famille s'y ruinaient souvent —; lutte contre la prostitution par l'« enfermement » et l'essai de moralisation
- La prostitution.* des pauvres filles tombées dans le vice ³; enfin lutte contre le duel; sur tous ces points, la Compagnie aboutit à des résultats très appréciables.

Le duel. Pour réagir contre le faux point d'honneur qui portait alors tant de gentilshommes à se battre en duel, quel fut le moyen employé par la Compagnie ? Encore et toujours celui de l'exemple.

Antoine de Salignac-Fénelon ne craignit pas de braver le préjugé de ses pairs; courageusement, il s'unit à d'autres gentilshommes qui, probablement, étaient aussi de la Compagnie et le 18 mai 1651 à Saint-Sulpice, le jour de la Pentecôte, ils firent tous une déclaration et protestation dans la forme la plus précise et la plus authentique; ils s'engageaient à ne donner ni accepter aucun appel, et à ne point servir de second dans les duels où d'autres se trouveraient engagés. Voici cette déclaration :

1. Voir p. 102.

2. La Compagnie de Paris et celles de province agissent pour obtenir — et elles y réussissent — que les femmes n'aient pas l'inconscience de se présenter à la table sainte « la gorge découverte ». A Grenoble, on voit « les femmes s'approcher des autels et même s'asseoir dessus », sans doute les jours de foule. La Compagnie fait faire des balustrades, et le scandale cesse. (A. RÉBELLIAU, *loc. cit.*, p. 319).

3. On crée un peu partout des « Refuges » dirigés par des religieuses. Paris a ses Madelonnettes et ses « Filles repenties ».

« Les soussignés font par le présent écrit, déclaration publique et protestation solennelle de refuser toute sorte d'appels et de ne se battre jamais en duel pour quelque cause que ce puisse être et de rendre toute sorte de témoignages à la détestation qu'ils font des duels, comme d'une chose tout à fait contraire à la raison, au bien et aux lois de l'État et incompatible avec le salut et la religion chrétienne ; sans pourtant renoncer au droit de repousser par toutes sortes de voies légitimes, les injures qui leur seront faites, autant que leur profession et leur naissance les y obligent, étant toujours prêts, de leur part, d'éclairer de bonne foi ceux qui croiraient avoir lieu de ressentiment contre eux, et de n'en donner sujet à personne ¹ ».

*La
déclaration
de Saint-
Sulpice
(1651).*

Cette déclaration fit beaucoup de bruit. La réputation de courage des signataires ne permettait pas de se méprendre sur les motifs de leur démarche, et leur caractère et les services rendus par eux à l'État ajoutaient un nouvel éclat à leur résolution. L'impulsion était donnée. Le Roi voulut que les officiers de sa maison adhérassent à cette déclaration. Les maréchaux de France qui formaient alors un tribunal chargé de décider sur le point d'honneur, publièrent un jugement le 1^{er} juillet 1651 où ils approuvaient la déclaration de Saint-Sulpice, la jugeaient conforme aux lois de l'honneur et exhortaient tous les gentilshommes à y souscrire et à l'observer. Cet acte était signé : d'Estrées, Schomberg ², Plessis-Pralin et Villeroy.

Enfin en 1654, les évêques de France, réunis en assemblée, rédigèrent une déclaration sur le duel, qui fut lue dans toutes les églises du royaume ³.

Grâce à toutes ces mesures, les duels diminuèrent, au moins pendant la seconde moitié du XVII^e siècle.

3^o Enfin troisième objet de l'action catholique de la C. — *Propa-*
Compagnie : la propagation de la Foi dans les pays infidèles, *gation de la*
les missions en France et à l'étranger, la lutte contre l'hérésie, *foi chez les*
c'est-à-dire contre les Protestants et les Libertins. C'est *infidèles.*

1. Cf. PICOT, *Essai historique...* I, p. 357.

2. Le maréchal de Schomberg, nous l'avons dit, faisait partie de la Compagnie du Saint-Sacrement.

3. DURANTON, *Procès-verbaux des Assemblées du Clergé*, t. IV.

Lutte contre l'hérésie. ici, vous le pensez bien, que le rôle de la Compagnie a suscité les colères, lorsqu'il a été révélé par la publication de Dom Beauchet-Filleau. Tant qu'il ne s'agissait que de faire la charité, et de réprimer le scandale, on ne pouvait guère raisonnablement trouver d'arguments contre la Compagnie ; tout au plus pouvait-on lui reprocher un zèle parfois indiscret. Mais avoir voulu extirper l'hérésie du sol français, avoir combattu le Protestantisme, non pas à visage découvert, mais en secret, avoir travaillé à restreindre les libertés des Protestants, à les écarter, par des moyens secrets et parfois injustes, des fonctions publiques, à leur faire appliquer l'Édit de Nantes rigoureusement, en attendant qu'on pût obtenir sa révocation, voilà le gros grief.

La Compagnie et les Protestants.

Sur une question semblable, évidemment, l'opinion est libre. Il y eut certainement des procédés blâmables dans les manœuvres de certains confrères contre les Protestants. Ce qu'on peut dire, c'est que l'on ne comprenait pas alors la tolérance comme aujourd'hui ; c'est que la Compagnie croyait travailler à l'unité morale de la France ; c'est que le souvenir des terribles guerres de religion n'était pas effacé ; c'est que le propre fils et le petit-fils du « grand » amiral de Coligny, sur lequel on s'apitoie si volontiers aujourd'hui, étaient membres de la Compagnie et par conséquent agissaient contre les Protestants ¹.

Les agissements des Protestants.

S'il est vrai que la Compagnie a employé tous les moyens légaux pour contenir les Protestants dans les limites que leur assignait l'Édit de Nantes, il faut reconnaître aussi que souvent les Protestants cherchaient à sortir de ces limites ; ils ne se contentaient pas des villes ou villages que leur assignait l'Édit et cherchaient sans cesse à « établir le prêche », comme on disait, dans de nouvelles localités. Peut-on dire que les catholiques n'avaient pas le droit de se défendre ?...

1. Les réflexions que nous avons faites dans la 1^{re} leçon, s'appliquent également ici. Voir pp. 5, 7-8.

Enfin, peut-on oublier que l'opinion publique française — alors comme aujourd'hui — était outrée des persécutions que les protestants anglais faisaient subir aux Irlandais catholiques et même aux catholiques anglais ? Et ne sait-on pas que les Protestants français — voire même le ministre Jurieu — faisaient l'apologie des crimes de leurs coreligionnaires anglais et envoyaient « hommes et argent » en Angleterre pour soutenir le Long Parlement et les puritains anglais contre Charles 1^{er} ?

On s'expliquerait qu'à cette occasion les lettres de la Compagnie de Paris aux groupes de province manifestassent quelque indignation ; et cependant, elles se bornent à demander des prières et des secours pour les pauvres Irlandais :

« Nous sommes avertis, écrivent les dirigeants parisiens en mars 1645 à leurs confrères de Marseille, que la religion catholique est à la veille d'être entièrement abolie en Irlande, les Parlementaires ne désirant traiter avec le Roi d'Angleterre que ses armes ne soient jointes avec les leurs et celles des Écossais pour faire la guerre aux Irlandais catholiques... Non seulement l'on fait des prières, mais plusieurs contribuent de leurs moyens pour assister lesdits Irlandais, Sa Sainteté en donnant l'exemple... Si Dieu n'y pourvoit, notre religion sera entièrement bannie des trois royaumes du roi d'Angleterre pour y établir celle de Calvin, comme le souhaitent les religionnaires de France et d'Hollande avec telle passion qu'ils envoient aux Parlementaires hommes et argent dont nous avons parfaite connaissance, comme aussi de votre zèle à ce qui regarde la gloire de Dieu » ¹ etc.

De bonne foi, les catholiques français ne devaient-ils pas être blessés de voir, comme au temps où Coligny livrait le Hâvre aux Anglais, les huguenots de France s'unir à ceux d'Angleterre pour combattre le catholicisme en Irlande ? Et à ce propos, on peut rappeler, avec le Père Brucker, « d'autres faits analogues qui ont contribué aussi à développer en France au XVII^e siècle, l'antipathie populaire contre les Protestants. Durant tant d'années, où les catho-

*Les
persécutions
anglaises
contre
l'Irlande
catholique.*

*Les secours
des
Protestants
français.*

1. A. RÉBELLIAU, *op. cit.*, pp. 48-49.

liques anglais ont gémi sous une oppression barbare et qu'ils ont eu à subir les amendes, la privation de leurs droits civils, la prison, les supplices et la mort même pour leur foi, les protestants français ont toujours été du parti des persécuteurs. Leurs ministres les plus écoutés ont approuvé des assassinats en masse de prêtres et de religieux, où la passion la plus aveugle pouvait seule être trompée par un simulacre de justice ; l'on verra ce fanatisme (certes le mot, ici, n'est pas trop fort) arriver à son comble chez le fameux Jurieu. Dans son pamphlet, *la Politique du Clergé de France*, publié quelques années avant la Révocation, il s'efforcera, à travers nombre de pages, de justifier les moins excusables des cruautés anglaises. Pour soutenir une si mauvaise cause, l'avocat du protestantisme ira jusqu'à soutenir « que les princes huguenots ne peuvent pas avoir la même tolérance pour les catholiques dans leurs États que les princes catholiques peuvent avoir pour les huguenots ¹ ». Et si l'on considère le rôle tout récemment découvert (1921) de Jurieu après la Révocation, de Jurieu, directeur d'un service d'espionnage antifrçais au service de l'Angleterre pendant vingt-quatre ans, et d'une manière générale le rôle politique des Protestants français de 1685 à 1715, tel qu'il ressort de la publication de la correspondance inédite de Jurieu avec la Secrétairerie d'État anglaise, en vérité la Compagnie du Saint-Sacrement est bien vengée et la « Cabale des Dévôts » pâlit tout à fait devant la préparation de la révolte camisarde et les services d'espionnage de l'agence Jurieu ². Car les confrères du Saint-Sacrement

*Le cynisme
de Jurieu,
grand agent
d'espionnage
de
l'Angleterre.*

1. *La Politique du Clergé de France*, p. 102, 3^e édit. La Haye, 1682. J. BRUCKER, *Hommes d'Œuvres au XVII^e siècle. Études*, 5 nov. 1909, p. 323.

2. Cf. Abbé DEDIEU, *Le rôle politique des Protestants français (1685-1715)* Paris, 1921, pp. 198-200 ; 173-320. M. DEDIEU écrit très justement : « Imaginons un instant Bossuet, possesseur de la correspondance politique de Jurieu. Quel chapitre vengeur aurait-il ajouté à son *Histoire des Variations*, et de quelle riposte écrasante aurait-il prolongé son *Cinquième Avertissement aux Protestants* !.. » « Les précautions que prenait

eux, n'ont jamais agi contre la France, et cette récente découverte pose la question de savoir si la plupart des historiens n'ont pas jugé beaucoup trop sévèrement l'action de la Compagnie à l'égard des Protestants.

Quant à la rendre responsable de la Révocation de l'Édit de Nantes, c'est vraiment forcer la note, car la Compagnie fut dissoute en 1660, et l'Édit ne fut révoqué qu'en 1685. Je sais bien que la Société, quoique dissoute, continua sans doute à agir ; mais Louis XIV était capable de prendre lui-même certaines résolutions, surtout quand elles étaient d'importance, et il ne faut pas oublier que « l'applaudissement, écrit M. Lavissee, fut presque universel ¹ », que La Bruyère, La Fontaine, Bossuet, Madame de Sévigné célébrèrent l'édit avec enthousiasme ; tellement l'opinion publique d'alors était différente de celle d'aujourd'hui.

Au fond, la Compagnie du Saint-Sacrement ne procédait-elle pas du même esprit que la Ligue ? Quel avait été, en dépit des divisions et des défauts humains qui se manifestèrent dans son sein, le haut idéal de la Ligue ? Garder à tout prix à la France, la vieille religion des ancêtres. Quel est le but de la Compagnie du Saint-Sacrement ? Faire régner sur la France, pour le bien de la nation et pour le

*La
Révocation
de l'Édit
de Nantes.*

*L'idéal
de la
Compagnie.*

Jurieu pour toucher les 12.000 florins qu'il recevait chaque année à Amsterdam lui permirent de continuer son rôle néfaste pendant plus de vingt ans au milieu des potences où se balançaient les cadavres de ses victimes. » (pp. 199 et 201).

1. LAVISSE, *Hist. de France*, t. VII, Paris, Hachette 1907, p. 79. M. Lavissee ajoute : « Il faut se souvenir d'abord que la tolérance était une vertu à peu près inconnue aux XVI^e et XVII^e siècles, et que les persécutions protestantes ne furent pas moins odieuses que les persécutions catholiques. Ce qu'aurait fait en France une majorité protestante contre une minorité catholique, l'histoire de Genève le dit, et celle de la Hollande et celle de l'Angleterre. Il faut se souvenir aussi que l'humeur française répugnait au dogmatisme et à la sévérité du prédicant huguenot et à son air étranger ; que la foi monarchique doublait la foi catholique dans le combat contre ce « culte ennemi de la souveraineté », comme disait La Bruyère. Si donc la flatterie et la servilité firent leur bruit dans l'universel applaudissement, ce qui s'y manifesta aussi fut une répugnance que l'on peut appeler catholique et nationale à l'hérésie et à la dissidence calvinistes. » (LAVISSE, *loc. cit.*, p. 79).

bien des âmes, cette même religion que la Ligue lui a en effet conservée. Sans doute les moyens diffèrent, parce que les situations sont différentes, mais vu d'une certaine hauteur, et sans s'arrêter aux détails mesquins, le but est le même : garder et affermir les traditions nationales, faire que la France reste la France, et ne devienne pas animée d'un esprit nouveau, étranger au génie français.

*Son
loyalisme.*

D'ailleurs — qu'on veuille bien le remarquer — dans les circonstances critiques, où beaucoup de Français se demandaient de quel côté était le devoir, la Compagnie n'hésite pas, et résout très vite le conflit qu'on imagine parfois entre « nos devoirs de Français et nos devoirs de catholiques ¹ ». Pendant la Fronde, malgré son peu de sympathie pour Mazarin, elle se fait remarquer par son loyalisme vis-à-vis de Louis XIV, et elle le traduit par des faits : « Il est certain, écrit Du Ferrier, — bien placé pour le savoir, puisqu'il était un des confrères — qu'on lui doit attribuer la soumission de la ville de Paris dans les troubles arrivés sous la minorité du Roi », et d'Argenson nous apprend que la Compagnie a exclu de son sein, vers 1650 un des confrères qui s'était jeté, nous dit-il, « bien avant dans le parti de la Fronde ». Aussitôt que l'Assemblée en fut avertie, elle députa deux de ses amis pour le prier de n'y plus revenir qu'il n'eût quitté ce *mauvais* parti, et depuis ce temps, ajoute-t-il, je ne l'ai vu nommé, ni dans les registres, ni dans le rôle de ceux qui la fréquentaient ».

* * *

*Comment
finit la
Compagnie
du Saint-
Sacrement.*

IV. — Dissolution de la Compagnie du Saint-Sacrement.
— Répandue comme elle l'était dans toute la France, il était inévitable qu'un jour ou l'autre le secret fût découvert. Il le fut à Caen en 1660, par suite du zèle imprudent de quelques-uns de ses membres contre les Jansénistes. Charles du Four, abbé d'Aulnay, auparavant curé de

1. M. Briand, en novembre 1909, a dit à la tribune de la Chambre que les catholiques devraient choisir entre leurs devoirs de Français et leurs devoirs de catholiques. Il est vrai qu'il tient un langage différent en 1921.

Saint-Maclou de Rouen, qui, suspect de jansénisme, avait été en butte à certaines attaques, dénonça la Compagnie de Rouen dans une brochure anonyme intitulée : *Mémoire pour faire connaître l'esprit et la conduite de la Compagnie L'« Ermitage » établie en la ville de Caen et appelée « l'Ermitage¹ ».* Le bruit de Caen. en vint jusqu'à Paris. Des évêques se plaignirent. L'archevêque de Rouen, François Harlay de Champvallon, dénonça la Compagnie à Mazarin. Dans le public, on la nomma la *Cabale des Dévots*, mais sans en connaître les membres. En présence de l'hostilité de Mazarin, la Compagnie comprit que la dissolution allait venir. Une dernière réunion eut lieu le 20 septembre 1660. On brûla tous les papiers, dans la crainte d'une perquisition. On décida de suspendre les séances du jeudi et de s'inspirer des circonstances pour continuer de faire du bien. Bossuet fut chargé de correspondre avec certains groupes de province.

Le 13 décembre 1660, Mazarin déferait l'affaire au Parlement de Paris. Grâce à Lamoignon, premier Président, qui était membre de la Compagnie, l'arrêt ne faisait pas mention expresse de la Compagnie du Saint-Sacrement, *Mazarin.*

1. Des documents publiés par M. Maurice SOURIAU, il résulte que l'Ermitage fut en butte à la haine farouche des Jansénistes qui organisèrent, pour le perdre, un véritable complot. Du Four, qui n'en est pas à un pamphlet près — c'était le neveu de Camus, évêque de Belley — dénonça également le B. Jean Eudes « comme mauvais Français, comme ultramontain, comme portant préjudice aux intérêts de son roi, de son pays et de l'Église gallicane ». Il suborna le secrétaire du Bienheureux, un jeune homme nommé Aude, pour obtenir la copie des écrits de Jean Eudes et s'en servit pour le diffamer dans un libelle répandu à profusion et le « charger de treize hérésies ». Et cela parce que Jean Eudes défendait la doctrine de l'Église contre le jansénisme !...

Le *Mémoire* contre l'Ermitage fut, dit-on, composé en collaboration par Du Four, Antoine Le Maître et Nicole, peut-être même Arnould. C'est, écrit M. SOURIAU, « un pamphlet, un libelle janséniste, un factum diffamatoire, car il réunit les cinq conditions nécessaires et suffisantes énumérées par Furetière qui s'y connaissait bien : 1° il est sans nom d'auteur ni d'imprimeur ; 2° il contient des faussetés, des calomnies que l'auteur ne pourrait prouver, s'il était découvert ; 3° il a été rendu public sans cause légitime ; 4° ce n'est pas une défense, c'est une attaque ; 5° il renferme « des injures atroces et scandaleuses » (Cf. M. SOURIAU, *op. cit.*, pp. 402-407.)

mais portait simplement inhibition, et défense à toutes personnes de quelque qualité et condition qu'elles soient, de s'assembler sans permission expresse du Roi et lettres patentes vérifiées en ladite Cour. »

*Les œuvres
qui
survécurent.*

*La
Propagation
de la Foi.
L'Hôpital
Général.*

*Le
Séminaire
des Missions
Étrangères.*

*La
Compagnie
après 1660.*

*Le Conseil
charitable de
Saint-
Sulpice.*

D'Argenson termine l'histoire de la Compagnie, en mentionnant les œuvres fondées par elle à Paris, et qui subsistèrent après elle : les Assemblées paroissiales, la Compagnie des Prisons, la Compagnie des nouveaux convertis, ou Société de la Propagation de la Foi, la « Compagnie pour le secours spirituel des malades et des agonisants de l'Hôtel-Dieu », les Compagnies des Dames et surtout l'Hôpital Général et le « Séminaire des Missions Étrangères, qu'elle a considéré, dit-il, comme son Benjamin, le plus cher enfant de sa vieillesse, et l'ouvrage le plus spirituel et le plus rempli de foi qu'elle ait jamais entrepris ¹ ».

Mais ici une question se pose : la Compagnie disparut-elle complètement dès 1660 ? — Oui peut-être, à Paris, au moins, sous la forme que nous avons vue. Mais ses membres continueront d'agir, soit d'une manière individuelle, soit autrement, sans se laisser décourager par les obstacles. Ainsi en 1664, ils travailleront à faire interdire *Tartuffe*, qui serait, selon quelques-uns, une satire de la Compagnie ². En 1665, une Compagnie charitable est fondée sous la présidence du curé de Saint-Sulpice, par dix laïques pieux, parmi lesquels le duc de Luynes, le marquis de Laval, le président de Garibal, Charles Loyseau, conseiller en la Cour des Aides, Du Plessis-Montbard, conseiller du Roi en ses conseils, tous anciens confrères du Saint-Sacrement, et M. Rébelliau, se demande en découvrant l'activité de ce « Conseil charitable de Saint-Sulpice » s'il n'y avait pas là une reconstitution de la Compagnie parisienne. En province, à Grenoble, à Dijon, à Lyon, à Marseille, on re-

1. Nous en parlerons plus en détail dans la leçon suivante sur les Missions à l'étranger.

2. Cf. A. RÉBELLIAU, *Deux ennemis de la Compagnie du Saint-Sacrement, Molière et Port-Royal*, *Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1909.

trouve, bien après 1660, des traces certaines de la survivance de la Compagnie du Saint-Sacrement. A Dijon, la « *Compagnie des œuvres fortes* » travaille activement, au moins jusqu'à la fin du siècle. Or, nous avons vu que la Compagnie du Saint-Sacrement voulait « embrasser toutes les œuvres difficiles et fortes » et il n'est pas douteux que, grâce à elle, Bénigne Joly, qu'on a appelé le Père des Pauvres, et le Saint Vincent de Paul de la Bourgogne put édifier une foule d'œuvres qui subsistent encore ¹. A Lyon, M. Guigue retrouve les confrères en 1668 où ils décident « d'établir au quartier Saint-Georges, une école publique pour les pauvres » ; en 1675, il signale l'intervention de la Compagnie dans les rapports de la maison des Filles Pénitentes et de la maison des Recluses ; de 1682 à 1714, un rôle écrit prouve qu'elle continue la visite des prisons sans interruption. A Marseille, M. Allier signale des admissions de confrères jusqu'en 1697, et le dernier des procès-verbaux conservés est daté du 10 août 1702.

*La
des Œuvres
fortes de
Dijon.*

*Les Confrères
de Lyon.*

*et de
Marseille.*

Il est possible que des découvertes nouvelles viennent confirmer l'hypothèse de M. Rébelliau (ce n'est jusqu'ici qu'une hypothèse) « que la Compagnie du Saint-Sacrement, soit sous sa forme pure et primitive, soit sous des formes dérivées, persista jusqu'à la Révolution ² ».

1. Bénigne JOLY, né à Dijon en 1644, d'une famille parlementaire apparentée aux Legoux de la Berchère, et à l'abbé de Rancé, fit ses études à Paris où il se lia avec les Lazaristes et les Doctrinaires, et une fois ordonné prêtre, revint à Dijon (1672) où il s'occupa aussitôt des pauvres, des malades, de la visite des prisons. Il créa le Bon Pasteur pour les pécheresses pénitentes (1678), devint supérieur des Hospices de Dijon où il fonda les Hospitalières de N.-D. de la Charité (1683) ; zélé pour la sanctification du clergé, il établit les conférences spirituelles et fonda le séminaire des pauvres clercs (1685). Pour le peuple, en dehors des œuvres hospitalières, il créa la Chambre de la Providence des pauvres servantes (1687). Il mourut en 1694, à l'âge de 50 ans, emporté par la fièvre pourpre, contractée au chevet des malades pendant l'épidémie qui désola Dijon cette année-là. Sa cause de béatification a été introduite à Rome. Cf. *Vie du Vénérable Bénigne Joly, le Père des Pauvres*, par l'abbé BAVARD, curé de Volnay, Paris, Poussielgue, 1878.

2. A. RÉBELLIAU, *Le rôle politique et les survivances de la Compagnie du Saint-Sacrement*, *Revue des deux-mondes*, 1^{er} nov. 1909, p. 225.

La Congrégation. M. Rébelliau va plus loin ; il se demande si au XVII^e siècle la fameuse « Congrégation » n'aurait pas été « une restauration discrète » de la Compagnie, de même que la « Société des bonnes œuvres » instituée en 1810 ou 1812 par l'abbé Legris-Duval. Mais nous sommes ici dans le domaine des pures hypothèses, et dès lors rien n'empêche de se demander si cette société secrète n'existerait pas encore aujourd'hui.

Réponse aux objections. Est-il nécessaire maintenant de réfuter les objections ? J'ai essayé de le faire, au fur et à mesure qu'elles se présentaient, au cours de cette conférence. Je dirai seulement qu'entre la Franc-Maçonnerie et la Compagnie du Saint-Sacrement, il y a un abîme, ou tout au moins des différences essentielles.

1^o L'esprit. Différence d'esprit d'abord : L'esprit de la Compagnie était *tout surnaturel*. La piété, l'amour de Dieu, la dévotion au Saint-Sacrement, inspiraient toute la conduite de ses membres, et cette épithète de *Dévots* par laquelle on a cru les flétrir, s'appliquait à eux dans son sens le plus noble. Oui, ils étaient des dévots, c'est-à-dire des hommes « dévoués » à Dieu et à leur prochain. L'esprit de la Franc-Maçonnerie, au contraire, est un esprit « naturel » dans tous les sens du mot. C'est l'esprit de cet « *animalis homo* » dont parle saint Paul, qui ne perçoit pas les choses de l'esprit de Dieu, et ne s'élève jamais au-dessus des choses terrestres.

2^o Le but. Différence du *but* poursuivi. Exalter la religion catholique, la faire connaître et aimer, préparer son triomphe, dans la persuasion raisonnée et basée sur l'expérience, que le bonheur des individus et le bonheur de la société française en dépendait — et enfin et surtout *sauver les âmes* ; tel était le but de la Compagnie du Saint-Sacrement. — Détruire la religion catholique, la bafouer, la déshonorer, l'extirper du sol français, et sur ses ruines, proclamer l'affranchissement de l'homme de tout joug religieux, son émancipation absolue, c'est-à-dire pratiquement — l'expérience aussi en fait foi —

l'asservissement de l'homme à ses passions et l'anarchie dans l'individu et dans la société, tel est le but, conscient ou non, de la Franc-Maçonnerie.

Enfin différence de *moyens*. La Compagnie, il est vrai, a employé le secret, comme la Franc-Maçonnerie ; j'admets volontiers aussi que la fin, pour excellente qu'elle soit, ne justifie pas certains moyens, et j'ai suffisamment laissé entendre que la Compagnie n'était pas absolument sans reproche à cet égard. Cette réserve faite, je dis que les moyens d'action diffèrent. Comment a-t-elle voulu « faire tout le bien possible » ? Elle a voulu le faire, et elle l'a fait en réalité au moyen de toutes les bonnes œuvres possibles, de toutes les œuvres sociales possibles, œuvres d'assistance et œuvres de moralisation, et pour créer et faire subsister ces œuvres sociales, les confrères ont pris sur leur fortune personnelle, et l'ont parfois dépensée tout entière, et cela dans le secret, sans ostentation, et sans jamais rechercher la gloire devant les hommes. Des millions et des millions de livres — Dieu seul en connaît le chiffre — ont été ainsi employés à secourir la misère.

3^e Les
moyens.

Les Francs-Maçons emploient-ils les mêmes moyens ? Font-ils les mêmes sacrifices et prennent-ils aussi volontiers sur leur fortune personnelle ? Il est peut-être permis d'en douter.

Les écrivains protestants, qui se sont occupés de cette Compagnie désormais célèbre, concluent en général, en disant qu'elle a fait plus de mal que de bien. La publication des lettres inédites de Jurieu avec la secrétairerie d'État anglaise les rendra sans doute désormais plus modestes.

Conclusion.

Quoi qu'il en soit, notre conclusion sera différente. M. Rébelliau, je l'ai dit, a modifié en 1908, 1909, et 1913, sur bien des points, ses appréciations de 1903. Pour moi, je vous exprime ma conviction très sincère, en vous disant qu'à mon humble avis, malgré le zèle parfois exagéré dont elle a fait preuve — et encore faudrait-il mettre en regard

les agissements des protestants et des jansénistes — la Compagnie du Saint-Sacrement a fait incomparablement plus de bien que de mal, et que sur beaucoup de points, ne fût-ce que pour leur désintéressement et leur union, leur zèle religieux et leur patriotisme, les catholiques qui en firent partie, méritent d'être admirés et imités. Une Compagnie qui comptait dans son sein des hommes comme Gaston de Renty, Lamoignon, M. Olier, saint Vincent de Paul, et Bossuet n'était pas une association de malfaiteurs.

BIBLIOGRAPHIE

- ALLIER (Raoul). — *La Cabale des Dévots* (1627-1666), Paris, Colin, 1902. — *La Compagnie du T. S. Sacrement de l'Autel à Marseille*. Paris, Champion, 1909, in-8°.
- AUBINEAU (Léon), *Mémoires du Père Rapin*, t. II, Paris 1865, in-8°, p. 325-332.
- AUGUSTE (Alphonse), *La Compagnie du Saint-Sacrement à Toulouse*. — *Notes et documents*. Paris, Picard 1913. — *Les sociétés secrètes catholiques du XVII^e siècle et M. Boudon, grand archidiacre d'Évreux*, Paris, 1913.
- AULAGNE (Joseph), *La Réforme catholique du XVII^e siècle dans le diocèse de Limoges*. Paris, 1906, in-8° pp. 552-565 et p. 619.
- BARINE (Arvède), *Louis XIV et la Grande Mademoiselle, 1652-1693*. Paris, 1905.
- BEAUCHET-FILLEAU (Dom), *Annales de la Compagnie du Saint-Sacrement, par le Comte René de Voyer d'Argenson*. Marseille, 1900, in-8°.
- BÉGOUEN (Cte), *Une société secrète émule de la Compagnie du Saint-Sacrement. L'Aa de Toulouse aux XVII^e et XVIII^e siècles d'après des documents inédits*, Paris, 1913.
- BRIÈRE (R. P. DE LA), *Ce que fut la Cabale des Dévots, 1630-1660*. Paris, Bloud, 1906.
- BRUCKER (R. P.), *Hommes d'œuvres au XVII^e siècle, Nouvelles découvertes sur la Compagnie du Saint-Sacrement*. (Études, octobre-novembre 1909)
- CALVET (J.), *Saint Vincent de Paul et la Compagnie du Saint-Sacrement, 1636-1660*. *Petites Annales de Saint Vincent de Paul*, 15 février 1903.

CHÉROT (R. P. Henri), *Lettre à M. Rabbe, à propos d'une soi-disant découverte. Études*, 20 nov. 1899.

CLAIR (R. P. Charles), *La Compagnie du Saint-Sacrement. Une page de l'histoire de la Charité au XVII^e siècle. — Études*, nov.-déc., 1888, janvier et février 1889.

CROULBOIS (Jules), *L'intrigue romaine de la Compagnie du Saint-Sacrement. Revue d'hist. et de littérat. religieuses*, sept-oct-nov. et déc. 1904, t. IX, n^o 5 et 6.

DU FERRIER, *Mémoires manuscrits*, Arch. Nat. M. 215.

GRANDMAISON (Geoffroy DE), *La Compagnie du Saint-Sacrement. Correspondant* du 25 mars 1911.

LAGIER (Abbé), *La Compagnie du Saint-Sacrement de Grenoble*, 1916.

LAVISSE, *Histoire de France*, t. VII, Louis XIV, Paris, 1907.

LEROUX (Alfred), *Extraits du Registre de la Compagnie du Saint-Sacrement de Limoges, 1647-1663*. Limoges, 1886, in-8^o.

Derniers extraits du Registre de la Compagnie du Saint-Sacrement de Limoges, 1647-1663. — Limoges, 1897.

JEAN-MARIE (de Vernon), *Vie de la Vénérable Mère de Saint Xavier*, Paris, Josse, 1665, pp. 250-254.

MARIÉJOL (Jean), *Henri IV et Louis XIII*, t. VI de l'*Hist. de France* de Lavissee, Paris 1905, pp. 373-374.

MONOD (Gabriel), *Notes dans la Revue Historique*, 1^{er} janv. et 1^{er} mars 1900.

MOURRET, *Hist. Générale de l'Église*, t. VI, pp. 152-176.

POCQUET (Barthélemy), *La Compagnie du Saint-Sacrement à Rennes. Revue de Bretagne*, 1904.

PRUDHOMME (Armand), *Histoire de Grenoble*, Grenoble, 1882, pp. 508-515.

PRUNEL (Louis), *Sébastien Zamet, évêque-duc de Langres (1585-1655). Les origines du Jansénisme*, Paris, Picard, 1912, pp. 220-227, 239-242.

Y eut-il des Compagnies de Dames du Saint-Sacrement au XVII^e siècle ? Revue pratique d'Apologétique du 15 janvier 1911.

Deux Fondations de la Compagnie du Saint-Sacrement de Dijon : Le Refuge et le Séminaire. Revue d'Hist. de l'Église de France, 25 juillet 1911.

RABBE (Félix), *Une société secrète catholique au XVII^e siècle. Les Annales de la Compagnie du Saint-Sacrement. Revue Historique*, 1^{er} nov. 1899.

RÉBELLIAU (Alfred), *Un Épisode de l'Histoire Religieuse du XVII^e siècle*, *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} juillet, 1^{er} août, 1^{er} septembre 1903.

La Compagnie du Saint-Sacrement, Revue des Deux-Mondes, 15 août 1908.

Le rôle politique et les survivances de la Compagnie du Saint-Sacrement, Revue des Deux-Mondes, 15 octobre et 1^{er} novembre 1909.

Lettres du Groupe parisien au groupe marseillais, Paris, Champion, 1909.

La Compagnie du Saint-Sacrement de Grenoble, Revue d'Hist. de l'Église de France, mai 1914.

SAINT-JURE, *Vie de M. de Renty*, 7^e édit. Paris, 1664, pp. 183 et suiv.

SOURIAU (Maurice), *La Compagnie du T. S. Sacrement de l'Autel à Caen. Deux Mystiques normands au XVII^e siècle : M de Renty et Jean de Bernières*, Paris, Perrin, 1913.

SIXIÈME LEÇON

L'ÉGLISE ET L'APOSTOLAT AU XVII^e SIÈCLE

Les Missions catholiques. I. — *En France*. — Nécessité des missions populaires. — Les Jésuites ; saint François Régis. — Les Oratoriens. Le Père Lejeune. — Les Capucins. Le P. Joseph et les missions de l'Ouest. — Les missions du Dauphiné. — Les Capucins en Franche-Comté. — Les Prêtres de la Mission. — Missions à l'armée (1636); à Saint-Germain ; en Auvergne. — M. Olier et les Lazaristes. — Le B. Jean Eudes en Normandie. — Les missions bretonnes et Michel Le Nobletz. — Julien Maunoir. — Les processions de la Passion. — Les Dames catéchistes. — L'œuvre des retraites. — Le B. Grignon de Montfort. — Ses missions. — Ses familles religieuses.

II. — *A l'Étranger*. — La France apôtre. — I. Le Père Coton. — A. Les Jésuites au Canada. — Martyre des P. P. Lallemant et de Brébeuf. — Brulart de Sillery. — Les Hospitalières et les Ursulines. — Mgr de Laval, premier évêque du Canada. — M. Olier et le Canada. Fondation de Ville-Marie de Montréal (1642). — B. La Chine et le Père de Rhodes. — C. Les Jésuites dans le Levant. — II. Le Père Joseph. — Les Capucins et la Mission d'Angleterre. — Le P. de Gamaches et les prêtres condamnés à mort. — Le grand projet du P. Joseph. — Les missions d'Orient. — Les Carmes de la rue de Vaugirard. — Le protectorat français en Orient. — III. S. Vincent de Paul. — Les Lazaristes en Barbarie et à Madagascar. — IV. Le Séminaire des Missions Étrangères. — Mgr Pallu. — Mgr de Lamotte-Lambert. — L'Union du Séminaire de Québec au Séminaire de la rue du Bac. — V. Claude Poullart des Places. — Le Séminaire et la Congrégation du Saint-Esprit. — Conclusion.

Le vrai zèle se traduit par l'apostolat. La foi qui n'agit pas est une foi morte ¹. Quiconque croit fermement, veut répandre autour de lui, et même porter au loin, s'il

1. S. JACQUES. *Épît.*, II, 17.

est possible, la vérité qu'il possède. Aussi, à toutes les époques de son histoire, l'Église de France a-t-elle donné l'exemple de l'apostolat ; mais il était réservé au XVII^e siècle d'organiser si bien cet apostolat par les missions que les siècles suivants n'ont eu qu'à suivre la voie déjà tracée, et que, soit pour les missions dans les campagnes de France, soit pour les missions à l'étranger, on ne saurait mieux faire aujourd'hui qu'imiter le XVII^e siècle. Sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, nous sommes encore tributaires du grand siècle.

* * *

*Les
Missions
populaires.
Leur
nécessité.*

I. — **Missions dans les campagnes.** — Elles étaient absolument nécessaires. A la suite des troubles du XVI^e siècle, l'ignorance religieuse, nous l'avons déjà dit, était grande dans les campagnes ¹, et cela explique les succès partiels du protestantisme. Elle était moindre cependant en France qu'en Allemagne, où le peuple suivit docilement les princes qui, par politique, avaient embrassé la Réforme, afin de se tailler des royaumes ou des duchés indépendants. L'origine de la Prusse est là. C'est l'ambition des grands et non la conviction religieuse, ambition aidée de l'ignorance des masses savamment exploitée contre Rome, qui produisit la Réforme. Les Papes humanistes du XVI^e siècle ont aussi leur part de responsabilité. Quoi qu'il en soit, les esprits sérieux, qui travaillaient en France à restaurer le catholicisme, s'aperçurent bien vite qu'il fallait combattre le protestantisme en instruisant et en moralisant le peuple. Et la mission populaire apparut — elle l'est toujours — comme le meilleur instrument d'apostolat.

C'est ici que les ordres religieux rendirent de grands services et furent vraiment ce qu'ils doivent être : les auxiliaires des évêques et du clergé séculier. Jésuites, Capucins, Oratoriens, Lazaristes rivalisèrent de zèle pour les missions des campagnes. Je voudrais, à l'aide de deux ou

1. Voir page 10.

trois exemples vécus, vous faire entrevoir ce qu'était la vie de ces hommes d'action.

J'ai cité les Jésuites. En effet, si certains écrivains ont *Les Jésuites* pu dans la suite, non sans exagération, reprocher à la Compagnie de Jésus de s'être consacrée trop exclusivement en France à l'instruction et à l'éducation des fils de la haute bourgeoisie et de la noblesse, on ne pourrait sans injustice lui faire ce reproche au XVII^e siècle. Fondée surtout pour combattre le protestantisme et défendre la foi catholique romaine, la Compagnie de Jésus, fidèle à sa mission, envoie dans toute la France des apôtres. Pour un Bourdaloue qui prêche à la Cour, et avec quelle humilité et quelle autorité, vous le savez, — « le Bourdaloue frappe comme un sourd », écrivait Madame de Sévigné — il y a dans les campagnes des centaines de Jésuites qui se consacrent au rôle obscur et à la vie pénible du missionnaire populaire.

Comment procédaient-ils ? C'était très simple. En arrivant dans un diocèse, ils se mettaient entièrement à la disposition de l'Évêque — comme d'ailleurs les Oratoriens — et ils restaient dans le diocèse, tant que l'Évêque avait besoin d'eux. L'Évêque leur assignait d'abord un doyenné à évangéliser ; ils en visitaient toutes les paroisses successivement, et dans chacune prêchaient, catéchisaient, confessaient, rappelant les grandes vérités, donnant ce qu'on appelle une mission. Quand ce travail préliminaire était terminé, l'Évêque arrivait lui-même au chef-lieu du doyenné, et donnait le sacrement de confirmation aux personnes venues des quatre coins du doyenné. Puis on recommençait dans un autre doyenné et ainsi de suite, jusqu'à ce que la visite de tout le diocèse fût terminée. Les missionnaires précédaient l'Évêque dans les campagnes, et ce système produisait des résultats extraordinaires.

En même temps, d'autres Pères donnaient dans les villes des stations d'avent et de carême. Le Père Coton en prêcha dans la plupart des villes de France, avec un grand succès.

*Saint
François
Régis.*

Un des plus célèbres missionnaires de campagne de cette époque parmi les Jésuites, c'est *saint François Régis*, l'apôtre des Cévennes, du Velay et du Vivarais. Il convertit des milliers de protestants ; il ne vivait que pour les pauvres, et les petits. « Les gens de qualité, disait-il, ne manqueront pas de confesseurs. Les pauvres, cette portion la plus abandonnée du troupeau de Jésus-Christ, doivent être mon partage », et sans relâche, dormant trois heures par nuit, il évangélisait les pauvres. Il mourut le 31 décembre 1640, âgé de 44 ans à peine, au milieu d'une mission qu'il prêchait à la Louvesc. Les austérités et les fatigues avaient abrégé sa vie, mais cette vie, courte en apparence, avait été féconde pour l'Église. Comme au XIX^e siècle le Bienheureux curé d'Ars, saint François Régis passait le jour et une partie de la nuit à entendre les confessions, et il fallait lui faire violence pour qu'il prit un peu de nourriture. « Il parlait tous les jours de grand matin, raconte un témoin de sa vie, pour aller visiter les paysans dispersés dans les bois et sur les montagnes. Les pluies, la neige et les autres rigueurs de la saison ne pouvaient le retenir. Pendant tout le jour il allait de chaumière en chaumière, et cela à pied et à jeun, si ce n'était que ma mère, dit le même témoin, le forçait quelquefois à prendre une pomme qu'il mettait dans sa poche. Nous ne le revoyions qu'à la nuit, et alors toutes les fatigues du jour ne l'empêchaient pas de reprendre ses fonctions ordinaires ; il ne se délassait du travail que par de nouveaux travaux. Les calvinistes le suivaient avec autant d'empressement que les catholiques ».

Parmi les autres Pères de la Compagnie de Jésus qui évangélisèrent aussi les campagnes, dans la première moitié du XVII^e siècle, il faut citer Jacques Salian, Gaspard de Séguiran, Jean et Nicolas Fagot, Jean-Claude Joignot, Pierre Mareschal, Jean Thyal, Louis Maignet, Jean Huguet, etc., etc.

Les premiers oratoriens, à leur tour, étaient de dignes

émules des Pères Jésuites. Plus tard, l'Oratoire s'adonnera presque exclusivement à l'enseignement et versera dans l'erreur janséniste. Mais à l'origine, les prédicateurs oratoriens sont admirables de zèle et de dévouement.

*Les
Oratoriens.*

Les compagnons immédiats de Bérulle, le P. de Condren, le P. Bence, les deux frères Gault, Eustache et Jean-Baptiste qui deviendront tous deux successivement évêques de Marseille, le P. Senault qui prêcha l'oraison funèbre de Marie de Médicis et de Louis XIII, ne dédaignaient pas d'évangéliser les campagnes. Mais le missionnaire idéal, qui fut pour l'Oratoire ce qu'était François Régis pour la Compagnie de Jésus, c'est le fameux Père Lejeune, appelé le Père Aveugle qui, pendant cinquante ans, évangélisa les villages de France. Il commença par le diocèse de Langres. Puis il se donna au diocèse de Rouen, où il perdit la vue vers l'âge de quarante ans pendant un sermon, qu'il eut néanmoins le courage d'achever. Malgré cette infirmité, le Père Aveugle n'en continua pas moins ses missions jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans. Un de ses confrères, le Père Michel Le Fèvre, se voua à son service et lui servit de lecteur et de secrétaire. Il prêcha des avents et des carêmes dans les grandes villes, à Paris, à Rouen, à Toulouse, à Metz, à Orange, et le reste de l'année évangélisait les bourgades et les hameaux. A Limoges, l'évêque François de La Fayette, qui, comme Zamet à Langrès, Alain de Solminihac à Cahors, Sourdis à Bordeaux, etc., était en train de renouveler son diocèse, fut tellement satisfait du bien opéré par le missionnaire aveugle, qu'il voulut absolument le garder. Et pendant vingt ans, le P. Lejeune donna des missions dans le diocèse de Limoges où il mourut en 1672. Comme Régis, il se donnait aux pauvres et aux ignorants, faisait le catéchisme aux enfants et allait visiter, dans les villages éloignés, les infirmes et les vieillards qui ne pouvaient pas se rendre à la paroisse ; on le vit, parfois, tant il était épuisé, se faire porter en chaire, s'y faire soutenir, et parler pendant deux heures, des miséricordes de Dieu à un immense auditoire.

*Le Père
Lejeune.*

Les conversions se multipliaient pendant ses missions ; on voyait des populations enthousiasmées s'opposer à son départ, et il était obligé de leur promettre de revenir. Des cavalcades s'organisaient pour le reconduire le plus loin possible.

Un pareil succès ne s'explique que par la sainteté. Le Père Lejeune, obligé à cause de son infirmité, de vivre beaucoup au-dedans remplaçait l'étude et la lecture par la prière et la méditation. De là, le conseil qu'il donnait aux jeunes prédicateurs : « Le premier avis que je vous donne pour bien prêcher, est de bien prier Dieu ; le second, c'est de bien prier Dieu ; le troisième, le quatrième et le dixième, c'est de bien prier Dieu. » Lui-même rejetait absolument les artifices de rhétorique, et les citations profanes, dont on abusait à cette époque, et même devant la Cour, il exposait simplement les vérités de la religion, et les devoirs ordinaires du chrétien ¹.

Ses disciples, Jacques et Gabriel Ruben, et tous les missionnaires qu'il avait formés suivirent sa méthode, et Massillon, l'oratorien-évêque, recommandait la lecture de ses sermons, comme la plus propre à former les jeunes prédicateurs. Le Père Lejeune avait, en effet, publié dix volumes de sermons.

Les Capucins, de leur côté, s'adonnèrent avec un grand

1 M. RÉBELLIAU, opposant le Père Lejeune aux orateurs pompeux et brillants qui cherchaient à contenter tout ensemble l'hôtel de Rambouillet, la mère Angélique et Vaugelas, s'exprime ainsi :

« Une autre école s'affirme qui tient pour la simplicité à tout prix. Et c'était celle de tous ces missionnaires appelés par leur vocation même à préférer « les petits hameaux aux grandes villes » Tel ce Père Lejeune, apôtre infatigable qui chevaucha trente ans (il faudrait dire cinquante ans) par les provinces de la France et qui donnait dans ses sermons l'exemple original et savoureux de cet apostolat des humbles : particularisant avec soin aux conditions variées des auditeurs, nobles, valets, artisans, hommes de loi, campagnards, les préceptes de la morale chrétienne, portant la candeur de l'expression jusqu'à la familiarité triviale et amusante, jusqu'à comparer, sans embarras, les objections que l'impie tire du mal contre la Providence aux sottises d'un enfant qui s'indignerait de voir mettre « les raisins au pressoir et les cerises en confitures ». (*La France chrétienne dans l'histoire*, Didot, 1896, p. 435.

zèle à l'œuvre des missions. Le Père Joseph, en s'occupant de l'établissement des Capucins à Saumur, avait pu se rendre compte de l'état déplorable du Poitou, et bientôt il songea à évangéliser cette contrée. En 1609, Richelieu, évêque de Luçon, avait appelé les Capucins de Fontenay-le-Comte à venir prêcher dans sa ville épiscopale, et bientôt il y établissait un couvent. Poitiers, Niort, Saint-Maixent en réclamaient dans leurs murs. En 1616, le Père Joseph les installait à Loudun et, peu de temps après, Romorantin, Gien, Parthenay, Loches, Thouars, l'île de Ré les possédaient à leur tour.

*Les
Capucins.*

Enfin en 1617 le Père Joseph organisa les missions de l'Ouest, et les fit commencer par six missionnaires dont il était le supérieur. Le résultat fut extraordinaire. Malgré l'hostilité de ces régions, presque tout entières protestantes, les Capucins opérèrent en dix ans cinquante mille conversions ¹. Les ministres protestants étaient consternés. On ne peut expliquer un tel résultat, absolument disproportionné au nombre des missionnaires — sept au début, quinze à vingt à la fin — que par les besoins religieux de ces populations entraînées par faiblesse au protestantisme et touchées de nouveau par les émouvantes cérémonies catholiques et par la vie toute d'abnégation et de charité des Capucins, qui contrastait probablement avec celle des ministres calvinistes. Ces conversions eurent des conséquences remarquables : elles entraînèrent « la restitution des biens d'Église sécularisés et d'autres biens mal acquis, la réforme des mœurs, l'abandon de bénéfices illégitimement détenus, et enfin l'éveil de vocations religieuses ² ».

*Le Père
Joseph et les
Missions de
l'Ouest.*

1. Il est à peine besoin de remarquer qu'il s'agit de conversions sincères qui n'ont rien de commun avec celles de 1686 ou 1687, aux alentours de la Révocation.

2. FAGNIEZ, *Le Père Joseph et Richelieu*, t. I, p. 288, et suiv. Voir aussi DEDOUVRES, *Le Père Joseph... ses charges, ses prédications de 1604 à 1613*, Angers, 1915

Les missions du Dauphiné. Les Capucins donnèrent également des missions en Dauphiné. L'un d'eux, le Père Marcellin, du Pont-Beauvoisin, mort à Grenoble en 1623, a mérité d'être appelé l'apôtre du Dauphiné. A Gap, la mort de sept capucins sur dix, emportés par la peste en 1630, tandis qu'ils prodiguaient les secours à la population, produisit de nombreuses conversions. En Languedoc et dans les Cévennes, de grands résultats furent également obtenus. A Barjac, où l'on ne comptait que dix à douze catholiques en 1623, on ne comptait plus que douze familles protestantes en 1630. A Florac, la mission des Capucins amena la conversion de douze à treize cents hérétiques.

En Franche-Comté, leur influence fut également très considérable. Je ne puis que renvoyer au beau livre de M. l'abbé Morey, *Les Capucins en Franche-Comté*, qui contient tant de détails pittoresques sur leur rôle pendant la peste et durant la guerre de Trente ans. Le prince de Condé fut forcé de lever le siège de Dôle, après trois mois de combats dans lesquels il avait perdu 600 officiers et 4.500 hommes. En vain il avait fait écrire au fameux Père Eustache, qui dirigeait l'artillerie des Comtois « que son zèle était criminel devant Dieu et devant les hommes ». Celui-ci avait répondu qu'« il combattait pour un peuple innocent et oppressé et pour conserver la religion catholique, et qu'il croyait aller au martyre en allant contre la persécution ». Le prince de Condé dut céder devant les Capucins et lever le siège. Les Comtois ne pouvaient se faire à l'idée d'être assiégés par des armées remplies de Luthériens et de Calvinistes. L'alliance de Richelieu avec les princes protestants d'Allemagne était exploitée contre les Français, et les Comtois, alors sous la domination espagnole, ne pouvaient comprendre la politique pourtant si française de Richelieu contre la Maison d'Autriche.

Nous avons déjà parlé du Père Ange de Joyeuse, si populaire comme missionnaire capucin et comme gouverneur du Languedoc ; et aussi du Vénérable Père Honoré de Paris

qui évangélisa la province de Champagne et spécialement le diocèse de Langres, où il mourut à Chaumont en 1624¹.

Quant aux Lazaristes ou Prêtres de la Mission, ils furent les dignes émules des Capucins, et à l'exemple de leur saint fondateur, ne craignaient pas les fatigues, dès qu'il s'agissait de venir en aide aux besoins spirituels et matériels des populations rurales. Dès 1627, Vincent de Paul et ses fils avaient déjà évangélisé quatre grandes provinces, entre autres la province de Lyon. En même temps ils multipliaient leurs missions autour de Paris ; leurs succès amenèrent Louis XIII en 1636 à demander à M. Vincent d'envoyer vingt lazaristes à l'armée qu'il venait de lever en toute hâte pour préserver Paris de l'invasion. Déjà les Espagnols étaient à Roye et à Corbie (août 1636) et l'armée improvisée qu'on leur opposait ne pouvait vaincre que si sa force morale était supérieure à celle de l'ennemi.

Vincent vint à Senlis offrir au Roi les quinze missionnaires qu'il put rassembler, les autres étant dispersés aux quatre coins du royaume. Ce furent les premiers aumôniers militaires. « Ils accompagnèrent l'armée à la reprise de Roye, à l'attaque de Péronne, sur toute la ligne de la Somme, et en particulier au siège de Corbie »², où Louis XIII et Richelieu encourageaient les troupes par leur présence. Le 20 septembre, saint Vincent de Paul pouvait écrire à M. Portail, pour s'excuser de ne lui point envoyer en Auvergne les missionnaires promis : « Déjà quatre mille soldats ont fait leur devoir au tribunal de la pénitence, avec grande effusion de larmes. J'espère que Dieu fera miséricorde à plusieurs par ce petit secours, et que peut-être cela ne nuira pas au bon succès des armées du Roi »³. En effet, malgré la peste qui sévit alors dans l'armée, ces jeunes recrues firent merveille. Corbie fut reprise le 14 novembre et cette victoire termina la campagne.

*Les Prêtres
de la
Mission.*

*Missions
à l'armée.
(1636)*

1. Voir pp. 84-85.

2. MAYNARD, *Saint Vincent de Paul*, t. II, p. 440.

3. *Ibid.*, p. 442.

*Missions
à Saint-
Germain.*

Deux ans après, les prêtres de la Mission furent appelés par le Roi sur un théâtre bien différent. Louis XIII, au début de 1638, voulut que Vincent envoyât quelques-uns de ses disciples à Saint-Germain pour y prêcher une mission devant la Cour. En vain le saint essaya-t-il de refuser par humilité. Il dut s'exécuter. Les missionnaires firent entendre les vérités du salut en présence des grands avec la même simplicité et la même liberté de langage que s'ils eussent eu affaire à de pauvres villageois. Ils s'attaquèrent aux vices de « ce pays-là » et à l'immodestie des toilettes féminines avec une telle force, qu'après avoir été raillés et chansonnés, ils finirent par avoir gain de cause, même auprès des dames d'honneur de la Reine, qui, au début, avaient été les plus excitées contre eux. Louis XIII et Anne d'Autriche furent si ravis des succès de cette mission qu'en 1641, les Lazaristes revinrent de nouveau à Saint-Germain et évangélisèrent à la fois la Cour et les ouvriers qui travaillaient alors aux bâtiments du château.

*Missions
en Province.*

En province, les missions se multipliaient. Montauban, Mende, Saint-Flour, le Vivarais, les Cévennes, étaient, de 1635 à 1637, le théâtre de prédications très suivies. La duchesse d'Aiguillon et Richelieu fondaient à perpétuité une Mission à Agen, à Richelieu, à Luçon (1638-1642). La Champagne, dès 1638, voyait les missionnaires à l'œuvre, dans les diocèses de Troyes, de Sens, de Châlons et de Reims. Puis ce fut le tour de la Normandie, de la Bretagne et de l'Anjou (1645-1657).

*M. Olier
prêche en
Auvergne
avec les
Lazaristes.*

A ce propos, nous ne saurions oublier que M. Olier, alors abbé de Pébrac, prit part, en 1636 et 1637, aux missions d'Auvergne, sous la direction de M. Portail, le premier disciple de saint Vincent de Paul, et en compagnie d'Antoine Lucas, l'habile controversiste qui convertit tant de protestants. Le futur curé de Saint-Sulpice écrivait à Paris, à M. Vincent et aux Messieurs de Saint-Lazare des lettres enthousiastes sur les fruits de salut qui se manifestaient surtout chez les pauvres. « On voyait ce bon peuple, disait-il

en 1636, demeurer dans l'église sans boire ni manger, depuis la pointe du jour jusqu'à la dernière prédication, malgré la chaleur qui était extraordinaire, attendant la commodité de se confesser... Béni soit Dieu qui se communique si libéralement à ses créatures et surtout aux pauvres, car nous avons remarqué que c'est surtout en eux qu'il réside ¹ ». Toutefois, dans une lettre du 10 février 1637, parlant de la quatrième mission donnée en Auvergne, celle de Saint-Illpize, M. Olier, après avoir dit « qu'il s'y est fait plus de deux mille confessions générales » et « qu'on voit les paysans et leurs femmes faire la mission eux-mêmes dans leurs familles, les bergers et les laboureurs chanter les commandements de Dieu dans les champs », ajoute : « Enfin, la noblesse, pour laquelle il semblait que nous ne parlions pas, nous servant d'un langage si grossier comme nous faisons, après s'être acquittée chrétiennement et exemplairement de son devoir, ne nous a pu laisser partir qu'en fondant toute en larmes ² ». Heureux missionnaires ! Heureuses populations !...

De plus en plus, les évêques de France, témoins des résultats obtenus, favorisaient les missions de tout leur pouvoir et établissaient ce que nous appelons aujourd'hui des missionnaires diocésains, lorsqu'ils avaient les fonds suffisants pour rendre l'œuvre permanente. C'est ainsi que Jacques Danès, évêque de Toulon, fondait en 1640 une mission perpétuelle de deux prêtres de l'Oratoire pour toutes les paroisses de son diocèse. A la même époque, Éléonor d'Estampes, archevêque de Reims, créait à Sedan une mission de huit lazaristes à laquelle Louis XIII donnait 2.500 livres de rente, et à sa mort, par testament, un capital de 24.000 livres. En 1641, Dominique Séguier, évêque de

1. Lettre du 24 juin 1636, datée de Vieille-Brioude. FAILLON, *Vie de M. Olier*, t. I, p. 162. Voir sur ces Missions F. MONIER, *Vie de Jean-Jacques Olier*, t. I, pp. 147-174.

2. ABELLY, *Vie de Saint Vincent de Paul*, t. II, ch. I, sect. 2, § 3.

Meaux, approuvait la fondation de Crécy à laquelle le Roi affectait le château de Crécy et 4.000 livres de rente ; en retour huit prêtres de la Mission et deux frères devaient s'y fixer pour y donner les exercices des ordinands et évangéliser le diocèse d'une manière habituelle. Les évêques qui ne pouvaient faire des fondations y suppléaient en appelant fréquemment des missionnaires pour prêcher dans les paroisses de leurs diocèses.

Le Bienheureux Jean Eudes. Nous retrouvons ici, comme dans la question des séminaires, les mêmes personnages. Après Condren, Vincent de Paul et Olier, le Bienheureux Jean Eudes se signale par ses missions. Il prêche en 1663 à Bayeux, à Saint-Lô, à Châlons-sur-Marne où l'a appelé Félix Vialart, évêque de cette ville. En 1665, Henri de Maupas, qui avait été transféré de l'évêché du Puy à celui d'Évreux, lui fait évangéliser sa ville épiscopale. On le trouve à Rennes en 1669, à Versailles en 1671, à la demande de Louis XIV. Le roi et la reine vinrent plusieurs fois de Saint-Germain pour l'entendre et accordèrent aux missionnaires eudistes 2.000 livres pour bâtir leur église de Caen. C'est au cours de cette mission qu'un jour le Père Eudes loua la piété du Roi qui suivait la messe à genoux, puis « remarquant le sans-gêne des courtisans qui restaient négligemment debout, il ajouta : « Ce qui m'étonne, Sire, c'est que pendant que Votre Majesté s'acquitte si parfaitement des devoirs de la religion et qu'elle rend à Dieu avec humilité ses plus profonds hommages, je vois une multitude de vos sujets qui font tout le contraire. » Et comme Louis XIV, surpris, tournait la tête, les courtisans, d'un seul élan, tombèrent à genoux ». ¹

Deux ans après, le Roi appelait le Bienheureux à Saint-Germain-en-Laye. Il y donna une mission ainsi qu'à Vernon, et à Elbeuf, et évangélisa encore, malgré son âge avancé, les diocèses de Bayeux, Rennes, Lisieux et Coutances ².

1. MARTINE, *Vie de Jean Eudes*, II, 273 275 ; SOURIAU, *Deux mystiques normands*.... p. 58.

2. PICOT, *Essai historique*... p. 105.

La Bretagne, cette terre de granit célèbre par la foi indomptable de ses habitants, ne fut pas à cette époque la moins privilégiée des provinces françaises. Le type du missionnaire saint et zélé, pratique et populaire, y fut réalisé par un prêtre qui, bien que séculier, fit un bien immense en Bretagne, et sut se former des successeurs, le Vénérable Michel Le Nobletz. Morlaix, Tréguier, Quimper, les îles d'Ouessant, de Molesnes, de Baz, Douarnenez, Le Conquet, Landerneau, et une foule de villages bretons furent pendant quarante ans l'objet de ses soins apostoliques ¹.

Les missions bretonnes et Michel le Nobletz.

Breton bretonnant, il enseignait ses compatriotes sur les chemins, dans les champs, dans les maisons particulières. Il composa dans la langue du pays des cantiques où les principales vérités de la foi étaient exposées et qui, bientôt, furent appris par cœur et chantés, non seulement dans les églises, mais en plein air, par les pâtres solitaires ou par les joyeuses assemblées, soit aux heures de repos soit pendant le travail.

Pour frapper davantage ses auditeurs, et les catéchiser sans ennui, Michel Le Nobletz avait imaginé « de grandes cartes allégoriques, peintes sans art, mais en couleurs vives, sur bois ou parchemin et ingénieusement composées pour l'instruction religieuse... Il y en avait au moins quarante ² ». Voici quelques titres : le tableau de la *Passion*, les cartes du *Pater noster*, du *Saint-Sacrement*, des *Sept Péchés mortels*, de l'*Enfant prodigue*, de l'*Enfer*, *Vie de Notre-Seigneur*, de *Notre-Dame*, etc. En dehors de ces sujets très simples, il y en avait d'autres, plus compliqués, qui tenaient l'attention en éveil, et que le missionnaire expliquait à l'aide d'une longue baguette : le *Chevalier errant*, les *Six Cités du Refuge*, la carte des *Trois Arbres*, etc. C'était pour les auditoires de

Les tableaux et les cartes.

1. Né en 1577 à Plouguerneau, il mourut au Conquet en 1652. Cf. H. LE GOUVELLO, *Le Vénérable Michel Le Nobletz*, Paris, 1898 ; et H. BRÉMOND, *Hist. littér. du sentiment religieux...*, Paris, 1920, t. V, pp. 82-115.

2. Le GOUVELLO, *op. cit.* pp. 119, 189.

l'époque, la séance de projection ou le bon cinéma d'aujourd'hui.

*Les dames
catéchistes.*

Mais comme le missionnaire ne peut tout expliquer à la foule et que celle-ci, même après avoir entendu l'explication, peut l'oublier, Dom Michel imagine la création que l'on croit moderne et qui remonte à saint Paul, des dames catéchistes. Sa sœur, Marguerite Le Nobletz, puis « deux veuves recommandables », Domnat Roland et Claude Le Bellec, puis « des demoiselles de qualité », Mademoiselle de Francheville, Mademoiselle du Houx, etc. expliquent les cartes peintes, et provoquent l'émulation des enfants et des jeunes filles.

*Julien
Maunoir.*

Ce qui est admirable dans la vie de Michel Le Nobletz, c'est d'avoir fait école et de s'être survécu à lui-même dans la personne de ses disciples. Dès le début de ses missions, il s'était adjoint vers 1610 le Père Quintin, dominicain ¹, et plus tard en 1640, le Père Julien Maunoir, jeune jésuite du collège de Quimper, qui devait le continuer et le dépasser pendant quarante-trois ans, et par un rare prodige, s'oublier lui-même et rapporter à son vénérable maître tout le bien qu'il pouvait faire. Si en effet nous connaissons Le Nobletz, c'est grâce à sa vie manuscrite écrite par Maunoir ².

*Les
processions
de la
Passion.*

Le Père Maunoir garda tous les moyens d'apostolat inventés ou ressuscités par Le Nobletz, les perfectionna et leur fit rendre le maximum d'action morale et religieuse. Dans chaque mission, une procession à laquelle prenait part un grand nombre de figurants des deux sexes et dont seules aujourd'hui les processions du Vendredi-Saint en Corse ou à Séville peuvent donner une idée, représentait

1. Michel Le Nobletz avait été novice chez les dominicains, mais en était sorti, parce qu'il ne trouvait pas l'ordre assez austère ni assez réformé.

2. Maunoir, à son tour, nous est connu par le R. P. BOSCHET, *Le parfait missionnaire ou la vie du R. P. Julien Maunoir*, Paris, 1697 ; et le R. P. SÉJOURNÉ, *Histoire du Vénérable serviteur de Dieu, Julien Maunoir*, Paris, 1895.

le drame du Calvaire. Un prêtre revêtu d'une robe violette figurait le Sauveur à Gethsémani et la scène du jardin était d'abord représentée au naturel, avec l'arrestation du Christ ; puis la procession se mettait en marche avec, en tête, les Prophètes vêtus à la juive, saint Jean-Baptiste, les apôtres, les soixante-douze disciples, des enfants portant les instruments de la Passion, deux troupes de vierges vêtues de blanc et deux troupes de martyres, vêtues de rouge avec des voiles blancs et une couronne d'épines sur la tête ; puis le clergé et le peuple. Une série de stations se succédaient : la flagellation, l'*Ecce homo*, le portement de la Croix, la rencontre de la Sainte Vierge et des filles de Jérusalem, les chutes du Sauveur sous le poids de la Croix. Après quoi, la foule étant groupée autour du Saint-Sacrement, le sermon du missionnaire commençait, interrompu à chaque instant par les sanglots et les cris de l'auditoire. Puis la procession reprenait sa marche pour revenir au point de départ, « chacun baissant la tête et pensant sérieusement à son salut ¹ ».

1. BOSCHET *op. cit.* pp. 296-305 ; SÉJOURNÉ. *op. cit.* t. I, pp. 216-231. BRÉMOND, *op. cit.* pp. 101-104.

La représentation des tableaux vivants, des mystères, des pièces à tendance religieuse et morale — notons-le soigneusement — n'était pas propre à la Bretagne et aux missionnaires bretons de la seconde moitié du XVII^e siècle, comme paraît le croire M. Brémond qui fait des processions dont nous venons de parler « une des inventions personnelles » de Maunoir (*op. cit.* p. 101). Cinquante ans auparavant, on trouve déjà diverses industries de ce genre pour instruire, édifier et catéchiser les populations. Ainsi en 1621, le 1^{er} juillet, Mgr Zamet, évêque de Langres, fait représenter dans la grande cour de son évêché la *Mort et Passion de Saint Pierre* et l'*Histoire de Simon le Magicien*. Il y assiste en personne de trois heures à sept heures de l'après-midi, « entouré, dit une chronique du temps, de jésuites et d'oratoriens, de messieurs de la justice et d'un grand nombre de bourgeois, marchands et artisans, accompagnés de leurs femmes ». Un autre jour, devant l'église Saint-Amâtre est représenté sur un théâtre « le devoir des parents de faire instruire leurs enfants dans la religion chrétienne, composé par le Cardinal Bellarmín, de la Compagnie de Jésus. »

Ces représentations ne sont évidemment pas particulières au diocèse de Langres. Les Jésuites les encouragent dans leurs collèges et sans doute aussi dans leurs missions.

L'œuvre des retraites. Les missions données en Bretagne par Le Nobletz, Quentin et Maunoir firent naître une œuvre qui subsiste encore et qui est imitée en Belgique et en France, l'œuvre des retraites. A des époques annoncées dans les paroisses, chacun peut aller se recueillir pendant huit jours, ou tout au moins pendant trois ou quatre jours, et penser un peu à son âme et à son salut dans une maison de retraite. La première fut établie à Vannes pour les hommes par Louis Eudes de Kerlivio, vicaire général du diocèse ; une seconde pour les femmes eut pour fondatrice Catherine de Francheville. Le Père Huby, compagnon du Père Maunoir, propagea cette institution dans d'autres diocèses de Bretagne. Le bien causé par ces retraites fut immense, et aujourd'hui dans les pays où cette œuvre s'est introduite depuis une vingtaine d'années, il est incalculable ¹.

Le B. Grignon de Montfort. Dans la même région, si riche à cette époque de vie religieuse et travaillée par tant de zélés missionnaires, il convient de signaler enfin, au déclin du XVII^e siècle, et au début du XVIII^e, l'action prodigieuse du Bienheureux Grignon de Montfort. Né à Montfort-sur-Meu, en 1773, au diocèse de Rennes, il meurt à quarante-trois ans, épuisé de fatigues et d'austérités, après avoir évangélisé la Bretagne, la Vendée et le Poitou, et fondé la Compagnie de Marie, les Filles de la Sagesse et les Frères de Saint-Gabriel.

Ses missions. On sait quelles étaient les pratiques de prédilection de M. de Montfort dans ses missions : le culte de la Croix, la récitation du rosaire et les cantiques ; il composait ceux-ci, tantôt en voyage, tantôt entre deux sermons, et cela jusqu'à la fin d'une vie si courte et si occupée. Cette œuvre poétique qui ne comprend pas moins de vingt mille vers et embrasse l'ensemble des vérités catholiques n'a pas

1. M. René BAZIN, dans *le Blé qui lève*, a décrit avec beaucoup de talent et surtout beaucoup de cœur le bien que font ces retraites en Belgique parmi la population ouvrière.

Tout le monde connaît également l'œuvre féconde en fruits de salut de la villa Manrèse à Clamart.

péri tout entière, et aujourd'hui encore certains de ces cantiques se chantent dans nos églises ¹.

La ville de Poitiers et les diocèses de Rennes, de Saint-Malo, de Saint-Brieuc, de Nantes, de Luçon et de la Rochelle furent successivement évangélisés par le saint missionnaire, en qui éclataient à un degré inouï l'amour de la Croix et la dévotion à Marie. Attaqué par les jansénistes et par les mondains, Grignon de Montfort subit avec force d'âme toutes les persécutions. Ses œuvres parlent pour lui. Son traité *de la Vraie dévotion à la Sainte Vierge* est célèbre dans les deux mondes, et ses familles religieuses continuent le bien inauguré par lui.

C'est avec justice que l'un de ses biographes, Picot de Clorivière, le place à la suite des Vincent de Paul, des Bérulle, des Bourdoise, des Nobletz, des Maunoir. Mais il appartenait à l'Église infallible de prononcer un jugement définitif sur la vertu du Bienheureux, et Léon XIII, dans le décret du 21 février 1886, qui préparait la béatification de 1889, s'exprimait ainsi :

« ... Dieu envoya ce prêtre tout rempli d'un zèle apostolique prêcher la parole sainte, non pas avec les discours étudiés de la sagesse humaine, mais avec les effets sensibles de l'esprit et de la vertu, et détacher les hommes des trompeuses chimères de cette vie, pour les ramener aux pensées de l'éternité et à l'humble observance de l'Évangile. De fait on doit regarder comme un prodige de la puissance de Dieu tant de travaux accomplis dans les missions, tant d'efforts admirables pour réveiller la foi et la piété dans toute la partie occidentale de la France, pour dissiper, à la lumière de la vérité catholique, les subtiles erreurs

1. A Nantes, pendant la Révolution, des Filles de la Sagesse allèrent à l'échafaud, à travers les rues, en chantant ce cantique toujours célèbre de leur bienheureux fondateur :

Je mets ma confiance,
Vierge, en votre secours...

Cf. Mgr LAVEILLE, *Le Bienheureux Louis-Marie Grignon de Montfort et ses familles religieuses*, Tours, 1916, pp. 114, 417, etc.

du jansénisme, pour propager la dévotion aux augustes mystères de la Passion et envers l'immaculée Mère de Dieu, principalement par la pratique du rosaire de Marie. Sur ce point, il ne l'a cédé à aucun des plus zélés disciples du patriarche saint Dominique, et c'est avec raison qu'on le regarde comme le digne émule de saint Bernard. »

C'est ainsi qu'au XVII^e siècle, l'Église s'occupe activement et affectueusement du peuple, pour le porter à aimer Dieu et à posséder, avec cet amour, le premier de tous les éléments du bonheur terrestre, la vertu.



*La France
apôtre.*

II. — Missions à l'étranger. — C'est également un spectacle bien consolant que celui de cette France qui, aussitôt le calme rétabli chez elle et la religion prospère, s'empresse de communiquer au loin, le plus loin possible, ce trésor de la foi et de faire rayonner partout la vérité qu'elle possède.

Au XVI^e siècle, en effet, la France ne s'était guère occupée des missions à l'étranger, et cela pour une double raison : 1^o, parce que les pays nouvellement découverts appartenaient aux rois d'Espagne et de Portugal et qu'Alexandre VI avait confié aux missionnaires espagnols les missions d'Amérique et celles des Indes aux missionnaires portugais. 2^o parce que la France avait assez à faire chez elle avec les guerres de religion.

Mais dès que la religion renaît en France au XVII^e siècle, on songe aux missions à l'étranger. D'ailleurs la puissance de l'Espagne avait décliné et il n'y avait plus de raisons pour qu'elle en conservât le monopole. Bientôt Clément XV fonde la Propagande, destinée à soutenir tous les missionnaires qui travailleront à la Propagation de la foi chez les infidèles. Aux missionnaires, il faut des chefs. Dieu les suscite : le Père Coton, le Père Joseph du Tremblay, saint Vincent de Paul. D'autre part, la Compagnie du Saint-Sacrement fonde le Séminaire des Missions Étrangères, et Claude Poullart des Places celui du Saint-Esprit.

I. — L'action du P. Coton fut très considérable, à cause de son influence sur Henri IV et Louis XIII ; le Canada, la Chine et le Levant en ressentirent les effets.

Le Canada ! la nouvelle France ! je ne connais rien de plus touchant, de plus impressionnant que l'histoire des efforts héroïques faits au XVII^e siècle par les Français pour conquérir ces immenses territoires à la foi catholique. Au XVI^e siècle, le grand explorateur, Jacques Cartier, comme son maître François I^{er}, se proposait avant tout de faire connaître Jésus-Christ aux peuplades disséminées sur les rives du Saint-Laurent et plantait sur le rivage une grande croix pour indiquer qu'il en prenait possession au nom du Christ Rédempteur ¹. Sous Henri IV, lorsque Samuel Champlain fonde Québec en 1608, il est mû par le même motif très pur et très désintéressé de l'apostolat. Sa vie est celle d'un apôtre. Comme Cartier, il instruit lui-même les sauvages des éléments de la foi. Il appelle les Récollets, puis bientôt les Jésuites dans la colonie (1625).

Ce que furent les Jésuites, le protestant Bancroft l'a dit avec éloquence dans son *Histoire des États-Unis*. « Ils savaient résister avec une invincible constance et une profonde tranquillité d'âme aux horreurs d'une vie entière passée dans les déserts du Canada. Loin de tout ce qui fait le charme de la vie, loin de toutes les occasions de s'acquérir une vaine gloire, ils mouraient entièrement au monde et trouvaient au fond de leur conscience une paix que rien ne pouvait altérer. Le petit nombre de ceux qui arrivaient à un âge avancé, quoique courbés sous les fatigues d'une mission pénible, n'en travaillaient pas moins avec la ferveur d'un zèle apostolique. L'histoire de leurs travaux est liée à l'origine de toutes les villes célèbres de l'Amérique

I.
Le Père
Coton.
1^o Le
Canada.

Les
Jésuites.

1. Cf. DIONNE, *Jacques Cartier*, in 8°, Québec, 1889 ; du même S. de Champlain, in 8°, Québec, 1891. AUDIAT, *Samuel de Champlain*, in 8° Saintes, 1893. GRAVIER, *Vie de S. de Champlain*, in 8°, Paris, 1900, plusieurs rééditions.

Sur l'action des Jésuites, cf. le bel ouvrage du R. P. DE ROCHEMONTEIX, *Les Jésuites et la Nouvelle France au XVII^e siècle*. Paris, Picard, 3 vol.

française. On ne doublait pas un cap, on ne traversait pas une rivière, sans qu'un Jésuite ne montrât le chemin ¹ ».

*Martyre
des Pères
Lallemand
et de
Brébeuf.*

Dans cet immense territoire, ils risquaient sans cesse la mort. Tantôt il fallait passer des rivières à la nage, tantôt il fallait pour traverser les chutes d'eau, et les rapides, prendre le canot sur les épaules et le porter au milieu des bois ; arrivés au milieu des Hurons et des Iroquois, de nouveaux dangers les y attendaient. Les deux premiers missionnaires, le P. de Brébeuf et le P. Lallemand, après vingt ans d'apostolat, furent mis à mort par les Iroquois, après des supplices inouïs. Le P. de Brébeuf fut écorché vif et les sauvages mangèrent devant lui des lambeaux de sa chair. Après trois heures de supplices, un Iroquois lui arracha le cœur et le dévora. Quant au Père Lallemand, ses tortures durèrent dix-sept heures. On lui arracha un œil, et l'on mit à sa place un charbon ardent, on lui versa de l'eau bouillante sur la tête, et enfin on le découpa en morceaux, comme on avait fait du Père de Brébeuf.

Je voudrais essayer ici d'exposer brièvement les efforts de la charité chrétienne en France et au Canada, pour procurer la civilisation et la conversion des sauvages.

Parmi ceux-ci, les uns, tels que les Hurons, vivaient réunis en bourgade et s'appliquaient à la culture des champs ; les autres, qui étaient errants, ne subsistaient que de la chasse, de la pêche ou du hasard, et se trouvaient répandus depuis l'embouchure du fleuve Saint-Laurent jusqu'au nord de l'île de Montréal. Ces derniers, exposés souvent à mourir de faim, étaient très malheureux, et durant l'hiver de 1634-1635 avaient été amenés par la famine à se manger entre eux. Les Jésuites pour remédier à ces maux essayèrent de les amener à la vie sédentaire, mais c'était difficile. Il fallait les aider à bâtir des maisons pour leur usage, et leur apprendre à cultiver. Pour cela il fallait envoyer de France des hommes qui consentissent à défricher la terre et à travailler

1. BANCROFT, *Hist. des États-Unis*, t. II, p. 783.

pour les sauvages. C'est alors que Noël Brulart de Sillery, commandeur de Malte, qui venait de se faire prêtre, à cinquante-cinq ans¹, et ne s'occupait que d'œuvres de charité, donna l'argent nécessaire et envoya de France des ouvriers, avec ordre de bâtir une maison et de défricher quelques terres. Les Jésuites y logèrent une vingtaine de sauvages, puis les autres, attirés par la nouveauté de la chose, s'enhardirent et vinrent aux alentours. On bâtit d'autres maisons et l'on eut bientôt une bourgade que les missionnaires dédièrent à saint Joseph, patron du Canada, et pour honorer en même temps le nom du bienfaiteur, on l'appela Saint-Joseph de Sillery. Une autre bourgade fut fondée aux Trois-Rivières, une autre résidence de Missionnaires fut établie au milieu des Hurons et reçut le nom de Sainte-Marie².

*Brulart de
Sillery.*

Les débuts des missionnaires furent très pénibles. Un des grands obstacles à la conversion des Hurons était la polygamie ; les femmes étaient considérées par eux comme des servantes et des esclaves et faisaient tout le gros travail. Les hommes ne se souciaient pas de renoncer aux avantages matériels qu'ils trouvaient à cet état de choses. Du jour où ils devenaient chrétiens, ils devaient, en effet, travailler eux-mêmes davantage, au lieu de faire faire le travail par leurs femmes. Un autre obstacle presque aussi grand était la sorcellerie à laquelle s'adonnaient les Hurons. Des pratiques superstitieuses, des danses échevelées, une confiance absolue dans les jongleurs ou les sorciers, et en même temps une crainte extraordinaire du missionnaire qu'on regardait comme la cause des calamités publiques, telles étaient les difficultés qui s'opposaient au succès des missionnaires. La petite vérole étant survenue en 1640, et ayant moissonné un grand nombre d'enfants, le fléau fut attribué aux Récollets et aux Jésuites, qui faillirent être massacrés, comme d'autres le furent chez les Iroquois.

1. Voir p. 86.

2. Cf. FAILLON. *Histoire de la Colonie française au Canada*, Paris, 1865, t. I, p. 300.

Les
Hospitâlières
et les
Ursulines.

Aussi les missionnaires, afin de vaincre à force de bienfaits ces préventions, résolurent-ils de fonder un hôpital à Québec pour ces pauvres gens ; la duchesse d'Aiguillon se déclara fondatrice, donna 22.400 livres et envoya à Québec des Hospitâlières de Dieppe, en même temps que Madeleine de Chauvigny, veuve de M. de la Pelterie, y envoyait des Ursulines et s'embarquait elle-même pour le Canada. Elles partirent toutes ensemble (Hospitâlières et Ursulines) par le même vaisseau, et arrivèrent le 20 juillet 1639. « Quand elles entrèrent à l'église de Sillery, raconte une relation de 1639, et qu'elles y virent les sauvages faire leurs prières et réciter le *Credo*, elles versèrent des larmes de joie. Madame de la Pelterie, s'approchant ensuite de la Sainte Table pour communier et n'y voyant que des sauvages communier avec elle, se jeta au milieu d'eux avec transport, laissant couler de nouveau ses larmes. Après la sainte Messe on baptisa une fille sauvage, âgée d'environ dix ans; Madame de la Pelterie fut sa marraine et la nomma Marie. Au sortir de l'église. elles visitèrent les familles sauvages et les cabanes voisines. Madame de la Pelterie, qui conduisait la troupe de ces saintes filles, ne rencontra pas une petite sauvage qu'elle ne l'em brassât et ne la baisât avec tant d'affection et de douceur que ces barbares en étaient tout surpris et édifiés ». ¹

Bientôt le dévouement des religieuses donna aux sauvages une haute idée de la religion. Ils ne pouvaient comprendre qu'elles eussent passé les mers pour venir les secourir. « Ce qui est plus étonnant encore, disaient-ils, c'est qu'elles habillent et nourrissent nos filles, comme si elles leur appartenaient ; qu'enfin elles nous donnent à manger et nous pansent dans nos maladies, sans attendre de nous aucune récompense. » Ils étaient d'autant plus surpris de cette charité envers les malades, qu'eux-mêmes les soignaient

1. FAILLON, *op. cit.*, t. I, p. 320 et suiv.

à peine, et abandonnaient même ceux qu'ils jugeaient près de leur mort. Ils posaient aux religieuses toutes sortes de questions, comme font des enfants, et s'émerveillaient qu'elles eussent quitté leurs parents et qu'elles eussent renoncé au mariage pour venir auprès d'eux.

En 1640, la duchesse d'Aiguillon ajouta à sa première fondation 40.500 livres pour l'Hôtel-Dieu de Québec, et voulut qu'il fût dédié à la mort et au précieux sang du Fils de Dieu pour lui demander qu'il daignât en appliquer les mérites à l'âme du Cardinal de Richelieu, à la sienne propre et aux âmes des sauvages ¹. Madame de la Pelterie, de son côté, augmenta la fondation des Ursulines.

*La duchesse
d'Aiguillon.*

Si l'on a pu dire que ce sont les Jésuites et les Sulpiciens qui ont fait le Canada, parce que leur influence y fut sans doute prépondérante dans la conversion des Hurons et des Iroquois, les Hospitalières et les Ursulines ne doivent pas être oubliées, non plus que leurs fondatrices; il y faudrait ajouter encore bien des dévouements. Le Canada a raison de pas oublier son origine, car on peut dire qu'il est né du cœur même de la France catholique.

Les progrès de la foi grandissant, on se préoccupa bientôt de créer un évêché au Canada.

En 1657, les Jésuites proposèrent M. l'abbé de Laval-Montigny, un de leurs anciens élèves de La Flèche et de Clermont, pour évêque du Canada ². Le Roi et le Pape l'acceptèrent, et il fut nommé en 1658 vicaire apostolique du Canada, et évêque de Pétrée. Il éprouva quelques diffi-

*Mgr de
Laval,
premier
évêque du
Canada.*

1. Richelieu n'était pas mort, lorsque sa nièce recommandait ainsi son âme aux prières et le Cardinal s'intéressait certainement aux missions du Canada, comme à celles que sa nièce et lui fondaient à la même date à Agen. Richelieu et Luçon (voir p. 192), en demandant également des messes et des prières.

2. Mgr de Laval avait fait partie à la Flèche, puis à Paris, de la Congrégation du Père Bagot (1640). Après avoir été archidiacre d'Évreux, il était entré en 1655 à l'Ermitage de Caen, où il s'était lié très intimement à M. de Bernières, qui, quoique laïque, lui donnait des conseils spirituels, le suppliait de n'être pas « un évêque mondain » et lui disait que « ce serait un grand malheur qu'un évêché empêchât d'être un parfait chré-

cultés à son arrivée ; l'archevêque de Rouen, en effet, prétendait avoir pleins pouvoirs sur la Nouvelle France, sans doute parce qu'elle se trouvait située — quoiqu'un peu loin — en face de son diocèse ; son grand vicaire à Québec, M. de Queylus, sulpicien, qui, jusque-là, avait été le supérieur ecclésiastique du Canada, ne céda pas la place de très bon gré ; mais tout s'aplanit bientôt et Mgr de Laval, devenu dans la suite évêque de Québec (1671), gouverna l'Église du Canada jusqu'en l'année 1687, où, fatigué et malade, il démissionna en faveur de Mgr de Saint-Vallier. Sa mémoire est aujourd'hui justement célèbre et l'Université Laval s'honore de porter le nom du premier évêque canadien.

M. Olier
et le
Canada.

A propos du Canada, je ne puis omettre de mentionner un jeune missionnaire qui cherchait sa voie vers 1635 et devait jouer un grand rôle dans l'Église. Jean-Jacques Olier, alors âgé de 28 ans, évangélisait, nous l'avons dit, les peuples de la campagne, l'Auvergne en particulier, et il était en relations très intimes avec saint Vincent de Paul et le Père de Condren. Peu s'en fallut qu'il n'acceptât l'épiscopat. L'Évêque de Langres, Mgr Zamet, désirait quitter son évêché pour s'occuper plus effectivement à Paris de la maison de Port-Royal et du Saint-Sacrement. Il prévoyait sans doute ce qui arriva : l'engouement d'Angélique Arnauld pour M. de Saint-Cyran, et il eût voulu en prévenir les conséquences. Il proposa donc à M. Olier, d'être son successeur à Langres, et il était prêt à démissionner en sa faveur. Saint Vincent de Paul, intime ami de Zamet, engageait M. Olier à accepter.

tien ». Mgr de Laval se montra toujours digne de ses confrères de la Compagnie du Saint-Sacrement et fut très énergique contre tous les abus, ce qui lui attira des difficultés avec Colbert et Louis XIV, spécialement au sujet de la vente de l'alcool aux sauvages, qu'il interdisait sous peine d'excommunication et que le gouvernement expédiait et faisait vendre « parce que cela rapportait au trésor royal ». Il ne craignit pas en 1677 d'excommunier Pierre Aigron « qui a vendu de l'alcool aux sauvages de M. l'Évêque ». Cf. M. SOURIAU, *Deux mystiques normands au XVII^e siècle*, pp. 364-389. Voir surtout GOSSELIN, *Vie de Mgr de Laval, premier évêque de Québec*, 2 vol. Québec, 1890.

Celui-ci hésita pendant dix-huit mois, de 1634 au commencement de 1636. Ce fut le Père de Condren qui l'en dissuada définitivement. Alors il songea à partir pour le Canada, qui exerçait sur les âmes pieuses de cette époque une véritable fascination. Mais sa vocation était à Paris et à Saint-Sulpice.

Cependant, comme il était arrivé pour Brulart de Sillery, M. Olier, sans jamais aller lui-même au Canada, devait agir à distance sur cette contrée, et y être en quelque manière apôtre et missionnaire. Voici comment : Un laïque, M. de la Dauversière, engagé dans l'état du mariage et receveur des finances à la Flèche, se consacra avec sa femme et ses enfants à la Sainte Famille au jour de la Purification de la Sainte Vierge, 2 février 1640 ; le même jour, il conçut le projet de la fondation d'une ville dédiée à Marie dans l'île de Montréal sur le Saint-Laurent. M. Olier, de son côté, avait formé le même dessein. Ils se rencontrèrent et fondèrent avec quelques autres personnes pieuses la Société de Notre-Dame de Montréal, qui, à elle seule, et « sans être à charge au roi, au clergé ni au peuple », exécuta le projet.

Ce fut M. de Maisonneuve qui fit la fondation de Ville-Marie de Montréal le 18 mai 1642. Après le chant du *Veni Creator*, le Père Vimont, jésuite, célébra la messe, et exposa le Saint-Sacrement qui, depuis ce jour, n'a jamais cessé de reposer à Montréal.

*Fondation
de
Ville-Marie
de Montréal
(1642).*

Les Jésuites desservirent d'abord l'église de Montréal. Enfin, en 1657, l'année même de la mort de M. Olier, quatre prêtres de Saint-Sulpice arrivaient pour la première fois à Montréal et depuis cette date, les fils de Jean-Jacques Olier ont fait ce qu'il ne lui fut pas donné à lui-même d'accomplir : ils ont évangélisé le Canada, ils ont formé son clergé, et continuent aujourd'hui encore la même œuvre ; et en 1910, au mois de septembre, le Canada — et principalement Ville-Marie de Montréal — a eu le grand honneur de recevoir les fils de la vieille Europe pour le congrès eucharistique.

2^o *La Chine.* 2^o *La Chine* n'avait pas échappé non plus à l'apostolat des missionnaires. Les Jésuites s'y étaient introduits malgré des difficultés de toutes sortes. Quelques-uns furent admis à résider à la Cour et à siéger au tribunal des mathématiques ; revêtus du costume des mandarins, ils vivaient au milieu de la famille impériale. L'un d'eux était même astronome de l'empereur ; et par ces fonctions à la Cour — qui ne leur plaisaient pas outre mesure — ils obtenaient à d'autres de leurs Pères les passeports nécessaires pour prêcher et baptiser, ouvrir des églises et des imprimeries, en un mot, faire de l'apostolat.

Le fameux Père de Rhodes évangélisa la Chine, le Tonkin, la Cochinchine, et obtint de grandes conversions à la Cour. Il a raconté lui-même ses voyages et missions dans un livre anecdotique très original qui parut en 1659 sous ce titre : *Voyages et missions du P. Alexandre de Rhodes de la Compagnie de Jésus en la Chine et autres royaumes de l'Orient* ¹.

Le Père de Rhodes raconte ainsi son retour en Cochinchine, après cinq mois d'absence, en 1644 :

« J'y arrivai enfin et trouvai les chrétiens assemblés en notre maison du port de Kéan. Ce furent des embrassements et des larmes de joie de part et d'autre que chacun peut penser. Ils me racontèrent ce qu'ils avaient fait en mon absence ou plutôt ce que Dieu avait fait tout seul, parce que nul autre que lui ne pouvait avoir avancé de si grandes choses par des instruments si faibles.

« Après que nous eûmes remercié le Bon Dieu de toutes ses grâces, je m'en allai à la Cour avec mes dix prédicateurs, en apparence à dessein de faire la révérence au roi et lui offrir mes présents ; mais effectivement pour voir les chrétiens anciens et nouveaux, avec mon brave Ignace, que je fis dès lors appeler *maître* pour lui donner plus de crédit,

1. Ce livre a été réédité en 1854, et de nouveau en 1884 par la librairie Desclée

et lui fis porter un beau surplis quand il paraîtrait en public, afin qu'on eût plus de respect pour lui.

« Je vis le roi qui me fit de grandes caresses, et reçut mes présents avec beaucoup de démonstrations d'amitié. Le lendemain il prit la peine de me venir visiter dans ma barque, où par grand bonheur il me rencontra ; il était à craindre que, s'il ne m'y eût trouvé, il fût entré en quelque ombrage que j'étais allé faire quelque cabale parmi les chrétiens. Mais, par bonne fortune, ayant demeuré toute la nuit dans la maison d'un capitaine qui voulait recevoir le baptême avec sa femme où plusieurs chrétiens s'étaient rassemblés pour ouïr la messe et se confesser, je n'avais pas eu le moyen de contenter leur dévotion en si peu de temps ; je les congédiai, jusqu'à la nuit suivante, où le concours fut tel, que la maison ne fut pas capable de tenir un si grand nombre, encore que ce fût une des belles maisons de la ville. Je fus contraint de prier les anciens chrétiens de se retirer, pour faire place aux nouveaux qui voulaient être baptisés. Toute la nuit se passa à instruire et à baptiser deux cents nouveaux soldats de Jésus-Christ, dont la plupart étaient soldats de profession, qui furent baptisés avec leurs femmes et enfants, et entre autres ce brave capitaine avec sa femme, qui étaient les maîtres du logis. Je les appelai Joachim et Anne. Je laisse à penser à mon lecteur s'il ne vaut pas mieux passer la nuit en ce bel exercice de piété, baptisant deux cents personnes, que de dormir dans quelque bon lit. Pour moi, je proteste avec vérité, que, me trouvant dans ces belles occupations, je ne portais du tout point d'envie à tous ceux qui sont couchés à leur aise, et dorment avec tant de quiétude ; je leur quitte cela de bon cœur pour m'en aller au Tonkin ou à la Cochinchine, avoir de si beaux jours et des nuits si profitables ». ¹

3^o Enfin le Père Coton avait établi les Jésuites français

1. *Voyages et missions du P. de Rhodes*, Paris, 1854, p. 201.

3^e Les Jésuites dans le Levant. dans le Levant. Henri IV les soutint énergiquement et ils eurent bientôt une puissante influence à Smyrne, dans les îles de l'Archipel, les Échelles de Syrie, le Caire, et Constantinople. Ils eurent à lutter contre les Turcs, les Grecs, les Hollandais et les Vénitiens, mais soutenus par les ambassadeurs de France, ils purent continuer à faire œuvre catholique et française ; et aujourd'hui même, alors qu'ils sont proscrits en France, ils continuent là-bas par leur université de Beyrouth, à servir l'influence française, et à maintes reprises l'œuvre de cette université a été louée magnifiquement à la Chambre française par les ministres successifs des Affaires Étrangères.

II. — Le Père Joseph. II. Après la mort du P. Coton, (1625), le P. Joseph devint directeur des missions à l'étranger. Véritable apôtre, il agit énergiquement en faveur de la Propagation de la Foi catholique.

La Mission d'Angleterre. La mission d'Angleterre, en même temps que celles d'Orient, de Maroc et de Canada fut placée sous sa direction. En Angleterre, les Oratoriens avaient été appelés à former la maison religieuse de la Reine Henriette, sœur de Louis XIII. Mais en 1629, à la mort de Bérulle, les Oratoriens furent renvoyés en France par Charles I^{er} et Louis XIII choisit les Capucins pour leur succéder. Le Père Joseph en désigna dix parmi lesquels le Père Cyprien de Gamaches, à qui nous devons la relation de cette mission, récemment publiée ¹. Leur supérieur était le Père Léonard de Paris.

La situation des Capucins à la Cour était très délicate, à cause des protestants. Cependant ils opérèrent un certain nombre de conversions, et les cérémonies qu'ils célébraient avec beaucoup d'éclat dans la chapelle de la Reine, attiraient une foule d'Anglais.

1. *Mémoires de la Mission des Capucins de la Province de Paris près la Reine d'Angleterre de 1630 à 1669* par le P. CYPRIEN de GAMACHES, publiés par le P. APOLLINAIRE DE VALENCE, Paris, Poussielgue, 1881.

Lorsque, plus tard, la malheureuse Henriette dut se réfugier en France, et que les prêtres catholiques furent l'objet de cruelles persécutions, les Capucins, travestis et déguisés, obtenaient, en donnant de l'argent aux geôliers, la faveur d'aller assister les prisonniers et de passer la nuit avec eux la veille de leur martyre. Le P. Cyprien de Gamaches et le Fr. Sébastien de Bar-sur-Seine en assistèrent un grand nombre. Les condamnés se confessaient à eux, entendaient leur messe, et communiaient de leurs mains. Le moment du supplice arrivé, mêlés à la foule, les Capucins donnaient une dernière absolution aux condamnés par un signe convenu d'avance, et le supplice avait lieu dans la forme prescrite au siècle précédent par Élisabeth. Les prêtres, après avoir déclaré qu'ils mouraient pour la foi catholique et pour le seul crime d'être prêtres, après avoir pardonné à leurs juges et prié pour le Roi et pour l'Angleterre, étaient attachés à la potence. Détachés aussitôt à demi-morts, ils étaient étendus à terre, le bourreau leur arrachait le cœur, et le montrait au peuple en disant : « Voilà le cœur d'un traître ! » Puis il coupait le corps en quatre quartiers qui étaient ensuite exposés au haut du pont de Londres sur des piques de fer ¹. Et cela se passait entre 1640 et 1650, au milieu du XVII^e siècle. Je ne sache pas qu'en France dans tout le cours du grand siècle, on ait traité de la sorte un seul ministre protestant, uniquement parce qu'il était ministre protestant. Lorsqu'on nous objecte sans cesse les excès de l'intolérance catholique, il ne nous est pas interdit de rappeler ces faits. M. Jules Lemaître disait un jour dans une de ses conférences sur Fénelon : « Si les catholiques rappelaient sans se lasser les horreurs protestantes, peut-être finirait-on par les laisser tranquilles. »

La Mission d'Angleterre ne fut donc pas sans résultats ; d'ailleurs plus tard, sous Charles II, la Reine, sa mère, retourna en Angleterre, et jusqu'à sa mort survenue en

*Le Père de
Gamaches et
les prêtres
martyrs.*

1. Cf. *Mémoires de la Mission*, etc. pp. 121 et suiv.

1669, les Capucins y firent des conversions au catholicisme, qui préparèrent sans doute de loin, le grand réveil catholique auquel nous assistons. La mission d'Angleterre avait duré 40 ans.

*Le grand
projet du
P. Joseph.*

Mais s'il s'était intéressé à l'Angleterre, le P. Joseph n'oubliait pas les autres missions. Jusqu'à sa mort, il usa du grand crédit qu'il avait sur Richelieu pour servir la cause de l'apostolat à l'étranger, cause à laquelle il eût voulu se consacrer tout entier. Il secourut de tout son pouvoir les missions du Canada, mais son idée dominante, c'était l'Orient. Il rêvait d'organiser une croisade universelle contre les Turcs et de réconcilier les chrétiens orientaux par la destruction de la domination musulmane. C'était là sa grande idée, son grand projet. S'il eût réussi, la question d'Orient ne se poserait peut-être pas à l'heure actuelle et l'on ne verrait sans doute pas ces affreux massacres de chrétiens qui, depuis des siècles, ensanglantent périodiquement l'Asie-Mineure ; mais c'est là une conjecture, une de ces hypothèses interdites à l'historien, qui ne doit pas se préoccuper de ce qui aurait pu être, mais de ce qui a été. Cette pensée vraiment catholique, il ne put la faire entrer dans l'esprit plus positif, plus particulariste de Richelieu qui, avant de songer au triomphe de l'Église universelle, songeait d'abord au triomphe de la France.

*Les missions
d'Orient.*

Le Père Joseph, nommé par la Propagande préfet des missions d'Orient, se préoccupa du moins d'y envoyer des missionnaires. D'accord avec Richelieu, il divisa en trois parties le domaine des missions orientales. La province des Capucins de Paris devait évangéliser la Grèce, l'Asie-Mineure, la Thrace, la Roumanie, la Morée, Candie et l'Archipel. Elle eut bientôt douze maisons dans ces régions. La province de Bretagne devait envoyer des missionnaires en Palestine et à Beyrouth, à Damas et dans le Liban, et compta bientôt sept couvents. La province de Tours recevait en partage l'Égypte, la Mésopotamie et la Perse. Les Capucins fondèrent même une mission en Ethiopie.

Le Père Joseph envoya également trois Capucins au Maroc, *Le Maroc.* mais ils furent bientôt faits prisonniers et il fallut que notre escadre allât à plusieurs reprises menacer le Roi du Maroc pour obtenir leur délivrance et avec elle la libération de plus d'un millier de Français capturés sur mer par les Marocains. Et encore la France ne put-elle, à cause de la perfidie et de la mauvaise foi de ces derniers, établir des relations régulières avec le Maroc ¹. C'est à l'Espagne, et aux capucins espagnols qu'il était réservé d'implanter le christianisme dans cette ingrate contrée que le génie d'un Lyautey est en train d'ouvrir enfin à la civilisation occidentale, conjointement avec l'Espagne.

Le Père Joseph, il faut le dire à sa louange, protégea tous les missionnaires ; il favorisa en Orient les Jésuites et les Carmes, aussi bien que les Capucins. Les Carmes déchaussés de la rue de Vaugirard s'établirent sur les bords du Tigre, et un de leurs Pères, Jean Duval, en religion *Les Carmes.* le Père Bernard de Sainte Thérèse, fut le premier évêque de Babylone. Il acheta rue du Bac, avec l'aide de la Compagnie du Saint-Sacrement, un vaste terrain où s'éleva plus tard le Séminaire des Missions Étrangères.

Enfin c'est au Père Joseph que remonte la tradition qui faisait de la France la gardienne attitrée des intérêts catholiques en Orient ; le premier il donna pour consigne aux ambassadeurs et aux autres agents français de protéger contre les Turcs toute communauté chrétienne, quelle que fût sa nationalité. *Le Protectorat français en Orient.*

3^o. — Saint Vincent de Paul, à son tour, envoya des *III. S. Vincent de Paul.* Lazaristes en Afrique, afin de soulager les milliers de chrétiens qui étaient prisonniers dans les bagnes d'Alger, de

1. Voir à quel déguisement et à quelles précautions inouïes dut recourir, même de nos jours, en 1884, le vicomte de Foucauld, alors officier de cavalerie, plus tard prêtre catholique, massacré par les Touareg, au cours de la guerre, pour pénétrer au Maroc et le parcourir pendant huit mois. Cf. René BAZIN, *Charles de Foucauld, explorateur au Maroc, Revue des Deux Mondes*, 1^{re} mai 1921.

Les
Lazaristes
en
Barbarie.

Bizerte et de Tunis. Il y avait lui-même été captif pendant deux ans et savait par expérience ce que l'on y souffrait. Des premiers Pères qu'envoya Vincent parmi lesquels on cite Dieppe, Lesage, Guérin, Jean et Philippe Levacher, Barreau, etc., les uns moururent de la peste, d'autres comme Jean Levacher dont la cause de béatification est introduite à Rome, furent attachés à la bouche d'un canon. Ce genre de supplice était encore en usage vers 1830, lors de la conquête de l'Algérie. Malgré le danger, les Prêtres de la Mission continuèrent leur apostolat, tant qu'il y eut des chrétiens captifs dans les prisons barbaresques.

A
Madagascar.

Saint Vincent de Paul envoya également des Lazaristes à Madagascar en 1648. Plusieurs moururent en cours de route, d'autres à peine arrivés, les plus résistants après une, deux ou trois années de séjour, à cause de l'insalubrité du climat. Cette terrible fièvre, qui faucha entièrement le 200^e Régiment d'infanterie lors de l'expédition de 1895, décimait déjà les missionnaires ; aucun n'y put vivre plus de trois ans. Aussi durent-ils abandonner l'île en 1674, sous le généralat de M. Alméras, successeur de saint Vincent de Paul ; mais au XVIII^e siècle, ils s'établirent à l'île Bourbon et y restèrent jusqu'à nos jours. ¹

Les Prêtres de la Mission sont de nouveau à Madagascar, depuis la conquête (1895), date à laquelle la Propagande leur confia la partie sud de l'île, et érigea un second vicariat apostolique. ²

IV. — Le
Séminaire
des Missions
Étrangères.

4^o — Il y aurait aussi à exposer l'influence du Séminaire des Missions Étrangères. Le cadre de cette leçon m'oblige à renvoyer ceux qui s'intéressent à ces questions à l'*Histoire générale de la Société des Missions Étrangères*, t. I, p. 159-264, t. II, p. 24 et aux *Documents Historiques sur la Société des*

1. Ils ont quitté cette mission depuis une quarantaine d'années.

2. Les Jésuites étaient jusque-là seuls missionnaires à Madagascar, où ils avaient un vicariat apostolique. Un troisième vicariat a été créé depuis l'arrivée des Lazaristes, et confié aux Pères du Saint-Esprit.

Missions Étrangères récemment publiés. Je signalerai seulement les grands faits.

En 1649, le P. de Rhodes, à son retour de Chine, se rendit à Rome, et demanda au Pape Innocent X de permettre aux Missionnaires de créer au Japon, aux Indes et en Chine, un *clergé national*, parce que dans les persécutions, dit-il, les étrangers sont tous mis à mort. Il demandait en outre, que ce clergé indigène fût dirigé par des évêques envoyés d'Europe, car il n'y avait pas encore d'évêques dans ces régions. Le Pape accepta toutes ses propositions, et voulut lui conférer l'épiscopat. Il refusa. Un Jésuite évêque ! C'eût été inouï. Mais quelques années après, quand il vint à Paris, retour d'Orient, il vit des jeunes gens qu'un Jésuite, le fameux Père Bagot, instruisait et excitait au zèle apostolique dans les séances de la Congrégation de la Sainte Vierge. Il leur parla de ses chrétiens d'Annam. Sa parole fut féconde, car un de ses auditeurs devait être plus tard évêque du Tonkin.

Dès 1658, cependant, le désir qu'il avait exprimé au Pape était réalisé. La duchesse d'Aiguillon (encore elle ! — vous voyez que si Richelieu lui avait laissé de grands biens, elle savait les bien employer) faisait une fondation de 1200 livres de rente, et Mgr Pallu était nommé vicaire apostolique du Tonkin, avec l'administration des provinces du Yunnan, Kouy-Tchéou, Hou-Kouang, Kouang-Si, Sutchuen en Chine, ainsi que du Laos. Or, François Pallu avait préparé la fondation du Séminaire de la Rue du Bac, où les futurs missionnaires devaient se former.

Mgr Pallu.

En même temps que Mgr Pallu, Pierre de Lamotte-Lambert était sacré évêque et évangélisait bientôt, avec le Siam, le Cambodge, la Cochinchine et le Tonkin. Tous deux comme Mgr de Laval, évêque de Québec, étaient membres de la Compagnie du Saint-Sacrement. A eux et aux Jésuites, au Père de Rhodes surtout, remonte l'influence de la France dans ces régions. Bientôt le roi de Siam rechercha l'amitié de la France et envoya à Versailles cette ambas-

*Mgr de
Lamotte-
Lambert.*

sade qui fit tant de bruit à la Cour, à cause du costume et des usages des envoyés.

M. de Meur. Je signalerai encore en terminant, que le premier supérieur du Séminaire des Missions Étrangères, M. Vincent de Meur, était membre — ce qui n'a rien de surprenant, puisque le Séminaire avait été fondé par elle ¹ — de la Compagnie du Saint-Sacrement; enfin je mentionnerai l'union qui s'explique par la même raison que fit Mgr de Laval, du Séminaire de Québec au Séminaire des Missions Étrangères de Paris, en 1675, (19 mai), union confirmée par lettres patentes de Louis XIV en 1676, (26 octobre). Ce décret d'union qui émane de Mgr de Laval est ainsi conçu :

« Informé de la bonne direction dudit Séminaire de Paris pour les Missions Étrangères par la vertu, zèle et capacité de ceux qui le gouvernent avec grand fruit et bénédiction, Nous avons uni et annexé, unissons et annexons à perpétuité ledit Séminaire de Québec, ses maisons et bastimens, jardins, emplacements, seigneuries, terres, possessions, revenus généralement quelconques avec autres dépendances d'iceluy présent et à venir, audit Séminaire estably à Paris pour la conversion des infidèles, sans que ledit Séminaire de Québec, ny ceux qui y sont demeurans, en puissent distraire, vendre ni aliéner aucune partie, ny même les engager sans le consentement des sieurs directeurs dudit Séminaire de Paris, qui nommeront et choisiront le supérieur que bon leur semblera pour régir et gouverner selon les constitutions, ledit Séminaire de Québec. »

V. — Claude Poullart des Places. 5^e — Enfin à la même époque, un intime ami de Grignon de Montfort, Claude-François Poullart des Places, se distinguait comme lui par une sainteté éminente et fondait (1679-1709) à l'âge de vingt-quatre ans, trois ans avant d'être prêtre, et six ans avant sa mort, le séminaire et la congrégation du Saint-Esprit, qui devait se spécialiser dans les missions à l'étranger.

1. Voir page 176.

Né à Rennes en 1679, Claude Poullart, entré à douze ans en rhétorique, avait été, au collège de cette ville, le condisciple du Bienheureux dans la classe de philosophie. Ces études communes, et plus encore les réunions de la Congrégation de la Sainte Vierge auxquelles ils assistaient tous deux, les avaient rapprochés et ils s'étaient liés d'une étroite amitié. La lecture de la vie de Michel Le Nobletz eut sur Claude Poullart une extraordinaire influence, et il souhaitait, nous dit son *Journal intime*, « se voir un jour dénué de tout, pour avoir tout donné », et faire de sa santé « un sacrifice entier à Dieu dans le travail des Missions » ¹.

Venu à Paris pour y étudier à l'École Théologique de Louis-le-Grand, on le vit, comme l'avait fait Bénigne Joly pendant son séjour dans la capitale ², se consacrer à l'Œuvre des Petits Ramoneurs, auxquels il faisait assidûment le catéchisme avec un zèle tout apostolique ; puis bientôt il fondait dans la rue des Cordiers, à l'ombre de la vieille Sorbonne, un séminaire de pauvres clercs « consacré au Saint-Esprit sous l'invocation de la sainte Vierge conçue sans péché » (1703). « Il a voulu par cet établissement, disent les lettres patentes qui confirment l'érection de ce séminaire, élever dans une vie dure et laborieuse et dans un parfait désintéressement, des vicaires, des missionnaires, et des ecclésiastiques pour servir dans les hôpitaux, dans les pauvres paroisses et dans les autres postes abandonnés pour lesquels les évêques ne trouvent presque personne ³. »

Jusqu'à sa mort, survenue à l'âge de trente ans, M. des Places gouverna ce séminaire qui comptait alors soixante-dix étudiants ; il jeta en même temps les bases d'une com-

Le
Séminaire
du Saint-
Esprit.

Les Pères du
Saint-Esprit.

1. Ce *Journal* écrit par le pieux étudiant pendant ses retraites était intitulé : *Réflexions sur le passé*. Cf. R. P. LE FLOCH, *Claude-François Poullart des Places, fondateur du séminaire et de la Congrégation du Saint-Esprit*, in-8°, Paris, 1906, p. 223.

2. Voir plus haut, p. 177.

3. Cité par le R. P. LE FLOCH, *op. laud.* p. 313.

munauté ou Compagnie de prêtres qui devait s'alimenter parmi les élèves. Le nombre des aspirants augmentant sans cesse, la communauté acheta en 1731 un immeuble situé rue des Postes. C'est aujourd'hui le séminaire colonial de la rue Lhomond et la Maison-Mère de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, qui exerce par ses vaillants missionnaires un apostolat fécond dans toutes les parties du monde et dirige avec un succès visiblement béni de Dieu le Séminaire français de Rome.

Conclusion. Ce trop court résumé nous a montré l'Église de France s'efforçant d'abord d'évangéliser les campagnes ; nous l'avons vue ensuite sortant de ses frontières naturelles et envoyant partout des apôtres pour accomplir la parole du Sauveur : « Allez, enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. » De là aussi, il ressort que si la France catholique est encore le premier pays du monde pour les missions, si elle donne son or et ses fils et ses filles pour la propagation de l'Évangile dans une proportion extraordinaire, puisqu'à elle seule, elle fournit plus des trois quarts des missionnaires et des religieuses du monde entier, c'est au mouvement du XVII^e siècle qu'elle le doit ¹.

Voilà pourquoi nous pouvons être fiers de nos ancêtres catholiques du XVII^e siècle, fiers aussi de cette phalange généreuse d'apôtres qui marchent aujourd'hui dans le sillon qu'ils ont tracé et qui, sur toutes les plages du monde, font toujours bénir, avec le nom de la France, celui de Notre Seigneur Jésus-Christ.

1. En 1896, M. PISANI publiait la statistique suivante : Sur 13.300 missionnaires prêtres, assistés par 4.500 frères et 42.000 religieuses, 8.500 prêtres, 3.500 frères et 33.600 religieuses viennent de France, soit 45.000 sur 59.800. Cf. *La France chrétienne dans l'Histoire*, Didot, p. 398.

Dans *la Guerre Allemande et le catholicisme* (1915), Mgr LE ROY, le vaillant prélat-missionnaire qui a écrit l'article sur le *Rôle catholique de la France dans le monde*, cite, p. 68, une récente statistique portant l'ensemble des missionnaires, prêtres, frères et religieuses, à 65.000. La proportion des Français reste de 75 %.

BIBLIOGRAPHIE

- ABELLY, *Vie de Saint Vincent de Paul*. Paris, 1664.
- AUDIAT, *Samuel de Champlain*, in-8°, Saintes, 1893.
- BOSCHET, *Le parfait missionnaire ou la vie du R. P. Julien Maunoir*. Paris, 1697.
- BOULLAY, *Vie du B. Jean Eudes*, 1906-1910.
- BRÉMOND (H), *Histoire littéraire du sentiment religieux en France...* in-8°, 1920, t. v, ch. II.
- DEDOUVRES, *Le Père Joseph... ses charges, ses prédications de 1604 à 1613*, Angers, 1915.
- DIONNE, *S. de Champlain*, in-8°, Québec, 1891.
Jacques Cartier, in-8°, Québec, 1891.
La Nouvelle-France de Cartier à Champlain, Québec 1891.
- FAGNIEZ, *Le Père Joseph et Richelieu*, 2 vol. in-8°.
- FAILLON, *Vie de M. Olier*, 2 vol. in-8°.
Histoire de la Colonie française en Canada, 2 vol. in-8°, Lecoffre, 1865.
- GAMACHES (R. P. Cyprien de), *Mémoires de la Mission des Capucins de la Province de Paris près la Reine d'Angleterre de 1630 à 1669*, par le R. P. Cyprien de Gamaches, prédicateur capucin et missionnaire d'Angleterre, publiés par le P. Apollinaire de Valence, Pous-sielgue, 1881.
- GOSSELIN, *Vie de Mgr de Montmorency-Laval, premier évêque de Québec*, 2 vol. in-8°, Québec, Demers, 1890.
- LAVEILLE (Mgr), *Le Bienheureux Louis-Marie Grignon de Montfort et ses familles religieuses*, in-8°, Tours, Mame, 1916.
- LE FLOCH (R. P. Henri), *Claude-François Poullart des Places, fondateur du séminaire et de la congrégation du Saint-Esprit*, 1679-1709, in-8°, Paris, Lethielleux, 1906.
- LE GOUVELLO, *Le Vénérable Michel Le Nobletz*, Paris, 1898.
- JOLY (Henri), *Le Bienheureux Père Eudes. — Les Saints*, Lecoffre, 1909.
- MARTINE, *Vie du R. P. Jean Eudes*, 2 vol. in-8°, 1720.
- MAYNARD, *Saint Vincent de Paul*, 4 vol. in-8°, 1860.
- MONIER, *Vie de Jean-Jacques Olier*, t. I, 1914.
Mémoires de la Congrégation de la Mission.
Missions Étrangères. — Histoire générale de la Société des Missions étrangères, t. I, pp. 159-264.
Documents historiques sur la société des Missions Étrangères, t. II, p. 24.
- PISANI (Paul), *La France et les Missions catholiques sous l'Ancien*

régime, dans *La France chrétienne dans l'Histoire*, Paris, Didot, 1896.

RHODES (Père DE), *Voyages et missions du P. Alexandre de Rhodes, de la Compagnie de Jésus, en la Chine et autres royaumes de l'Orient*. Paris, 1659. Réédité en 1854, et 1884 par la librairie Desclée, De Brouwer et C^{ie}.

ROCHEMONTEIX (R. P. DE), *Les Jésuites et la Nouvelle France au XVII^e siècle*, 3 vol. in-8°. Paris, Picard.

MGR DE SAINT-VALLIER, évêque de Québec, *État présent de l'Église et de la colonie française dans la Nouvelle-France*, in-16, Paris, 1688.

SÉJOURNÉ (R. P.), S. J. *Histoire du Vénérable serviteur de Dieu, Julien Maunoir*, Paris, 1895.

SOURIAU, *Deux mystiques normands au XVII^e siècle. M. de Renty et Jean de Bernières*, Paris, Perrin, 1913.

SULTE (Benjamin), *Histoire des Canadiens français*, 8 vol. 1882.

SEPTIÈME LEÇON

L'ÉGLISE ET L'INSTRUCTION AU XVII^e SIÈCLE

- I. — *Instruction primaire.* — Une erreur historique. — Ce que révèlent les récents travaux d'archives. — Après les guerres de religion, l'Église rebâtit les écoles détruites. — Les écoles dans l'Est ; la Normandie ; le Nord ; l'Anjou ; le Sud-Est ; la Champagne et la Bourgogne ; Paris. — Physionomie de l'école. — Garanties exigées. — Traitement des maîtres d'école. — Les Congrégations enseignantes. — Les Ursulines ; leur esprit. — L'éducation des pensionnaires. — Les idées de l'époque sur l'éducation des femmes. — Les garçons. — S. Jean-Baptiste de la Salle. — Jugement de Brunetière. — La gratuité de l'école réalisée par les fondations.
- II. — *Enseignement secondaire.* — 1^o *Les Collèges des Jésuites.* — Leurs succès. — A. La discipline ; plus ferme et plus douce que dans l'Université. — Les verges ; l'exemple d'Henri IV. — Les distractions. — Les représentations théâtrales. — L'émulation et les récompenses ; l'*Imperator*. — Les Académies. — Les exercices physiques. — B. L'enseignement. — Le grec et le latin ; les humanités. — Les résultats. — 2^o *Port-Royal.* — Les Petites Écoles. — La discipline. — Une innovation. — L'éducation des filles. — 3^o *Les collèges de l'Oratoire.* — L'enseignement. — Innovations. — L'étude de l'histoire et des sciences. — Les arts. — La discipline. — Les célébrités sorties de Juilly. — Conclusion.

I. — **Instruction primaire.** — Une erreur historique, très répandue dans certains milieux et propagée par des journalistes ou des démagogues ignorants et malveillants, consiste à s'imaginer qu'avant la Révolution l'enseignement primaire n'existait pas en France, et que jusque-là le peuple a croupi dans l'ignorance la plus profonde.

C'est là une abominable calomnie ou une grave erreur, selon que savent, ou ne savent pas, ceux qui la propagent.

*Une erreur
historique.*

*Les travaux
d'archives.*

Dès 1872, les historiens catholiques, M. Marius Sépet entre autres, ont provoqué une vaste enquête, faite sur pièces originales, pour savoir la vérité sur cette question. « Les archives ont été fouillées par des érudits compétents : procès-verbaux de visite faits par les évêques et les archidiacres, registres municipaux, rôles d'impositions, registres de l'état civil, actes notariés, tout a été dépouillé, puis résumé et mis au jour dans des mémoires signés de savants dont le nom fait autorité. » Il suffit de citer MM. Léopold Delisle, de l'Institut, dont la perte récente a été cruellement ressentie du monde savant ; Siméon Luce, des Archives Nationales ; de Beaurepaire, de Charmasse, Quantin, Bellée, archivistes paléographes ; Maggiolo et Fayet, anciens recteurs ; Ravelet, Ch. de Ribbe, de Rebecsq, Babeau, le chanoine Allain, etc. ¹.

*Ce qu'ils
révèlent.*

Leur conclusion que nous présentons dès maintenant, c'est que l'Église avait ouvert des écoles, imaginé des méthodes, écrit des livres, dicté des règlements, établi des institutions, formé des maîtres et des maîtresses et créé de toutes pièces cet enseignement populaire, que l'on croit tout moderne.

Il serait facile de montrer que ces écoles existaient en plein moyen âge, et que (je cite M. Léopold Delisle) : « *des documents nombreux établissent surabondamment combien les écoles rurales étaient multipliées au XIII^e siècle et aux siècles suivants* » ². Je me bornerai au XVII^e siècle.

*Les
conséquences
des guerres
de religion.*

L'influence néfaste des guerres de religion s'était fait sentir dans l'enseignement, comme dans tout le reste. (Il en fut d'ailleurs de même à la Révolution) ³.

A la fin du XVI^e siècle, beaucoup d'écoles primaires

1. Cf. *Dict. de Pédag.*, art. *France*, p. 1052, signé : A. RAMBAUD.

2. Voir l'*Ami du Clergé* du 17 juin 1909, sur les *Écoles au moyen âge*.

3. Avant les guerres de religion, l'instruction primaire était très répandue : « Tout le monde, si pauvre qu'il soit, apprend à lire et à écrire », nous dit l'ambassadeur vénitien Marino Giustiniano en 1535. Les patronnes, les maîtresses de maison qui prenaient des petites filles en apprentis-

furent fermées, par suite des pillages, incendies, dévastations causées par la guerre. En maint endroit, comme à Montauban, par exemple, elles servaient tantôt de prêches, tantôt de magasins pour les armes, les munitions et l'artillerie. En maint endroit, les protestants s'emparèrent des *fondations* qui servaient à entretenir ces écoles. « Il nous faut admirer, disait Claude de Saintes, évêque d'Évreux, dans ses statuts de 1576, le zèle de nos pères pour l'instruction dans notre diocèse. *Il eût été difficile autrefois de trouver une paroisse un peu populeuse, qui n'eût sa maison ou sa fondation pour les écoles.* Mais en même temps il nous faut maudire la négligence ou pour mieux dire la *conduite sacrilège* de notre siècle, où l'on a vu les gentilshommes, les paroissiens, usurper ou aliéner les maisons d'école et les biens qui y avaient été affectés. »

Le mal était grand, on le voit. Mais ici, comme ailleurs, l'Église allait relever les ruines et bâtir partout de nouvelles écoles. Les évêques s'en occupent activement, par eux-mêmes ou par les missionnaires zélés qu'ils envoient dans les campagnes.

Ainsi François de Péricart, évêque d'Avranches, rend, en l'an 1600, c'est-à-dire aussitôt après les guerres de religion, l'ordonnance suivante : « Les écoles seront remises aux sièges où elles avaient coutume d'être, et les pères de famille des paroisses affectées auxdits sièges y enverront leurs enfants, et sera faite recherche de toutes les fondations desdites écoles ».

Une fois les écoles bâties, les évêques les visitent régulièrement, ou en personne ou par leurs archidiacres, et les procès-verbaux de ces visites existent en grand nombre

sage ou pour leur service domestique, s'engageaient à les envoyer à l'école. C'est aussi à la première moitié du XVI^e siècle, c'est à l'année 1520 qu'appartient un statut organique de l'enseignement primaire à Rouen et dans le diocèse, qui a pour auteur le cardinal archevêque, Georges d'Amboise, et qui fut confirmé en 1641 par son successeur, François de Harlay. On y voit qu'il y avait alors, dans cette région, des écoles de garçons et des écoles de filles ». (FAGNIEZ, *La Femme et la société française au XVII^e siècle*. *Revue des Deux Mondes*. 15 janvier 1909).

*L'Église
rebâtit les
écoles
détruites.*

dans les archives des départements et des évêchés. Les registres de baptême et de mariage, étudiés avec soin, indiquent aussi aux érudits quelle était la proportion des par-rains et marraines, ou des jeunes époux qui savaient ou ne savaient pas lire et écrire. Jusqu'ici cette question si vaste n'a pu être étudiée que d'une manière locale dans telle ou telle région, dans tel ou tel diocèse. Mais d'après les résultats obtenus dans la plupart des provinces, il est déjà possible d'avoir une idée d'ensemble.

*Les Écoles
dans l'Est.*

*Châlons-sur-
Marne.*

Il semble que ce soit dans l'Est, que l'on trouve le plus grand nombre d'écoles, au point qu'au XVIII^e siècle on se plaindra dans les Vosges, à Saint-Dié et à Nancy, dans un rapport adressé à l'intendant et à l'évêque de Saint-Dié, que si les campagnes manquent de bras, si le nombre des artisans diminue, « si la classe des vagabonds augmente, c'est que les bourgs et les villages fourmillent d'une *multitude d'écoles. Il n'est pas de hameau qui n'ait son grammairien* ¹ ». A Châlons-sur-Marne, l'évêque, Mgr Vialart de Herse, se consacre à cette œuvre avec tant d'activité, dit son biographe, « qu'en peu de temps il n'y eut presque aucune paroisse de son diocèse, à laquelle il ne procurât cet avantage. » En 1672, il établit une communauté de maîtresses séculières pour tenir les petites écoles de la campagne. Nous trouvons dans tous les diocèses la même préoccupation, et non seulement chez les évêques, mais chez tous les hommes qui travaillent alors à l'œuvre de restauration chrétienne de la France. Olier, Bourdoise, les confrères du Saint-Sacrement, M^{me} de Miramion, et toutes les femmes de cœur qui se consacrent aux œuvres et établissent des communautés nouvelles, songent à l'instruction primaire, en même temps qu'à l'assistance charitable.

Que les écoles primaires fussent très nombreuses et qu'on ait cherché dans tout le cours du XVII^e siècle à les multiplier, c'est ce qui ressort des travaux déjà signalés. Pour

1. Cité par MAGGIOLO, Art. *Champagne* du *Dictionnaire de Pédagogie* de F. BUISSON.

le diocèse de *Sens*, M. Quantin, archiviste de l'Yonne, écrit : « Il y avait au moins 60 paroisses qui étaient pourvues d'écoles dans l'arrondissement actuel d'Auxerre, et en 1789 il y avait dans l'arrondissement de Sens presque autant d'écoles que de communes ; 4 seulement en étaient dépourvues. » Pour la *Haute-Marne*, M. Fayet signale en 1680, 265 écoles, en 1700, 394, et en 1750, 500 sur 550 communes. Au diocèse de *Toul*, M. Maggiolo a retrouvé des documents sur 176 écoles pour 214 paroisses ; au diocèse de *Verdun* il en a retrouvé sur 82 écoles pour 186 paroisses. Dans le département de l'*Aube*, M. Babeau en a trouvé sur 211 écoles au XVII^e siècle, et à la veille de la Révolution, 417 communes sur 446 étaient pourvues d'écoles. Au diocèse de *Besançon*, les 800 paroisses étaient pourvues d'écoles au XVII^e siècle¹.

Dans toutes ces recherches, on ne peut se baser que sur les documents précis qui ont été conservés dans les archives. Mais il faut bien se dire que les archives ne contiennent pas toute l'histoire de toutes les communes de France, et que bien des documents intéressants ont été détruits. Pour les écoles en particulier, l'absence de documents pour telle ou telle paroisse n'est pas toujours une preuve que cette paroisse ne possédait pas d'école. Par suite, les chiffres donnés sont certainement au-dessous de la réalité².

En Normandie et dans le Nord, les écoles apparaissent également comme très nombreuses. En 1683, dans le doyenné de Fourcamont, on compte 22 écoles sur 38 communes ; en 1687, dans les doyennés du Hâvre, des Loges, et de Saint-Romain, 42 écoles sur 56 communes. A Lille, en 1613, le compte des écoles se trouve en déficit de 2500 livres à cause, dit un rapport, « du grand nombre et multitude d'enfants qui fréquentent lesdites écoles ». Au commence-

*Sens.**Langres.**Toul.*
*Verdun.**Troyes.**Besançon.**La*
*Normandie.**Le Nord.*

1. J. GAUTHIER, *Dict. de pédagog.*, p. 1962, art. Franche-Comté.

2. Voir à ce sujet les très justes remarques de M. l'abbé BARAUD, *L'instruction primaire en Bas-Poitou avant la Révolution*, Vannes, Lafolye, p. 17.

ment du XVIII^e siècle, en 1710, sur 1159 paroisses rurales visitées par l'archevêque de Rouen, 855 possédaient des écoles, et sur ce nombre, 306 avaient des écoles de garçons et des écoles de filles. Et une nouvelle remarque s'impose à propos de cette statistique ; c'est que les paroisses étaient alors plus nombreuses qu'aujourd'hui. Beaucoup de paroisses autrefois distinctes et maintenant fondues avec d'autres, pouvaient dès cette époque profiter de l'école des paroisses voisines auxquelles elles sont aujourd'hui réunies, et par suite la statistique est plus éloquente encore qu'elle ne paraît. S'il y avait 855 écoles sur 1159 paroisses, on peut conjecturer que les enfants de toutes les paroisses pouvaient en profiter.

L'Anjou. Pour l'Anjou, le *Dictionnaire de Pédagogie* de M. Buisson déclare que la situation de l'enseignement populaire était la même que dans les autres provinces de France. La plupart des communes avaient une école ¹.

Le Sud-Est. Les Hautes-Alpes, le Dauphiné, la Provence, apparaissent également comme des régions privilégiées. Dans les Hautes-Alpes, on trouve au XVII^e siècle (1686) 46 p. 100 des conjoints qui ont signé leur acte de mariage, et au XVIII^e siècle 75 p. 100. M. Maggiolo trouve également une proportion de 75 p. 100, dans le diocèse de Coutances de 1786 à 1790. Cent ans après, de 1872 à 1876, la moyenne générale pour la France était de 71, 97 p. 100.

La Champagne. Dans l'Aube, M. Babeau relève à Chaource sur 87 actes de baptême en 1654, 109 signatures et « à la fin du siècle, écrit-il, les 5/6 des témoins savent signer ». ² Dans une autre paroisse, à Chassericourt, en 1670, le nombre de signatures des parrains est de 56 p. 100. La proportion pour tout le département de l'Aube des signatures d'hommes qui ont signé leur acte de mariage de 1686 à 1690 est de

1. Art. *Maine et Loire*, op. cit. p. 1767.

2. BABEAU. *L'Instruction primaire dans les campagnes avant la Révolution*, p. 60.

43 p.100 d'après Maggiolo ; pour la Côte d'or, de 31 p. 100, pour l'Yonne, de 38 p.100 ¹.

Dans le mouvement charitable du XVII^e siècle, lorsqu'on fonde en quelque ville ou village les *Bureaux des pauvres*, on trouve presque toujours en même temps la fondation d'une « École de Charité ».

A Paris, en réunissant les écoles de charité, les petites écoles qui dépendaient du chantre de Notre-Dame et les écoles privées extrêmement nombreuses, on arrive à un chiffre de quatre à cinq cents au XVII^e siècle, pour une population d'environ 500.000 habitants.

*La
Bourgogne.*

Paris.

* * *

Quelle était l'organisation, la physionomie de ces écoles, quelles garanties exigeait-on des maîtres et des maîtresses ?

*Physio-
nomie de
l'École.*

Et d'abord quelle était la physionomie de l'école — extérieure et intérieure ?

A quoi reconnaît-on extérieurement l'école ? On la reconnaît à l'enseigne apposée par le maître ou la maîtresse d'école à la porte ou à la fenêtre, avec une inscription ainsi conçue : « Céans on tient petites écoles. X... maître ou maîtresse d'école, qui enseigne à la jeunesse le service (il s'agit du service divin), à lire, écrire, et former les lettres, la grammaire, l'arithmétique ou le calcul, tant au jet qu'à la plume, et prend des pensionnaires. » Le calcul au jet se faisait au moyen de trente-six jetons qui, suivant leur position sur une table divisée en colonnes, représentaient des quantités différentes en livres, sols et deniers. — Si maintenant nous pénétrons dans la classe, nous n'y trouvons pas une organisation sensiblement différente de celle d'aujourd'hui ; c'est à peu près le même matériel de bancs, de tables, les mêmes dispositions, les mêmes accessoires, les mêmes récompenses ; pour les punitions, il y a quelques différences. On était moins délicat, moins douillet qu'au

1. MAGGIOLO, *Dictionnaire pédagogique*, art. *Bourgogne*.

jourd'hui. La fêrûle, c'est-à-dire les coups de baguette sur les mains, les verges, et le bonnet d'âne, étaient les principales. Celui qui obtenait l'honneur du bonnet d'âne était attaché par le bras à un ratelier plein de foin qui se trouvait dans l'angle le plus noir de la classe, et tous ses camarades avaient la permission de le huer, ce qu'ils faisaient probablement sans scrupule.

Les écoles étaient chauffées, grâce à de vastes cheminées autour desquelles les enfants venaient faire cercle à tour de rôle, s'ils étaient trop nombreux pour s'en approcher tous à la fois. A Paris, les classes réunissaient parfois de 100 à 120 élèves, mais ce chiffre était regardé comme excessif et en 1654 on adopta celui de 60. Les Ursulines, grâce à une excellente organisation, ne dépassaient pas le chiffre de 30 à 35 ¹. Les petites écoles de filles comme celles des garçons qui dépendaient du chantre de Notre-Dame étaient inspectées régulièrement.

1. Il est assez piquant de constater qu'en plein XX^e siècle, si l'on en croit M. Maurice Allard, on n'est pas beaucoup en avance sur le XVII^e siècle. M. Allard, dans son discours du 20 janvier 1910, a critiqué très vivement le trop grand nombre d'élèves dans les classes, à Paris tout au moins.

Le député socialiste a même étendu beaucoup plus loin ses critiques, au grand scandale de ses amis. Voici un extrait de ce discours, d'après *l'Officiel* :

M. MAURICE ALLARD. — Si l'instituteur était un peu psychologue, s'il avait des classes moins chargées, s'il avait la possibilité, dans des classes d'un nombre très restreint, de s'attacher à chaque enfant, vous obtiendriez de l'école laïque autre chose que les misérables résultats que vous avez obtenus. (*Protestations à gauche.*)

Messieurs, j'entends que vous protestez. Mais vous savez aussi bien que moi que la plupart des enfants ne sortent de l'école qu'absolument illettrés. (*Vives réclamations à gauche. — Très bien ! Très bien, à droite !*)

M. LASIES. — Demandez les statistiques du ministère de la Guerre. Elles prouvent que le nombre des illettrés ne diminue pas

M. PÉCHARDE, *ironiquement*. — Alors ce n'est pas la peine de dépenser tant d'argent.

M. MAURICE ALLARD. — J'entends une interruption. « Ce n'est pas la peine de dépenser tant d'argent », me dit-on ?

En effet, si vous voulez maintenir dans les écoles primaires des classes aussi nombreuses, si vous ne voulez pas donner à l'instituteur une culture supérieure, si vous ne voulez pas élargir l'enseignement primaire peut-être

Au XVII^e siècle apparaissent également des manuels d'éducation et de pédagogie. Claude Joly, grand chantre à Paris, écrivit le *Traité historique des écoles épiscopales et ecclésiastiques* ; puis il publia en 1675 les *Avis chrétiens et moraux pour l'instruction des enfants*. A la même époque paraît l'*École Paroissiale, ou la manière de bien instruire les enfants dans les petites écoles*.

Quelles garanties exigeait-on des maîtres et maîtresses ?

Garanties
exigées.

Dans presque tous les diocèses, en examinant les ordonnances des évêques, on remarque qu'ils se préoccupent des sentiments religieux et de la moralité des instituteurs ou institutrices.

A Angers, l'évêque prescrit en 1658 à tous les curés d'établir des écoles partout où il en manque, et demande

feriez-vous mieux de fermer les écoles. (*Très bien ! très bien ! à droite. — Protestations à gauche.*)

M. DELAUNAY. — Est-ce la thèse socialiste, monsieur Allard ?

M. ALLARD. — Oui, monsieur.

M. ABEL LEFÈVRE. — Nous en prenons acte.

M. MAURICE ALLARD. — Vous feriez mieux de fermer les écoles, parce que vous n'atteignez aucun des buts que vous avez prétendu poursuivre. Vous avez voulu donner l'instruction au peuple, et vous la lui refusez. (*Nouvelles protestations à gauche.*) Vous en faites, telle qu'elle est, pour lui, un bagage insuffisant, peut-être plus dangereux que l'ignorance elle-même. (*Nouvelles protestations sur les mêmes bancs.*)

Plusieurs membres à droite. — Parfaitement !

M. MAURICE ALLARD. — Vous avez eu, messieurs, dans vos programmes, non seulement l'enseignement primaire, mais aussi, autrefois, l'enseignement intégral du peuple : vous vous êtes arrêtés à l'enseignement primaire. Je réclame l'enseignement intégral...

M. FERDINAND BUISSON. — Nous avons commencé par là ; on fera le reste après.

M. MAURICE ALLARD. — Si on cherchait les causes de la criminalité, dont on parlait tant ces jours derniers, et si, au lieu de s'attacher à ces causes indirectes, comme l'alcoolisme, et comme d'autres, on cherchait un peu — et c'est pour moi un scrupule de conscience — je me demande si l'instruction insuffisante que vous donnez et que vous ne voulez pas modifier...

M. ABEL FERRY. — C'est ce que disent les bulletins paroissiaux !

M. LE MARQUIS DE POMEREU. — Ils disent la vérité.

M. MAURICE ALLARD... Je me demande si cette instruction insuffisante n'est pas une cause de criminalité. (*Exclamations à gauche.*)

Journal Officiel du 20 janvier 1910.

qu'on lui envoie les noms des maîtres et des maîtresses qui partout tiennent école. A Langres, dès 1622, l'évêque recommande à ses curés de surveiller l'instruction de la jeunesse, « *qui est, dit-il, de très grande importance non seulement à la religion, mais encore au gouvernement de l'État séculier*, et de tenir la main à ce que les maîtres d'école soient bons catholiques, capables, bien vivants et de bonne conversation », et pour cela ils devront être approuvés par lui ou par ses vicaires généraux. Les ordonnances synodales du diocèse d'Autun, appuyées par un arrêt du Conseil du Roi du 12 mars 1669, ordonnent que ceux qui voudront tenir des petites écoles pour l'instruction de la jeunesse de l'un et l'autre sexe devront obtenir la permission et l'approbation expresse par écrit de l'évêque d'Autun, et cela « pour obvier aux entreprises téméraires de certains laïques qui s'érigent en maîtres d'école, sans aucune institution », c'est-à-dire sans garanties suffisantes de science et de moralité. Et le règlement donné par l'évêque d'Autun Gabriel de la Roquette, en 1684, déclare que les candidats subiront un examen, et qu'après avoir été examinés, s'ils sont trouvés capables, ils feront profession de foi et serment de s'acquitter fidèlement de leur devoir et d'observer les règlements. Les maîtres ne pourront enseigner les filles, ni les maîtresses les garçons ; ce qui sera observé avec exactitude comme étant d'une extrême importance.

L'examen passé devant quatre examinateurs et l'approbation reçue, les maîtres d'écoles dans la plupart des paroisses passaient un bail avec la commune ou avec les pères de famille. En Lorraine, le cardinal Mathieu, dans sa thèse sur *l'Ancien Régime en Lorraine*, écrit que ces baux se renouelaient tous les ans deux mois avant la Saint-Jean-Baptiste.

*Traitement
des
Maîtres
d'école.*

Quant au traitement des instituteurs et à leur situation matérielle, on trouve des chiffres assez contradictoires, et certains écrivains ont apporté, semble-t-il, un peu de passion dans leurs appréciations. Les uns les représentent comme très malheureux, les autres comme pouvant vivre

honnêtement. Il y avait, sans doute, des différences selon les régions. Plusieurs des contrats que j'ai lus parlent de 100 livres ou de 100 francs. Mais le maître d'école était en même temps le plus souvent chantre à l'église et marguillier, et son traitement pouvait alors s'élever, en y joignant les dons des habitants et le casuel, à 3 ou 400 livres. Et comme il faut multiplier la livre d'alors par quatre ou par cinq, d'après M. d'Avenel — aujourd'hui par quinze ou par vingt — on arrive à un chiffre qui pouvait varier entre 1200 et 2000 francs de notre monnaie d'avant-guerre, c'est-à-dire qu'il ne différait pas très sensiblement du traitement des instituteurs ou institutrices de 1914 ¹.

Voici la conclusion à laquelle aboutit M. Fayet, ancien inspecteur d'Académie, après une enquête sur les anciens diocèses d'Autun, Langres et Besançon : « Les paroisses de ces diocèses avaient chacune un maître ou recteur d'école aux XVII^e et XVIII^e siècles et ces maîtres choisis, élus et rétribués par la communauté des pères de famille de la paroisse, devaient, avant d'entrer en exercice, subir un examen spécial et recevoir l'approbation ou l'institution de l'autorité diocésaine ; dès lors, ils offraient au moins autant de garanties pédagogiques, intellectuelles, morales et religieuses, que les instituteurs d'aujourd'hui ; ils recevaient non pas un simple mandat, comme les instituteurs d'aujourd'hui, mais un mandat triple pour l'accomplisse-

1. Dans certains contrats cependant les fonctions de chantre et de marguillier sont expressément comprises dans le traitement fixe de l'instituteur ; il lui restait alors le casuel et les dons en nature, mais le revenu annuel était un peu diminué.

En 1921, la valeur du papier français a tellement baissé, que 400 livres du XVII^e siècle valaient sans doute 6 à 8.000 francs d'aujourd'hui. En effet, en 1635, « un bœuf vif » se vendait 15, 20 à 25 écus, un mouton, 6 à 7 livres, un veau, 8, 9, 10 livres et la viande de lapin 4 sols la livre « au plus cher » ; un poulet 10 à 12 sols la pièce (25 à 30 frs. en 1921) ; un pigeon 8 sols ; un lapin 16 sols ; une caille 5 sols « au plus cher » ; une perdrix 16 sols ; un canard 12 sols ; un agneau ou un chevreau, une livre 10 sols ; un ortolan 5 sols ; une bécasse 16 sols ; un lièvre 12 sols ; une douzaine d'œufs, 12 sols ; un kilog. de beurre 5 sols ; une livre de sucre fin 14 sols ; une livre de figues 1 sol ; un chou-cabus 1 sol. (Archives des Aff. Étrang. France 818 f^o 55. Tableau officiel des prix des denrées dans le royaume.)

ment de leur mission : celui des pères de famille, qui leur envoyaient librement leurs enfants ; celui de la paroisse qui les choisissait et les élisait en assemblée générale ; et celui de l'autorité diocésaine qui, après les avoir examinés, les instituait d'une manière provisoire ou définitive ¹ ».

Il ressort des textes déjà cités que la grande préoccupation des évêques et du clergé au XVII^e siècle au sujet des écoles est la question du personnel des instituteurs et institutrices.

Comment former un bon personnel ? Voilà la question.

Les congrégations enseignantes. Sans mettre en doute d'une manière générale la capacité des maîtres et des maîtresses de campagne qui tenaient école, on se dit bientôt qu'un personnel qui se consacrerait *uniquement et absolument* à cette œuvre de dévouement serait préférable à celui qui ne l'exercerait que par amour du lucre, et pour faire un métier en quelque sorte. De là, la fondation de congrégations enseignantes. La plus célèbre fut celle des Ursulines qui eurent bientôt 320 établissements et qui donnaient *gratuitement* l'enseignement primaire aux enfants pauvres. De même les Filles de la Charité, les Sœurs de la Providence, de l'Instruction chrétienne, de Saint-Maurice, de Notre-Dame fondées par saint Pierre Fourier, les Sœurs de l'Enfant-Jésus ou Dames de Saint-Maur, etc. La Visitation instruisit également les jeunes filles, mais elle ne se consacra qu'à l'instruction des pensionnaires appartenant à la classe aisée. Dès 1635, il y avait des internats dans presque tous les couvents de l'Ordre. Mais il n'y eut pas d'externats pour les enfants du peuple, comme chez les Ursulines et les Augustines de Notre-Dame, parce que la clôture avait été adoptée à la Visitation, contrairement au premier projet de saint François de Sales.

Les Ursulines ayant eu au XVII^e siècle une influence prédominante sur l'éducation féminine, je m'y arrêterai un instant.

1. FAYET. *Les Écoles de Bourgogne sous l'ancien régime*, Langres, 1875, p. 21.

Jusque-là, les filles de la bourgeoisie et de la noblesse étaient élevées ou dans les abbayes, ou à la maison paternelle. Par exemple, nous voyons saint François de Sales confier sa jeune sœur Jeanne à l'abbesse du Puits-d'Orbe, puis à M^{me} de Chantal, chez qui elle mourut à l'âge de treize ans en 1607. Louise de Marillac, la future fondatrice des Filles de la Charité, commença son éducation à l'abbaye de Saint-Louis de Poissy, sous la direction d'Anne de Marquest, qui lui apprit le latin. M^{me} Acarie, qui devint la Bienheureuse Marie de l'Incarnation, fut élevée au couvent de Longchamp. Anne de Gonzague fut instruite à l'abbaye de Faremoutiers par Françoise de la Châtre, et apprit également le latin ; cette connaissance était alors assez fréquente chez les femmes. D'autres fois, l'éducation se faisait dans la famille. Le père ou la mère s'occupaient de l'éducation proprement dite, tandis que des gouvernantes étaient chargées de l'instruction. M^{me} Acarie et sainte Chantal élevèrent ainsi leurs filles à la maison. De même M^{me} de la Fayette reçut les leçons de son père, et pour le latin celles de Ménage et du P. Rapin.

*Les
abbayes.*

Mais bientôt les familles profitèrent des facilités nouvelles apportées par l'institution des Ursulines. Pour faire comprendre leur esprit, il peut être utile de citer quelques extraits des règlements qui dans chaque couvent présidaient à l'instruction des petites filles de l'école primaire et des pensionnaires. Je les emprunte à un manuscrit de la bibliothèque de Chaumont daté de 1637, c'est-à-dire antérieur de près de cinquante ans au *Traité de l'éducation des filles* de Fénelon ¹. On peut par ce règlement juger des autres, car ceux-ci n'offraient pas entre eux de différences essentielles. Ce règlement contient 274 pages et entre dans les plus minutieux détails. Je ne puis que les effleurer et citer les textes les plus caractéristiques.

*Les
Ursulines.*

1. Bib. de Chaumont, ms. n° 78.

Leur esprit.

Et d'abord les religieuses devront enseigner la vertu surtout par leur exemple. « Elles doivent s'efforcer de vivre avec une telle pureté que les filles qui leur sont commises *se puissent mirer en elles* et en leurs vertus, car comment pourront-elles conduire et acheminer les autres à quelque perfection, si elles premièrement ne l'ont acquise ? ». (art. 1).

« L'instruction des petites filles étant un travail fort pénible, pour s'y encourager et fortifier, les sœurs se proposeront souvent Jésus-Christ qui les voit et leur a mis cette œuvre en main, que ces âmes sont le prix de son sang, qu'il est mort pour elles et que ce sont ses épouses... », etc. Bref, « elles penseront souvent à la nécessité de l'instruction de la jeunesse en ce siècle si pervers et dangereux, à la dignité de cette fonction, au grand salaire que Notre Seigneur leur prépare et à l'importance de bien dresser les petites filles de bonne heure pour les rendre capables de se gouverner saintement quelque jour et leur famille aussi... » (art. 2). Elles auront soin d'employer la plupart du temps à montrer aux petites filles « à lire, écrire, et faire d'autres honnestes ouvrages, convenables à leur sexe et âge ; néanmoins elles se souviendront que la doctrine chrestienne est la première et principale chose qu'elles leur doivent enseigner avec paroles simples et familières ». (art. 3). Et dans ce même article 3, se trouve cette sage recommandation : « Elles formeront les mœurs des filles à la bienséance et honnesteté communes des plus sages et vertueuses chrestiennes qui vivent honorablement dans le siècle, *se gardant d'y rien entremesler de ce qui est le propre de la vie religieuse*, ni au parler ni aux autres actions et *beaucoup plus de les vouloir y attirer* par paroles ou aux autres procédures tacites. » Et plus loin, à l'article 4 : « On recevra les petites filles dans les classes *indifféremment tant pauvres que riches*, se montrant fort zélées à enseigner les plus pauvres et ignorantes *avec patience, douceur et charité.* »

Après ces considérations générales qui s'appliquent plus spécialement à l'enseignement primaire, viennent

les prescriptions relatives aux pensionnaires. Le nombre des pensionnaires ne devra pas dépasser 40. Les sœurs devront prendre le plus grand soin de leur chambre, de leur nourriture, de leurs habits. « On leur fera faire quatre repas en tout temps, savoir desjeuner, disner, goûter et souper, et on leur donnera chaque fois suffisamment de quoi se sustenter, sans contrevenir aux règles de la sobriété et de la tempérance ; elles mangeront de la viande en tous temps, excepté aux jours de vendredi, et samedi en carême, et aux autres jours d'abstinence commandés par l'Église. » « Les pensionnaires seront toujours servies en vaisselle d'étain et auront des cuillers de buis et fourchettes de fer, sinon celles qu'il en apporteront d'argent... Toutes mangeront, si faire se peut, en une même table, assises des deux côtés vis-à-vis l'une de l'autre ; on couvrira ladite table d'une nappe et on donnera à chacune sa serviette avec une assiette et du pain, autant qu'il en faut pour le repas... La maîtresse et son aydante s'assoiront aux deux bouts de la table, afin de pouvoir mieux voir comment les pensionnaires se comportent en mangeant, et les obliger par leur présence de le faire avec grande civilité et modestie. »

Ces détails peuvent sembler inutiles. Si je les donne, c'est qu'à Port-Royal, par exemple, avant 1630, je ne suis pas bien sûr que les pensionnaires eussent des fourchettes. Les religieuses, en tout cas, n'en avaient pas, et la mère Angélique, dans ses *Mémoires*, reproche vivement à l'évêque de Langres, Zamet, d'avoir introduit l'usage des fourchettes à Port-Royal. « Il fallut avoir des fourchettes, écrit-elle scandalisée, dont on ne s'était jamais servi ¹ ». Pour elle, c'était contraire à l'esprit de mortification, de même que se servir dans l'église « de linges

1. *Relation écrite par la M. Angélique*, p. 69 ; GUILBERT, *Mémoires...* II, p. 375. — M. René Fauchois, dans ses récentes conférences à l'Odéon a prétendu, paraît-il, que seul Louis XIV se servait d'une fourchette à table. Ce texte de 1637 prouve que les petites pensionnaires des Ursulines étaient même sous Louis XIII, aussi avantagées, sous ce rapport, que le Grand Roi.

plissés, de parements brodés d'or et d'argent ou orner de pierreries le soleil où était exposé le Saint-Sacrement, c'était déshonorer la pauvreté de Jésus-Christ ». Les Ursulines n'avaient pas de ces scrupules.

Enfin les livres qu'on donnera à lire aux pensionnaires, en dehors des heures d'étude, seront les suivants : « la *Vie des Saints*, les *Œuvres spirituelles* de Grenade, l'*Introduction à la vie dévote*, de M. de Genève, les *Merveilles de l'autre Monde*, le *Chemin du Paradis*, la *Pratique de la Vertu* et autres semblables. On les exercera à la pratique des vertus morales, l'humilité, la simplicité, la haine du mensonge, la docilité d'esprit, l'obéissance à leurs parents, la pureté de corps et d'âme. »

Ce règlement se termine par ces paroles qui indiquent les dévotions alors dominantes et qui présentent quelque intérêt, ne fût-ce que pour prouver que ces dévotions ne sont pas aussi nouvelles que quelques-uns le prétendent : « Loué soit le très Saint-Sacrement de l'autel, vivent Jésus et ses agonies, l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge et le grand Saint Joseph. »

*Les idées
de l'époque
sur
l'éducation
des femmes.*

Faut-il conclure de tout ce que nous avons dit jusqu'ici que l'instruction des filles au XVII^e siècle était aussi répandue que celle des garçons ? Pour les classes populaires, non ; elle était certainement moins répandue, les registres de baptême et de mariage en font foi. D'ailleurs cela ne paraissait pas nécessaire. Dans le peuple, la femme était regardée un peu comme un être inférieur dont la place est surtout dans son ménage et à la cuisine. Quant à la bourgeoisie, n'était-ce pas, toutes proportions gardées, la même opinion qui dominait ? Rappelons-nous Molière et les *Femmes savantes* :

Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfants,
Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,
Et régler la dépense avec économie
Doit être son étude et sa philosophie.

Voici la conclusion à laquelle aboutit M. Fagniez : « Si

loin que soient les textes de satisfaire notre curiosité, ils nous autorisent à ranger le latin, l'italien, l'histoire, la géographie, la composition littéraire, le chant, la danse, au nombre des matières et des arts qui entraient dans l'éducation. Il n'en reste pas moins vrai qu'après la formation de la conscience, exercée et affermie par des instructions et des pratiques religieuses, l'éducation féminine dans la première moitié du XVII^e siècle visait plus à faire des ménagères et des maîtresses de maison respectueuses des convenances sociales, que des femmes instruites ¹. Je souscris volontiers à cette appréciation, bien que l'on puisse peut-être se demander si le nombre des femmes qui savent le latin et l'italien est sensiblement supérieur à celui de cette époque ². Il ne faut pas oublier non plus le *Traité de l'Éducation des filles* de Fénelon, qui allait paraître à la fin du siècle, et l'importance que tous les évêques du XVII^e siècle attachent à cette éducation et à cette instruction, bien avant Fénelon.

Mais pour les garçons que de soins ! C'est à l'aube du *Les garçons.* siècle, César de Bus, avec sa congrégation de la Doctrine chrétienne, puis c'est M. Démia qui fonde à Lyon un séminaire pour former les maîtres d'écoles, sous le nom de « communauté de Saint-Charles ». C'est à Paris, M. Olier, M. Bourdoise qui s'occupent activement des écoles. *Je crois qu'un prêtre,* écrivait Bourdoise à M. Olier, *qui aurait la*

1. FAGNIEZ, *La Femme et la société française au XVII^e siècle*, *Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1909.

2. Depuis la date où ces lignes ont été écrites, un mouvement irrésistible s'est produit, sinon vers l'italien, au moins vers le latin. La guerre y a beaucoup contribué ; les jeunes filles se sont portées en grand nombre vers le baccalauréat (600 en 1916, 1.800 en 1917), afin de pouvoir aborder les carrières masculines et y remplacer les jeunes gens disparus.

Depuis la guerre, le mouvement, loin de décroître, s'accroît. Il est encore trop tôt pour en prévoir toutes les conséquences sociales. L'exagération en tout est un mal. Y a-t-il exagération ? Déjà certains moralistes l'affirment, et discutent sur l'indépendance et la répugnance au mariage d'un trop grand nombre de licenciées.

science des saints se ferait maître d'école et par là se ferait canoniser. Ce prêtre, qui allait se faire maître d'école et former des maîtres aussi nombreux que les Filles de la Charité, allait paraître et Léon XIII l'a canonisé en 1900 : c'est saint Jean-Baptiste de la Salle.

S. Jean-
Baptiste de
la Salle.

Son œuvre est trop connue pour qu'il soit besoin d'insister. Le maître d'école populaire, dévoué à ses élèves, n'aimant que sa classe et sa règle, le monde entier l'a vu à l'œuvre depuis le XVII^e siècle ; le Frère des Écoles chrétiennes a été vu aussi, comme la Sœur de Charité, sur les champs de bataille, secourant les blessés, et les transportant aux ambulances. Et aux musées du Louvre et de Versailles, le peuple s'arrête volontiers, le dimanche, devant les tableaux célèbres qui ont immortalisé ce rôle glorieux ¹.

Jugement de
Brunetière.

Quant à l'excellence des méthodes pédagogiques en usage chez les Frères, je rappellerai ce jugement de Ferdinand Brunetière : « Tout ce que l'on a fait depuis une trentaine d'années pour établir ce que l'on appelle l'enseignement moderne, pour donner à l'enseignement, tant secondaire que primaire, un caractère plus pratique, pour l'adapter aux conditions nouvelles de la vie contemporaine, on n'a fait que l'emprunter aux Frères des Écoles chrétiennes ² ».

1. Les Frères de 1914 n'ont pas été inférieurs à leurs aînés de 1870. Une statistique de 1916 établit que « 1250 Frères des Écoles chrétiennes étaient alors sous les drapeaux, sans compter les volontaires inlassablement dévoués aux blessés dans les nombreuses ambulances ouvertes par l'Institut. Plus d'une centaine avaient déjà donné leur vie pour la France et 125 autres avaient versé leur sang. 75 décorations brillaient sur les poitrines de ces braves. » François VEUILLLOT, *Les Frères*, Supplément de la *Libre Parole* du 14 septembre 1917.

2. BRUNETIÈRE. Discours prononcé chez les Frères de Passy, le 11 mars 1900. (*Bulletin de l'œuvre de Saint-Jean-Baptiste de la Salle*, juillet 1900).

On lisait dans les journaux du 14 septembre 1917 l'information suivante de Londres :

« Une fête sportive avait lieu récemment dans le grand collège de Saint-Joseph, à Beulah-Hill, dirigé par les Frères des Écoles chrétiennes.

« Ce collège, qui compte plus de trois cent cinquante élèves français et anglais, a pour supérieur un Français, le Frère Julius. Il s'est acquis une belle réputation dans les milieux catholiques et même protestants

Le XVII^e siècle n'eut-il produit pour la cause de l'enseignement primaire que saint Jean-Baptiste de la Salle, c'en serait assez pour prouver que l'Église ne s'en est pas désintéressée, comme on l'en accuse. Mais quand on voit l'ardeur des évêques à établir des écoles dans toute la France, à procurer de bons maîtres et de bonnes maîtresses, et qu'on rapproche leurs paroles citées plus haut, celles-ci par exemple de l'évêque de Langres, en 1622 : « L'instruction de la jeunesse est de très grande importance non seulement à la religion, mais encore au gouvernement de l'État séculier, » de celles que Voltaire écrivait 150 ans plus tard : « Il me paraît essentiel qu'il y ait des gueux ignorants... » et le reste, l'Église est suffisamment vengée.

Et je n'ai pas insisté sur la *gratuité de cet enseignement* *La gratuité.* populaire qui a toujours été la préoccupation de l'Église, « non pas cette gratuité illusoire, écrit M. Ravelet, qui consiste à mettre à la charge de tous, pauvres ou riches, l'instruction de tous les enfants d'un pays, mais la vraie gratuité, celle qui résulte de fondations charitables et sous laquelle ne se cache pas un nouvel impôt ¹ ».

Or ces fondations, l'Église les a provoquées et encouragées partout.



II. — Enseignement secondaire. — J'arrive à l'instruction secondaire, caractérisée principalement par les collèges

pour ses succès aux examens des Universités du Royaume-Uni et de la Chambre de commerce de Londres.

Le lord-maire est un ancien élève des Frères des Écoles chrétiennes de Londres, où il a reçu cette solide instruction qui permet d'arriver aux postes les plus élevés. Il a tenu à montrer sa sympathie et sa reconnaissance en venant officiellement, revêtu de ses insignes, présider à cette fête, et il n'a pas manqué de demander aux élèves et de leur faire promettre de se montrer toujours catholiques et gentlemen.

Rappelons à ce sujet l'hommage rendu aux fils de saint Jean-Baptiste de La Salle, par Édouard VII, roi d'Angleterre :

« Je considère les Frères des Écoles chrétiennes, disait le souverain protestant, comme les meilleurs éducateurs du peuple. »

1. RAVELET : *Le Bienheureux Jean-Baptiste de la Salle*, p. 58.

des Jésuites, les Petites Écoles de Port-Royal, et les collèges de l'Oratoire.

1^o Les Collèges des Jésuites. Rappelés par Henri IV en 1603, les Jésuites obtinrent au XVII^e siècle un succès prodigieux. Dès le commencement du siècle, ils comptaient près de 14.000 pensionnaires dans leurs collèges de la seule province de Paris, et le collège de Clermont en avait à lui seul plus de 1800. Et que de noms glorieux parmi leurs élèves ! Pour la guerre, Condé et Luxembourg ; dans l'épiscopat, Fléchier et Bossuet ; dans le droit, Lamoignon et Séguier ; dans la philosophie, Descartes ; dans les lettres, Corneille et Molière.

Leurs succès. Tout le monde est d'accord — et M. Lavissee, et M. Mariéjol, et M. Compayré — pour reconnaître que les collèges des Jésuites au XVII^e siècle étaient bien supérieurs à ceux de l'Université, sous le double point de vue de l'instruction et de l'éducation. Ils notent en particulier ce fait que l'enfant ou le jeune homme retrouvait au collège une famille, et que l'on s'y intéressait à sa santé, à ses études, à son âme avec une affectueuse sollicitude, ce qui n'existait pas dans l'Université.

Le document principal qui nous renseigne, c'est le *Ratio Studiorum Societatis Jesu*, le Règlement des Études de la Compagnie de Jésus, publié en 1599 ; car il entre dans les plus minutieux détails.

A. La Discipline. 1^o La discipline — cela peut paraître étrange — était à la fois plus ferme et plus douce que dans l'Université. Certains collèges de l'Université étaient d'une sévérité incroyable, par exemple le collège de Montaigu. C'étaient vraiment comme dit Montaigne, des « geôles de jeunesse captive ». Les punitions corporelles, la prison et le fouet, y étaient d'un usage fréquent. On ne voyait pas d'autre moyen de réprimer la turbulence des étudiants de l'Université de Paris, et le résultat était souvent pitoyable.

Plus ferme et plus Les Jésuites, au contraire, aimaient leurs élèves ; et leur affection et leur douceur obtenaient ce que les châtiments

corporels ne procuraient pas : l'acquiescement de la volonté à la règle, l'obéissance raisonnée.

Ce n'est pas à dire que l'usage des verges fût banni. Il était alors dans les mœurs et les fils de rois eux-mêmes n'étaient pas épargnés. Henri IV écrivait à Madame de Montglat, gouvernante de Louis XIII, le 14 novembre 1607 : « Je me plains de ce que vous ne m'avez pas mandé que vous aviez fouetté mon fils ; car je veux et vous commande de le fouetter toutes les fois qu'il fera l'opiniâtre ou quelque chose de mal ; sachant bien qu'il n'y a rien au monde qui lui fera plus de profit que cela, ce que je reconnais par expérience m'avoir profité, car étant de son âge, j'ai été fort fouetté¹. » Mais chez les Jésuites, on ne devait se servir du fouet qu'à la dernière extrémité, et les Pères n'infligeaient pas eux-mêmes cette punition ; c'était un laïque, un correcteur spécial, attaché à l'établissement, qui administrait les châtimens. C'est sans doute l'origine de cette expression de « Père fouettard » qui s'est transmise jusqu'à nous.

Une autre supériorité des collèges des Jésuites sur l'Université, c'était tout un système de distractions, de récréations variées, de récompenses qui attachaient l'enfant ou le jeune homme à son collège. Il y avait de temps à autre des *Représentations théâtrales*. J'extrait de l'étude de M. Vianon-Ponté sur les Jésuites de Metz, les titres et les personnages de quelques-unes des tragédies ou comédies — jouées au XVII^e siècle au collège de Metz.

Les programmes des pièces étaient rédigés en latin.

En 1654, on joue *Neanias Martyr — sive Procopius* — donné par les Rhétoriciens. Comme personnages : *Neanias, Theodosia, Bérénice, Philétas, Justus, Faustinianus, Centuriones Lysias, Antiochus, Nicostratus, Antimachus*. La tragédie fut suivie d'un ballet intitulé : *La victoire de Thémis sur ses ennemis*.

La prise de possession de l'Évêché de Metz par Georges d'Aubusson de la Feuillade fut l'occasion d'un drame « *gratulatorium* »

douce que dans

l'Université.

Les verges.

L'exemple d'Henri IV.

Les distractions.

Les représentations théâtrales.

1. *Lettres missives de Henri IV, année 1607.*

Le programme portait :

Metensis Ecclesiæ de hæresi triumphus.

Personnages — Génie de la nature
 Génie de l'Église
 Génie du Royaume ¹
 Génie de l'Espagne
 Génie de Venise
 Génie de Metz
 La Noblesse
 La Prudence
 La Religion
 La Piété
 La Science

Suivi d'un ballet : *L'hérésie renversée par la Religion.*

Ce que les Jésuites cherchaient dans ces représentations, ce n'était pas seulement une distraction pour les élèves, c'étaient surtout des leçons de *tenue* et de *bonnes manières*. « La tournure, dit un Père, est souvent la meilleure recommandation ». ² Ils attachaient une extrême importance à la science des convenances extérieures. Le professeur de rhétorique doit s'occuper des gestes, de la déclamation. Il faut qu'il appelle le maître de danse à collaborer avec lui. L'élève apprendra à tenir la tête, les pieds, les mains. Il saura par exemple « qu'il n'y a pas de dignité quand on parle à avancer l'index en fermant les autres doigts ; qu'il est très convenable au contraire de joindre ensemble l'annulaire et le médius, en écartant un peu les autres. »

L'émulation et les récompenses. Un trait particulier de la discipline dans les collèges des Jésuites, c'est *l'association des élèves au gouvernement de la classe*, c'est leur coopération au maintien du bon ordre.

1. Les trois élèves qui jouaient ces rôles devinrent avocats au Parlement.

2. COMPAYRÉ, *Hist. critique des doctrines de l'éducation en France depuis le XVI^e siècle*, t. I, p. 177.

Dans chaque classe, les meilleurs élèves étaient chargés de la police de la classe ; ils recueillaient les devoirs, et signalaient les absences. On les appelait *décurions* ou *prêteurs* ; *décurions* parce qu'ils avaient autorité sur dix élèves. — Les Jésuites, contrairement aux Jansénistes, ont à cœur d'exciter l'émulation. Pascal lui-même avoue en effet que les élèves de Port-Royal, n'étant pas stimulés, travaillaient mollement. Chez les Jésuites les compositions étaient mensuelles. Le vainqueur recevait les plus grands honneurs. Il était investi de la *magistrature souveraine*, *summus magistratus*. Ceux qui venaient après lui, avaient part aussi aux récompenses, et l'on imaginait pour les désigner, des noms empruntés à la république romaine : *censeurs*, *décurions*, *prêteurs*. Le vainqueur était proclamé *Imperator*. « Je fus plusieurs fois Empereur, » dit l'intendant Foucault dans ses *Mémoires*. On divisait les classes en partis, qui prenaient les uns le titre de *Romains*, les autres celui de *Carthaginois*. — Il y avait également des *Académies*, ou réunions littéraires tous les dimanches. Leur avantage était de contribuer à faire disparaître cette timidité naturelle à l'enfant qu'il est utile de combattre de bonne heure.

L'Imperator.

Les Académies.

Les exercices physiques.

Enfin — dernier trait — on prenait grand soin de la santé des élèves. On défendait aux écoliers de travailler plus de deux heures de suite. Les récréations étaient fréquentes. Les exercices physiques (natation, équitation, escrime), et les arts étaient en honneur.

Sur tous ces points les Jésuites innovaient. Les statuts de l'Université publiés en 1600 par ordre d'Henri IV nous montrent la différence. Voici l'article 18 : « Il n'y aura pas de récréation avant le *dîner* (c'est le déjeuner d'aujourd'hui) ; il n'y en aura pas non plus après le dîner. » Et l'article 19 : « Les écoliers ne pourront apprendre l'escrime, et afin de retrancher toute occasion propre à les *détourner de leurs études et à les jeter dans les dérèglements*, les maîtres d'armes, les joueurs de flûte et les danseurs videront les lieux qui dépendent de l'Académie et seront relégués au delà des ponts ».

B. L'Enseignement. Le fond de l'enseignement dans les collèges des Jésuites au XVII^e siècle est l'étude du grec et du latin. Écrire en grec et le latin, parler latin, tel est l'idéal. Et l'on y arrivait assez vite, grâce à des efforts sérieux et d'ingénieuses méthodes. En classe, le maître et les élèves devaient parler latin. L'élève qui parlait français était puni. M. Compayré trouve cette méthode parfaitement logique, puisqu'elle permet d'atteindre le but poursuivi. En rhétorique, l'élève des Jésuites se révélait orateur latin, après avoir manifesté son talent poétique dans la classe d'humanités ¹. C'est ainsi que Corneille et Molière s'exercèrent à rimer dès le collège.

Les Humanités.

Les résultats.

Le but de ces études classiques si approfondies, c'est d'arriver à bien parler et à bien écrire. Tout est là, à cette époque, et les Jésuites réussirent parfaitement sur ce point. Mais ils s'en tinrent peut-être trop à la culture de la forme. L'histoire est à peu près bannie de l'enseignement. On ne l'étudie que par rencontre, accidentellement, à l'occasion d'un texte latin ou grec.

Les sciences étaient négligées, et la philosophie enseignée même au XVII^e siècle est la philosophie d'Aristote, non adaptée au progrès des découvertes scientifiques. Descartes, leur élève, sentira cette lacune, battra en brèche cette philosophie, et créera une philosophie nouvelle, appuyée sur les sciences. La réaction contre Aristote sera excessive ; elle s'explique par le culte trop exclusif dont il était l'objet.

Dévouement absolu du maître à l'élève, en retour affection des élèves envers leurs maîtres, voilà ce qu'on peut dire à la louange de cette éducation. Voltaire lui-même est resté en relations avec ses anciens maîtres.

Trop grande uniformité, manque d'originalité, asservissement de l'enfant, voilà ce qu'on a reproché à cette éducation. Les noms des grands hommes sortis des collèges des Jésuites répondent à l'objection. L'homme n'est pas achevé

1. Cette expression « d'humanités » vient des Jésuites.

quand il sort du collège. Il suffit qu'il ait des facultés éveillées, une méthode de travail, sinon parfaite, au moins ébauchée, et son initiative personnelle fera le reste. Exemples : Descartes, Corneille, Molière, Bossuet, etc.

Au XVII^e siècle, les Jésuites eurent des concurrents dans Port-Royal et dans l'Oratoire, et peut-être sur certains points ces concurrents furent-ils des concurrents heureux, mais sur d'autres, ils furent très inférieurs. Port-Royal surtout, lorsqu'il eût erré dans la doctrine, vit son collège, son unique collège — les Petites Écoles — se fermer.

Les Petites Écoles qui ne comptaient d'abord que douze élèves, s'ouvrirent à Paris en 1638, puis furent transportées à Port-Royal-des-Champs, — il y avait alors vingt-quatre élèves — puis furent transférées à Paris, rue Saint-Dominique, de 1646 à 1650, puis de nouveau rétablies à Port-Royal-des-Champs, aux Granges, dans le voisinage du monastère ; finalement elles disparurent en 1661, après vingt-trois ans d'existence.

Parmi les « Messieurs », Nicole, par ses *Essais de morale*, et Lancelot, par son *Jardin des Racines grecques*, sont restés célèbres ; et aussi parce qu'ils eurent Racine pour élève.

La discipline des Petites Écoles était austère, les pièces de théâtre sévèrement interdites, les auteurs de comédies étant déclarés des « empoisonneurs publics ». Pas de récompenses, et par suite pas d'émulation, Pascal lui-même le reconnaît : « Les enfants de Port-Royal, écrit-il, auxquels on ne donne point cet aiguillon d'envie et de gloire tombent dans la nonchalance ». Il était interdit aux enfants de se tutoyer ; ils devaient « se prévenir d'honneur » les uns les autres et imiter les « Messieurs ».

Beaucoup de grec et de latin, une étude approfondie de la religion, et surtout de la fameuse question de la Grâce et de la Prédestination, voilà pour l'enseignement. Dans l'ensemble, quelque chose d'étroit, de formaliste, ¹ comme d'ailleurs le jansénisme. Port-Royal manque d'air.

2^o Port-Royal.

Les Petites Écoles.

La discipline.

L'enseignement.

*Une
innovation.*

Il faut cependant signaler une innovation importante, ordinairement attribuée à Port-Royal, mais qui semble bien due à l'Oratoire comme je le dirai tout à l'heure. Du moins Port-Royal la fit sienne immédiatement. Cette innovation la voici. Tandis qu'à cette époque, les enfants apprenaient à lire dans des livres latins et étudiaient la langue latine, avant d'étudier le français, au point de parler couramment le latin à l'âge de douze ans, Port-Royal mit ses élèves, dès le premier jour, à l'étude du français. On fit des narrations françaises, avant de faire des narrations latines, on apprit d'abord la grammaire française et l'on parla français dans les classes. De plus, les vers latins au lieu d'être obligatoires comme chez les Jésuites, étaient facultatifs.

Les Petites Écoles de Port-Royal étaient un moyen terme entre l'éducation publique et l'éducation privée. Ce fut un essai intéressant, mais comme l'a fait remarquer M. Carré, elles n'auraient pu durer sans subir de modification ¹. Sans doute les critiques faites par les Jansénistes de la vie de collège, et de l'éducation absolument privée, peuvent être justes, mais des internats aussi restreints que les Petites Écoles, où un petit nombre d'élèves était enseigné par un groupe presque aussi nombreux de maîtres choisis, entraînait une dépense excessive d'argent et d'efforts. S'ils eussent eu, comme les Jésuites, des collèges de huit cents et même de deux et trois mille élèves, — il suffit de citer Poitiers, Rennes, la Flèche, et Louis-le-Grand — ils eussent été obligés de modifier leur système d'éducation.

*L'éducation
des filles.*

L'éducation des filles à Port-Royal est encore plus rigide et plus austère que celle des garçons. On trouve dans les *Constitutions du monastère*, rédigées par la mère Agnès, et dans le *Règlement pour les enfants* qui est l'œuvre de Jacqueline Pascal, une préoccupation constante de mortifier la nature et de l'empêcher de s'épanouir. Un silence perpétuel,

1. Cf. *Dict. de pédagogie*, p. 2416.

sauf pendant les récréations ; et même alors, tout ce que disent les élèves doit être entendu de la maîtresse, et la moindre familiarité est interdite. En somme, on vise surtout à faire de futures religieuses, et la mère Angélique n'hésite pas parfois à excercer une véritable pression sur des jeunes filles pour les décider à entrer au noviciat. On en pourrait douter, si elle ne l'avouait elle-même dans ses *Mémoires* et ne s'en glorifiait comme d'une action héroïque. Elle parle en particulier de l'une d'elles qui résistait à la grâce, (la grâce dans la circonstance, c'était elle) et qu'elle menaça des châtimens de Dieu, si bien qu'à la fin la pauvre fille s'exécuta ¹.

Tout autre est l'Oratoire, tenant à peu près le milieu entre la méthode d'éducation des Jésuites et celle des Jansénistes.

3^e Les
collèges de
l'Oratoire.

L'Oratoire, en effet, consacra tout de suite une partie de son activité à l'éducation de la jeunesse. Dès 1614, il prenait possession des collèges de Dieppe et de la Rochelle. En 1629, il dirigeait déjà près de cinquante maisons. En 1638, le collège de Juilly devenait l'établissement modèle de la congrégation.

Quel était l'esprit de l'Oratoire ? C'était un esprit de charité, d'acquiescement volontaire à la règle, de pratique libre des vertus chrétiennes ; à l'Oratoire, disait Bossuet, « on obéit sans dépendre, on gouverne sans commander ; toute l'autorité est dans la douceur, et le respect s'entretient sans le secours de la crainte ² ».

Comme pédagogie, « une pédagogie libérale, où le goût des sciences se joint à l'amour des lettres, où la vivacité du sentiment religieux n'exclut pas le respect de la personne humaine. »

Ainsi parle, non sans quelque arrière-pensée relative

1. Cf. *Mémoires pour servir à l'Histoire de Port-Royal*, Utrecht, 1742, t. II, pp. 320-324. Ce fut la Sœur Geneviève de l'Incarnation Pineau.

2. BOSSUET, *Oraison funèbre du Père Bourgoing*, 1^{re} Partie.

aux jésuites, M. Compayré ¹. Le P. de Condren rédigea, en 1634, à l'imitation de ces derniers, une *Ratio Studiorum* un plan d'études unique pour les collèges de l'Oratoire.

Voici ce qui caractérise le collège de Juilly au XVII^e siècle et en général, les collèges de l'Oratoire.

L'enseignement.

Première innovation : l'emploi de la langue française pour les premières classes. L'usage du latin était interdit jusqu'à la quatrième. Les leçons d'histoire devaient être jusqu'à la fin des études données en français. Le Père de Condren avait rédigé pour le collège de Juilly une grammaire latine en langue française. C'était un progrès considérable sur la routine des collèges de l'Université de Paris et sur les pratiques des Jésuites. Et cela fut imité à Port-Royal ².

2^o Un autre caractère de l'enseignement des humanités à Juilly, c'est la part plus large accordée aux explications du texte, et la prédominance de la version sur le thème, bien que le thème, surtout oral, ne fût pas négligé.

Innovations.

Mais la grande réforme de l'Oratoire enseignant, c'est l'attention que ses professeurs ont donnée les premiers à l'étude de l'histoire et à l'étude des sciences.

L'histoire.

L'histoire obtint, dès l'origine, chez les Oratoriens, la part qui lui appartient dans le programme des études. Elle eut une chaire spéciale, un professeur spécial et elle s'enseignait en français. Plus de cent ans après, en 1763, comme en témoigne le Président Rolland, le même progrès n'était pas encore réalisé dans les collèges de l'Université. Les Pères de l'Oratoire, le P. Berthault, le P. Lecointe, composaient, pour les classes, des abrégés, des livres élémen-

1. COMPAYRÉ, *Dict. de pédagogie*, art. *Oratoire*.

2. Le P. de Condren avait édité cette grammaire en 1640. Ainsi le général de l'Oratoire, l'un des membres les plus actifs de la C^o du Saint-Sacrement, mêlé à tant de bonnes œuvres, trouvait le temps un an avant sa mort, de composer une grammaire latine en français !

Or la *Méthode Latine* de Port-Royal, également en français, ne parut qu'en 1644. Cf. LALLEMAND, *Hist. de l'éducation dans l'ancien Oratoire de France*, 1887, p. 237.

taires. L'histoire de France était enseignée pendant trois ans aux élèves des classes supérieures. L'enseignement de la géographie accompagnait celui de l'histoire ; on disposait pour cela dans les classes de grandes cartes murales.

Les sciences exactes et les sciences physiques n'étaient pas moins cultivées à Juilly que le latin, le grec et l'histoire. Elles y furent professées par des hommes tels que les PP. Prestet, Lelong, Poisson, de la Mare, du Hamel, etc. C'est sous l'inspiration de Descartes que l'Oratoire se lança dans les sciences. On peut juger de la force des études scientifiques à Juilly par l'énoncé des programmes conservés à la Grande Bibliothèque. Ces programmes comprenaient les sections coniques, l'optique, la dioptrique, l'art des fortifications, la trigonométrie, le calcul intégral et différentiel, l'algèbre, l'application de l'algèbre à la géométrie, etc. ¹. *Les sciences.*

Les arts d'agrément eurent aussi leur part ; le dessin, la musique, l'équitation, les exercices du corps, étaient autorisés à Juilly ; nous sommes loin du régime de l'Université.

Mais, à la différence des collèges des Jésuites, et à l'imitation de Port-Royal, les représentations théâtrales furent interdites. On les remplaça par les séances littéraires de l'Académie, qui avaient lieu une fois par mois. Les meilleurs élèves des classes supérieures y donnaient lecture de plusieurs pièces de leur composition, soit en prose, soit en vers français ou en vers latins.

La discipline était relativement douce. La férule et le fouet n'étaient pas interdits et faisaient partie des « *legitima pœnarum genera* », mais il ne paraît pas qu'on en usât souvent. « Il y a plusieurs autres voies que le fouet, écrit le P. Lamy en 1683, et pour ramener les enfants à leurs devoirs, une caresse, une menace, l'espérance d'une récom-

La discipline.

1. Cf. BANNACHE, *Le Collège de Juilly*, Paris, 1874

pense, ou la crainte d'une humiliation font plus d'effet que les verges ¹ ».

Ce qui, à l'Oratoire, rendait plus facile qu'ailleurs le maintien de l'autorité du maître, sans le recours à des punitions violentes, c'est que le même professeur accompagnait les élèves dans la série successive de leurs études, de la sixième à la philosophie. Le P. Thomassin, par exemple, fut tour à tour professeur de grammaire, de rhétorique, de philosophie et de mathématiques. Il en était d'ailleurs de même chez les Jésuites.

Telle fut dans son ensemble et dès le début, la pédagogie de l'Oratoire. Telle elle resta jusqu'aux premiers jours de la Révolution, sans éclat bruyant, mais avec un succès persistant et sérieux.

« A toutes les époques de son existence, écrit M. Compayré, l'Oratoire a laissé entrevoir son goût pour le progrès, pour le mouvement. Les Oratoriens ont suivi en éducation une voie moyenne, tempérée, plus sage peut-être qu'originale, mais qui, tout compte fait, leur assure une place honorable dans l'histoire de la pédagogie ² ».

Les célébrités de Juilly. Parmi les élèves du collège de Juilly au XVII^e siècle, on voyait les d'Albret, les d'Aiguillon, les Turenne, les Colbert, les Tourville, les Dillon, et enfin Berwick et Villars.



Conclusion. La conclusion qui ressort de ce trop court exposé, c'est que ni pour l'enseignement primaire, ni pour l'enseignement secondaire, l'Église n'a été inférieure à sa mission au XVII^e siècle. Elle a donné à des millions d'enfants du peuple l'enseignement primaire, et elle l'a donné complet, parce qu'elle n'a pas cru que la formation intellectuelle de l'enfant pût être séparée de sa formation morale et reli-

1. BANNACHE, *op. cit.*

2. COMPAYRÉ, *Dict. de pédag. Art. Oratoire.*

gieuse. Quant à l'enseignement secondaire, le succès des Jésuites et des Oratoriens qui élevaient presque tous les fils de la bourgeoisie et de la noblesse, n'est contesté par personne. Ils ont inventé des méthodes qui sont encore en honneur aujourd'hui, et leur empreinte sur l'esprit et le cœur de leurs élèves, dont beaucoup sont aujourd'hui des gloires nationales, a contribué à donner au siècle de Louis XIII et de Louis XIV cette haute tenue littéraire et cette forme achevée du génie français qui en ont fait l'heureux rival du siècle de Périclès ou du siècle d'Auguste. Dans le domaine intellectuel, comme dans tous les domaines, il est vraiment le grand siècle.

BIBLIOGRAPHIE

- ALLAIN, *L'instruction primaire en France avant la Révolution*, in-12, Paris, Tardieu, 1881. — *Les derniers travaux sur l'histoire de l'instruction primaire* (*Revue des Questions historiques*, t. xxxiii, p. 537). — *Contribution à l'histoire de l'instruction primaire dans la Gironde avant la Révolution*, in-8°. Paris, Picard, 1895.
- ANDRÉ (H), *Nos maîtres, hier, aujourd'hui*, 3 vol. in-12. Paris, Hachette, 1873-1875.
- ARENS, S. J., *Anne de Xaintonge*, Fribourg, 1903.
- AUDIAT (Louis), *L'instruction primaire en Saintonge-Aunis avant 1789*, in-8°. Paris, Picard, 1896.
- BABEAU (J.), *L'instruction primaire dans les campagnes avant la Révolution*, in-8°, Troyes, 1875.
- BARAUD (abbé), *L'instruction primaire en Bas-Poitou avant la Révolution*. Vannes, Lafolye, 1909.
- BANNACHE, *Le collège de Juilly*, Paris, 1874.
- BEAUREPAIRE (DE), *Recherches sur l'instruction publique dans le diocèse de Rouen avant 1789*, 3 vol. in-8°. Évreux, Huet, 1872.
- CHARMASSE (Anatole de), *État de l'instruction primaire dans l'ancien diocèse d'Autun pendant le XVII^e siècle*, in-8°. Paris, Champion, 1878.
- CILLEULS (DES), *Histoire de l'enseignement libre dans l'ordre primaire*. Paris, Retaux, 1899.
- CLERGÉ (L'AMI DU), *Sur les Écoles au moyen âge*, n° du 17 juin 1909,

COMPAYRÉ, *Histoire critique des doctrines de l'éducation en France depuis le XVI^e siècle*, 2 vol. in-8°. Paris, Hachette, 1898. — *Histoire de la pédagogie*, in-18. Paris, Delaplane, 1899.

FAGNIEZ, *La femme et la société française au XVII^e siècle* (*Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1909.)

FAYET, *Les Écoles de Bourgogne sous l'ancien régime*, in-8°. Langres 1875.

GAUTHIER (J.), Article *Franche-Comté* du *Dict. de pédagogie*.

GUIBERT (J.), *Histoire de saint Jean-Baptiste de la Salle*, in-8°, Paris Poussielgue, 1901.

GUIRAUD (J.), *Histoire partielle, Histoire vraie*, t. III, Paris, Beauchesne, 1914.

HAVARD (Oscar), *L'instruction populaire avant le vénérable de la Salle* (*Revue du Monde catholique*, novembre 1886).

LALLEMAND, *Essai sur l'histoire de l'éducation dans l'ancien Oratoire de France*, Paris, 1887.

LANTOINE, *Histoire de l'enseignement secondaire en France au XVII^e et au début du XVIII^e siècle*. Paris, 1874.

MAGGIOLO, *De l'enseignement primaire dans les Hautes-Cévennes avant et après 1789*, in-8°. Nancy, 1879. Articles : *Bourgogne, Champagne, Bretagne, Dauphiné*, dans le *Dictionnaire de pédagogie* de F. BUISSON.

NITRAY (A. DE), *Une éducatrice au XVII^e siècle*. Paris, Beauchesne 1919.

QUANTIN, *Histoire de l'instruction primaire avant 1789; dans les pays; qui ont formé le département de l'Yonne*, in-8°. Auxerre, 1874.

RAVELET (A.), *Le Bienheureux Jean-Baptiste de la Salle*, avec introduction de Mgr d'Hulst, in-8°. Paris, Poussielgue, 1898.

REBESQ (DE), *Histoire de l'instruction primaire dans le département du Nord*, in-8°. Paris, 1878.

SERVIÈRE (J. DE LA), *Le Père Charles Porée*. Paris, 1899.

TISSERAND, *Les petites Écoles de Paris* (*Revue des Sciences et des Lettres*, 1888-1889) etc., etc.

HUITIÈME LEÇON

L'ÉGLISE ET LA SCIENCE AU XVII^e SIÈCLE

L'objection de Galilée. — Le *Nuntius sidereus*. — Premiers orages. — Le P. Caccini. — Galilée interprète l'Écriture. — L'*Index*. — Promesse de Galilée. — Le décret de 1616 ne nomme pas Galilée. — Le *Dialogo* (1632) — Imprudence de Galilée. — Il viole sa promesse de 1616. — Il est cité devant le Saint-Office (1633). — Il est traité avec des égards exceptionnels. — La condamnation. — La « prison » de Galilée. — Les *Dialoghi* (1638). — La mort (1642). — Les fables inventées au XVIII^e siècle. — Conclusion. — Le Père Mersenne ; son originalité ; ses *Questions inouïes*. — Mersenne et Aristote. — La religion et la géométrie. — Ses conseils aux prédicateurs ; un plan de sermons. — Leibniz. — Newton. — La religion et la science. — Savants et croyants. — Libertins et pyrrhoniens. — Descartes. — Pascal. — Malebranche. — Le clergé et l'érudition. — Mabillon. — Le *De re diplomaticâ*. — Les lettres françaises. — Bossuet. — Conclusion.

La grande objection au sujet de l'attitude de l'Église vis-à-vis de la science, au XVII^e siècle, c'est l'objection de Galilée. Abordons-la donc immédiatement, bien qu'il ne s'agisse ni d'un savant français ni de l'Église de France. Nous verrons ensuite quelle fut l'attitude réciproque de l'Église et des savants en France au XVII^e siècle.

Galilée naquit à Pise en 1564. En 1610 il découvrit les satellites de Jupiter, et dans un écrit intitulé *Nuntius Sidereus*, le *Courrier céleste*, il enregistra ses découvertes, en signalant ce qu'elles apportaient de force à l'opinion du mouvement de la terre. Cet écrit eut un immense retentissement. Le grand duc de Toscane conféra à Galilée le titre de premier professeur de mathématiques et le cardinal

Galilée.

*Le Nuntius
Sidereus.*

del Monte lui envoya, en signe d'amitié, un tableau auquel le Pape avait attaché des indulgences.

*Premiers
orages.*

Mais en même temps les professeurs des Universités de Pise et de Padoue et tous les péripatéticiens s'élevaient contre Galilée, et du haut de leur chaire, à coups de syllogismes, s'efforçaient de chasser du ciel les nouvelles planètes. Ces étoiles les gênaient ; il fallait les éteindre. Galilée, pour faire taire ces envieux, se rendit à Rome en 1611. La plupart des cardinaux le reçurent avec beaucoup d'honneurs, et le Pape Paul V, pour l'honorer davantage, ne voulut pas qu'il lui parlât à genoux.

*Le Père
Caccini.*

En 1613, Galilée publiait un nouvel ouvrage : *Istoria e dimostrazioni intorno alle macchie solari*. Ce livre portait un coup terrible à la philosophie d'Aristote. De là des colères très vives parmi les savants et les philosophes d'alors. Un dominicain, en particulier, le Père Caccini, prêchant à Florence dans l'église Santa Maria Novella en 1614, prit pour texte de son sermon ce passage des Actes : « *Viri Galilæi, quid statis adspicientes in cælum ?* » Hommes de Galilée, qu'avez-vous à regarder dans le ciel ? » Ce texte choisi intentionnellement, avec un goût plus que douteux, lui servit de prétexte à une violente diatribe contre l'astronome de Pise. Le général de l'Ordre lui imposa silence et écrivit une lettre d'excuses à Galilée.

*Galilée
interprète
l'Écriture.*

Celui-ci, cependant, commit l'imprudence d'interpréter certains textes de l'Écriture, afin de défendre son opinion. C'est de là — j'aurai à y revenir, car il récidiva — que vint tout le malentendu ; car l'interprétation individuelle de l'Écriture était à la base du protestantisme, et l'expérience récente de la Réforme et de tous les maux qu'elle avait entraînés en Allemagne et en France, jointe à l'esprit naturellement conservateur de l'Église Romaine, devait amener celle-ci à interdire à un simple laïque — fût-il un Galilée — de se servir de l'Écriture pour soutenir une opinion scientifique nouvelle.

L'Index.

Ses ennemis cependant avaient dénoncé en 1615 les

doctrines de Galilée au tribunal de l'Index qui censura le 19 février 1616 les deux propositions suivantes : 1^o Le soleil est le centre du monde, et par conséquent immobile de mouvement local ; 2^o La terre n'est pas le centre du monde ni immobile, mais elle se meut sur elle-même tout entière par un mouvement diurne. Le tribunal, remarquons-le, jugeait au nom de la science du temps et conformément à l'opinion reçue parmi les savants dans toutes les Universités. Plus tard, Leibniz et Newton furent de même dénoncés comme téméraires par les pasteurs anglicans. Enfin rappelons-nous les luttes épiques de Pasteur au XIX^e siècle pour faire triompher, à l'encontre de la science du temps, la théorie microbienne. La résistance aux idées nouvelles est de tous les temps et de tous les milieux.

Le cardinal Bellarmin avait été chargé par le Pape d'avertir Galilée d'avoir à abandonner son opinion et de ne la soutenir ni de vive voix ni par écrit sous peine de se voir intenter un procès devant le Saint-Office. Galilée acquiesça à cet ordre et promit d'obéir. Aussi le décret de l'Index, publié le 5 mars 1616, ne nommait-il ni Galilée ni aucun de ses ouvrages, et cela par déférence pour l'astronome. « Afin que l'opinion sur le mouvement de la terre et l'immobilité du soleil ne se répandît plus dorénavant au détriment de la vérité catholique, » il condamnait le livre du P. Foscarini et également tous les livres enseignant la même doctrine.

Le 11 mars, Galilée était reçu par Paul V qui le comblait de marques de bienveillance. Son successeur, le cardinal Barberini, un ami de Galilée, devenu pape sous le nom d'Urbain VIII, agit de même et empêcha de mettre à l'Index le *Saggiatore* que naturellement les péripatéticiens avaient aussitôt déféré à ce tribunal.

Mais Galilée, esprit entier et sans souplesse, eût voulu que le nouveau Pape rapportât le décret de 1616, humiliât ses ennemis, et fît triompher son système d'une manière éclatante. Ayant eu de nombreux entretiens avec Urbain

*Promesse
de Galilée.*

*Le décret de
1616 ne
nomme pas
Galilée.*

Le Dialogo
(1632).

Imprudence de Galilée.

VIII sur le mouvement de la terre, il s'avisa de publier en 1632 le *Dialogo sur les deux grands systèmes du monde*, violente satire de ses adversaires. Malgré la demande que lui avait adressée le Pape de rester sur le terrain scientifique, il continuait à se servir des textes de l'Écriture ; il mettait dans la bouche de *Simplicio*, un homme simple d'esprit, les arguments que lui avait opposés le Pape, et il y a lieu de remarquer qu'aujourd'hui ces arguments sont admis par la science moderne ¹, tandis que ceux de Galilée sont abandonnés.

En vain, ses amis lui avaient-ils recommandé la prudence ; « Si le Pape est piqué, lui disait l'un, tout est perdu. » « Pourquoi ne pas vous tenir tranquille ? lui disait un autre, vous parlez trop haut et trop tôt ». En vain lui avait-on suggéré pour éviter une condamnation que les péripatéticiens allaient réclamer à grands cris, de présenter la théorie du mouvement de la terre comme une hypothèse et non comme une vérité absolue. Galilée refusa et continua, contrairement à sa promesse de 1616, d'interpréter l'Écriture. L'orage éclata.

Galilée cité devant le Saint-Office.
(1633)

Déféré au tribunal du Saint-Office, Galilée se dit malade et demande un délai pour aller à Rome. Le Pape refuse ².

Il est traité avec des égards exceptionnels.

On lui envoie une deuxième citation. Il n'en tient pas compte. Enfin sur des instances menaçantes, il se rend à Rome en 1633 dans la litière du grand-duc de Toscane, comme un grand personnage, au lieu d'être chargé de chaînes. A Rome il a le privilège d'habiter le palais de l'ambassadeur pour attendre la citation, au lieu d'être dans les cellules du Saint-Office comme tous les accusés, même évêques.

Pendant le procès, il en fut de même ; il fut logé dans le palais du Saint-Office ; il avait défense de sortir sans

1. Le Pape, par exemple, attribuait les marées à l'influence de la lune.

2. N'oublions pas qu'Urbain VIII était depuis longtemps l'ami de Galilée. Mais il considéra qu'il était de son devoir d'agir, tout en ménageant le plus possible l'illustre savant.

permission, mais il pouvait se promener en toute liberté dans le jardin du palais. On lui permettait de se faire servir par son domestique, et les serviteurs de l'ambassadeur du grand-duc lui apportaient matin et soir ses repas, semblables à ceux de l'ambassadeur.

Voilà quelle était la prison de Galilée.

Son livre, le *Dialogo*, fut prohibé, et le 22 juin 1633 Galilée, à genoux devant les cardinaux, abjura sincèrement sa doctrine sur l'immobilité du soleil centre du monde et sur le mouvement de la terre. Quant à la peine, elle consista dans une réclusion dans le palais de l'ambassadeur du grand-duc, aujourd'hui la villa Médicis, et à la prière de Galilée, le Pape changea le lieu de résidence et lui permit d'aller à Sienne, chez l'archevêque de cette ville, Mgr Piccolomini. Enfin cinq mois après, il reçut l'autorisation de se retirer dans sa villa d'Arcetri, près de Florence. Il y reçut comme auparavant la visite des savants et des grands personnages avec lesquels il était en relations et continua à travailler avec ses amis, le Père Castelli, Viviani, Torricelli, etc. Il écrivait même — car il était ami du plaisir et de la bonne chère et n'avait rien d'un martyr — des lettres comme celle-ci : « Je désire qu'en toute diligence vous m'expédieiez quarante flacons de liqueurs, des vins grecs, etc. Je veux sacrifier à Bacchus, sans oublier Vénus et Cérès. Mettez-y le prix. Je ne regarde pas au prix. — De ma prison d'Arcetri. »

La
condamna-
tion.

La « prison »
de Galilée.

En 1638, il publia les *Dialoghi delle nuove scienze*. Il mourut à Florence en 1642, âgé de soixante dix-sept ans, après avoir reçu la bénédiction du Souverain Pontife, et fut inhumé à Florence dans une chapelle attenante à l'église franciscaine de *Santa Croce*. En 1734, son corps fut transporté dans cette église que ses tombeaux illustres rendent si impressionnante et qui est vraiment le Panthéon de Florence, mais un Panthéon chrétien.

Les *Dialoghi*
(1638).

La mort
(1642).

On grava sur son tombeau cette inscription qui s'y lit toujours :

GALILÆUS GALILÆIS
GEOMETRIÆ ASTRONOMIÆ PHILOSOPHIÆ
MAXIMUS RESTITUTOR
NULLI ÆTATIS SUÆ COMPARANDUS.

C'est là qu'il dort le dernier sommeil en compagnie de Michel-Ange, d'Alfieri, de Machiavel, inhumés dans la même église ¹.

*Les fables
inventées au
XVIII^e
siècle.*

Voilà les faits : la prison de Galilée, la torture, l'abjuration en chemise, la destruction de ses manuscrits sont autant de fables inventées au XVIII^e siècle. Les manuscrits avaient été si peu détruits qu'ils ont été trouvés en 1843 à la bibliothèque du Palais Pitti par M. Alberi et publiés en 1846 ².

Conclusion.

Que faut-il conclure de l'affaire de Galilée ? — Évidemment, elle est regrettable, mais : 1^o elle ne prouve rien contre l'infailibilité du Pape, car il n'y a là qu'une mesure disciplinaire, et on ne peut y voir un acte du Pape parlant *ex cathedra* à tout l'univers catholique ³.

1. Dante a également un tombeau à Santa Croce, mais ses restes sont à Ravenne où il mourut.

2. Au sujet de la torture, l'anglais FAHIC écrit, p. 323. « Pendant longtemps, ce fut une erreur très répandue de croire que Galilée avait été soumis à la torture. Cette fable n'est pas morte encore, même chez des esprits cultivés. Ainsi on la retouve encore rééditée dans un article de la *Forgnuthly Review* de mars 1902. » Si cette légende a cours dans des revues anglaises, il est bien probable que certaines revues françaises et surtout certains journaux ne se montrent pas moins rétrogrades, malgré leur couleur avancée. Il en est de même de la fameuse parole « *E pur si muove* » que l'on trouve pour la première fois dans les *Querelles Littéraires* de l'abbé IRAILH. Paris, 1761, t. III, p. 49. Cf. FAHIC, *Galileo, his life and work*, London, 1903, p. 323-325.

3. Et d'abord pour le décret du 5 mars 1616 porté par la Congrégation de l'Index, il y a lieu de remarquer que cette Congrégation portait seulement des décrets *disciplinaires*, et nullement *dogmatiques*; dans l'espèce, le décret de l'Index étant un décret approuvé par le Souverain Pontife *in forma communi* est et reste un décret de la Congrégation elle-même et la question d'infailibilité ne se pose même pas. Il en est de même pour le décret du Saint-Office du 21 juin 1633.

Cf. CHOUPIN, *Valeur des décisions doctrinales et disciplinaires du Saint-Siège*, Paris, 1907, p. 131

2^o Si les cardinaux se sont trompés, ils étaient d'accord avec la science de leur temps. Ils ont cru défendre la science contre une doctrine nouvelle antiscientifique. A la même époque en 1624, le Parlement de Paris, ayant appris qu'à la Sorbonne, trois étudiants avaient présenté des thèses où la doctrine d'Aristote sur les éléments et les formes substantielles était attaquée, rendait le 4 septembre, un arrêt ordonnant de lacérer les thèses, enjoignant aux trois étudiants de sortir de Paris dans les vingt-quatre heures, leur défendant d'enseigner la philosophie et même de séjourner dans les villes de son ressort. L'arrêt faisait en outre « *défense à toutes personnes, à peine de la vie, de tenir ni enseigner aucune maxime contre les anciens auteurs* ». Rapprochez cet arrêt du Parlement de Paris de la condamnation de Galilée, et vous pourrez juger à quel point Aristote dominait encore les esprits.

Enfin 3^o la condamnation de Galilée n'a pas arrêté les progrès de la science. Car alors comme aujourd'hui, les hommes qui étudiaient, les chercheurs, obtenaient facilement la permission de l'Index et pouvaient lire les livres qui étaient censurés dans un intérêt général. Le tort de Galilée avait été de ne pas rester sur le terrain scientifique et d'empiéter sur le domaine de la théologie, en interprétant à sa façon l'Écriture, comme le faisaient les Protestants. Il ne fut pas condamné comme mauvais astronome, mais comme mauvais théologien.

Un catholique ne peut donc être troublé par l'objection de Galilée, que certains livres et journaux reprennent continuellement. Pour que les opinions de Galilée à cette époque ne parussent pas téméraires, il eût fallu que tous les cardinaux du Saint-Office fussent des astronomes et des mathématiciens de la valeur de Galilée; il eût fallu qu'ils s'élevassent au-dessus des idées de leur temps. Évidemment, s'ils l'eussent fait, nous les approuverions aujourd'hui sans réserve, mais si nous avons vécu à cette époque, qui nous dit que nous-mêmes nous n'aurions pas

été parmi ses adversaires, dans le camp d'Aristote ? Quand Pasteur lança l'idée nouvelle des microbes, ne se heurta-t-il pas à l'hostilité d'un grand nombre de savants ? Et si la mort était venue le frapper, avant qu'il eût terminé son duel scientifique avec Pouchet, qui sait de combien de temps ses magnifiques découvertes eussent été retardées ? Qui sait à quelle date la question des générations spontanées eût été définitivement résolue ?

* * *

Mais je me hâte d'arriver aux savants français du XVII^e siècle. Et vous pourrez juger combien la condamnation de Galilée les avait peu entravés dans leurs recherches, puisque bientôt, sans être censurés ni condamnés, ils vont soutenir la même chose que lui.

*Le Père
Mersenne.*

Un savant de cette époque, qui ne jouit pas encore de la réputation qu'il mérite, mais à qui cependant on rend de plus en plus justice, c'est le Père Mersenne, de l'Ordre des Minimes, condisciple de Descartes au collège de la Flèche, où ils se jurèrent tous deux une inviolable amitié à laquelle ils demeurèrent fidèles toute leur vie.

*Son
originalité.*

Le Père Mersenne était un esprit très original ; à la fois mathématicien et musicien, il joua un rôle très considérable comme correspondant et intermédiaire entre les principaux savants de l'Europe. « C'était à lui qu'ils envoyaient leurs doutes, écrit Baillet dans sa *Vie de Descartes* (1691), pour être proposés par son moyen à ceux dont on en attendait la solution, faisant à peu près, dans la république des lettres, la fonction que fait le cœur dans le corps humain ». Mersenne excellait surtout à poser les questions, afin de

*Ses Questions
inoules.*

stimuler les savants dans leurs recherches. *Questions inoules ; Questions harmoniques dans lesquelles sont contenues plusieurs choses remarquables pour les sciences*, (1634) ; tels sont les titres de deux de ses ouvrages. Vous allez juger par quelques-unes de ces questions des préoccupations du P. Mersenne : 1^o L'art de voler dans les airs est-il possible ? 2^o Quelle

est la distance de la terre au soleil ? 3^o Quelle est la vitesse de la lumière ? 4^o N'y a-t-il que quatre éléments ? 5^o Les astres ont-ils une lumière propre ou une lumière empruntée ? 6^o Que peut-on inférer de toutes les taches du soleil ? 7^o D'où viennent les jouissances que nous procure la musique ? 8^o Quelle est la force de la voix ? 9^o Peut-on se chauffer sans user du bois ? etc., etc.

C'est lui qui proposa aux savants les problèmes de la Cycloïde, qu'il nomma *Roulette* ; c'est lui qui fit connaître en France les découvertes de Torricelli sur le vide, expériences qui, répétées ensuite au Puy de Dôme par Périer et Pascal, sont devenues la base de la physique moderne. C'est lui également qui traduisit de l'italien en 1634, c'est-à-dire un an après la condamnation du *Dialogo*, les *Mécaniques* de Galilée et fit connaître le premier cet ouvrage en France.

Et à ce propos, il est facile de voir par la lecture des ouvrages du Père Mersenne, qu'on n'avait pas attaché en France à la condamnation de Galilée, l'importance qu'on y attache de nos jours. Il ne craint pas d'y faire le plus grand éloge de Galilée après la condamnation ¹, et je crois qu'il plaçait la question sous son véritable jour quand il écrivait que les théologiens étaient « prêts à acquiescer au mouvement de la terre » quand il serait parfaitement démontré. Pour lui, il ne croyait pas encore que « le mouvement de la terre fût l'explication nécessaire des phénomènes célestes ». ² Mais il déclarait que les théologiens étaient prêts à renoncer à Aristote, dès qu'il serait bien établi qu'Aristote avait tort, et il ajoutait : « Arrière donc ces farceurs qui s'efforcent de persuader au monde que les catholiques vivent dans une ignorance complète de la philosophie, qu'ils refusent d'admettre les idées vraies ou simplement probables... Non ! non ! si la vérité fut jamais chère à des hommes,

Mersenne
et
Aristote.

1. En quoi il imitait le Pape qui continuait de l'estimer beaucoup, mais qui avait agi dans un intérêt général, pour enrayer le mouvement qui portait les esprits à interpréter librement l'Écriture.

2. Pascal plus tard pensait de même, il ne faut pas l'oublier.

elle ne le fut à personne plus qu'aux catholiques qui ne redoutent que le mensonge ; ils savent aussi que les différents passages de l'Écriture Sainte ont une infinité de sens ; et ils se servent très librement du sens qu'ils veulent, pourvu que ce sens ne répugne pas à la vérité » ¹.

*La religion
et la
géométrie.*

Il eût été à souhaiter, certes, que tous les théologiens, au nom desquels parlait le Père Mersenne, eussent tenu le même langage. Or, jamais ces paroles ne furent blâmées ni condamnées. Et ce moine, vraiment en avance sur son temps, prétendait, chose qui nous paraît bizarre, soutenir la religion par la géométrie et la géométrie par la religion. Ainsi, il prouvait l'existence de Dieu par le parallélogramme, et le carré de l'hypoténuse par l'existence de Dieu ². Il eût voulu pour bien établir l'union de la science et de la foi, que les prédicateurs se servissent de la géométrie et de l'algèbre dans leurs sermons pour démontrer la vérité de la religion.

*Ses conseils
aux
prédicateurs.*

Je note en passant que cette idée se retrouve dans les philosophes d'alors : Descartes par exemple et Spinoza. Si quelques-uns d'entre vous ont eu le courage de lire l'*Éthique* de Spinoza, ils savent que, depuis la première page jusqu'à la dernière, l'auteur procède par théorèmes, axiômes et corollaires, comme dans un traité de géométrie. Et voici les conseils que donnait Mersenne aux prédicateurs dans son *Harmonie Universelle* qui est de 1636 : « Les prédicateurs pourront choisir pour l'un de leurs sermons quelque proposition d'Euclide, pour le second une proposition d'Archimède, pour le troisième une d'Apollonius ou de Menelacus, etc... Si au lieu d'user de toutes ces parties, l'on se contente d'en prendre une seule, (par exemple les Mécaniques), l'Isorropique donnera l'invention et la conduite de la première prédication ; la Centrobatique de la deuxième ; la Zygostatique de la troisième ; la Mochlostatique de la quatrième ; la Trochilostatique de la cinquième,

*Un plan
de sermons.*

1. Cité par STROWSKI, *Pascal et son temps*, I, p. 223. Mersenne entend par le mot « vérité » la doctrine catholique.

2. Descartes d'ailleurs prouvera la réalité des corps par l'existence de Dieu et la véracité divine ; Malebranche également.

la Sphénostatique de la sixième ; la Cachléostatique de la septième ; l'Hydrostatique de la huitième ; l'Aérostatique de la neuvième ; la Pyrotechnie de la dixième ; l'Automatique de la onzième ; la Polyméchanostatique et Poliorcétique de la douzième ; et ainsi des autres, ce que l'on peut dire aussi de la seule optique ou de la catoptrique, et dont chacune est capable de fournir plus de matière et de pensée qu'il n'en faut non seulement pour un sermon, mais pour un avent tout entier ; par exemple l'on peut user des douze propositions des miroirs droits ou concaves pour autant de points d'une prédication ¹ ».

Je ne sais si des sermons faits selon cette méthode seraient intéressants, mais vous voyez par là qu'un homme d'Église, un moine, était « possédé », au commencement du XVII^e siècle, d'une véritable passion pour la science.

A l'opposé, il est tout aussi facile de citer des savants laïques remplis de respect pour la religion et même passionnés pour elle, comme Mersenne l'était pour la science. Le nom de Pascal vient tout naturellement à l'esprit. Mais en même temps à l'étranger, deux savants de génie, l'Allemand Leibniz et l'Anglais Newton, joignent à un degré extraordinaire les préoccupations religieuses aux préoccupations scientifiques. Ils sont protestants, c'est entendu ; mais ils sont religieux. Leibniz, pendant toute sa vie, sera travaillé par une idée très noble, qui lui fait grandement honneur, celle de la réunion des deux Églises, et de la réconciliation du Protestantisme et du Catholicisme. Esprit très compréhensif, et essentiellement synthétique, au point que sa philosophie n'est autre chose qu'un suprême effort pour tout ramener dans le monde à l'unité, il inclinait d'instinct vers le catholicisme, en constatant l'anarchie du protestantisme. Sans doute, il ne put s'entendre avec Bossuet, mais il n'en écrivit pas moins des paroles curieuses au Landgrave Ernest et à Madame de Brinon. Au premier,

Leibniz.

1. Cité par F STROWSKI, *op. cit.* t. I, p. 225.

il écrivait en 1680 : « Les protestants sont *obligés* de chercher de tout leur pouvoir la réunion avec l'Église catholique, apostolique, romaine », et à Madame de Brinon le 16 juillet 1691 : « Vous avez raison, Madame, de me juger catholique dans le cœur ; je le suis même ouvertement... Tous ceux qui entretiennent le schisme par leur faute, en mettant des obstacles à la réconciliation, contrairement à la charité, sont véritablement des schismatiques ». ¹

Newton.

De son côté, Newton, l'un des hommes qui ont fait le plus d'honneur à l'humanité, comme le dit son épitaphe à l'abbaye de Westminster, était profondément religieux, et s'appliquait à des études théologiques, en même temps qu'il se livrait à ses travaux scientifiques. Il écrivit même un *Essai sur l'Écriture Sainte*, et des *Observations sur les prophéties de l'Écriture Sainte, particulièrement sur les prophéties de Daniel et sur l'Apocalypse de saint Jean*. Cet homme qui avait rendu le monde intelligible par la découverte de la loi de l'attraction, de la gravitation universelle, disait lorsqu'on le félicitait : « Je ne sais ce que le monde pensera de mes travaux ; mais pour moi, il me semble que je n'ai pas été autre chose qu'un enfant jouant sur le bord de la mer, et trouvant tantôt un caillou un peu plus poli, tantôt une coquille un peu plus agréablement variée qu'une autre, tandis que le grand Océan de la Vérité s'étendait inexploré devant moi ». Tant il est vrai que tous les grands savants sont modestes, et que seuls les demi-savants s'enorgueillissent de leur science.

La Religion
et la
science.

La religion et la science ne s'opposent donc pas au XVII^e siècle, elles ne sont pas contraires ; chacune a son domaine propre : « La science a la raison, écrit M. Strowski, la religion a la foi. Au point de départ, rien de commun entre la religion et la science ; la science est indépendante et souveraine chez elle. Mais la vérité, qu'elle a définitivement découverte par ses moyens à elle, fait retour en fin de compte,

1. A. RÉBELLIAU, Bossuet, *historien du protestantisme*, p. 38.

à la religion. La science naissante est éloignée de Dieu ; la science achevée y ramène ¹ ».

C'est pourquoi si vous considérez les savants du XVII^e siècle et les philosophes, car à cette époque la science et la philosophie s'unissent étroitement, vous constaterez à la fois un esprit très libre, une initiative hardie, des idées audacieuses et cependant en définitive la science tournant à la gloire de Dieu, selon le mot de Bossuet : « Malheur à la connaissance qui ne se tourne pas à aimer ». Considérez Descartes, Pascal, Malebranche, Mabillon, vous trouverez en eux une hardiesse d'idées extraordinaire, dans le domaine scientifique, en même temps que la plus complète soumission de leur esprit à l'Église dans le domaine de la foi, et la plus exquise piété, cette piété qui est un besoin du cœur, et qui, en définitive, n'est que l'offrande à Dieu de notre cœur, après celle de notre intelligence, et qui est bien dès lors « le tout de l'homme ». ² Rappelez-vous le pèlerinage de Descartes à Lorette, en action de grâces de la découverte de sa méthode ; rappelez-vous ce que Condorcet a appelé l'« amulette » et qu'on nomme aujourd'hui plus justement le mémorial de Pascal ³, ce papier qu'il portait toujours sur sa poitrine depuis 1654 : « Certitude, Joie, Paix. Jésus-Christ. Jésus-Christ ! Que je n'en sois pas séparé éternellement. » Quant à l'oratorien Malebranche et au bénédictin Mabillon, je n'ai pas besoin de vous dire qu'ils étaient pieux.

Si maintenant des représentants de la science, de la philosophie et de la religion, nous passons aux libertins,

*Savants et
croyants.*

1. STROWSKI, *Pascal et son temps*, I, p. 230.

2. Nous parlons ici d'une manière générale, en pensant, par contraste, aux savants athées de notre époque, les Berthelot, les Le Dantec, et quelques autres « scientistes ». Nous n'oublions pas qu'au point de vue strictement catholique, c'est-à-dire doctrinal, des réserves s'imposent, puisque le *Discours de la Méthode*, la *Recherche de la Vérité* et les *Provinciales* ont été mis à l'Index au XVII^e siècle.

3. Cf. GAZIER, *Pensées de Pascal*. Paris, 1907, p. 531. C'est Condorcet, qui a donné ce nom au *Mémorial* de 1654. *Mémorial* convient mieux, car

*Les
libertins
et le
pyrrhonisme.*

aux libres-penseurs d'alors, nous voyons ceux-ci se réfugier dans le scepticisme et le pyrrhonisme, et nier même la possibilité de la science. Pour eux, les mathématiques ne reposent que sur « des chimères fondées en l'air ». Disciples de Montaigne et de Pierre Charron; ils n'ont vu dans leurs ouvrages que ce qui flattait leur dilettantisme et leur libertinage d'esprit, et ils en sont arrivés par paresse et non par

Pascal avait fixé sur le papier les sentiments de sa nuit d'extase pour mieux les conserver présents à sa pensée.

Voici le texte exact de cet écrit, trouvé dans l'habit de Pascal après sa mort et souvent cité d'une manière inexacte :



L'an de grâce 1654,

Lundi, 23 novembre, jour de saint Clément, pape et martyr, et autres au martyrologe,

Veille de saint Chrysogone, martyr, et autres,

Depuis environ dix heures et demie du soir jusques environ minuit et demi,

Feu.

« Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob »

non des philosophes et des savants.

Certitude, Certitude. Sentiment. Joie. Paix.

Dieu de Jésus-Christ.

Deum meum et Deum vestrum.

« Ton Dieu sera mon Dieu. »

Oubli du monde et de tout, hormis Dieu.

Il ne se trouve que par ses voies enseignées dans l'Évangile.

Grandeur de l'âme humaine.

« Père juste, le monde ne t'a point connu, mais je t'ai connu. »

Joie, joie, joie, pleurs de joie.

Je m'en suis séparé :

Dereliquerunt me fontem aquæ vivæ.

« Mon Dieu, me quitterez-vous ? »

Que je n'en sois pas séparé éternellement.

« Cette est la vie éternelle, qu'ils te connaissent seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ. »

Jésus-Christ.

Jésus-Christ.

Je m'en suis séparé ; je l'ai fui, renoncé, crucifié.

Que je n'en sois pas séparé !

Il ne se conserve que par les voies enseignées dans l'Évangile :

Renonciation totale et douce.

Soumission totale à Jésus-Christ et à mon directeur.

Éternellement en joie pour un jour d'exercice sur la terre.

Non obliviscar sermones tuos. Amen.

effort de pensée, à nier absolument la puissance de la raison et à ériger le doute et l'impuissance intellectuelle en système. De sorte que, pour eux, rien ne subsiste, ni la science ni la religion. Et il faut que ce soit un religieux, le Père Mersenne encore, qui, parlant au nom des croyants, défende la science contre ces esprits forts. Il le fait dans un ouvrage intitulé : *la Vérité des Sciences contre les sceptiques ou pyrrhoniens*. C'est donc l'Église en définitive ou, si vous préférez, ce sont les croyants qui, au XVII^e siècle, défendent la science contre les libres-penseurs.

Vous n'attendez pas que je vous parle en détail de Descartes, Pascal ou Malebranche ? Vous les avez étudiés dans vos cours de philosophie, et vous n'ignorez pas que les deux premiers méritent le nom de savants autant et peut-être plus que celui de philosophes. Certaines idées scientifiques de Descartes pouvaient être fausses et nous avons beau jeu à plaisanter aujourd'hui sur l'automatisme des bêtes. Il n'en reste pas moins que Descartes fut un grand savant et qu'il « a été, écrit M. Liard, la personnification la plus complète de l'esprit scientifique au XVII^e siècle. » Il n'ouvre pas seulement des voies nouvelles aux mathématiques en découvrant les raisons de l'alliance de l'algèbre et de la géométrie analytique, en faisant assister l'esprit à la génération des figures par le déplacement du point dans le plan ou dans l'espace, en saisissant les lois de cette génération, en les traduisant en formules algébriques pour en tirer, par le calcul, toutes les conséquences ; il cherche l'explication des phénomènes naturels, et crée pour ainsi dire la physique. Le premier, il ramène tout dans la nature au mouvement. L'étendue et le mouvement ! Tout pour lui s'explique par là. Les phénomènes les plus divers se produisent dans l'étendue, grâce à des changements purement géométriques de position et de figure déterminés eux-mêmes par le mouvement. « *Toute ma physique*, écrit-il, dans sa lettre VII, *n'est que géométrie, toute ma physique n'est que mécanique*. L'univers entier

Descartes.

est une *machine* où tout se fait par *figure* et *mouvement*. » La pesanteur, la lumière, la chaleur s'expliquent par le mouvement. Quant à l'anatomie et à la physiologie, vous savez qu'il pratiquait sans scrupule la vivisection si attaquée de nos jours, car pour lui les animaux n'étaient que des automates, et il était sans pitié. On a souvent répété que ses expériences l'eussent amené à découvrir la circulation du sang, si Harvey ne l'eût découverte en 1628. Quoi qu'il en soit, son *Traité de l'Homme* eut une influence considérable.

En résumé, Descartes a tracé le programme des recherches scientifiques, il en a posé les principes et déterminé le but ; il a été, comme Pasteur au XIX^e siècle, un initiateur ; et ce grand savant était un grand chrétien. Partant de lui-même pour s'élever aussitôt à Dieu, il va du centre à la circonférence, c'est-à-dire de Dieu au monde extérieur et ensuite il revient de la circonférence au centre, c'est-à-dire de la nature à Dieu.

Que certains de ses disciples aient, plus tard, tiré de ses principes philosophiques des conséquences fâcheuses, il n'est que trop vrai. Mais Descartes, poussé par le cardinal de Bérulle à se donner tout entier à la philosophie et à la science, prétendit toute sa vie faire servir son talent — ou mieux son génie — à la gloire de Dieu et de l'Église, et une grande partie des meilleurs esprits d'alors, Bossuet en tête, se firent gloire d'être cartésiens, alors qu'en Hollande Descartes était persécuté et traité d'*athée* par les théologiens protestants, et vous savez qu'il dut se réfugier en Suède pour échapper à leurs machinations.

Ces réformés étaient sans doute de bonne foi, mais alors qu'on admette aussi la bonne foi des théologiens catholiques qui condamnèrent Galilée ¹.

1. Descartes, en séparant complètement l'âme ou plutôt la pensée de l'étendue, c'est-à-dire du corps, a préparé les voies au subjectivisme absolu de Hume et de Kant et à l'immatérialisme de Berkeley, et Bossuet, d'abord fervent cartésien, aperçut plus tard le danger : « Je vois, écri-

Pascal.

De Pascal, je ne vous dirai qu'un mot, car cet « effrayant génie » vous est familier. Je ne vous parlerai ni de la Pascaline, cette « machine à calculer » ou machine arithmétique, qu'il mit neuf ans à construire et dont le dernier modèle peut se voir au Conservatoire des Arts et Métiers, ni de la brouette, ni des omnibus, non plus que de la « seringue de Pascal », ni de l'expérience du Puy-de-Dôme au sujet de laquelle des discussions très vives se sont élevées récemment, les uns, comme M. Mathieu, et M. Brunschvicg attribuant la première idée de cette expérience à Descartes, les autres à Mersenne, et disant que Pascal a volé à Descartes cette expérience en même temps qu'il volait à Auzout l'expérience du « vide dans le vide », et le traitant de plagiaire et de faussaire, les autres, comme M. Strowski, soutenant l'originalité de Pascal, sans refuser toutefois aux autres savants de l'époque, à Roberval, à Rohault, au Père Noël, à Auzout, à Fermat, le mérite qui leur revient¹. Peu nous importe, en réalité ; ces discussions ne feront pas que Pascal n'ait eu du génie, qu'il n'ait été un savant et en même temps un croyant, et même un apologiste de la religion chrétienne : et cette apologétique de Pascal est parfois singulièrement impressionnante, malgré le caractère inachevé des *Pensées*. Qu'il s'agisse de l'argument du pari, par lequel Pascal

vait-il, prophétiquement, le 21 mai 1687, à un disciple de Malebranche, un grand combat se préparer contre l'Église sous le nom de philosophie cartésienne. Je vois naître de son sein et de ses principes, à mon avis mal entendus, plus d'une hérésie... » Cf. LEVESQUE et URBAIN, *Correspondance de Bossuet*, t. III, p. 372, et L. PRUNEL, *Les Fondements de la Doctrine catholique*, 10^e édition, p. 9. Cependant il serait injuste de ne voir que les conséquences fâcheuses tirées plus tard de sa doctrine et de ne pas considérer en même temps les heureux résultats dus à la révolution cartésienne dans le domaine scientifique.

Sur les causes de la décadence de la scolastique au début des temps modernes, et les raisons pour lesquelles triompha si facilement la « nouvelle philosophie » de Descartes et de Bacon, cf. la belle conférence de M. J. MARITAIN, *De quelques conditions de la Renaissance thomiste*, *Annales de l'Institut supérieur de Philosophie de Louvain*, t. IV, 1920.

Sur les emprunts de Descartes à la scolastique, cf. E. GILSON, *Index scholastico-cartésien*, Paris, 1913.

1. Cf. STROWSKI *Pascal et son temps*, t. II pp 59-91.

montre que même humainement parlant, il est plus avantageux de croire que de ne pas croire, ou qu'il s'agisse de ses réflexions contre l'indifférence des athées, Pascal ne convainc pas seulement, il persuade. Il est si profond, si incisif, que l'on est vite ébranlé. Parle-t-il de la négligence de certains hommes à l'égard de la religion : « Cette négligence, s'écrie-t-il, en une affaire où il s'agit d'eux-mêmes, de leur éternité, de leur tout, m'irrite plus qu'elle ne m'attendrit ; elle m'étonne et m'épouvante ; c'est un monstre pour moi ».¹ S'agit-il de ceux qui sont dans le doute, il les plaint, mais il leur trace leur devoir. « C'est assurément un grand mal que d'être dans ce doute ; mais c'est au moins un *devoir indispensable de chercher* quand on est dans ce doute ; et ainsi celui qui doute et *qui ne cherche pas* est tout ensemble et bien malheureux et bien injuste. Que s'il est avec cela tranquille et satisfait, qu'il en fasse profession, et enfin qu'il en fasse vanité et que ce soit de cet état même qu'il fasse le sujet de sa joie et de sa vanité, je n'ai point de termes pour qualifier une si extravagante créature ».²

Ces paroles n'ont rien perdu de leur actualité, et l'Église catholique a souvent la joie de voir des hommes de bonne foi, qui doutent, mais qui *cherchent*, revenir à elle, parce qu'ils *ont trouvé* en elle la vérité.

Malebranche. Et précisément, comme pour compléter Pascal et amener les hommes à rechercher la vérité, Malebranche écrit cet admirable livre de la *Recherche de la Vérité* où il se montre à la fois si épris de science, si moderne, et en même temps si religieux.³

Le Clergé et l'érudition. Après ces exemples d'un parfait accord entre la science et la foi au XVII^e siècle, je dois dire un mot du clergé du XVII^e siècle et de son attitude. Ici encore, il nous faut

1. *Pensées de Pascal*, édit. Gazier, 1907, p. 89.

2. *Ibid.*, p. 91.

3. Nous faisons — cela va de soi — les réserves nécessaires sur la philosophie de Malebranche. Cf. *Les Fondements de la Doctrine catholique* p. 10.

constater que si le mouvement de renaissance catholique de ce siècle et la défense de l'Église contre la Réforme se sont manifestés dans le domaine de la charité et dans celui de l'apostolat et de l'enseignement, il ne fut pas moins admirable dans le domaine de l'érudition et de la science. L'Église, en effet, n'a jamais voulu mutiler l'homme comme on l'en accuse, et lui interdire les recherches scientifiques. Elle peut dire, elle aussi, avec le poète antique : « Rien de ce qui est humain ne m'est étranger. » M. Rébelliau le constate, dans son beau livre, *Bossuet, historien du protestantisme*. « Durant la première moitié du XVII^e siècle, écrit-il, les membres du clergé français avaient eu dans le renouvellement de la science historique une part considérable. Quand, à la fin du siècle précédent, la défense catholique s'était organisée par toute l'Europe contre la Réforme envahissante, on avait vite compris que la science, et en particulier l'histoire devait concourir à une lutte où il fallait combattre à toutes armes. Dès 1559, Baronius donna l'exemple de ces grandes entreprises d'érudition, où bientôt s'engageaient après lui Bellarmin, Holstenius, Allazi, Bona en Italie ; Gretser en Allemagne ; Rosweyde, Bolland, Corder aux Pays-Bas. La France, elle aussi, fournit alors à l'Église catholique un ample contingent d'érudits, de mérites très divers sans doute, mais d'ardeur égale, et qui, dans leur curiosité laborieuse, renouvelèrent parfois les prodiges des humanistes de la Renaissance. Dès 1615 le nom du Père Sirmond était illustre ¹. De 1600 à 1660, les P. P. Fronton du Duc, Pétau, Eustache Gault, Morin, Chifflet, Labbe, Luc d'Achery, Le Cointe, Thomassin, fondent définitivement l'étude de l'archéologie, de la numismatique, de la philologie sacrée, et commencent à éclaircir, soit par des ouvrages dignes même aujourd'hui de la plus sérieuse estime, soit par des éditions plus précieuses encore, l'his-

*Les savants
français.*

1. Il publia en 1629 les *Concilia antiqua Galliæ*, Cf. LAVISSE, *Histoire de France*, VII, p. 166, M. Rébelliau constate, dit M. Lavissee, que l'histoire de l'érudition française au XVII^e siècle est encore à faire.

toire de l'antiquité et du moyen âge chrétien. Et ce n'était pas seulement dans les congrégations et dans les ordres monastiques, chez les Jésuites, chez les Bénédictins ou à l'Oratoire, que se manifestait, en France, cette activité érudite ; des prélats même, comme de Marca, Godeau, Bosquet, l'Aubépine, donnaient, en s'y livrant, à ces études nouvelles, la garantie qui pouvait alors être nécessaire de leur autorité ». ¹ La meilleure preuve, en effet, de la valeur de ces travaux, c'est que tous les érudits les consultent encore aujourd'hui.

Les Jésuites publièrent une collection des *Écrivains divers de l'Histoire byzantine* ². Le Père Labbe en écrivit l'introduction et édita avec le Père Cossart une grande *Histoire des Conciles* en dix-sept volumes ³. Le Père Bolland, Jésuite belge, commença à publier les *Actes des Saints*, travail gigantesque, aujourd'hui continué par les Bollandistes, du nom de l'initiateur, et dirigé depuis l'origine selon tous les principes de la critique. Étienne Baluze, bibliothécaire de Colbert, se signale par ses collections de manuscrits sur l'histoire de France, et par les recherches qu'il fait de tous côtés des documents les plus précieux. Ces documents, jusqu'alors éparpillés çà et là, et par suite difficiles à consulter, viennent orner la Bibliothèque du Roi, et sont aujourd'hui à la disposition des travailleurs à la Bibliothèque Nationale. Gaignières dessine ou fait dessiner tous les monuments curieux, même les tombeaux qui se trouvent dans les églises, et aujourd'hui qu'un grand nombre de ces monuments ont été détruits, surtout pendant la Révolution, les dessins de Gaignières, conservés au cabinet des Estampes, rendent de grands services à ceux qui étudient le passé. Du Cange écrit son fameux *Glossaire*, toujours

1. Cf. A. RÉBELLIAU, *Bossuet historien du protestantisme*, p. 96. Voir dans les notes du chapitre II, pp. 94-154, la liste des ouvrages publiés par tous ces savants historiens.

2. *Byzantinae historiae varii scriptores*. Paris, 1648-1711. 24 vol.

3. *Sacrosancta concilia ad regiam editionem exacta*. Paris, 1671-72. 17 vol.

consulté. Un Augustin, le P. Anselme, écrit son *Histoire Généalogique de la Maison de France*. Le Nain de Tillemont publie son *Histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, et la *Vie de saint Louis*.

Enfin les Bénédictins de Saint-Maur s'immortalisaient en marchant dans la voie ouverte par l'illustre *Mabillon*, dont l'Église et la science ont célébré en 1907 le deuxième centenaire. Né en 1632, mort en décembre 1707, il appartient, pour ainsi dire tout entier, au XVII^e siècle. Comme Descartes, comme Pascal, il a ouvert des voies nouvelles, et les historiens actuels du moyen âge, qui dans toutes les bibliothèques et toutes les archives du monde, étudient les diplômes et les chartes, relèvent de lui. Cet humble moine de Saint-Germain des Prés leur a rendu un service incomparable, en fixant les lois de l'authenticité des documents, lois qui permettent de reconnaître les vieilles chartes et les anciens titres et de les distinguer des faux documents. *Le « De Re Re Diplomatica »* est une date dans l'histoire de la science historique ; Mabillon devenait ce jour-là le Père de la critique moderne. » Les meilleurs diplomatistes de notre temps, Sickel, Bresslau, Rietsch, Erben, en Allemagne, Quicherat, Mas-Latrie, Giry, Julien Havet, Léopold Delisle, Maurice Prou, en France, Cesare Paoli en Italie, Reussens en Belgique ont été ou sont des disciples de Mabillon. « *Le De re diplomatica*, écrit M. Levillain, restera toujours pour les diplomatistes le *Discours de la méthode* ¹ ».

C'est là son plus beau titre de gloire, mais chacun de ses autres ouvrages : les *Actes des Saints de l'Ordre de saint Benoît*, les *Annales de l'Ordre de saint Benoît*, la *Liturgie Gallicane*, eût suffi à illustrer une vie. Et cependant cet homme que Louis XIV avait appelé « le plus savant homme de son royaume » en était en même temps « le plus humble ». Se levant la nuit, comme tous ses frères, pratiquant l'absti-

Mabillon.

1. LEVILLAIN, *Le De re diplomatica*, *Archives de la France monastique*, V, *Mélanges Mabillon*, 1908, Paris, Poussielgue.

nence et le jeûne, travaillant le plus souvent dans une pauvre cellule sans feu, il donnait l'exemple de toutes les vertus religieuses. Jamais il ne voulut pour lui-même d'exception à la règle. Reçu par le Roi qui avait désiré le voir, reçu par les Papes, qui le comblaient d'éloges, il revenait à Saint-Germain des Prés et là, à table, au chapitre, au chœur, il n'acceptait rien qui le distinguât des autres, mais au contraire, il eût voulu être traité comme le dernier de ses frères.

Admirable exemple ! Heureux siècle que celui qui voyait ce vivant accord de la science et de la foi, et proclamait ainsi à la face du monde, que l'Église n'était pas l'ennemie de la science, mais qu'elle l'encourageait et n'avait pas de plus cher désir que de répandre la vérité comme elle répandait la charité, puisqu'elle a toujours enseigné que si Dieu est amour, il est aussi lumière, « la vraie lumière qui illumine tout homme venant en ce monde »¹.

Les lettres françaises.

En dehors de la science, il faudrait considérer au XVII^e siècle les lettres françaises, et ce qu'elles doivent au catholicisme. S'il est certain que « la littérature du grand siècle est l'expression la plus haute et la plus complète de notre génie »², il est non moins évident que c'est l'épanouissement chrétien du règne de Louis XIII qui a permis à cette littérature d'exister, et c'est une preuve après beaucoup d'autres que le génie français est essentiellement catholique. Ce n'est pas seulement le *Polyeucte* de Corneille ou l'*Athalie* de Racine, mais même les *Caractères* de La Bruyère, les œuvres poétiques de Boileau ou les *Lettres* de Madame de Sévigné, qui sont tout imprégnés de catholicisme. Quant au clergé français du XVII^e siècle, il sut, lui qui avait bataillé au siècle précédent pour conserver à la France sa religion nationale, se livrer au travail intellectuel néces-

1. S. JEAN, I, 9.

2. R. DOUMIC, *L'idée chrétienne dans l'œuvre philosophique et littéraire du XVII^e siècle, dans la France chrétienne dans l'histoire* in-4°, p. 430.

saire pour consolider les positions acquises. Il est indéniable qu'il fut excité à ce travail par la nécessité de discuter avec les Protestants, de les réfuter et aussi de les éclipser par sa supériorité.

Aussi peut-on conclure avec M. Dejob ¹. « Bien des nations s'estimeraient suffisamment heureuses, si elles avaient produit, dans tout le cours de leur existence, cinq écrivains ou savants tels que Bossuet, Fénelon, Bourdaloue, Malebranche et Mabillon ; et chez le peuple le plus illustre, ces hommes suffiraient à la gloire d'une génération. A plus forte raison, aucune religion n'a compté parmi ses ministres de pareilles intelligences. Le Catholicisme pouvait donc opposer fièrement ces hommes aux hérétiques, pour prouver que l'orthodoxie n'étouffe pas l'originalité des talents. Il pouvait établir, par l'exemple de Fénelon, que la plus tendre piété se concilie avec le sentiment le plus vif et le plus délicat de la littérature profane et des arts ; il pouvait montrer en Bossuet, Pindare et Isaïe ressuscitant au milieu d'un siècle peu préparé à ce miracle. Enfin, il pouvait affirmer que la soumission au dogme n'implique pas nécessairement la renonciation aux investigations scientifiques et philosophiques, car sans même citer la *Recherche de la vérité* et le *De re diplomaticâ*, il lui suffisait d'alléguer vingt sermons où l'auteur avait prodigué les vues profondes ; on ne doit point, en effet, accorder à M. Ch. de Rémusat, que Bossuet soit le sublime orateur des idées communes ; l'évêque de Meaux ne propose sans doute aucun système original sur la nature de l'homme ; mais, en pareille matière, originalité n'est-il point synonyme d'erreur, et tout en admirant Montaigne, Pascal et La Rochefoucauld, qui voudrait souscrire à leurs conclusions ? Pour moi je me défierai toujours de tout penseur qui dédaignera de se résumer en disant que l'homme est

Bossuet.

1. DEJOB, *Influence du Concile de Trente dans la Littérature et les Beaux Arts*, p. 344.

un composé de vertus et de vices, et la vie un mélange de biens et de maux. En revanche, si l'on se contente des observations pénétrantes sur les passions, quel orateur antique en fournira plus que Bossuet ? ¹ »

Conclusion. Ce serait oublier la loi des sociétés humaines que de vouloir les fixer à jamais dans un moment de l'histoire, ce moment fût-il le XVII^e siècle. Aussi bien serait-ce impossible. En ce siècle, l'autorité, la religion, l'armature politique de la nation furent assez fortes pour empêcher les idées dissolvantes qui s'agitèrent sans relâche comme à toutes les époques, de troubler l'ordre, l'harmonie et la belle ordonnance de l'ensemble. Bossuet représente bien cet esprit sagement conservateur qui lutte avec toute la vigueur du bon sens français et catholique contre les tendances de l'esprit protestant, libéral et révolutionnaire. Il entrevit que l'ivresse de la science et de la philosophie, déchaînée par la révolution cartésienne emporterait les esprits à de

1. M. LÉON BÉRARD, ministre de l'Instruction publique, inaugurant la statue de Bossuet à Dijon, le 5 juin 1921, disait : « Sa vie offre le plus curieux exemple d'un homme qui a agi fortement, sans jamais excéder le rôle de docteur et de moraliste et d'un très grand génie qui s'est fait honneur et mérite de ne rien inventer... »

« ... Un accord rigoureux de l'intelligence et de la foi, une réunion harmonieuse des deux antiquités païenne et chrétienne, n'est-ce pas, avec le génie qui échappe à toutes nos explications, le grand secret que révèlent l'œuvre et la doctrine de Bossuet ? Une fois posées les vérités qu'il professe comme le plus croyant et le plus humble de son troupeau, il n'a recours qu'au bon sens et à la raison. Ce n'est point qu'il s'évade du catéchisme pour retourner à Aristote ; la vérité pour lui est une, et il n'oppose pas à celle que la foi lui enseigne celle que le raisonnement lui découvre. Cet équilibre et cette égalité d'esprit ont fait qu'un tel contempteur du « sens propre » ait pu proclamer avec autant de force que philosophe de son temps la valeur et les droits de la raison. « Le plus grand dérèglement de l'esprit, c'est de croire les choses parce qu'on veut qu'elles soient et non parce qu'on a vu qu'elles sont en effet. » Cette maxime est-elle de Bossuet ou de Descartes, ou d'un savant moderne qui parlerait la langue de Bossuet ? Elle est bien de l'historien des *Variations* protestantes. Elle aurait pu servir d'épigraphe aux admirables pages de Claude Bernard sur la méthode expérimentale, et Louis Pasteur la citera dans son discours à l'Académie française comme la plus propre à faire entendre les exigences et les conditions de la recherche scientifique » (Discours de LÉON BÉRARD à l'inauguration de la statue de Bossuet à Dijon, *Documentation catholique* du 18 juin 1921).

funestes excès. Le siècle des philosophes et la révolution sanglante qui le termina, au milieu des parodies sacrilèges du culte de la raison, montra ce que deviennent les idées fausses, lorsqu'on leur laisse le champ libre. La Russie bolcheviste le prouve aussi, à l'heure actuelle, jusqu'à l'évidence. Mais tout le monde ne comprend pas encore.

Saluons du moins avec respect une société maîtresse d'elle-même qui donna au monde, pendant tout un siècle, un spectacle de grandeur et de noblesse inouï dans l'histoire de France.

BIBLIOGRAPHIE

BERTRAND (Joseph), de l'Institut. — *Les fondateurs de l'astronomie moderne.*

BROGLIE (Emmanuel DE), *Mabillon et la société de Saint-Germain des Prés*, Paris, 1888, 2 vol.

CARRA DE VAUX, *Galilée*, broch. 64 p. Bloud, 1908.

CHOUPIŒ (L.), *Valeur des décisions doctrinales et disciplinaires du Saint-Siège*, Paris, 1907.

DEJOB, *De l'influence du Concile de Trente sur la littérature et les beaux-arts chez les peuples catholiques*, Paris, 1884.

FABIC, *Galileo, his life and work*, 8°, London, 1903.

GALILEO GALILEI, *Opere, Edizione nazionale*, Firenze (1890-1908), 20 vol. -- *Galileo et l'Inquisition. Documenti del Processo Galileiano esistenti nell' Archivio dal S. Uffizio e nell' Archivio Segreto Vaticano, per la prima volta integralmente pubblicati da A. Favaro*, Firenze, 1907.

GEBLER (Karl von), *Die Acten des Galileischen Processes*, 8°, Stuttgart, 1877.

JADART (H), *Dom Jean Mabillon*, Reims 1879.

L'ÉPINOIS (H. de), *La question de Galilée, les faits et leurs conséquences*, Paris, 1878.

LAVISSE (E), *Histoire de France*, t. VII et VIII.

RÉBELLIAU (A), *Bossuet, historien du protestantisme*, Paris, 1891.

SORTAIS (G), *Le procès de Galilée, Étude historique et doctrinale*, Paris, 1905.

STROWSKI (F), *Pascal et son temps*, Paris, 1907-1908, 3 vol.

VREGILLE (P. DE), *Galilée*, art. du *Dict. Apol.* 1911.

NEUVIÈME LEÇON

L'ÉGLISE ET LES HÉRÉSIES AU XVII^e SIÈCLE

JANSÉNISME, GALLICANISME, QUIÉTISME ¹

Oportet hæreses esse. — 1^o *Le Jansénisme.* — D'où provient le respect sacro-saint de Port-Royal ? — Curieuse évolution des esprits. — Jansénius et Duvergier de Hauranne. — Plan de réforme de l'Église. — *L'Augustinus.* — Saint-Cyran à Port-Royal. — La théorie de la grâce. — L'exagération janséniste. — L'arrestation de Saint-Cyran. — Paroles de Richelieu. — L'engouement de la jeunesse pour les nouveautés. — La condamnation des cinq propositions (1653) et de la *Théologie familière* de Saint-Cyran (1643-1654). — 2^o *Le Gallicanisme.* — La régale. — La Déclaration de 1682. — La réponse d'Innocent XI. — La fin du gallicanisme. — 3^o. *Le Quiétisme.* — Bossuet et Fénelon. — Condamnation de *l'Explication des Maximes des Saints* (1699). — Conclusion.

L'Église, ici-bas, est militante, c'est-à-dire qu'elle ne doit jamais — pas plus que le simple chrétien — connaître un repos absolu et définitif. Mais ce qui lui est certainement le plus pénible dans cette lutte incessante, ce n'est pas surtout de combattre ceux qui volontairement se sont séparés d'elle, — comme les Protestants par exemple — c'est d'être obligée parfois de retrancher de son sein, et de sa communion, des enfants égarés qui prétendent cependant rester ses enfants fidèles. S'il est nécessaire qu'il y ait des hérésies

Oportet hæreses esse.

— *oportet hæreses esse* ², — il est nécessaire aussi que l'Église les dénonce, afin d'en préserver les âmes de bonne volonté.

1. Cette leçon, donnée aux élèves de la Rue des Postes, était limitée dans sa durée à une demi-heure. On ne s'étonnera pas dès lors qu'elle soit un peu succincte.

2. I Cor., XI, 19.

Le XVII^e siècle ne fera pas exception. Si dans la première moitié du siècle, l'Église catholique a connu en France une période presque unique de calme, de repos, de prospérité, — je crois même absolument unique avec le règne saint Louis — elle va bientôt avoir à combattre dans son sein, trois hérésies, trois erreurs très graves par leurs conséquences, et, fidèle à sa mission, l'Église en avertira les fidèles et prendra les mesures nécessaires pour que sa doctrine ne soit pas altérée. Ces trois erreurs sont : le Jansénisme, le Gallicanisme et le Quiétisme. Mais des trois, la plus grave par ses conséquences politiques et sociales fut le Jansénisme.

* * *

Il était entendu, il n'y a pas encore beaucoup d'années, que l'on ne devait parler du Jansénisme, qu'avec la plus grande admiration et avec un respect beaucoup plus grand que celui qui est dû au Catholicisme. Le *Port-Royal* de Sainte-Beuve était le bréviaire de tout bon universitaire, et de tout véritable intellectuel. Port-Royal était quelque chose de sacré. — Et pourquoi ? 1^o Parce que les Jansénistes étaient les ennemis des Jésuites ; 2^o parce que les Jansénistes étaient pour ainsi dire sous Louis XIV les chefs de l'opposition à l'autorité du roi ; 3^o parce que les Jansénistes ont préparé très efficacement la Révolution, et qu'un certain nombre d'entre eux ont joué un rôle considérable pendant la période révolutionnaire. C'est plus qu'il n'en faut pour expliquer certaines admirations, et certains enthousiasmes ; mais ce sont là des raisons extrinsèques et ces raisons n'ont plus de prise sur les esprits sérieux qui étudient les choses en elles-mêmes. Aussi n'est-il pas rare aujourd'hui de voir des hommes qui se sont spécialisés dans l'étude du XVII^e siècle, et qui, par ailleurs, ne sont pas nécessairement de fervents catholiques, s'exprimer très librement sur le Jansénisme, et sur ses adeptes, et reconnaître loyalement qu'en somme, c'était l'Église, et avec l'Église les Jésuites, qui avaient

*Le
Jansénisme.*

*Pourquoi
admirait-on
naguère
Port-Royal ?*

*On est plus
équitable
aujourd'hui.*

raison ¹. On ne craint plus aujourd'hui de parler de leur esprit étroit, de leur orgueil, de leur casuistique. M. Lavissee, en particulier, emploie en parlant de leur subtilité, de leurs réticences, des expressions charmantes. « Les voilà qui « sans nier la vérité, consentent au mensonge », et prudents, habiles, tout aussi malins que les Jésuites — plus malins qu'eux en la circonstance — jouent « au jeu de gobelets », comme dit l'abbé de Haute-Fontaine. L'histoire de cette déroute d'un idéal est fort triste » ². Et ce n'est là qu'un passage entre beaucoup d'autres.

Voyons donc très brièvement ce que fut le Jansénisme et pourquoi l'Église devait le condamner.

*Jansénius
et l'abbé de
Saint-Cyran.*

Cornélius Jansénius était né en Hollande en 1585 et s'était lié avec un Français, Du Vergier de Hauranne, à l'Université de Louvain, où tous deux étudiaient la théologie et principalement les œuvres de saint Augustin. Les deux amis résolurent de travailler à la réforme de l'Église. Jusqu'ici, rien de bien extraordinaire. Un grand nombre de saints personnages, — j'ai essayé de vous le montrer dans les conférences précédentes, — se consacraient à cette réforme chacun dans sa sphère d'action et y réussissaient pleinement. Mais Jansénius et Du Vergier, qui avait obtenu en 1615 l'abbaye de Saint-Cyran située dans le département actuel du Loiret, avaient des ambitions plus vastes : à eux seuls ils rêvaient la réforme de toute l'Église, et quant à la doctrine et quant à la discipline et à la morale. Pour la doctrine, il s'agissait d'après eux de revenir à saint Augustin, dont la théorie sur la grâce avait été altérée — et par qui ?... Par les Jésuites. Pour la discipline et la morale, il fallait revenir à la primitive Église, aux pénitences publiques, refuser fréquemment l'absolution, ne l'accorder qu'à ceux qui avaient la contrition

*Plan de
réforme de
l'Église.*

1. Citons simplement M. Lavissee, de l'Académie française, M. Rébelliau de l'Académie des Sciences morales, M. Strowski, celui-ci professeur et les deux premiers anciens professeurs de la Sorbonne. Il y en a d'autres,

2. E. LAVISSEE, *Histoire de France*, t. VII, 2^e partie, p. 12.

parfaite et non pas seulement l'attrition, priver souvent les fidèles de la communion, par manière de pénitence et de mortification. Surtout, il fallait « détruire la Compagnie de Jésus » qui était cause de tout le mal, par sa trop grande indulgence.

Voilà le programme. Et ne croyez pas que j'exagère. Tous ces points sont rigoureusement exacts. Et l'on se mit à l'œuvre. Jansénius écrivit l'*Augustinus*, ou doctrine de saint Augustin sur la grâce ; mais comme il prévoyait bien que l'Église censurerait le livre, il ne le publia pas de son vivant et chargea des personnes sûres de le publier après sa mort. L'*Augustinus* parut en effet, deux ans après la mort de Jansénius, en 1640.

L'Augustinus.

M. de Saint-Cyran, de son côté, n'était pas resté inactif. Admis comme prédicateur et comme confesseur dans le monastère de Port-Royal de Paris et dans l'Institut du Saint-Sacrement de la rue Coquillière, il sut prendre un ascendant extraordinaire sur la mère Angélique Arnauld et sur un certain nombre de religieuses. Il jugeait qu'une fois Port-Royal conquis à ses doctrines, celles-ci se répandraient facilement dans Paris et dans le reste de la France.

Saint-Cyran à Port-Royal.

Que les intentions de Jansénius et de l'abbé de Saint-Cyran aient été droites, et qu'ils aient cru de bonne foi que ces nouvelles doctrines allaient régénérer l'Église, cela est possible. Dieu seul est juge des intentions. L'évêque d'Ypres, Jansénius et Du Vergier de Hauranne étaient d'ailleurs des hommes d'une vertu austère. Et le portrait sur toile de Saint-Cyran conservé à Port-Royal-des-Champs, dans la petite chapelle où M. Gazier a réuni tous les souvenirs jansénistes qu'il a pu recueillir, donne bien l'impression d'une sévérité presque effrayante. Si l'on éprouve, à contempler ce portrait, un petit frisson d'effroi, que devait être le personnage vivant ? Il ne riait jamais. Un jour, il s'aperçut que quelques religieuses avaient souri pendant son sermon. Il s'arrêta net, déclara que ce n'était pas ainsi

qu'on devait recevoir la grâce contenue dans la parole de Dieu, et il partit brusquement.

*La théorie
de la grâce.*

Quelle était donc cette théorie de la grâce, dont on parlait tant alors ? Je juge inutile de l'exposer ici théologiquement, l'ayant fait ailleurs ¹. La conciliation de la grâce d'en-haut, et de la liberté de l'homme est un mystère insondable. Dieu agit en moi, il me sollicite à certaines heures à faire le bien, il m'y pousse doucement ; il me donne même pour cela un secours positif. Alors comment est-ce que je reste libre, et que j'ai le mérite de l'acte accompli ? Ici comme dans beaucoup de questions théologiques ou même philosophiques, il faut, selon la forte parole de Bossuet, tenir fermement les deux bouts de la chaîne, alors même que l'on ne verrait pas bien comment certains anneaux se soudent ensemble. Il faut poser hardiment les deux termes : 1^o Dieu agit en moi par sa grâce — et 2^o je suis libre. Et qu'importent ici les démonstrations, les échafaudages de raisonnements, si pratiquement et en fait — car la pratique est toujours infiniment supérieure à la théorie — nous avons perçu la vérité de ces deux propositions ? Et tous, vous comme moi et moi comme vous, dans le secret de notre vie morale, nous avons senti qu'à certaines heures nous pouvions faire le mal, nous allions peut-être le faire, et qu'alors notre volonté est entrée en jeu, nous avons énergiquement dit : Non. En même temps nous avons senti l'influence de la grâce, du secours d'en haut que nous avions sollicité, et tout en restant libres, et tout en recevant la grâce, nous avons fait un acte de vertu, un acte méritoire.

*L'exagération
janséniste.* Or, dans la théorie janséniste de la grâce — et par là le jansénisme rejoint le protestantisme — logiquement et pratiquement la liberté humaine est sacrifiée. Et c'est alors en réalité le fatalisme ; quoi qu'on fasse, on est sauvé ou

1. Voir le tome IV du *Cours Supérieur de Religion*, intitulé : *La Grâce*, Paris, Beauchesne.

damné d'avance. Et vous voyez d'ici dans quels abîmes de désespoir certaines âmes délicates vont être jetées ¹. Ces religieuses de Port-Royal, dont quelques-unes étaient de véritables saintes, qui, par des mortifications excessives, avaient abrégé leur vie, et qui mouraient dans des transes épouvantables, doutant de la bonté et de la miséricorde de Dieu à leur égard, peut-il y avoir quelque chose de plus triste ? Est-ce là vraiment la doctrine chrétienne ? Est-ce là le vrai christianisme ?

Et pour vous prouver que je n'exagère rien, je livre à vos méditations cette lettre de M. de Saint-Cyran, écrite, de Vincennes en 1642 à la mère Angélique, au sujet de la mort de sa propre nièce, à lui Saint-Cyran, morte en bas âge :

« J'admire que de ce conseil et de l'éducation que j'avais faite du père, Dieu en ait tiré une âme élue, qui est une des plus grandes rencontres et la seule qu'il faut admirer et dont il faut remercier Dieu en ce monde. Car il arrive rarement qu'un seul se sauve dans une grande et nombreuse famille, et la succession des damnés de l'autre monde est quelquefois de père en fils aussi longue que la durée de la famille ; ce qui arrive presque toujours dans les maisons des riches et peut-être nuls ne se sauveront, s'ils demeurent dans le train du monde, que ceux qui meurent en bas âge » ².

Et tous ses écrits sont aussi hardis et toutes ses paroles sont aussi tranchantes ; il jouait au prophète et se croyait inspiré. Un jour, saint Vincent de Paul lui rend visite, et lui demande de ses nouvelles : « Dieu m'a fait connaître, lui répond-il, que depuis six cents ans il n'y a plus d'Église. » Et comme M. Vincent hoche la tête et le trouve un peu présomptueux, Du Vergier s'enflamme et reprend : « Non,

1. Cf. notre ouvrage : Sébastien Zamet, évêque de Langres, *Les origines du Jansénisme*, Paris, Picard, 1912, pp. 258-262.

2. *Recueil de plusieurs pièces pour servir à l'histoire de Port-Royal*. Utrecht, 1740, in-12, p. 145.

il n'y a plus d'Église, celle qui est maintenant n'est pas la vraie, il faut détruire celle-ci, pour en édifier une autre. *Tempus destruendi, tempus ædificandi* ¹ ».

L'arrestation de Saint-Cyran. Richelieu, qui possédait au plus haut degré le génie du gouvernement et qui fut peut-être le premier à prévoir les redoutables conséquences du Jansénisme et pour la Religion et pour l'État, agit avec vigueur. Il fit ce qu'est obligé de faire tout gouvernement d'autorité et même, hélas ! les gouvernements qui se défendent d'être des gouvernements d'autorité, vis-à-vis des prédicateurs de doctrines anarchiques. Il fit arrêter M. de Saint-Cyran, par ordre du Roi, et le fit conduire au donjon de Vincennes, comme le gouvernement actuel fait arrêter périodiquement les secrétaires ou les dirigeants de la C. G. T. Vous trouverez peut-être bien hardi mon rapprochement. Je ne prétends pas qu'il soit rigoureux, et que l'austère abbé de Saint-Cyran puisse être comparé à un anarchiste de nos jours. Et cependant, toutes proportions gardées et en tenant compte de la différence des époques, l'hérétique apparaît, dans une société catholique, comme un révolutionnaire qui cherche à saper les bases de la société dans laquelle il vit. Et la preuve que Richelieu jugeait la chose ainsi, c'est la parole qu'il dit le jour même de l'arrestation à Christophe de Beaumont, le futur archevêque de Paris :

Paroles de Richelieu. « Beaumont, j'ai fait aujourd'hui une chose qui fera crier contre moi ; j'ai fait arrêter par ordre du Roi M. de Saint-Cyran. Mais j'ai conscience d'avoir rendu service à la Religion et à l'État. Si l'on avait emprisonné Luther et Calvin, quand ils commencèrent à dogmatiser, on aurait épargné aux États bien des troubles, et des torrents de sang n'auraient pas inondé la France et l'Allemagne pendant cinquante ans. C'est une de mes maximes que tout ce qui peut faire du trouble dans la Religion, en peut cau-

1. Cf. Sébastien Zamet, pp. 264 et suivantes.

ser aussi dans l'État. » Et il ajoutait : « Cet homme est plus dangereux à lui seul que six armées. »

Ce coup de force cependant n'arrêta pas le Jansénisme. *L'engouement de la jeunesse pour les nouveautés.* Il venait trop tard. Port-Royal était conquis aux idées nouvelles. La prison de M. de Saint-Cyran lui donna, aux yeux de ses amis, l'auréole du martyr. Les jeunes bacheliers en théologie, avides de nouveautés, comme l'est toujours la jeunesse, s'engouèrent des théories du novateur, et allèrent jusqu'à les soutenir dans des thèses publiques.

C'est alors qu'un Jésuite, le Père Pinthereau publia, en 1646, trois ans après la mort de Saint-Cyran, un livre très documenté sur ses erreurs de doctrine. En lisant la préface, dédiée à « Messieurs de la Sacrée Faculté de théologie de Paris », préface dans laquelle l'auteur supplie les Docteurs de Sorbonne d'arrêter le cours de « cette pernicieuse doctrine », on croirait lire une page d'actualité, ou plutôt une page qui était d'actualité il y a une quinzaine d'années, avant l'intervention de Pie X. Vous me permettez de vous en lire un extrait :

« Vous avez intérêt, Messieurs, pour la conservation de votre corps, à ne pas laisser plus longtemps les esprits douter de vos sentiments ; à raison que la jeunesse que vous recevez maintenant parmi vous et qui doit un jour en votre place composer cette célèbre Faculté, *court impunément après ces nouveautés*, et se fait des opinions de toutes ces erreurs, qui seront de véritables hérésies, lorsque l'âge et le temps y auront ajouté l'opiniâtreté ; car, soit qu'ils se laissent gagner à l'espérance d'acquérir plus tôt de la gloire dans un nouveau parti, qui n'est pas encore le plus nombreux ; soit que les intrigues perpétuelles et les artificieuses poursuites d'une cabale qui commence les surprenne, soit que le mauvais exemple de quelques docteurs anciens qui se sont détachés de la vieille créance, pour adhérer à la nouvelle, les persuade ; soit qu'enfin, ils prennent pour problématiques des opinions sur qui la Faculté ne s'est point déclarée depuis ces derniers troubles, il est

visible que cet âge s'empporte à toute bride de ce côté-là ; et que ce sont de jeunes Bacheliers qui s'engagent le plus dans le parti de l'abbé de Saint-Cyran. Que dirai-je, qu'on a vu même leur audace monter jusque-là que d'oser soutenir publiquement des thèses en votre salle de Sorbonne et à la vue des Prélats, remplies de la doctrine la plus scandaleuse et des maximes les plus damnables de cet Abbé ; tant il est véritable que ce mal est extrême et que vous ne pouvez vous-mêmes vous garantir du déshonneur, et empêcher le désordre et la ruine entière de la Faculté, si vous n'arrêtez pas vos censures et par vos décrets, le cours impétueux de ces nouvelles doctrines ¹... »

La condam-
nation des
cinq
propositions
(1653).

La Sorbonne, par son syndic Nicolas Cornet, soumit à l'assemblée du Clergé réunie à Paris en 1650, cinq propositions qui résumaient le Jansénisme. Quatre-vingt-cinq évêques demandèrent à Innocent X de porter un jugement sur ces propositions. Le Pape, après avoir entendu à Rome des membres du parti janséniste, proclama trois ans après, en 1653, par la bulle *Cum occasione* que les cinq propositions étaient hérétiques ².

La bulle fut reçue en France et en Belgique. Elle eût dû mettre fin au Jansénisme, si les partisans de Jansénius et de Saint-Cyran avaient tenu la promesse qu'ils avaient faite auparavant d'accepter le jugement du Pape, quel qu'il fût.

Mais, se voyant condamnés, ils imaginèrent la distinction du droit et du fait. *En droit*, ces cinq propositions

1. *Les Reliques de Messire Jean du Verger de Hauranne, abbé de Saint-Cyran*. Préface. Paris, 1646.

2. La *Théologie familière* de M. de Saint-Cyran avait été condamnée par Jean-François de Gondi, archevêque de Paris le 27 janvier 1643, l'auteur étant encore vivant. Elle fut condamnée par le Saint-Office le 23 avril 1654, puis mise à l'Index. Elle est encore aujourd'hui au catalogue de l'Index.

Qu'il nous suffise de mentionner dans ce catéchisme ou *Théologie familière* cette définition de l'Église qui ne contient nulle mention de la hiérarchie catholique : « C'est la compagnie de ceux qui servent Dieu dans la lumière et dans la profession de la vraie foi et dans l'union de la charité ».

sont hérétiques ; *en fait* elles ne sont pas dans Jansénius. En vain Bossuet affirmait : « Elles sont l'âme du livre » (l'*Augustinus*) ; la nouvelle secte refusa d'admettre qu'elle fût dans l'erreur, et prétendit que c'était l'Église qui s'était trompée.

Et pour venger leur querelle, les Jansénistes se crurent le droit de bouleverser et de troubler profondément l'Église et la France, pendant le XVII^e et le XVIII^e siècles. Les conséquences furent désastreuses pour la religion et pour l'État. Richelieu avait vu juste. Mais aujourd'hui que le Jansénisme est mort, il apparaît clairement que l'Église en le condamnant a sauvegardé les droits de la raison, du bon sens, et de la liberté humaine.

* * *

Le Gallicanisme, lui aussi, est bien mort. Déjà le Concile du Vatican, en proclamant l'infailibilité du Pape lui avait porté un coup mortel. La loi de Séparation lui a donné le coup de grâce, et l'on a pu voir à Rome, récemment à l'occasion de la canonisation de Jeanne d'Arc, ce spectacle, qui, je crois, ne s'était jamais vu en dehors des Conciles œcuméniques : l'épiscopat français, groupé tout entier autour du Souverain Pontife à Saint-Pierre de Rome. Et cela nous semble tout simple et tout naturel.

Eh bien, il n'en était pas ainsi autrefois. Et les rois de France, forts de leur privilège de fils aînés de l'Église, et des services qu'ils avaient rendus à la Papauté, eurent souvent la fâcheuse tendance — qui, au reste, est celle de presque tous les gouvernements — d'empiéter sur le domaine spirituel. De là des conflits, parfois légers, parfois violents, comme celui de Philippe le Bel et de Boniface VIII, mais toujours regrettables. Ce qu'on a appelé proprement le Gallicanisme, ou les Libertés de l'Église Gallicane, est comme un corps de doctrine rédigé par les juriconsultes du XVI^e siècle (en particulier Pierre Pithou) qui, tout en proclamant la nécessité de la communion avec le Pape

Le Gallicanisme.

comme Chef de l'Église et centre de l'unité, rendait l'exercice des droits pontificaux en France tellement dépendant de l'assentiment du Roi, que, de fait, l'autorité du Pape s'en trouvait gravement altérée.

Ainsi, d'après cette doctrine gallicane, les rois très chrétiens convoquent les conciles provinciaux et nationaux et promulguent sous le nom et l'autorité de ces conciles des lois pour l'Église de France. Le Pape ne peut envoyer de légat *a latere* pour juger, réformer, dispenser, etc., sans le consentement du Roi. Les Évêques ne peuvent sortir du Royaume, même s'ils sont appelés par le Pape, sans la permission du Roi. Les bulles, les rescrits des Papes, quel que soit leur contenu, ne sont pas reçus en France sans lettres patentes du Roi, etc.

La régale. Au XVII^e siècle, Louis XIV, poussé par ses conseillers, s'entêta dans la malheureuse affaire de la Régale, et les choses allèrent si loin que l'on fut à la veille d'un schisme.

Les droits du Pape n'étaient pas douteux. Si le Saint-Siège avait toléré depuis plusieurs siècles que quelques évêchés fussent soumis à la régale, c'est-à-dire que le Roi pût en percevoir les revenus pendant la vacance du siège, et nommer pendant ce temps à tous les bénéfices (là surtout était l'abus), le Pape ne pouvait admettre que le Roi étendit d'un seul coup ce droit à tous les évêchés de France. Cinquante-neuf diocèses exempts jusque-là se trouvaient atteints. L'évêque de Pamiers, Caulet, et celui d'Aleth, Pavillon, protestèrent et en appelèrent au Pape. Le Pape leur donna raison et les félicita de défendre les droits de l'Église. Dès lors l'affaire prit une tournure grave. Louis XIV voulut se faire approuver par l'Église Gallicane et humilier Rome ; c'était l'expression dont se servaient ses conseillers. L'assemblée de 1682, sorte de concile national à la dévotion du Roi, — comme plus tard celle que provoqua Napoléon 1^{er} — définit le Gallicanisme et publia la fameuse Déclaration, que Bossuet avait rédigée à son corps défendant, et

**L'assemblée
de 1682.**

avait atténuée autant qu'il l'avait pu, afin d'éviter un schisme ¹.

Mais les quatre articles n'en étaient pas moins hérétiques, et le Pape, malgré toute sa bonne volonté, ne pouvait les laisser passer. La déclaration est du 19 mars ; le 11 avril, le Pape Innocent XI adressait aux Évêques Français un bref dans lequel, après avoir rappelé que c'est à Pierre que les clefs ont été données et les brebis confiées, et que le successeur de Pierre est le pasteur non seulement des brebis, mais aussi des pasteurs, il concluait : « Nous improuvons, déchirons, cassons tout ce qui a été fait dans cette assemblée pour l'affaire de la régale. »

Il ne restait plus à Louis XIV que le choix entre deux attitudes : ou se soumettre, et reconnaître l'autorité du Pape sur les évêchés français ; ou faire un schisme, et séparer l'Église de France de l'Église Romaine. Le Roi essaya de prolonger la lutte encore quelque temps, mais bientôt comme un grand nombre d'évêchés étaient devenus vacants et qu'Innocent XI refusait des bulles aux candidats nommés par le Roi, qui avaient fait partie de l'Assemblée de 1682, Louis XIV comprit quelle folie ce serait de faire des évêques sans le Pape, et ne voulant pas du schisme, il dut s'avouer vaincu et se soumettre.

Aujourd'hui, le danger d'une Église nationale — et qui dit Église nationale, dit Église amoindrie et domestiquée — n'est plus à craindre ; le Gallicanisme a disparu, pour le plus grand bien de l'Église de France. Ici, comme pour le Jansénisme, éclate donc la sagesse de l'Église Romaine.

* * *

Il en est de même pour le Quiétisme. Cette erreur qui se rattache à l'Illuminisme espagnol du XVI^e siècle avait

*La réponse
d'Inno-
cent XI.*

*Le
quiétisme.*

1. Cf. Sur l'erreur gallicane notre volume *l'Église*, 8^e édit. pp. 161-163. Voir un exposé complet de la question dans le *Dict. Apol. Art. Gallicanisme*, par MM. DUBRUEL et ARQUILLIÈRE.

été répandue au XVI^e siècle en Italie et même à Rome par un docteur espagnol, Molinos. Condamnée par le Pape, elle fut introduite en France par un Barnabite, le Père Lacombe, qui trouva dans Madame Guyon, femme d'une imagination exaltée, une élève docile. L'élève surpassa le maître et bientôt Madame Guyon devint chef de secte ; elle séduisit un instant Madame de Maintenon et la maison de Saint-Cyr. Fénelon lui même se laissa entraîner dans cette aventure. De là sa fameuse polémique avec Bossuet, et finalement la condamnation de Fénelon à Rome.

La perfection de l'homme, au dire des quiétistes, consiste, même dès cette vie, dans un acte continu de contemplation et d'amour qui renferme en lui seul tous les actes de la religion, et qui, une fois produit, subsiste toujours.

Une fois établie dans le pur amour, l'âme est dans la quiétude ; de là le nom de quiétisme ; elle est indifférente à tout. Les actes extérieurs de religion sont inutiles ; et finalement, quoi que fasse cette âme, elle ne peut plus pécher. Dès lors c'est la justification de tous les excès, sous le couvert de l'amour de Dieu.

Bossuet et
Fénelon.

Fénelon n'alla jamais aussi loin. Mais les conséquences étaient incluses dans les principes. Aussi Bossuet, qui dans cette affaire se montra peut-être un peu trop dur pour son adversaire, dont la bonne foi était certaine, mais qui était un homme d'imagination (rappelez-vous *Télémaque* et le mot de Louis XIV : « M. de Cambrai est l'esprit le plus chimérique de mon royaume. ») Bossuet, dis-je, affirmait qu'il y allait de toute la religion. Aussi ne se fit-il pas scrupule de frapper fort ¹.

Fénelon, dès qu'il connut sa condamnation (1699), l'annonça lui-même dans la chaire de sa cathédrale de Cambrai et donna l'exemple d'une soumission, qui le grandit dans l'esprit de ses contemporains.

1. Sur le quiétisme et la destruction de la vertu d'espérance, Cf. le R. P. JANVIER, *l'Espérance, Carême de 1913*, et L. PRUNEL, *La Grâce*, pp. 168-172.

* * *

En combattant les hérésies dont nous venons de parler, *Conclusion.* l'Église romaine combattait à la fois pour la liberté humaine, menacée par le jansénisme, pour l'indépendance spirituelle, compromise par le gallicanisme, et pour les droits de la raison, que détruisait le quiétisme.

Ainsi va le monde. Les hérésies naissent de temps à autre dans le champ de l'Église, de même que l'ivraie au milieu des blés. Comme le laboureur qui sarcle sans pitié les mauvaises herbes, le Pape extirpe les hérésies du champ de l'Église et une fois dénoncées, une fois exposées au grand soleil de la vérité, elles ne tardent pas à se dessécher et à mourir. Les hérésies passent, la Vérité demeure.

BIBLIOGRAPHIE

- BRÉMOND (Henri), *Hist. littér. du sentiment religieux en France*, t. IV.
 BESOIGNE, *Hist. de Port-Royal*, Cologne, 6 vol. in-12.
 DUBRUEL et ARQUILLIÈRE, Art. *Gallicanisme* dans *Dict. Apolog.*
 LANCELOT, *Mémoires touchant la vie de M. de Saint-Cyran*, 1738, 2 vol. in-12.
 NAVATEL (Ludovic), *Fénelon et la Confrérie secrète du Pur Amour*, Paris, Emile-Paul, 1914.
 PAQUIER (Jules), *Le Jansénisme, étude doctrinale*, Paris, 1909.
 PINTHEREAU (R. P) (Sieur de PRÉVILLE), *Les Reliques de Messire Jean du Verger de Hauranne, abbé de Saint-Cyran*, Louvain 1646, in-8°.
 PRUNEL (Louis), *Sébastien Zamet, évêque-duc de Langres. (1585-1655) Les origines du Jansénisme*. Paris, Picard, 1912, (On trouvera dans ce volume la bibliographie des principaux historiens du Jansénisme.)
 RAPIN, *Mémoires (1643-1669). — Histolre du Jansénisme.* — Paris, Gaume, 1861-1865.
 SAINTE-BEUVE, *Port-Royal*, 7 vol.
 Etc...
-

CONCLUSION GÉNÉRALE

Mon but, au cours de ces leçons, a été de vous présenter comme en un tableau d'ensemble, quelques phases de l'action de l'Église en France au XVII^e siècle. Je ne prétends pas avoir été complet. Ce n'est pas en quelques leçons qu'on peut traiter un aussi vaste sujet.

J'ai voulu essayer de montrer un peu le bien qu'a fait alors cette Église catholique, si attaquée dans les premières années du XX^e siècle. Tant d'autres ne songent qu'à mettre en relief le mal, les côtés defectueux des hommes et des institutions ! Ces défauts, même au XVII^e siècle, je ne les ignore pas. On nous les répète assez dans les livres, dans les revues, dans les journaux. Il ne faudrait cependant pas que nous en soyons émus, au point d'oublier le bien, qui malgré tout, l'emporte toujours sur le mal. Le mal, c'est un manque d'être, c'est un défaut d'être, comme disaient les scolastiques. Le mal, c'est du *négalif*, et par conséquent, à le mettre sans cesse devant les yeux, on n'aboutit qu'à décourager les âmes. Le bien, au contraire, c'est de l'être, c'est du *positif*, c'est une entité vivante, pour ainsi dire, et la vue du bien encourage à l'action. L'important, c'est de ne jamais sacrifier la vérité au but apologétique.

Voilà pourquoi, ainsi que je le disais dans la première leçon, je me suis tenu, autant que possible, sur le terrain des faits. Les faits ont, en eux-mêmes, une telle éloquence ! Mais il est utile aussi parfois de dégager la leçon qu'ils contiennent.

*La leçon
des faits.*

C'est pourquoi, je voudrais, en terminant, essayer de tirer de ces faits quelques conclusions.

Et d'abord, je me permettrai de les résumer brièvement.

Quels sont les grands faits qui émergent dans ce mouvement catholique, qui, au dire de la plupart des historiens, est sans égal dans l'histoire de l'Église de France ?

1^o Influence énorme du Concile de Trente. C'est d'abord l'influence du Concile de Trente, influence énorme, qui peu à peu finit par dominer tout le siècle, et se fait sentir, comme l'a montré M. Dejob, même dans la littérature et les arts. C'est cette influence qui produit d'abord un épiscopat conscient de ses devoirs, animé de préoccupations apostoliques, et dans l'ensemble, vraiment digne de ses hautes fonctions ; c'est elle qui, en même temps que cette réforme de l'épiscopat, provoque la réforme des ordres religieux, puis celle du clergé séculier ; c'est cette influence encore qui fait comprendre à tous la nécessité de s'organiser pour lutter sur tous les terrains à la fois, afin d'étendre sans cesse et de rendre conquérante, cette religion catholique que l'énergie des générations précédentes, à la fin du XVI^e siècle, avait conservée à la France. Et par conséquent, c'est de Rome qu'est venue l'impulsion donnée à l'Église Gallicane, puisque le Concile de Trente est l'expression, comme tous les Conciles, du magistère doctrinal et disciplinaire de l'Église romaine.

2^o Activité des évêques, du clergé et des ordres religieux. Deuxième grand fait : l'activité considérable déployée par ceux qui représentent l'Église, je veux dire par les évêques, le clergé et les ordres religieux pour refouler, aussi loin que possible, l'ignorance et la misère. Nous avons assisté à la fondation de ces congrégations nouvelles qui répondaient aux besoins nouveaux de la société, et nous avons vu qu'elles furent presque toujours l'œuvre du clergé. Quand il s'agit de combattre l'ignorance, c'est un prêtre, le Père Romillon (et aussi le V. César de Bus), que nous avons trouvé à l'origine de l'établissement des Ursulines en France. C'est un prêtre, M. de Bérulle, qui provoque leur fondation à Paris. C'est un prêtre encore, saint Jean-Baptiste de la Salle, qui fonde les Frères des Écoles Chrétiennes. Dans la lutte contre la misère, nous avons rencontré un autre prêtre, saint Vincent de Paul,

et nous l'avons vu fonder les Filles de la Charité. Dans le domaine de l'Apostolat, nous avons suivi les ordres religieux en Angleterre, en Orient, en Afrique, aux Indes, en Chine, au Canada, et nous les avons contemplés rivalisant de zèle et d'ardeur pour aller jeter partout la semence catholique et avec elle les germes de la civilisation.

Troisième fait : l'appui très net, très énergique, donné par les gouvernements d'alors à l'action de l'Église, qu'ils secondent par leur action propre. J'ai dit un mot, dans la première leçon, de cette union des deux pouvoirs au XVII^e siècle.

3^o *Appui de l'autorité royale.*

Quatrième fait : l'union des catholiques et les sacrifices généreux qu'ils font à la cause qu'ils défendent. Oui, en dépit de quelques divergences d'opinion, en dépit des catégories que l'on pouvait établir parmi les catholiques d'alors, une union remarquable s'était réalisée sur le terrain catholique. Je n'en veux pour preuve que la Compagnie du Saint-Sacrement. Et cette union intime du Clergé et des laïques, produit ces œuvres de toutes sortes qui ont pour but primordial la gloire de Dieu.

4^o *Union et générosité des Catholiques.*

C'est qu'en effet, ces hommes sont des hommes de foi. Ce que vous remarquerez chez tous ces hommes, c'est une grande pensée, à laquelle ils conforment leur vie. Ce ne sont pas des dilettantes ; le dilettantisme affaiblit, quand il ne le supprime pas tout-à-fait, le pouvoir d'agir et de vouloir. Ils ne se livrent pas à cet esprit excessif d'analyse qui déprime et qui tue. Ils voient le mal, mais cette vue ne les décourage pas. Ils ne s'hynoptisent pas devant les obstacles qu'ils rencontrent. Ils agissent, et peu à peu, ils avancent, et l'obstacle recule. Voyez saint François de Sales aux prises avec les Protestants dans le Chablais, voyez saint Pierre Fourier devant l'ignorance et le matérialisme des campagnes, voyez saint Vincent de Paul face à face avec la misère populaire, considérez Bérulle et Jean-Jacques Olier en présence d'un clergé à sanctifier, Bossuet devant une Église à défendre par la controverse contre les Pro-

testants, et parmi les laïques, M. de Renty, M. d'Andelot, Emmanuel de Gondi, le chevalier de Simiane, le marquis de Salignac-Fénelon, la duchesse d'Aiguillon, etc. Quelles vies actives, mais aussi quelle unité dans ces vies ! Quel sacrifice continuel, et de leur personne, et des biens temporels ! Quelle abnégation, quelle abondance d'esprit surnaturel !

Conclusion. Voilà quelques-uns des faits qui expliquent cette glorieuse période de l'histoire de l'Église de France : Obéissance à l'impulsion venue de Rome et exprimée par le Concile de Trente ; activité, union, abnégation et sainteté des catholiques, qu'il s'agisse du clergé ou des fidèles. Si les mêmes causes produisent les mêmes effets, il est permis d'espérer que les catholiques du XX^e siècle, en imitant leurs glorieux ancêtres du XVII^e siècle, en restant plus que jamais unis au Pape, et en se dévouant tout entiers à leur noble cause, verront luire, eux-aussi, des jours glorieux pour l'Église et pour la France.

INDEX DES NOMS CITÉS

A

ABELLY, 9, 63, 72, 160, 193, 219.
 ACARIE (M^{me}), 51, 76, 77, 94, 233.
 ACHERY (Luc d'), 271.
 AIGRON (Pierre), 206.
 AIGUILLON (Duchesse d'), 57, 70,
 98, 99, 122, 192, 204, 205, 215,
 296.
 ALBERI, 258.
 ALBON (C^{te} d'), 160.
 ALBRET (d'), 7, 250.
 ALEXANDRE VI, 200.
 ALEXANDRE VII, 46, 152.
 ALEXANDRE (Noël), 88.
 ALFIERI, 258.
 ALIGRE (Élisabeth d'), 121.
 ALLAIN (Chanoine), 222, 251.
 ALLARD (Maurice), 228, 229,
 ALLAZI, 271.
 ALLIER (Raoul), 123, 144, 149,
 150, 154, 164, 167, 177, 180.
 ALMÉRAS, 214.
 AMBOISE (Georges d'), 223.
 AMBROISE (Saint), 90.
 ANDELOT (Marquis d') 52, 103,
 146, 296.
 ANDRÉ (H.), 251.
 ANDRÉ (le Petit Père), 89.
 ANGÈLE MÉRICI (S^{te}), 93, 95.
 ANGOULÈME (Duchesse d'), 113.
 ANGOUMOIS (P. Philippe d'), 146,
 154.
 ANJOU (Duc d'), 7.
 ANNE d'AUTRICHE, 24, 25, 79, 132,
 192.
 ANSART, 141.

ANSELME (Père), 273.
 APOLLINAIRE DE VALENCE (Père),
 210.
 APOLLONIUS, 262.
 ARBOUZE (Marguerite d'), 79.
 ARCHIMÈDE, 262.
 ARCY (Père d'), 56.
 ARENS, (S. J.), 251.
 ARGENSON (René de Voyer d'),
 141, 144, 149, 151, 160, 176, 180.
 ARISTOTE, 244, 254, 259, 260, 261,
 276.
 ARNAULD (Mère Agnès), 246.
 ARNAULD (Mère Angélique), 11,
 12, 49, 90, 92, 150, 151, 188,
 206, 235, 247, 283.
 ARNAULD (Antoine), 90, 175.
 ARQUILLIÈRE, 289, 291.
 ASSELINE (Dom Eustache), 36.
 AUBÉPINE (DE L'), 272.
 AUBINEAU (Léon), 180.
 AUBUSSON DE LA FEUILLADE
 (Georges d'), 242.
 AUDIAT (Louis), 201, 219, 251.
 AUGUSTIN (Saint), 36, 90, 109,
 280.
 AUGUSTE (Abbé), 157, 165, 180.
 AULAGNE (Abbé), 180.
 AUTRUY (M^{me} d'), 51.
 AUZOUT, 269.
 AVENEL (V^{te} d'), 8, 231.

B

BABEAU, 222, 225, 226, 251.
 BACON, 269.

- BAGOT (Père), 92, 205, 215.
 BAILLET, 260.
 BALME, (Chanoine), 165.
 BALUZE (Étienne), 272.
 BANCROFT, 201, 202.
 BANNACHE, 249, 250, 251.
 BARAÚD, 251.
 BARBERINI (Cardinal), 255.
 BARDE (R. P. DE LA), 56.
 BARINE (Arvède), 180.
 BARON (Vincent), 88.
 BARONIUS, 271.
 BARRAULT (Jaubert DE), 10, 147.
 BARRÉ (Père), 99.
 BARREAU (lazariste), 214.
 BARRIÈRE (Dom Jean DE LA), 39.
 BATIFFOL (Louis), 5.
 BATTEREL, 144.
 BAUDRILLART (Mgr), VII, 4, 17, 29, 95.
 BAUDRY DE RIENCOURT (François DE), 26.
 BAVARD (Abbé), 177.
 BAYONNE (R. P.), 98, 104.
 BAZIN (Hervé), 98, 104.
 BAZIN (René), 198, 213.
 BEAUCHESNE (DE), 165.
 BEAUCHET-FILLEAU (Dom), 143, 150, 170, 180.
 BEAUFORT, (Eustache DE), 47.
 BEAUMONT (Christophe DE), 284.
 BEAUMONT (Mère DE), 27.
 BEAUREPAIRE (DE), 222, 251.
 BÉGOUEN (C^{te}), 180.
 BEHOURT (Pierre), 78.
 BELLARMIN, (Cardinal), 197, 255, 271.
 BELLÉE, 222.
 BELLIÈVRE (DE), 13.
 BENCE (Père), 51, 187.
 BENOIT XV, 133.
 BENOIT (Ordre de Saint), 34, 35, 36.
 BÉRARD (Dom), 35, 72.
 BÉRARD (Léon), 276.
 BÉRAUDIÈRE (François DE LA), 24.
 BERBIS (Bénigne), 156.
 BÉRCHÈRE (Président DE LA), 43, 44.
 BERKELEY, 268.
 BERMOND (Françoise DE), 93, 94, 95.
 BERNARD (Claude), le pauvre prêtre, 122, 123.
 BERNARD (Claude), le savant, 276.
 BERNARD (saint), 36, 39, 40, 200.
 BERNIÈRES (Jean DE), 161, 165, 205.
 BERTAUT (Jean), 45.
 BERTHAULD (Père), 248.
 BERTHELOT, 265.
 BERTRAND (Joseph), 277.
 BÉRULLE (Pierre DE), 16, 20, 23, 35, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 58, 59, 71, 72, 75, 76, 77, 93, 151, 187, 199, 210, 268, 294.
 BÉRULLE (Présidente DE), 77.
 BERWICK, 250.
 BESOIGNE, 291.
 BESSON (Père), 98.
 BICHI (Alexandre), nonce, 152.
 BINET (R. P. Étienne), 36, 92.
 BLOSSET (M^{lle}), 100.
 BOCHART DE CHAMPIGNY, 85.
 BOILEAU, 274.
 BOISLISLE (DE), 116.
 BOLLAND (S. J.), 271, 272.
 BONA, 271.
 BONAPARTE, 2, 21.
 BONIFACE VIII, 287.
 BORGHÈSE (Cardinal), 14.
 BORNIER (H. DE), 32.
 BORROMÉE (S. Charles), 26.
 BOSCHET, 196, 197, 219.
 BOSQUET (F. DE), 26, 272.
 BOSSUET, 26, 43, 44, 46, 53, 58, 65, 77, 100, 160, 172, 173, 175, 180, 240, 247, 263, 265, 268, 269.

271, 275, 276, 282, 287, 288,
290, 295.

BOUCHERAT (Nicolas), 41.

BOUDON (archid. d'Évreux), 180.

BOUGAUD (Mgr), 103, 134.

BOULIER (Philibert), 155.

BOULLAY, 71, 72, 219.

BOURBON (Antoine DE), 7.

BOURDALOUE, 87, 91, 185, 275.

BOURDOISE, 23, 50, 51, 59, 60,
62, 64, 68, 72, 123, 199, 224,
237.

BOURGES (M^{me} DE), 45.

BOURGOING (R. P.), 51, 53, 55, 56,
57, 58, 59, 66, 71, 72, 247.

BOURLON (Ch. DE), 160.

BOUTHILIER DE RANCÉ (Armand
LE), 46.

BOUTHILLIER (LE), 44, 53.

BRALLE, 113.

BRANDON (Philibert), 160.

BRASSAC (DE), 152, 160.

BRÉAUTÉ (M^{lre} DE), 77.

BRÉBEUF (Père DE), 202.

BRÉMOND (H.), 46, 77, 195, 197,
219, 291.

BRESSLAU, 273.

BRETAGNE, 43, 44.

BRIAND, 174.

BRIENNE (M^{me} DE), 122.

BRIÈRE (R. P. DE LA), 124, 180.

BRINON (M^{me} DE), 263, 264.

BRISACIER (Laurent DE), 152.

BRISSAC (M^{lle} DE), 177.

BROGLIE (Emmanuel DE), 277.

BROUE (M. DE LA), 47.

BRUCKER (R. P.), 90, 171, 172,
180.

BRULART DE SILLERY (Noël), 26,
86, 203, 207.

BRUN (Chan.), 165.

BRUNETIÈRE (F.), 16, 238.

BRUNSCHVIG, 269.

BUCH (Henri), 101, 102, 159, 167,
168.

BUISSON (Ferdinand), 224, 226,
229.

BUS (César DE), 93, 237.

BUSSY-RABUTIN, 99.

□

CABROL (Dom), 273.

CACCINI (Père), 254.

CAHEN (Léon), 139, 141.

CAILLIÈRE, 85.

CALVET, (J.), 180.

CALVIN, 171, 284.

CAMILLE DE LELLIS (S.) 112.

CAMUS, év. de Belley, 20, 113,
122, 129, 175.

CAMUS (Card. LE), év. de
Grenoble, 26.

CARON, 51.

CARRA DE VAUX, 277.

CARRÉ, 246.

CARRÉ (Père), 36.

CARTIER (Jacques), 201.

CASTELLI (Père), 257.

CATHERINE DE MÉDICIS, 6, 13.

CAULET (François DE), 68, 288.

CAUMONT (Anne DE), 97.

CAUSSIN (S. J.), 92.

CAZÈRES, 95.

CERRETTI (Mgr), v, vii.

CHAMPAIGNE (Ph. DE), 151.

CHAMPLAIN (Samuel DE), 201.

CHANTAL (S^{te} Jeanne DE), 20, 28,
49, 81, 82, 92, 233.

CHANTAL (C^{se}-Bénigne DE), 81.

CHANTELOUBE (M. DE), 53.

CHARLEMAGNE, 4, 19.

CHARLES I^{er}, 17, 210.

CHARLES II, 211.

CHARLES IX, 6, 19.

CHARMASSE (Anatole DE), 222, 251

CHARMOISY (M^{me} DE), 27.

CHARRON (Pierre), 266.

CHASSAIGNE (M^{me} DE LA). 119.

CHASTENET (R. P.), 10, 29.
 CHATEL (Jean), 90.
 CHATILLON (Pierre DE), 112.
 CHATRE (Françoise DE LA), 233.
 CHAUGY (Mère DE), 82.
 CHAURAND (S. J.), 116, 117.
 CHAUVIGNY (M^{me} DE), 204.
 CHAVIGNY (M. DE), 56.
 CHÉROT (S. J.), 145, 181.
 CHEVRIÈRES (M. DE), 165.
 CHIFFLET (R. P.), 271.
 CHOISY (Abbé DE), 100.
 CHOLLIER (Pierre), 66.
 CHOUPIŒ (S. J.), 258, 277.
 CILLEULS (DES), 251.
 CLAIR (S. J.), 145, 181.
 CLÉMENTEAU, VII, 111.
 CLÉMENT VII, 39.
 CLÉMENT VIII, 22, 34, 112.
 CLÉMENT XI, 65.
 CLÉMENT XV, 200.
 CLOTILDE (S^{te}), 37.
 CLOVIS, 4, 37.
 CLOYSEAUT (R. P.), 52.
 CODOING, 66.
 COEFFETEAU (Nicolas), 23, 87, 88.
 COLBERT, 88, 206, 250, 272.
 COLBERT (Jacques), 88.
 COLIGNY (Amiral DE), 5, 6, 30, 146, 170, 171.
 COLIGNY (François DE), 52, 146.
 COMBALET (M^{me} DE). Voir AIGUILLON.
 COMPAYRÉ, 240, 242, 244, 248, 250, 252.
Concile de Trente, 12, 13, 14, 29, 48, 55, 62, 67, 87, 107, 108.
 CONDÉ, 122, 190, 240.
 CONDÉ (Princesse DE), 122.
 CONDOCET, 265.
 CONDREN (Père DE), 23, 53, 54, 55, 59, 68, 69, 72, 146, 150, 152, 154, 187, 194, 206, 207, 248.
 CONTI (Prince DE), 160.

CORDER, 271.
 CORNEILLE, 240, 244, 245, 274.
 CORNET (Nicolas), 286.
 COSSART (Père), 272.
 COSSÉ-BRISSAC (Ch. DE), 77.
 COSTE (Pierre), 63, 122, 124, 127, 128, 141.
 COTON (Père), 15, 20, 51, 90, 91, 185, 200, 201, 209, 210.
 COURBÉ (M^{me} DE), 101.
 COURSON (C^{esse} DE), 121.
 COUTIER DE CHATEAU-BORNAY (Mère Marguerite, dite de saint-Xavier), 155, 156.
 CRÉQUI (M. de), 53.
 CRÉTINEAU-JOLY, 90.
 CRILLON, 11.
 CROULBOIS (Jules) 152 181.



DANÈS (Jacques), év. de Toulon, 193.
 DANTE, 258.
 DAUVERSIÈRE (M. DE LA), 207.
 DEDIEU (Abbé), 172.
 DEDOUVRES, 189, 219.
 DEGERT (Abbé), 56, 66, 69, 72.
 DEJOB, 29, 275, 277, 294.
 DELAUNAY, 229.
 DELISLE (Léopold), 222, 273.
 DEL MONTE (Card.), 254.
 DÉMIA, 237.
 DES BARRES (Présidente), 156.
 DESCARTES, 240, 244, 245, 249, 260, 262, 265, 267, 268, 269, 273, 276.
 DESCOUREAUX, 51, 72.
 DE THOU, 13.
 DIEPPE (M.), lazariste, 214.
 DILLON, 250.
 DINET (Gaspard), év. de Mâcon, 20, 54.
 DIONNE, 201, 219.

DOMINIQUE (S.), 96, 97, 200.
 DOMINIS (Marc-Antoine DE), 88.
 DOUMIC (René), 274.
 DUBOIS (Cardin.), archev. de Paris, VI.
 DUBRUEL (S. J.), 289, 291.
 DUCANGE, 272.
 DUCHESNE, archid. de Beauvais, 64.
 DU COUDRAY, lazariste, 63, 122.
 DU FERRIER, 68, 98, 144, 159, 160, 174, 181.
 DU FOUR, abbé d'Aulnay, 174, 175.
 DUMOULIN, 88, 92.
 DUNOD (S. J.), 116, 117.
 DU PERRON (Card.), 14, 20.
 DU PÉYRAT, 20.
 DUPLESSIS-MONTBARD, 136, 137, 152, 160, 176.
 DUPLESSIS-MORNAY, 88.
 DURANTHON, 169.
 DU VAIR, 20.
 DUVAL, (Jean), carme, 213.
 DUVAL (André), 77, 151.
 DUVERGIER DE HAURANNE, abbé de Saint-Cyran, 151, 206, 280, 281, 283, 284, 285, 286.

E

Édit de Constantin, 2.
Édit de Dioclétien, 2.
Édit de Nantes, 7.
 ÉDOUARD VII, 239.
 EFFIAT (Maréchale D'), 98.
 EMERY (M.), 69.
 EMOND, 16.
 ERBEN, 273.
 ERIAU (Abbé), 77.
 ERLACH (Baron D') 135.
 ERNEST (Landgrave), 263.
 ESTAMPES (Éléonor D'), 193.
 ESTE (Alphonse D'), 85.
 ESTRÉES (Maréchal D'), 169.

EUCLIDE, 262.
 EUDES (B. Jean), 59, 68, 70, 71, 72, 153, 175, 194.
 EUSTACHE (Le Père), capucin, 8, 190.

F

FAGOT (Jean et Nicolas), 186.
 FAGNIEZ (Gustave), 76, 96, 104, 189, 219, 223, 237, 252.
 FAHIC, 258, 277.
 FAILLON, 69, 72, 193, 203, 204, 219.
 FAUCHOIS (René), 235.
 FAURE (R. P.), 37.
 FAYET, 222, 225, 231, 232, 252.
 FEILLET, (A), 136, 137, 141.
 FÉNELON, 26, 69, 211, 233, 237, 275, 290.
 FENOILLET (Pierre), év. de Montpellier, 20.
 FÉRET, 38, 72, 88.
 FERMAT, 269.
 FERRY (Abel), 229.
 FIEUBET (M^{me} DE), 157.
 FLÉCHIER, 26, 240.
 FLEURY, 47, 79.
 FONTAINES-MARANS (Madeleine DE), dite MADELEINE DE S. JOSEPH, carmélite, 77.
 FONTENAY-MAREUIL, 160.
 FORESTA (M. DE), 165.
 FORNARI (Victoire), 79.
 FOSCARINI (Père), 255.
 FOUCAULD (Père de), VII, 213.
 FOUCAULT, Intendant, 243.
 FOUQUET (François), arch. de Narbonne, 26.
 FOUQUET (Marie), 121.
 FOURIER (S. Pierre), 33, 34, 37, 50, 72.
 FRANCHEVILLE (Catherine DE), 196, 198.
 FRANCHEVILLE (Daniel DE), év. de Périgueux, 26.

FRANÇOIS I^{er}, 17, 201.
 FRANÇOIS D'ASSISE (S.), 46, 84.
 FRANÇOIS DE SALES (S.), 9, 16,
 20, 23, 27, 28, 33, 48, 49, 50,
 72, 76, 81, 82, 83, 92, 129, 232,
 233, 236.
 FRANÇOIS RÉGIS (S.), 186, 187.
 FRANÇOISE DE LA CROIX (Vén.),
 112, 113.
 FRAYSSINOUS, 78.
 FRÉMYOT (André), arch. de Bour-
 ges, 20.
 FRÉMYOT (Président), 81.
 FRÉMYOT (Présidente), 156.
 FROGER, 60.
 FRONTEAU, 38.
 FRONTON DU DUC, 271.
 FUNCK-BRENTANO, 167.

E

GACHTER, 113.
 GAIGNIÈRES, 272.
 GALILÉE, 253, 254, 255, 256, 257
 258, 259, 260, 261, 268, 277.
 GALLEMANT, 77, 151.
 GAMACHES (Père Cyprien DE),
 210, 211, 219.
 GARIBAL (Jean DE), 165, 176.
 GASTAUD, 51.
 GASTINEAU (Lucrèce DE), 95.
 GAULT (Eustache et Jean-Bap-
 tiste), 24, 53, 163, 187, 271.
 GAUTHIER (J.), 225, 252.
 GAZIER, 265, 270, 281.
 GEBLER, (Karl von), 277.
Génovéfains, 37, 38.
 GENEVIÈVE DE L' INCARNATION
 (S^r), 247.
 GILSON (E.), 269.
 GIRY (R. P.), 69, 72, 273.
 GIUSTINIANO (Marino), 222.
 GIVRY (Cardinal DE), 21.

GODEAU, év. de Vence, 24, 160,
 272.
 GODET DES MARAIS, év. de Char-
 tres, 26.
 GONDI (Emmanuel DE), 53, 163.
 GONDI (Henri DE), 55, 89.
 GONDI (Jean-François DE), 61,
 64, 89, 150, 151, 286.
 GONDI (M^{me} DE), 119.
 GONDI (Marguerite DE), 122.
 GONTERY (S. J.), 92.
 GONTIER, 156.
 GONZAGUE (Anne DE), 233.
 GONZAGUE (Louise-Marie DE), 122.
 GOSSELIN, 206, 219.
 GOURAUD, VIII.
 GOUSSAULT (M^{me}), 121, 122, 127.
 GOYAU (Georges), 122, 128, 142.
 GRANDMAISON (Geoffroy DE), 181.
 GRAVIER, 201.
 GRAVILLE (C^{te} DE), 160.
 GRÉGOIRE-LE-GRAND (S.), 90.
 GRÉGOIRE XIV, 111.
 GRÉGOIRE XV, 35.
 GRENADE (Louis DE), 236.
 GREUTE (Mgr), 45.
 GRETZER, 271.
 GRIGNAN (Abbé DE), 146.
 GRIGNION DE MONTFORT (B.), 198,
 199, 216.
 GUÉRIN (Père), minime, 36.
 GUÉRIN (M.), lazariste, 214.
 GUEVARRE (S. J.), 116, 117.
 GUIBERT (J.) 252.
 GUIGUE, 166, 177.
 GUIRAUD (J.), 252.
 GUYON (M^{me}), 290.

H

HAMEL (DU), 249.
 HAMEL DE S. FRANÇOIS (R. P.),
 89.
 HANOTAUX, 5, 6, 7, 13, 17, 29.

HARLAY (François de), arch. de Rouen, 22, 223.
 HARLAY DE CHAMPVALLON, arch. de Rouen, 175.
 HARLAY DE SANCY, év. de S. Malo, 53.
 HARVEY, 268.
 HAUTE-FONTAINE (Abbé DE), 280.
 HAVARD (Oscar), 252.
 HAVET (Julien), 273.
 HÉLYOT (R. P.), 39, 72, 98, 100, 104, 107, 110, 142.
 HENRI II, 19.
 HENRI III, 7, 19, 24, 39.
 HENRI IV, 11, 12, 13, 15, 16, 17, 20, 21, 22, 26, 27, 29, 31, 32, 36, 53, 74, 80, 84, 89, 91, 92, 103, 108, 110, 112, 181, 201, 210, 240, 241, 243.
 HENRIETTE D'ANGLETERRE, 210, 211.
 HERMANT, 104, 144.
 HERSE (M^{me} DE), 122.
 HODENCQ (Alexandre DE), 55.
 HOLSTENIUS, 271.
 HONORÉ DE PARIS (Père), 85, 190.
 HOSTE (L'), 160.
 HOUSSAYE (Abbé), 54, 59, 72.
 HOUX (M^{lle} DU), 196.
 HUBY (R. P.), 198.
 HUGUET (Jean), 186.
 HUME, 268.
 HUYSMANS, 80.

I

IAGER, 16, 29, 35.
 IGNACE (S.), 106.
 IMBART DE LA TOUR, 29.
 INGOLD (R. P.), 52.
 INNOCENT X, 66, 152, 215, 286.
 INNOCENT XI, 289.
 INNOCENT XII, 117.
 IRAILH, 258.
 ISAÏE, 275.

J

JACQUES (S.), 105.
 JACQUES I^{er}, 88.
 JADART (Henri), 119, 277.
 JANDEL (Père), 98.
 JANSÉNIUS, 23, 280, 281.
 JANVIER (Père), 290.
 JEAN (S.), 128, 264.
 JEAN-BAPTISTE (S.), 197.
 JEAN-BAPTISTE DE LA SALLE (S.), 238, 239.
 JEAN DE DIEU (S.), 109, 110, 111.
 JEAN-MARIE DE VERNON (R. P.), 155, 181.
 JEANNE D'ARC, (S^{te}), 287.
 JÉRÔME (S.), 90.
 JOIGNOT (Jean-Claude), 186.
 JOLY (Bénigne), 122, 177, 217.
 JOLY (Claude), 229.
 JOLY (Henri), 71, 72, 219.
 JORET (Ch.), 117, 142.
 JOSEPH DU TREMBLAY (Père), 75, 78, 85, 87, 149, 189, 200, 210, 212, 213.
 JOULLET DE CHATILLON (Jean), 113.
 JOYEUSE (Père ANGE DE), 84, 85, 190.
 JOYEUSE (Card. DE), 84.
 JULIUS (Frère), 238.
 JURIEU, 171, 172, 173, 179.

K

KANT, 268.
 KERLIVIO (Louis Eudes DE), 198.

L

LABBE (Père), 271, 272.
 LA BRUYÈRE, 25, 173, 274.

LA CHAISE (Père DE), 93.
 LACOMBE (Père), 290.
 LACORDAIRE, 78, 98, 106.
 LACOUR (Didier DE), 33, 34, 35, 50, 72.
 LA FAYETTE (François DE), 24, 160, 187.
 LA FAYETTE (M^{me} DE), 233.
 LA FONTAINE, 173.
 LAGIER (Abbé), 164, 181.
 LALEMANT, 38.
 LALLEMAND (S. J.), 202.
 LALLEMAND, 112, 142, 248, 252.
 LAMOIGNON (DE), 160, 175, 180, 240.
 LAMOIGNON (M^{me} DE), 122.
 LAMORLIÈRE (Rosalie), 113.
 LAMOTTE-LAMBERT (Pierre DE), 215.
 LANCELOT, 245, 291.
 LANDRIÈUX (Mgr), év. de Dijon, VI.
 LANDRY (S.), 108.
 LANGERON (Abbé), 47.
 LANGLE (Abbé DE), 47.
 LANTOINE, 252.
 LARGENTIER (Claude), abbé de Clairvaux, 41, 42, 43.
 LARGENTIER (Denis), 41.
 LA ROCHE DU MAINE, 160.
 LA ROCHEFOUCAULD (Cardinal DE), 14, 35, 36, 37, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 47, 72, 113, 275.
 LA ROCHEFOUCAULD (Marie-Sylvie DE), 77.
 LA ROQUETTE (Gabriel DE), 160, 230.
 LA RUELLE (Servais DE), 33, 34, 50, 72.
 LA SABLIÈRE (M^{me} DE), 113.
 LASIES, 228.
 LAVAL (Mgt DE), 205, 206, 215, 216.
 LAVAL (Marquis DE), 160, 176.
 LA VALETTE (Cardinal DE), 18.

LA VALLIÈRE (Louise DE), 77.
 LAVEILLE (Mgr), 199, 219.
 LAVIGERIE, VII.
 LAVISSE (Ernest), 35, 73, 173, 181, 240, 271, 277, 280.
 LE BELLEC (Claude), 196.
 LE COINTRE (R. P.), 248, 271.
 LE DANTEC, 265.
 LEFÈVRE (Abel), 229.
 LE FÈVRE (R. P.) Michel, 187.
 LE FLOCH (R. P.), 217, 219.
 LE GAUFFRE, 122, 142.
 LE GOUVELLO, 195, 219.
 LE GOUX DE LA BERCHÈRE, 177.
 LEGRAS (M^{lle}) voir MARILLAC.
 LE GRAS (Antoine), 129.
 LEGRIS-DUVAL, 78, 178.
 LEIBNIZ, 255, 263.
 LEJEUNE (R. P.), 53, 187, 188.
 LELONG (R. P.), 249.
 LE MAITRE (Antoine), 175.
 LRMATRE (Jules), 211.
 LEMAN (Abbé), 30.
 LE NAIN DE TILLEMONT, 273.
 LE NOBLETZ (Marguerite), 196.
 LE NOBLETZ (Michel), 195, 196, 198, 199, 217.
 LÉON X, 17.
 LÉON XIII, 33, 199, 238.
 LÉONARD DE PARIS (Père), 210.
 LÉPINE, 157.
 L'ÉPINOIS (H. DE), 277.
 LEROUX (Alfred), 181.
 LESAGE (Père), 214.
 L'ESTOILE (Pierre DE), 21, 29, 90.
 LE TELLIER, 26.
 LETOURNEAU, 69, 73.
 LEVACHER (Jean et Philippe), 214.
 LEVESQUE, 68, 269.
 LEVILLAIN, 273.
 LÉVIS (H. DE), duc de VENTADOUR, 146.
 LHUILLIER (Madeleine), voir SAINTE-BEUVE, (M^{me} DE).
 LIANCOUR (Duc DE), 160.

LIARD (Louis), 267.
 LITOLPHI-MARONI, 23.
 LONGUEVILLE (Duchesse DE), 77.
 LORRAINE (Cardinal DE), 56.
 LORRAINE (Charles DE), évêque de Verdun, puis jésuite, 92.
 LOTH (Arthur), 142.
 LOUIS (Saint), 4, 273.
 LOUIS XIII, 17, 22, 26, 32, 36, 37, 41, 43, 46, 55, 74, 78, 79, 80, 84, 89, 92, 103, 113, 114, 117, 146, 148, 149, 152, 181, 187, 191, 192, 193, 201, 210, 235, 241, 274
 LOUIS XIV, 17, 25, 26, 32, 65, 88, 93, 113, 114, 117, 173, 174, 180, 194, 206, 216, 235, 273, 279, 288, 289, 290.
 LOYSEAU (Charles), 176.
 LUCAS (Antoine), 192.
 LUCE (Siméon), 222.
 LUTHER, 284.
 LUYNES (Duc DE), 176.
 LUXEMBOURG (Maréchal de), 240.
 LYAUTEY, VIII, 213.

M

MABILLON, 265, 273, 275.
 MACHIAVEL, 258.
 MADELEINE (Claude DE LA), év. d'Autun, 23.
 MAGGIOLO, 222, 224, 225, 226, 227, 252.
 MAGLOIRE (Saint), 58
 MAIGNELAY (M^{me} DE), 51, 122.
 MAIGNET (S. J.) 186.
 MAINTENON (M^{me} de), 290.
 MAISONNEUVE (M. DE), 207.
 MALEBRANCHE. 262, 265, 267, 269, 270, 275.
 MANGIN, VIII.
 MARCA (M. DE), 272.
 MARCELLIN (R. P.), 190.

MARCHAND (Général), VIII.
 MARE (R. P. DE LA), 249.
 MARESCHAL (Pierre), 186.
 MARGUERITE DE JÉSUS (Mère), 98.
 MARIE-ANTOINETTE, 113.
 MARIE DE MÉDICIS, 22, 78, 110, 187.
 MARIÉJOL (Jean), 180, 240.
 MARILLAC (B. Louise DE), 122; 129, 130, 131, 133, 233.
 MARILLAC (M^{me} DE), 51.
 MARILLAC (M. DE), 77, 79.
 MARILLIER, 165.
 MARITAIN (J.), 269.
 MARNAIS (M. DE), 165.
 MARQUEMONT (Denis DE), arch. de Lyon, 22.
 MARQUEST (Anne DE), 233.
 MARTIN (S.), 51.
 MARTINE (R. P.), 70, 73, 194, 219.
 MASCARON, 26, 91.
 MAS-LATRIE, 273.
 MASSILLON, 188.
 MATHIEU (M.), 269.
 MATHIEU (Cardinal), 230.
 MATHIEU de S. FRANÇOIS, (R. P.) 89.
 MAUGIER (Ef.), 41.
 MAUNOIR (Julien), 196, 197, 198, 199.
 MAUPAS, (H. DE), év. du Puy, et d'Évreux, 24, 194.
 MAYNARD (Abbé), 63, 64, 66, 67, 73, 142, 191, 219.
 MAZARIN, 174, 175.
 MEAUX (V^{te} DE), 30.
 MEILLERAYE (Maréchal DE LA), 160.
 MÉNAGE, 233.
 MÉNÉLACUS, 262.
 MÉRICI (S^{te} Angèle DE), 93.
 MERKI, (Ch.), 30.
 MERSENNE (Père), 260, 261. 262, 263, 269.
 MESSIER, 64.

MÉTEZEAU (R. P.), 51.
 MEUR (Vincent DE), 216.
 MÉZERAY, 70.
 MICHAELIS (Sébastien), 87, 96, 97.
 MICHEL-ANGE, 258.
 MICHEL (Dom), 195.
 MICOLON (Antoinette), 95.
 MILLERAND, VII.
 MIRAMION (M^{me} DE), 99, 100,
 122, 137, 224.
 MODÈNE (Duc DE), 85.
 MOLÉ (Edouard), 86.
 MOLÉ (Mathieu), 86.
 MOLIERE, 176, 236, 240, 244, 245.
 MOLINET (DU), 38.
 MOLINOS, 290.
 MONNIER (F.), 68, 193, 219.
 MONOD (Gabriel), 181.
 MONTAIGNE, 240, 266, 275.
 MONTBAZON (Duc DE), 52.
 MONTCHAL, arch. de Toulouse,
 19, 30.
 MONTGLAT (M^{me} DE), 241.
 MORANGIS (M. DE), 116.
 MOREY (Abbé), 87, 95, 104, 190.
 MORIN (Père), 271.
 MORINIÈRE (R. P. DE LA), 37, 72.
 MOURRET (Abbé), 56, 181.
 MUSSART (Père), 46.
 MUN (Albert DE), 29.

N

NAPOLÉON I^{er}, 21, 69, 288.
 NEMOURS (Duc DE), 160.
 NEMOURS (Duchesse DE), 122.
 NÉRI (S. Philippe DE), 51.
 NESMOND (M. DE), 100.
 NEWTON, 255, 263, 264.
 NICOLE, 175, 245.
 NITRAY (M^{me} DE), 95, 252.
 NIVELLE (Pierre), 43, 45.
 NOAILLES (Ch. DE), 147, 159, 160.
 NOEL (R. P.), 269.
 NORBERT (S.), 33.

O

OGER (Dom Adam), 36.
 OLIER (Jean-Jacques), 16, 56, 59,
 68, 69, 70, 71, 72, 73, 160, 180,
 192, 193, 194, 206, 207, 224, 237.
 ORLÉANS (Antoinette D'), mar-
 quise DE BELLISLE, 78.
 ORLÉANS-LONGUEVILLE (F^{ois} D'),
 97.
 OZANAM, 78, 118.

P

PALLU (Mgr), 215.
 PALMA CAYET, 110, 111.
 PAOLI (Cesare), 273.
 PAQUIER (Jules), 291.
 PARDAILLAN DE GONDRIN, 26.
 PASCAL, 243, 245, 261, 263, 265,
 266, 267, 269, 270, 273, 275.
 PASCAL (Jacqueline), 246.
 PASQUIERS (V^{ie} DE), 47, 49.
 PASTEUR, 255, 260, 268, 276.
 PAUL (S.), 128, 178, 196.
 PAUL V, 14, 34, 109, 254, 255.
 PAVILLON, év. d'Alet, 288.
 PÉCHARDE, 228.
 PELLETIER (Le), 116.
 PELTERIE (M^{me} DE LA), 204, 205.
 PÉRICART (François DE), 223.
 PÉRICLÈS, 251.
 PÉRIER, 261.
 PÉTAU (Père), 271.
 PHELIPEAUX D'HERBAULT (Ma-
 rie), 77.
 PHILIPPE -LE-BEL, 287.
 PICCOLOMINI (Mgr), 257.
 PICHERY (Henri DE), 146, 148.
 PICOT, 4, 30, 47, 104, 169, 194.
 PICOT DE CLORIVIÈRE, 199.
 PIE V, 109.
 PIE VII, 2, 134.

PIE X, 285.
 PIERRE (S.), 1, 65, 289.
 PINDARE, 275.
 PINTHEREAU (R. P.), 285, 291.
 PISANI (Abbé), 218, 219.
 PITHOU (Pierre), 287.
 PLESSIS-PRALIN (DU), 169.
 POCQUET, 181.
 POISSON, 249.
 POLLALION (M^{me} DE), 122.
 POMEREU (M^{ie} DE), 222.
 PONCET D'ABLI, 160.
 PORTAIL (M.) lazariste, 191, 192.
 POTIER DE GESVRES, év. de Beauvais, 23, 63, 64, 159.
 POUCHET, 260.
 POUILLART DES PLACES (Claude) 200, 216, 217.
 POURLAN (M^{me} DE), 49.
 PRAT (S. J.), 90, 104.
 PRESTET (R. P.), 249.
 PROU (Maurice), 273.
 PRUDHOMME, 23, 181.
 PRUNEL (Louis), 73, 151, 156, 181, 269, 290, 291.
 PUGET (M^{me} DE), 157.
 PSICHARI (Ernest), VIII.

Q

QUANTIN, 222, 225, 252.
 QUEYLUS (M. DE), 206.
 QUICHERAT, 273.
 QUINTANADOINE DE BRÉTIGNY, (Jean DE), 76.
 QUINTIN (R. P.), 196, 198.

R

RABBE (Félix), 145, 181.
 RACINE, 245, 274.
 RACONIS (François DE), 24.
 RACONIS (M^{lle} DE), 77.

RAMBAUD (A.), 222.
 RAMPAL (Jeanne DE), 95.
 RANCÉ (Abbé DE), 47, 177.
 RAPIN (S. J.), 144, 181, 233, 291.
 RAVELET, 222, 239, 252.
 RÉBELLIAU (Alfred), 77, 154, 157, 158, 163, 164, 166, 167, 168, 176, 177, 178, 179, 181, 188, 264, 271, 272, 277, 280.
 REBESCQ (DE), 222, 252.
 RÉMUSAT (Ch. DE), 275.
 RENARD (Frère Mathieu), 136.
 RENOARD DE SOUVRE (René DU) 147.
 RENTY (Baron DE), 101, 102, 122, 153, 154, 155, 160, 161, 164, 165, 167, 180, 296.
 RETZ (Cardinal DE), 26, 53, 163.
 REUSSENS, 273.
 RHODES (Père de), 145, 208, 209, 215, 220.
 RIBBE (Ch. DE), 222.
 RICHARD (M.), 154.
 RICHARD (Cardinal), 109.
 RICHELIEU, 5, 6, 7, 17, 18, 22, 23, 24, 29, 35, 36, 40, 45, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 66, 70, 72, 75, 85, 98, 123, 149, 152, 189, 190, 191, 205, 212, 215, 284, 287.
 RICHER, 14, 15, 22.
 RIETSCH, 273.
 ROBERVAL, 269.
 ROCHECHOUART DE SAINT-CYR (F^{ois} DE), 147.
 ROCHEGUDE (M^{ie} DE), 113.
 ROCHEMONTEIX (R. P. DE), 201, 220.
 RODIN, 145.
 ROHAULT, 269.
 ROHRBACHER, 34.
 ROLAND (Domnat), 196.
 ROLLAND (Présid^t), 248.
 ROMAIN (François), 88.
 ROMILLON (Père), 93, 294.
 ROSWEYDE, 271.

ROUILLÉ (Marguerite), 113.
 ROUX, 165.
 ROZE, év. de Senlis, 37.
 RUBEN (Gabriel et Jacques),
 188,

S

SAGLIER (L.) 110, 142.
 SAINTES (Claude DE), év. d'É-
 vreux, 223.
 SAINTOT (M^{me} DE), 122.
 SAINTE BEUVE (M^{me} DE), 94.
 SAINTE-BEUVE (M. DE), 94, 279.
 SAINT-FERJUS (M. DE), 165.
 SAINTE-FOI (Ch. DE), 96.
 SAINT-JURE (Père DE), 155, 160,
 161, 182.
 SAINT-MESMES (M^{re} DE), 160.
 SAINT-SULPICE (Abbé DE), 44.
 SAINT-VALLIER (Mgr DE), 206,
 220.
 SALES (Bernard DE), 82.
 SALES (Jeanne DE), 28, 233.
 SALES (S. François DE). Voir
 François de SALES.
 SALIAN (Jacques), 186.
 SALIGNAC-FÉNELON (M^{re} DE), 103,
 160, 168.
 SALLE (S. J.-B. DE LA). Voir,
 Jean-Baptiste DE LA SALLE.
 SANTAREL, 92.
 SAUVAGE (Jacques), 163,
 SCARRON (Pierre), év. de Gre-
 noble, 23, 26.
 SCHØENHER, 59, 60, 73.
 SCHOMBERG (Duchesse DE), 122.
 SCHOMBERG (Maréchal DE), 160,
 169.
 SÉBASTIEN DE BAR-S-SEINE
 (Frère), 211.
 SÉQUIER (Antoine) 113, 240.
 SÉQUIER (Dominique), 193.
 SÉQUIER (Louise), 77, 122.

SÉGUIRAN (Père DE), 92, 186.
 SÉJOURNÉ (R. P.), 196, 220.
 SENAULT (R. P.), 187.
 SÉNAUX (Marguerite DE), 97.
 SÉPET (Marius), 222.
 SERVIÈRE (J. DE LA), 252.
 SÉVIGNÉ, (M^{me} DE), 81, 91, 173,
 185, 274.
 SICARD (Abbé), 8, 17, 18, 30.
 SICKEL, 273.
 SIENNE (S^{te} Catherine DE), 97.
 SILLERY (Commandeur DE), 86.
 SILLERY (Brulart DE), 26, 86,
 203, 207.
 SIMIANE (Gaspard DE), 163, 165.
 SIMON (Femme), 113.
 SIRMOND (Père), 271.
 SIXTE-QUINT, 109, 111.
 SOLMINIHAC (Alain DE), év. de
 Cahors, 10, 24, 29, 67, 159, 187.
 SORTAIS (G.), 277.
 SOULFOUR (M. DE), 52.
 SOURDIS (Fois DE) arch. de Bor-
 deaux, 18, 20, 187.
 SOURIAU (Maurice), 153, 161, 165,
 175, 182, 206, 220.
 SPINOZA, 262.
 STROWSKI (F.), 262, 264, 265,
 269, 277, 280.
 SUAREZ DE S^{te} MARIE (Fr.), 23.
 SUFFREN (S. J.), 92, 146, 148, 154.
 SULLY, 11.
 SULTE (Benjamin), 220.
 SUZE (M^{me} DE LA), 122, 129.

T

TABARAUD, 54, 73.
 TAMIERS (Abbé DE), 48.
 TARISSE (Dom Grégoire), 35, 72.
 THÉRÈSE (S^{te}), 76.
 THIBAUT (Philippe), 78.
 THOMASSIN (R. P.), 250, 271.
 THYAL (Jean), 186.

TISSERAND, 252.
 TORRICELLI, 257, 261.
 TOULONJON (M. DE), 82.
 TOURVILLE, 250.
 TRAPPES (Léonard DE), arch.
 d'Auch, 20.
 TRAVERSAY (M^{me} DE), 121.
 TREMBLAY (P. Joseph DU). Voir
 JOSEPH (Père).
 TURENNE, 250.
 TURGOT, 113.

U

UBALDINI, 14, 15.
 URBAIN (Abbé), 88, 269.
 URBAIN VIII, 30, 39, 62, 87, 152,
 255, 256.

V

VAIR (Pierre DU), 20.
 VALON (DE), 10.
 VAUGELAS, 188.
 VENI D'ARBOUZE (Dom Jacques
 DE), 36.
 VEUILLOT (François), 238.
 VIALART (Félix), év. de Châlons,
 24, 194, 224.
 VIANSON-PONTÉ, 241.
 VIANNEY (Bienheureux), 33, 186.
 VIC (Gédéon DE), 147.
 VICO (Cardinal), 83.

VIGIER (Marguerite DE), 95.
 VILLARS (Maréchal DE), 250.
 VILLEROY, 13, 169.
 VIMONT (Père), 207.
 VINCENT DE PAUL (S.), 10, 16, 23,
 24, 25, 50, 51, 53, 56, 59, 60, 62,
 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70,
 71, 72, 76, 106, 107, 110, 113,
 118, 121, 122, 123, 124, 127,
 128, 129, 130, 131, 132, 133,
 134, 135, 136, 137, 145, 160,
 161, 180, 191, 192, 194, 199, 200,
 206, 213, 214, 283, 294.
 VIVIANI, 257.
 VIVIEN (Nicolas), 78.
 VOLTAIRE, 239, 244.
 VREGILLE (Père DE), 277.

X

XAINCTONGE (Anne DE), 95.
 XAINCTONGE (F^{ois} DE), 95.

Z

ZAMET DE SAINT-PIERRE, 147,
 150.
 ZAMET (Sébastien), év. de Lan-
 gres, 22, 27, 49, 54, 69, 86, 147,
 150, 151, 157, 160, 197, 206,
 235.
 ZÉNOBIS (Mère DE), 156.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE ...	V-VIII
-------------	--------

PREMIÈRE LEÇON

LA RÉFORME CATHOLIQUE

- I. — État de l'Église de France en l'an 1600. — La question qui s'était posée au XVI^e siècle. — Excès des Protestants avant Vassy. — L'amiral de Coligny et les Anglais. — Après Vassy. — Henri IV se fait catholique. — Les conséquences des guerres de religion : 1^o Division des esprits, mais victoire du catholicisme. — 2^o Clergé et moines ligueurs peu apostoliques. — La grande pitié des campagnes. — 3^o Désordre des abbayes : les abus de la commendé.
- II. — La réforme catholique. — Les instruments de cette réforme. — La France et le Concile de Trente. — La Compagnie de Jésus ; rappel des Jésuites par Henri IV. — Coup d'œil général sur l'action de la royauté : Henri IV, Louis XIII, Louis XIV. — L'épiscopat du XVII^e siècle. — Influence de saint Charles Borromée et de saint François de Sales. — Conclusion. 1

DEUXIÈME LEÇON

LA RÉFORME DES ORDRES RELIGIEUX ET DU CLERGÉ

Tout le monde collabore à la renaissance religieuse de la France : les ordres religieux, le clergé, les laïques. — I. — *Réforme des Ordres religieux.* 1^o *Les monastères d'hommes.* — Saint Pierre Fourier, Servais de Laruelle, Didier de Lacour. — La Congrégation de Sainte-Vanne. — La Congrégation de Saint-Maur. — Dom Tarisse ; Saint-Germain-des-Prés. — Le Cardinal de la Rochefoucauld. — Les Feuillants. — L'ordre de Cîteaux. — La réforme à Clairvaux. — La réforme à Cîteaux. — Richelieu, général de l'ordre (1635). — Le Père Mussart et les Pénitents réformés. — La Trappe. — Sept-Fons. — 2^o *Les monastères de femmes.* — Leur translation des champs à la ville. — Rumilly. — Tart. — Port-Royal.

- II. — *Réforme du Clergé*. — 1^o Le Père de Bérulle fonde l'Oratoire (1611). Les retraites spirituelles et la formation des prêtres. — Hommage de Bossuet à Bérulle. — L'esprit de l'Oratoire. — Le séminaire de Saint-Magloire. — Richelieu et l'œuvre des séminaires. — Condren et Bourgoing. — 2^o Bourdoise et Saint Nicolas du-Chardonnet. — Originalité de cette œuvre. — *La Bourse cléricale*. — 3^o Saint Vincent de Paul. — Les Exercices des Ordinand. — Les conférences du Mardi. — Les Séminaires et la Mission. — 4^o M. Olier et Saint-Sulpice. — 5^o Le B. Jean Eudes. — La société de Jésus et de Marie (1643). — Conclusion . . . 31

TROISIÈME LEÇON

L'ÉGLISE ET LA VIE INTÉRIEURE AU XVII^e SIÈCLE

Intensité de la vie intérieure : vie contemplative, vie active.

- I. — *Les Ordres contemplatifs* : Le Carmel ; Bérulle et Madame Aca-rie. — Les Carmes. — Le Calvaire, et le Père Joseph. — Le Val-de-Grâce. — Les Annonciades. — La Visitation et Madame de Chan-tal. — II. — *Les Ordres actifs d'hommes* : Les Capucins : Le P. Ange de Joyeuse ; le P. Honoré de Paris ; Édouard Molé ; Bru-lart de Sillery. — Les Capucins en temps de peste. — Les Jaco-bins : Coëffeteau. — Les Augustins : Notre-Dame des Victoires. — Le Petit Père André. — Les Jésuites : Le Père Cotton, le Père Binet ; Bourdaloue, etc. — III. — *Les Ordres actifs de femmes*. — Les Ursulines. — Françoise de Bermont. — Madame de Sainte-Beuve. — La congrégation de Paris. — Les congrégations de pro-vince. — Les Dominicaines ou Filles Saint Thomas. — Les Da-mes de Saint-Maur. — Les Miramionnes. — Les Filles du Bon Pasteur. — IV. — *L'apostolat ouvrier*. — Henri Buch. — Les frè-res cordonniers et les frères tailleurs. — M. de Renty. — Conclu-sion . . . 74

QUATRIÈME LEÇON

L'ÉGLISE ET LA CHARITÉ AU XVII^e SIÈCLE

- I. — *Les Hôpitaux*. — Réforme des anciens hôpitaux. — Les nou-velles congrégations hospitalières : Saint-Jean de Dieu et les Frères de la Charité. — Saint Camille de Lellis. — Les nouveaux hôpitaux : Henri IV, Louis XIII, Louis XIV. — La répression de la mendicité. — Les Hôpitaux Généraux et les Jésuites ; les Pères Chaurand, Dunod et Guevarre.
- II. — *L'action individuelle* : 1^o Les « charités » avant le XVII^e siè-cle. — 2^o Les Dames de la Charité. — Saint Vincent de Paul. —

- Les statuts des Confréries de Charité. — Les pauvres honteux. — Les Dames de la Charité à l'Hôtel-Dieu de Paris ; quelques noms illustres. — Claude Eernard, le pauvre prêtre. — Le règlement de Saint-André-des-Arts (1652). — Les Enfants trouvés. — 3^o Les Filles de la Charité. — L'institution et la fin de la Compagnie. — Le « séminaire » de la rue du Bac. — Jugement de Pie VII et de Benoît XV sur les Filles de la Charité.
- III. — *L'exercice pratique de la charité au XVII^e siècle.* — Les misères de la guerre de Trente ans et de la Fronde. — L'action de Saint Vincent de Paul et de la Compagnie du Saint-Sacrement*. — Le Magasin Général de la Charité. — Le règlement de Saint-Eustache. — Les idées charitables de l'époque. — Réponse aux objections. 105

CINQUIÈME LEÇON

LA COMPAGNIE DU SAINT-SACREMENT

- Découverte des Annales de la Compagnie. — La mésaventure de M. Rabbe. — I. — *Origine de la Compagnie.* Les premiers confrères.
- II. — *Organisation :* Confrérie de piété et association militante. — Le secret ; ses raisons. — Le Roi est informé ; ses lettres à l'archevêque de Paris. — Hostilité de l'archevêque. — Zamet et le Père de Condren. — Rome n'approuve pas la Compagnie. — Les précautions relatives au secret. — Les Compagnies de Dames.
- III. — *Influence.* — 1^o Extension de la Compagnie. — 2^o Ses membres les plus célèbres. — Le témoignage de Du Ferrier. — 3^o Ses œuvres : A. Charité et assistance. — Les Compagnies de Paris, de Marseille, de Grenoble, de Toulouse, etc. — La Compagnie de Paris provoque des congrès. — B. Répression des scandales. — Le compagnonnage, l'immodestie dans les églises, la débauche, le duel. — La déclaration de Saint-Sulpice (1651). — La Propagation de la foi chez les infidèles ; la lutte contre l'hérésie. — La Compagnie et les Protestants. — Les agissements des Protestants. — Les persécutions anglaises contre l'Irlande catholique. — Les secours des Protestants français. — Le cynisme de Jurieu, agent d'espionnage de l'Angleterre. — La Révocation de l'Édit de Nantes. — L'idéal de la Compagnie. — Son loyalisme.
- IV. — *Dissolution de la Compagnie :* L'Ermitage de Caen. — L'arrêt du Parlement (1660). — Les œuvres qui survécurent. — La Compagnie après 1660. — Le Conseil charitable de Saint-Sulpice. — Les *Œuvres fortes* de Dijon. — La persistance à Lyon et à Marseille. — La Congrégation. — Réponse aux objections : Diffé-

rences avec la Franc-Maçonnerie : l'esprit, le but, les moyens. —

Conclusion 143

SIXIÈME LEÇON

L'ÉGLISE ET L'APOSTOLAT AU XVII^e SIÈCLE

Les Missions catholiques. I. — *En France*. — Nécessité des missions populaires. — Les Jésuites ; Saint François Régis. — Les Oratoriens. Le Père Lejeune. — Les Capucins. Le P. Joseph et les missions de l'Ouest. — Les missions du Dauphiné. — Les Capucins en Franche-Comté. — Les Prêtres de la Mission. — Missions à l'armée (1636) ; à Saint-Germain ; en Auvergne. — M. Olier et les Lazaristes. — Le B. Jean Eudes en Normandie. — Les missions bretonnes et Michel Le Nobletz. — Julien Maunoir — Les processions de la Passion. — Les Dames catéchistes. — L'œuvre des retraites. — Le B. Grignon de Montfort. — Ses missions. — Ses familles religieuses.

II. — *A l'Etranger*. — La France apôtre. — I. Le Père Coton. — A. Les Jésuites au Canada. — Martyre des PP. Lallemant et de Brébeuf. — Brulart de Sillery. — Les Hospitalières et les Ursulines. — Mgr de Laval, premier évêque du Canada. — M. Olier et le Canada. Fondation de Ville-Marie de Montréal (1642). — B. La Chine et le Père Rhodes. — C. Les Jésuites dans le Levant. — II. Le Père Joseph. — Les Capucins et la Mission d'Angleterre. — Le P. de Gamaches et les prêtres condamnés à mort. — Le grand projet du P. Joseph. — Les missions d'Orient. — Les Carmes de la rue de Vaugirard. — Le protectorat français en Orient. — III. S. Vincent de Paul. — Les Lazaristes en Barbarie et à Madagascar. — IV. Le Séminaire des Missions Étrangères. — Mgr Pallu. — Mgr de Lamotte-Lambert. — L'Union du Séminaire de Québec au Séminaire de la rue du Bac. — V. — Claude Poullart des Places. — Le Séminaire et la Congrégation du Saint-Esprit. — Conclusion 183

SEPTIÈME LEÇON

L'ÉGLISE ET L'INSTRUCTION AU XVII^e SIÈCLE

I. — *Instruction primaire*. — Une erreur historique. — Ce que révèlent les récents travaux d'archives. — Après les guerres de religion, l'Église rebâtit les écoles détruites. — Les écoles dans l'Est ; la Normandie ; le Nord ; l'Anjou ; le Sud-Est ; la Champagne et la Bourgogne ; Paris. — Physionomie de l'école. —

Garanties exigées. — Traitement des maîtres d'école. — Les Congrégations enseignantes. — Les Ursulines ; leur esprit. — L'éducation des pensionnaires. — Les idées de l'époque sur l'éducation des femmes. — Les garçons. — S. Jean Baptiste de la Salle. — Jugement de Brunetière. — La gratuité de l'école réalisée par les fondations.

- II. — *Enseignement secondaire*. — 1° *Les Collèges des Jésuites*. — Leurs succès. — A. La discipline ; plus ferme et plus douce que dans l'Université. — Les verges ; l'exemple d'Henri IV. — Les distractions. — Les représentations théâtrales. — L'émulation et les récompenses ; l'*Imperator*. — Les Académies. — Les exercices physiques. — B. L'enseignement. — Le grec et le latin ; les humanités. — Les résultats. — 2° *Port-Royal*. — Les Petites écoles — La discipline. — Une innovation. — L'éducation des filles. — 3° *Les collèges de l'Oratoire*. — L'enseignement. — Innovations. — L'étude de l'histoire et des sciences. — Les arts. — La discipline. — Les célébrités sorties de Juilly. — Conclusion 221

HUITIÈME LEÇON

L'ÉGLISE ET LA SCIENCE AU XVII^e SIÈCLE

L'objection de Galilée. — Le *Nuntius sidereus*. — Premiers orages. — Le P. Caccini. — Galilée interprète l'Écriture. — L'*Index*. — Promesse de Galilée. — Le décret de 1616 ne nomme pas Galilée. — Le *Dialogo* (1632) — Imprudence de Galilée. — Il viole sa promesse de 1616. — Il est cité devant le Saint-Office (1633). — Il est traité avec des égards exceptionnels. — La condamnation. — La « prison » de Galilée. — Les *Dialoghi* (1638). — La mort (1642). — Les fables inventées au XVIII^e siècle. — Conclusion. — Le Père Mersenne ; son originalité ; ses *Questions inouïes*. — Mersenne et Aristote. — La religion et la géométrie. — Ses conseils aux prédicateurs ; un plan de sermons. — Leibniz. — Newton. — La religion et la science. — Savants et croyants. — Libertins et pyrrhoniens. — Descartes. — Pascal. — Malebranche. — Le clergé et l'érudition. — Mabillon. — Le *De re diplomaticâ*. — Les lettres françaises. — Bossuet. — Conclusion... 253

NEUVIÈME LEÇON

L'ÉGLISE ET LES HÉRÉSIES AU XVII^e SIÈCLE

JANSÉNISME, GALLICANISME, QUIÉTISME.

Oportet hæreses esse — 1° *Le Jansénisme* — D'où provient le respect sacro-saint de Port-Royal ? — Curieuse évolution des

esprits. — Jansénius et Duvergier de Hauranne. — Plan de réforme de l'Église. — L'*Augustinus*. — Saint-Cyran à Port-Royal. La théorie de la grâce. — L'exagération janséniste. — L'arrestation de Saint-Cyran. — Paroles de Richelieu. — L'engouement de la jeunesse pour les nouveautés. — La condamnation des cinq propositions (1653) et de la *Théologie familière* de Saint-Cyran (1643-1654).

2° *Le Gallicanisme*. — La régale. — La Déclaration de 1682. — La réponse d'Innocent XI. — La fin du Gallicanisme.

3° *Le Quiétisme*. — Bossuet et Fénelon. — Condamnation de l'*Explication des Maximes des Saints* (1699). — Conclusion. . . 278

CONCLUSION GÉNÉRALE 293

INDEX DES NOMS CITÉS 297

TABLE DES MATIÈRES 311

IMPRIMÉ PAR DESCLÉE, DE BROUWER & C^{ie},
41, RUE DU METZ, LILLE. — 808.

34491

